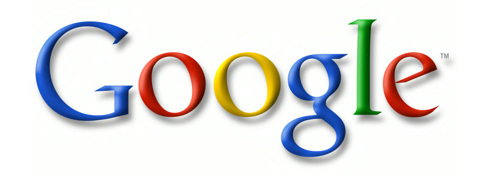


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

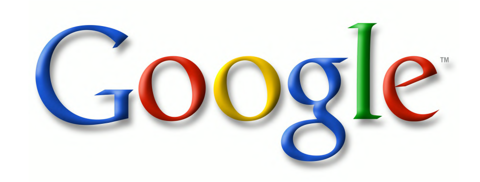
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

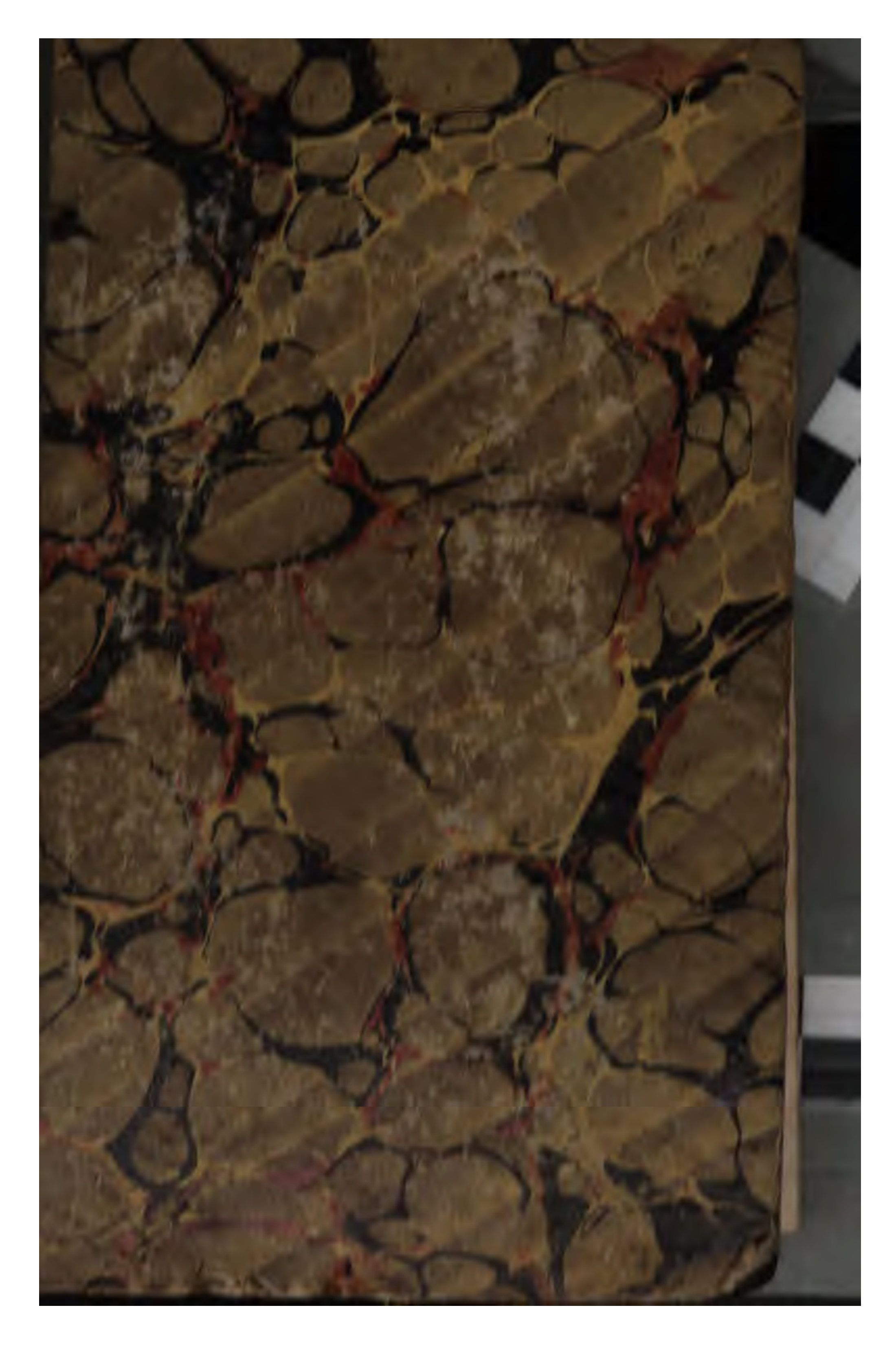
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`





STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES



JOURNAL

DES

SCIENCES MILITAIRES.



JOURNAL

DES

SCIENCES MILITAIRES

DES

ARMÉES DE TERRE ET DE MER,

PUBLIÉ SUR LES DOCUMENTS FOURNIS PAR LES OFFICIERS DES ARMÉES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES,

PAR

J. CORRÉARD J[NE],

ANCIEN INGÉNIEUR.

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME XXVIII.

15[e] ANNÉE.



PARIS,

J. CORRÉARD JEUNE, DIRECTEUR DU JOURNAL,

RUE DE TOURNON, N° 20.



1839

STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES
STACKS
NOV 16 1970

JOURNAL
Des Sciences Militaires.

MÉMOIRE
SUR LA
FORTIFICATION,
CONTENANT L'INDICATION ET LE DÉVELOPPEMENT
DEFFICACES MOYENS DE DÉFENSE,

avec planches.

PAR W. F. CAMP,

CAPITAINE DU GÉNIE, AU SERVICE DE S. M. LE ROI DES PAYS-BAS.

AVANT-PROPOS.

L'édition néerlandaise de ce mémoire sur la fortification, annoncée depuis 1836, a été retardée par des circonstances imprévues, sans intérêt pour le lecteur.

Le manuscrit français de ce mémoire a été mis sous les yeux de quelques officiers distingués de la France, lesquels en ont porté un jugement favorable, en considérant

l'idée que j'ai développée comme susceptible de former encore une nouvelle école. Le capitaine Choumara, entre autres, m'adresse les mots suivants : « J'ai vu avec plaisir que le
» manifeste de M. de Fourcroy contre les murs détachés des
» terres ne vous a pas effrayé, que vous avez repris le pro-
» blème relatif aux escarpes, traité par Montalembert et
» Carnot, et l'envisagez sous un point de vue nouveau
» *moins exclusif et par suite plus susceptible d'applica-*
» *tions utiles*, etc. »

Je n'ai pas besoin de dire combien de satisfaction m'a causé la lecture de ces lignes, puisqu'elles font preuve de la conformité de mes idées avec celles de ceux dont les talents militaires commandent une haute estime. Oui, ce jugement favorable à l'égard d'une application bien combinée des *murs isolés* me donne l'encourageant espoir d'avoir au moins bien compris les ouvrages de l'antiquité et les idées ingénieuses de Montalembert, Carnot, Choumara et autres.

Flessingue, 1837.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

L'histoire, ce tableau fidèle d'événemens remarquables, cette source inépuisable de connaissance universelle, nous apprend que les forteresses concoururent puissamment à la défense des États, au maintien de leur indépendance; qu'elles peuvent en même temps donner les moyens de comprimer et d'arrêter les funestes déchiremens d'une guerre civile.

Les forteresses ont-elles cependant, dans ces derniers temps, répondu à un but si grand, si élevé? Les services qu'elles ont rendus (nous en exceptons toutefois un petit

nombre) furent-ils proportionnés aux frais énormes qu'exigèrent leur construction et leur entretien? La réponse à ces deux questions sera, selon nous, négative, et il n'y a par conséquent rien d'étonnant à ce que non-seulement des doutes se soient élevés sur la nécessité des forteresses, mais même que quelques militaires les aient considérées comme nuisibles à l'État (1). Malgré la frivolité de ces idées, dénuées de tout fondement, nous devons en effet avouer qu'une opinion tellement défavorable à l'égard de l'utilité des places de guerre commença à gagner quelque réalité apparente; vu le rôle peu signifiant que plusieurs d'elles ont en grande partie joué sur le théâtre de la guerre, depuis l'introduction du tir à ricochet dans les attaques; et l'insignifiante résistance (2) qu'elles opposèrent, comparée aux sacrifices considérables qu'autrefois l'assiégeant était obligé de faire pour assurer son attaque.

Il n'y a pas de doute qu'il est plus avantageux de posséder un petit nombre de points fortifiés, mais dont la construction et le principe de défense adopté soient à la hauteur de l'attaque, qu'un plus grand nombre de forteresses, qui, comme la majeure partie, ne répondent que très imparfai-

(1) Voyez touchant l'importance des forteresses les excellentes observations de M. le général Rogniat, dans ses *Considérations sur l'art de la guerre.*

(2) Comme cause de cette non-résistance, nous entendons en général la disposition peu heureuse des ouvrages; parce que mainte place, quoique réduite après un siége de peu de durée, nous donne néanmoins l'exemple d'une défense opiniâtre par la bravoure de la garnison et l'énergie de son commandant.

tement au but, par la disposition peu favorable des ouvrages; ce qui rend en outre impossible de renforcer considérablement le front ou les fronts d'attaque, après l'ouverture de la tranchée, par des dispositions particulières.

L'opinion défavorable à l'égard de la grande utilité des places fortes se fortifie plus ou moins lorsqu'on passe de la considération générale de la question à ses détails, et qu'on se demande à quoi a pu servir la faible résistance de telle ou telle forteresse, ou à quoi a conduit sa défense? Certes, assez souvent à une perte considérable d'hommes et de matériel; à des dépenses énormes depuis sa construction, sans cependant avoir atteint le but qu'on s'était proposé. Or, nous le répétons, autant une bonne disposition des places de guerre les rend utiles à la défense des États, autant elles perdent en avantage si leurs moyens de défense ne sont pas proportionnés aux moyens d'attaque. Sans nul doute, elles seront, dans ce cas, nuisibles au plus haut degré, puisque, comptant sur elles pour la défense, elles ne rempliront pas cet objet.

Tel est cependant l'état actuel de presque toutes les places. Aussi, depuis quelques années, voit-on que dans toute l'Europe, et surtout en *France*, on songe sérieusement à l'amélioration des places, en changeant la disposition des ouvrages de manière à les mettre plus en harmonie avec les progrès de l'art militaire; en abandonnant plusieurs points fortifiés qui sont sans véritable valeur pour la défense; en fortifiant d'autres points reconnus plus propres à cette défense, enfin en modifiant le système général défensif des frontières.

Les fronts des places, qui, avec les profils ordinaires, sont entourés de fossés pleins ou d'inondations, et ne sont point précédés de murailles, ne peuvent être considérés

bombes, de grenades, de pierres, etc., les mouvements dans les terre-pleins et les remparts constamment périlleux, en ruinant de même les magasins et autres bâtiments destinés à la défense; enfin, de diriger par des tirailleurs un feu continu vers les embrasures de la place; ce qui donne une telle supériorité à l'assiégeant, que la prise d'une place forte ne peut plus être comptée parmi les grandes opérations militaires qui occupaient jadis un gros corps d'armée pendant des années entières, et souvent même inutilement.

Or, on peut ôter à l'assiégeant cette force supérieure en lui assignant autant que possible un champ de bataille forcé, en lui désignant pour ainsi dire le chemin qu'il doit parcourir; en l'assaillant d'une grêle de feux inextinguibles, sortant d'embuscades inaccessibles; en l'incommodant spécialement dans son travail de tranchée, et le forçant de présenter ses flancs; en l'enveloppant ou le cernant à son tour, afin de rendre par là, et par des feux bien conservés, le reste de ses opérations de plus en plus difficiles et souvent impraticables; en rendant difficile l'*établissement* des batteries de brèche, et leur action moins fatale par une construction et disposition particulière des escarpes, de manière que l'ouverture de la brèche et son occupation, ou l'établissement de ses logements, deviennent des plus dangereuses; en le mettant dans l'obligation de revenir à plusieurs opérations successives d'attaques en brèche; non-seulement l'inquiéter autant que possible, par des sorties bien dirigées, pendant son travail lent et dangereux, mais, le chassant de ses logements étroits et enveloppés de toutes parts, le décourager complétement par des désappointemens et des pertes réitérées; c'est par tous ces moyens, pour la plupart déjà connus de nos jours, qu'on pourra enlever à l'attaque la plupart de ses avantages.

Pour cela, il faudra surtout que la communication entre les différents ouvrages de la place soit facile et assurée, puis l'espace à parcourir en général disposé de manière à faciliter, autant que possible, les retours offensifs; en un mot, il faudra utiliser pour la défense les principes de stratégie et de tactique, appliqués par le célèbre Vauban, sur l'attaque des positions fortifiées, afin de rétablir l'ancienne gloire de la défense; tâche aussi sublime que digne de grands hommes.

Les moyens qui doivent servir à cette fin, nommément les masses couvrantes, ainsi que les profondeurs qui les rendent inaccessibles, se distinguent en défenses permanentes et en passagères. Il faut donc que les maçonneries, comme fortifications permanentes, et les ouvrages en terre, pour autant qu'ils en font partie, soient construits d'après des principes fondés, tellement qu'ils facilitent et soutiennent efficacement les opérations *momentanées*, mais non moins importantes de l'assiégé, qui doivent se faire en partie durant la mise en état de défense, en partie après l'ouverture de la tranchée. Ces dernières dispositions, qui doivent suivre les phases de l'attaque, se bornent pour ainsi dire uniquement aux fronts d'attaque. Il est donc très essentiel, quant à la valeur relative d'une place forte (1), que l'on choisisse, pour fortifier un point militaire, particulièrement pour les obstacles absolument durables, de tels moyens, que l'on donne la préférence à ces dispositions

(1) Voir à ce sujet le principe des momens de M. de Fourcroy, dans son *Mémoire sur la fortification perpendiculaire*, ainsi que les *Mémoires sur la fortification*, par l'ingénieur français Th. Choumara, *Paris*, 1827.

dont la construction, exigeant le moins de frais, soit de nature à rendre l'entretien des ouvrages peu coûteux durant de longues années de paix. Du reste, il faut que ces constructions soient de nature à pouvoir y apporter, sans beaucoup de peine, ces modifications et améliorations que les progrès de l'art de la guerre pourraient exiger dans la suite.

Les principes adoptés par les anciens à l'égard de la fortification, réunis aux idées des Montalembert, des Carnot, des Choumara et autres touchant l'amélioration du système bastionné, développées avec tant de force de raisonnement, nous promettent une application tellement heureuse, qu'on peut considérer l'équilibre de la défense et de l'attaque comme parfaitement rétabli. Cependant, les productions de l'homme, quelque parfaites qu'elles nous paraissent d'abord, seront, toutefois, toujours imparfaites; il restera au dernier venu toujours de quoi glaner, sans diminuer en aucune manière la valeur des travaux de ceux qui l'auront précédé. Telles sont déjà les productions des écrivains de notre époque (1). Tout heureux que soient les principes sur lesquels reposent leurs considérations, et tout excellentes que soient les améliorations qu'ils en ont déduites, nous croyons cependant que quelques modifications peuvent être fécondes en bons résultats, afin d'augmenter encore considérablement la valeur relative des places fortes. Notre but est donc de tâcher de résoudre cette question intéressante, et pour cela nous prendrons pour base de nos recherches et de nos applications le système bastionné modifié par Choumara.

(1) Choumara lui-même nous y a préparés dans ses mémoires distingués.

D'après cela, ce mémoire est divisé en quatre chapitres, savoir :

CHAPITRE I.

Principe sur lequel repose l'indication de moyens de défense plus efficaces.

CHAPITRE II.

Application à l'enceinte du corps de place : avantages qui en résultent pour la défense.

CHAPITRE III.

Application aux ouvrages extérieurs. Dispositions favorables à la dépense que l'on peut en déduire.

CHAPITRE IV.

Application aux fossés remplis d'eau, de même qu'aux tracés des anciennes forteresses.

Nous espérons que les modifications que nous proposons d'apporter aux systèmes et aux modes de constructions du célèbre Montalembert, de Carnot et de Choumara ne seront pas indignes de l'attention générale, surtout en ce qui concerne l'architecture militaire.

CHAPITRE I.

Principe sur lequel repose le développement de moyens de défense plus efficaces.

C'est en général une chose difficile, dans l'amélioration de ce qui existe, de conserver tout ce qui est bon et de ne rejeter en conséquence que ce que l'expérience nous prouve être insuffisant. D'un autre côté, ce qui existe, quel qu'il soit, a toujours, pour le plus grand nombre, une plus grande valeur qu'une heureuse modification de ce qui est ancien. Cependant, il est à remarquer que, surtout à l'égard de la fortification, l'on a passé souvent d'un système à un autre, en perdant totalement de vue les avantages attachés à ce qui existait ou qui pouvait en être déduit.

L'invention de la poudre à canon, tout militaire le sait, eut beaucoup d'influence sur l'attaque des places fortes, et non moins importants furent les changements que subirent par elle les défenses, afin de les protéger contre l'effet destructeur de l'élément qu'on venait de découvrir. Ce fut par suite de cette première et grande révolution dans la fortification, qu'en passant des combinaisons simples aux plus compliquées, on renversa totalement le principe de défense

admis jusque-là, afin de le réunir à d'autres fondements; et, quoique l'ensemble des modifications qui en résultaient satisfit mieux dans ces circonstances que les défenses antérieures, nous supposons cependant, quant à la création de tant d'idées relativement au principe de défense, que l'on a fait perdre beaucoup de bon dans ce qu'on rejetait généralement.

Pour justifier cette assertion, il faut que nous remontions aux siècles passés, en interrogeant les faits. Nos recherches convaincront que ce qui, dans ces temps, servait de base à la défense, n'est en aucune manière contraire aux principes de défense que toute personne impartiale et versée dans cette science applaudit encore aujourd'hui.

Le moyen de protéger le faible contre le plus fort et d'assurer la conservation ou l'indépendance d'un petit coin de terre contre toute attaque arbitraire consistait, dans les temps où les premières peuplades se réunissaient par un intérêt commun, à se procurer de simples obstacles, par lesquels le plus puissant était empêché, ou du moins arrêté pour quelque temps, d'atteindre celui qui se défendait.

Ils entouraient de haies épaisses leurs hameaux ou petites places. Alexandre rencontra de semblables retranchements en *Asie*. Des fossés et des rangées de troncs d'arbres formaient ensuite les obstacles destinés à empêcher la prise des retranchements en terre, élevés en arrière de ceux-ci, pour la plupart de forme circulaire. Telle était, d'après Homère, la ligne flanquée de tours, qui couvrait le camp des Grecs devant TROIE.

Aussi, de simples rangées de pieux, espacés les uns des autres à petites distances pour tirer des flèches, furent longtemps les seuls moyens de défense, comme *Tabasco*, du temps de la conquête du Mexique par le général espagnol Cortez,

en 1519-1521. Toutefois ces obstacles furent bientôt remplacés par des murs bâtis en briques ou de pierres plus propres à la résistance et plus durables. On donna à cette nouvelle espèce de clôture (les murs) la hauteur nécessaire pour en empêcher l'escalade, et une épaisseur suffisante pour paralyser l'effet du bélier. Les dimensions de ces constructions furent cependant très-variables, ainsi qu'on le voit d'après les divers historiens. Mais, comme les détails de ces différentes méthodes de fortification n'appartiennent nullement à notre sujet (1), il nous suffira d'examiner, comme base de notre système, cette méthode particulière de construction, qui, comme étant la plus simple, fut adoptée la première pour la bâtisse des anciennes fortifications, et qui fut modifiée plus tard, lorsque l'invention de la poudre à canon fit naître la grande révolution dans l'architecture militaire. Les figures 1 et 2, pl. II, représentent assez fidèlement ces premières constructions. La première espèce de murailles fut de la forme *fig.* 1 ; on leur donnait, comme nous venons d'observer, une hauteur suffisante pour s'opposer à l'escalade, et l'épaisseur nécessaire, afin de faciliter le maniement des armes qu'elles recevaient pour leur défense, en rendant les communications aisées et en résistant à l'effet du bélier.

Du plateau de la muraille au terre-plein ou terrain naturel, on communiquait par des escaliers pratiqués dans le parement intérieur. Les défenseurs, placés sur le plateau ou bord supérieur de la muraille, étaient couverts par un para-

(1) Pour plus de particularités à l'égard des progrès de la fortification, l'on peut consulter l'intéressant ouvrage de M. Mandar, *Architecture des forteresses*. Paris, 1802

pet en maçonnerie, construit sur des encorbellements, qui laissaient entr'eux des ouvertures pour défendre le pied du mur, auxquelles on donna le nom de machicoulis, et d'où l'on faisait pleuvoir une grêle de pierres, et souvent des matières enflammées sur ceux qui tentaient d'escalader ou de saper la muraille (1). Derrière ces parapets on se servait aussi de flèches ; pour cela, on y pratiqua des créneaux, de distance en distance. L'histoire ancienne nous fournit maint exemple que non-seulement on reconnaissait déjà dans ces temps reculés l'utilité de telle disposition des ouvrages, par laquelle la plus grande partie des approvisionnements, aussi bien qu'une partie des défenseurs furent soustraits à la destruction des armes offensives, mais encore qu'elle fut considérée comme indispensable pour une défense rigoureuse. Il arrive souvent qu'on est dans la persuasion d'inventer une chose, quand cette chose existait réellement depuis plusieurs siècles, et qu'elle était demeurée plongée dans l'oubli

(1). On ne saurait nier que les MACHICOULIS avaient leur utilité avant l'invention de la poudre à canon ; mais on doit s'étonner de leur emploi, presque universel au dix-neuvième siècle, dans la construction des tours à l'épreuve de la bombe (TOURS MODÈLES), emploi qu'on ne peut attribuer qu'à un esprit d'imitation. Dans le cas où les parapets en maçonnerie du plateau des tours ne sont pas exposés aux ravages de l'artillerie, et que la position à occuper ne permet pas d'établir de basses défenses, couvertes de masses en terre, pour flanquer les murs, comme cela arrive souvent dans des contrées montagneuses ou pierreuses ; alors seulement les MACHICOULIS peuvent être d'une grande utilité.

par l'insouciance des hommes, qui rejettent ce qui est a
cien sans approfondir la question comme elle le mérite.

Veut-on des exemples? On les trouvera dans les forti
cations de CARTHAGE, assiégée par les Romains (1 5 a
avant J. C.), ce qui amena son entière destruction. Les m
railles de l'enceinte contenaient dans leur épaisseur d
écuries pour quelques milliers de chevaux, des logeme
pour les cavaliers. et 20,000 hommes d'infanterie, tous à l'a
des feux courbes de l'assiégeant. L'intérieur de ces murail
contenait en outre des magasins pour les approvisionn
ments de guerre de toute espèce. La fig. 2, planche II. don
assez exactement une idée de leur construction. La m
raille extérieure et la muraille intérieure, l'une et l'au
parallèles, étaient liées par des assises de poutres e couvert
de maçonnerie. A l'espace vide qui en résultait, on co
muniquait par un escalier et des entrées voûtées *b*, pra
quées dans le mur intérieur; cet escalier conduisait égal
ment au plateau, où l'on était à couvert par un parapet m
çonné en machicoulis.

Les tours des anciens étaient-elles exclusivement dest
nées pour voir ou flanquer le pied des murs? Non. Ces ou
vrages, remplacés par les bastions, étaient souvent isolés e
disposés de manière à se défendre réciproquement, mê
après que les murailles qui les séparaient (les courtines d
nos jours) eussent déjà succombé.

On augmentait à cet effet la hauteur des tours de quel
ques mètres (1), d'un côté pour mieux voir l'ennemi su
les murs de courtine après leur perte, et de le tourmente

(1) L'accroissement en hauteur était quelquefois de 12 · ·
mètres, comme à *Babylone*.

sans cesse de feux plongeants et de jets de pierres; d'un autre côté à rendre plus difficile l'escalade de ces tours, qui servaient de réduit pour l'assiégé. Avec une telle destination, on séparait souvent les tours des murs de courtine, parce que cette disposition empêchait la perte immédiate des tours après la prise des courtines. Or, cette destination des tours n'est-elle pas celle que l'on considère aujourd'hui comme d'une si grande utilité pour les *bastions* (1)? Sans doute, ce sont les heureuses idées de l'antiquité dont on recommande maintenant l'application.

Les contrescarpes des fossés secs des places fortes des Gaules étaient construites en talus allongé, pour faciliter, sur tous les points, les sorties et la rentrée des troupes, comme cela eut lieu dans le combat entre H. Asdrubal et C. Métellus, sous les murs de Palerme. L'histoire ancienne militaire nous donne encore d'autres exemples du cas que faisaient les anciens de cette forme de contrescarpes, pour l'intérêt des opérations de la défense, d'ailleurs basée sur des principes de saine tactique, dont ils faisaient un excellent usage. Au siége de *Rome* par les GOTHS, Bélisaire fit une sortie : sa cavalerie fut repoussée, elle se rangea cependant dans les fossés sous la protection des défenseurs, placés sur les murailles de la place; et de là, Bélisaire, après avoir franchi les contrescarpes, chargea l'ennemi avec impétuosité et un plein succès. Une telle disposition des contrescarpes, oubliée depuis tant de siècles, est reconnue de nos jours comme étant d'une grande utilité (2);

(1) Voyez entre autres les intéressants *Mémoires sur la fortification* par M. Th. Choumara, Paris 1827.

(2) Voyez entre autres le traité en langue néerlandaise, sur les

[illegible] d'autres combinaisons de dé-
[illegible] afin de changer en temps op-
[illegible] de siége en un champ de ba-
[illegible] ne soit pas, pour ainsi dire,
[illegible] ses défenses, comme s'il crai-
[illegible] ennemi, mais qu'au contraire il
[illegible] ses embuscades pour l'attaquer,
[illegible] le forcer s'il est possible de lever
[illegible] successives et d'un décourage-

[illegible] ures sur les ouvrages de l'anti-
[illegible] plus en plus ce que nous venons
[illegible] fortifications des CYCLOPES, par
[illegible] et MANTINEA, nous en fournissent
[illegible] Le savant Blesson (1) fait obser-
[illegible] regretter que le grand Montalem-
[illegible] sance de ces fortifications, parce
[illegible] ne se serait pas approprié l'invention
[illegible] projets, vu la conformité qui existe en-
[illegible] salées et ces anciennes fortifications.
[illegible] de *Mantinea* ne lui auraient, d'après
[illegible] laissé à désirer; nommément celle
[illegible] côté de MALHYDRIUM, étant retirée
[illegible] défendue par un tambour et flanquée par
[illegible] (2). De notre côté, nous osons à cet

[illegible] des murs de contrescarpe. Par le
[illegible] du génie *H. Oortwyn, la Haye* 1827.

(1) [illegible] major du génie prussien.

(2) [illegible] Zeitung. *Première livraison. Tome* 17.

égard appeler l'attention du lecteur sur les constructions romaines, appartenant aux anciennes fortifications de la ville de LEYDEN dans les Pays-Bas ; ville si célèbre par son énergique défense contre la tyrannie espagnole. Ce qui en existe encore aujourd'hui est une tour avec des abris à l'épreuve, et dont les murailles ont des contreforts voûtés, etc. Nous reviendrons, dans le chapitre suivant, sur les détails de ces constructions intéressantes de l'antiquité ; la fig. 4, pl. II, en représente le profil. Toutefois, ne doit-on pas reconnaître la vérité de l'observation de M. le général de Vaudoncourt, lorsqu'il s'explique, à l'égard des ponts que *Xerxès* fit dresser sur l'*Hellespont*, il y a près de vingt-trois siècles, comme suit : « ... mais on se persuade aussi qu'il y a « encore beaucoup d'instruction à recueillir dans l'histoire « des grands capitaines de l'antiquité.... La tactique a changé « avec la nature des armes ; la stratégie, fruit du génie des « grands hommes, est restée et restera la même dans ses « principes généraux. (1) »

Sans doute, les principes de défense stratégiques resteront, dans leurs points essentiels, également invariables, tandis que ceux de la tactique suivront les progrès des armes, c'est-à-dire qu'ils doivent s'accorder avec l'emploi des armes et la méthode d'attaque et de défense (2). L'his-

(1) Lettre de M. le général de Vaudoncourt (militaire avantageusement connu par ses ouvrages), insérée dans le *Journal des sciences militaires.* Paris, Juillet 1836.

(2) Par principes de défense stratégiques nous entendons ceux qui concernent la disposition des ouvrages, pour autant que repose sur elle le but que l'on veut atteindre, en fortifiant tel ou

toire militaire, celle de la fortification en particulier, est donc la source qui, inépuisable en instructions et comme une véritable pierre de touche, fait modifier tous les projets pour les rendre sublimes et les rapprocher de la perfection. Cette étude n'est donc pas seulement utile, mais né-

tel point, destiné à jouer un rôle distingué dans les grandes opérations militaires; et que cette disposition des ouvrages soit en même temps la base du plan général de l'attaque, auquel appartient spécialement le choix du front d'attaque. Les principes de défense n'appartiennent donc pas exclusivement au domaine de la tactique, comme quelques-uns le considèrent.

Comme principes de défense tactiques, nous désignons au contraire ceux qui se rapportent à l'exécution et la construction des ouvrages en même temps au fait ou à l'action de leurs défense et de l'attaque.

Nous ne croyons pas nous tromper dans l'indication qui, relativement à une forteresse, sépare la stratégie de la tactique; si nous considérons cependant que tant de véritables grands hommes se sont engagés, pour ainsi dire, dans une guerre de plume à ce sujet, alors vraiment on hésiterait de produire son opinion sur ce point. Les définitions de M. le général Jomini ne nous paraissent pas très exactes, en ce qu'elles donnent lieu à trop d'exceptions sur la règle. Il est pourtant clair qu'une bataille puisse faire partie des opérations stratégiques, sans qu'elle se trouve indiquée sur un plan de campagne, et devra par conséquent être considérée comme une affaire imprévue. Il en est autant des passages de rivières. De telles définitions doivent être aussi claires que possible, afin de s'entendre. L'on pourrait par exemple entendre par stratégie cette partie de l'art de la guerre qui constitue le *projet* ou le *plan* général d'une opération mili-

cessaire pour élever le militaire à une haute destination. Elle est la base de l'art militaire, par où il faut commencer pour guider le jeune officier dans l'étude de son métier. La connaissance de l'histoire de la fortification en particulier doit devancer l'enseignement dans l'art de fortifier; c'est le moyen d'atteindre le but proposé, et d'un autre côté de ne pas fatiguer les élèves par une instruction tout à fait stérile.

taire quelconque, et par tactique son *exécution.* M. le général Jomini dit : *La stratégie est l'art de faire la guerre sur la carte ;* cette définition de ce célèbre général est plus en harmonie avec celle que nous venons de donner qu'avec ses considérations détaillées sur cette question, dans son Introduction au traité des grandes opérations militaires. Les grandes opérations stratégiques se rapportent par conséquent au théâtre entier de la guerre; les opérations inférieures seulement à quelques points. Or, tout ce qui constitue le plan d'une *campagne* pourrait appartenir à la grande stratégie, tandis que tout ce qui a rapport au plan d'une *bataille* ou d'une attaque de points fortifiés appartiendrait à la petite stratégie; dès le commencement d'un combat, ou bien dès l'ouverture de la tranchée, les grandes opérations de la tactique les remplacent pour ainsi dire. Au reste, il n'y a rien ici d'étrange, car même de grands hommes se sont trouvés embarrassés dans l'application des mots *stratégie* et *tactique.* En effet, stratégie ne peut signifier autre chose que *l'art militaire* (l'art de la guerre, l'art de faire la guerre). Or, la grande tactique est-elle autre chose, est-elle un autre art que celui de la guerre?

Il ne faut donc pas s'étonner si de grands talents militaires n'ont pu se comprendre, en séparant, dans leur signification, des choses qui ont un si grand rapport entre elles, et qui sont le plus

déclarons, bien qu'elle fût applaudie durant des siècles, parce que nous voyons dans cette modification l'adoption d'un principe, qui n'est nullement fécond en heureuses opérations de défense, et qui est totalement contraire à ce qu'on doit considérer comme une *maxime* en fortification. Certes, le changement ou le terrassement de la muraille (fig. 3, pl. II) a, selon nous, diminué de beaucoup sa valeur, parce que c'est par cette disposition que l'escalade devint plus facile de même que l'action de faire et d'occuper les brèches; ce qui rend, avec d'autres inconvénients, la victoire plus aisée, vu que les murailles, en faisant avec leurs parapets en terre pour ainsi dire un seul corps, entraînent par leur chute l'ouvrage principal, et occasionnent par conséquent sa perte. Le terrassement des murs de fortification, adopté jusqu'ici assez généralement, comme principe fondamental, prive en outre l'assiégé d'une enceinte de plus qui, comme un rocher factice, inaccessible de tout côté, peut servir à protéger les défenseurs, dans le vrai sens du mot. Avec l'adoption de ce dispositif se perdait aussi l'avantage d'être parfaitement à couvert derrière ces boulevards, protégé par une défense intérieure ou flanquement des tours, et d'y attendre l'ennemi. En effet, c'est pour avoir abandonné le principe des murs isolés ou non chargés, principe qui sûrement n'aurait pas fait craindre plus tard le tir à ricochet, ce fléau de la défense, c'est à cet abandon de base aussi solide que simple, et propre à maintenir de siècle en siècle la gloire de la fortification, qu'est due la supériorité qu'a prise l'attaque sur la défense.

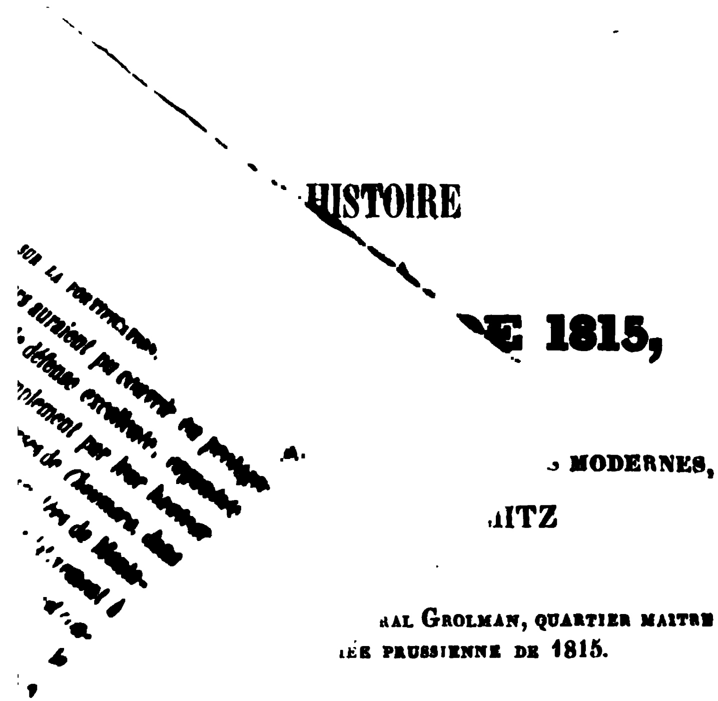
N'est-il pas hors de doute que l'on se trouvait en bas et derrière ces murs isolés suffisamment en sûreté contre le tir à ricochet, par la hauteur des murailles et leur changement continuel de direction? Pourrait-on ne pas reconnaî-

tre que les vieilles tours auraient pu couvrir ou protéger des moyens quelconques de défense excellente, organisée derrière ces murs; et cela simplement par leur hauteur dominante, comme les hautes traverses de *Choumara*, dans les saillants des bastions, et les tours casematées de Montalembert? Pourrait-on nier que le principe relativement à *l'indépendance* des parapets et des escarpes, tel qu'il est considéré par Choumara, est, dans un sens plus déterminé, le même que le principe fondamental des murs *isolés* ou non *chargés;* que cependant ce dernier principe établit cette indépendance plus parfaitement? ou veut-on considérer le principe des murs isolés comme une application de cette indépendance, mais une application plus ample, plus fertile que celle qui résulte des considérations de ce savant ingénieur? Est-il permis d'envisager cette question sous ce dernier rapport? Nous en doutons : parce que les murs isolés, dont l'utilité fut reconnue par le grand *Montalembert*, sont de la plus haute antiquité et renferment l'indépendance des parapets et des escarpes de la manière la plus complète, et doivent en conséquence être considérés comme constituant le principe fondamental de la défense (1). Nous pour-

(1) Nous ne sommes nullement d'intention de diminuer en aucune manière la grande valeur des considérations de M. *Th. Choumara*; toute chose d'ailleurs est relative et susceptible d'être expliquée de différentes manières. Quoi qu'il en soit, l'idée de donner, comme principe, aux parapets des ouvrages principaux une autre direction qu'aux escarpes, et de retirer *des murs terrassés* ces parapets en arrière, également comme principe en fortification, paraît lui appartenir, et c'est ce qu'on ne sau-

déclarons, bien qu'elle fût applaudie durant
parce que nous voyons dans cette modificatio
d'un principe, qui n'est nullement fécond en la
rations de défense, et qui est totalement conf
doit considérer comme une *maxime* en fortif
changement ou le terrassement de la mur
a, selon nous, diminué de beaucoup se
c'est par cette disposition que l'escal
de même que l'action de faire et d'e
qui rend, avec d'autres inconvénier a si
vu que les murailles, en faisant av ement,
pour ainsi dire un seul corps, nts que sa
l'ouvrage principal, et occas
porte. Le terrassement des ations ultérieures
jusqu'ici assez généralemen nos frères d'armes
prive en outre l'assiégé d' est la véritable base des
un rocher factice, inacc fortification, pour le présent
protéger les défenseu avenir. Nous voulons volontiers pro-
l'adoption de ce disp question aussi grave qu'elle est
parfaitement à couv nous expliquerons donc, dans les
une défense intérie avantages qui s'y attachent en géné-
tendre l'ennemi.
principe des mu
rement n'aura
chet, ce fléa
aussi solid méconnaître le mérite supérieur de cet ingénieur
en siècle Toutefois, on ne doit pas rougir de recevoir des éclair-
riorité q d'autrui; chacun ne peut-il à son tour voir telle ou
N'est sous un meilleur point de vue ?
derriè
tir à
mer

(*La suite au numéro prochain.*)



HISTOIRE

E 1815,

A. … MODERNES,

…ITZ

…RAL GROLMAN, QUARTIER MAITRE
…ÉE PRUSSIENNE DE 1815.

traduit de l'allemand

PAR LÉON GRIFFON.

REVUE ET ACCOMPAGNÉE D'OBSERVATIONS

PAR UN OFFICIER GÉNÉRAL FRANÇAIS TÉMOIN OCULAIRE.

(*Suite.*)

Considérations sur les mesures prises par Napoléon à l'ouverture de la campagne.

Les mesures arrêtées par Napoléon, à l'ouverture de la campagne, montraient un plan bien dirigé et l'intention

rions en effet placer la question un peu plus haut, et, dans un sens plus étendu, la ramener au principe relativement à l'isolement de tous les obstacles artificiels. Par exemple, les murailles ne sont-elles pas des obstacles permanents; ne remplacent-elles pas, comme telles, les rangées des troncs d'arbres, avec lesquels les anciens entouraient leurs fortifications? Oui, car cet obstacle est un rocher inaccessible, qui environne et protège nos remparts; un objet de résistance qui ne doit nullement avoir cessé de jouer son rôle, après l'ouverture d'une seule brèche; car une destination si simple de la muraille ayant sa source dans son terrassement, ne répond certainement pas aux frais importants que sa construction et son entretien exigent.

Nous sommes persuadés que des méditations ultérieures sur ce sujet convaincront également nos frères d'armes que le principe des murs isolés est la véritable base des modifications que peut subir la fortification, pour le présent aussi bien que dans l'avenir. Nous voulons volontiers procéder à l'examen d'une question aussi grave qu'elle est importante pour l'État; nous expliquerons donc, dans les chapitres suivants, les avantages qui s'y attachent en général et en particulier.

rait nier, sans méconnaître le mérite supérieur de cet ingénieur distingué. Toutefois, on ne doit pas rougir de recevoir des éclaircissements d'autrui; chacun ne peut-il à son tour voir telle ou telle chose sous un meilleur point de vue?

(La suite au numéro prochain.)

HISTOIRE

DE LA

CAMPAGNE DE 1815,

POUR FAIRE SUITE

A L'HISTOIRE DES GUERRES DES TEMPS MODERNES,

PAR LE MAJOR DE DAMITZ

OFFICIER PRUSSIEN.

D'APRÈS LES DOCUMENS DU GÉNÉRAL GROLMAN, QUARTIER MAITRE GÉNÉRAL DE L'ARMÉE PRUSSIENNE DE 1815.

traduit de l'allemand

PAR LÉON GRIFFON.

REVUE ET ACCOMPAGNÉE D'OBSERVATIONS

PAR UN OFFICIER GÉNÉRAL FRANÇAIS TÉMOIN OCULAIRE.

(*Suite.*)

Considérations sur les mesures prises par Napoléon à l'ouverture de la campagne.

Les mesures arrêtées par Napoléon, à l'ouverture de la campagne, montraient un plan bien dirigé et l'intention

d'agir d'une manière décisive. Si l'Empereur, aussitôt après son retour, laissa passer l'occasion favorable de commencer la lutte, il faut être juste et dire qu'il employa avec habileté le temps qui lui restait pour prendre l'offensive.

Plusieurs sont d'avis que Napoléon aurait dû se laisser attaquer par les alliés et se mettre à l'abri de ses places fortes pour attirer l'ennemi dans le cœur de la France. On pensait que l'approche du danger rétablirait la légalité et ferait sentir la nécessité de nouvelles lois constitutionnelles (1). C'est ainsi qu'on espérait réchauffer l'enthousiasme de la nation. En armant le peuple en masse et en le faisant soutenir par des gardes nationales et des troupes légères, on croyait pouvoir arrêter l'ennemi et le fatiguer par des escarmouches continuelles.

On pouvait arrêter les transports de provisions et couper les communications des alliés. Mais, faire la guerre de cette manière, c'était, aux yeux de l'Empereur, remettre le salut de la France entre les mains de la nation, et c'est ce qu'il ne voulait pas. On ne voit pas d'ailleurs pourquoi Napoléon, pour s'assurer le secours de la France, aurait permis à l'ennemi de dévaster librement une trentaine de départements.

Si Napoléon eût voulu franchement armer la nation, il devait, dès le principe, s'attirer plus de confiance et organiser complétement la garde nationale. C'est ce qui n'eut pas lieu; seulement dans les départements auxquels on crut pouvoir se fier, un appel fut fait aux gardes nationales dont les troupes de ligne formèrent le noyau. C'est à ces demi-

(1) On ne voit pas précisément ce que veut dire l'auteur.

mesures que la France doit de n'avoir pas eu une plus forte masse de combattants (1).

Cependant Napoléon se croyait assez fort pour frapper le premier coup. Après avoir ramené la victoire sous ses aigles, il espérait exciter l'enthousiasme de la nation et obtenir une nouvelle levée de 250,000 hommes. Ainsi, il pensait maîtriser les événements et être SEUL le sauveur de la France.

Si l'on examine les différents plans de défense dont j'ai parlé plus haut, il faut voir si cette manière de faire la guerre aurait convenu au peuple français qui veut des succès prompts et brillants. Napoléon n'aimait pas non plus cette guerre de chicane. Séduit par le passé, il courut une seconde fois confier son sort et celui de la France aux chances d'une bataille.

Le plan de Napoléon était donc d'attaquer l'armée de Blücher le 15 juin, de rompre l'union des armées anglaise et prussienne pour les battre en détail. En cas de revers, il rallierait son armée derrière ses places fortes; sur les frontières, il y en avait d'abondamment pourvues de toutes les provisions de guerre. Napoléon s'occupa jusqu'au commencement de juin de l'organisation de son armée. Il dressa aussi un plan général de défense, pour le cas où il serait défait, ou de crainte que les alliés n'ouvrissent la campagne avant lui.

Les deux frontières de la France, le Rhin et les Alpes, dûrent avoir une place d'armes centrale où l'on aviserait à tous les moyens de soutenir la guerre. Napoléon était d'avis qu'il fallait fortifier les capitales comme renfermant tout ce

(1) Ces réflexions de l'auteur rentrent parfaitement dans le sens de notre observation ci-après, relative à la défense de Paris.

(Observ. d'un offic. génér. franç.)

qu'une nation possède de supérieur, et étant le dépôt de toutes les richesses. Il ne fut point rebuté par les difficultés sans nombre d'une pareille entreprise. Une forteresse de 15,000 toises de circuit avec 79 fronts, qui exigeait pour garnison une armée et plus de 1,000 pièces en batterie, flattait ses dispositions au gigantesque. Il semblait regarder comme peu de chose l'approvisionnement et la nourriture d'une énorme population (1).

Le génie reçut l'ordre de fortifier Paris et Lyon. Les tra-

(1) Ce que dit ici l'auteur relativement à Paris est absurde : jamais Napoléon n'a pensé à fortifier Paris. D'ailleurs était-ce un projet à réaliser *dans* et *pour* la circonstance où il se trouvait? Il lui aurait fallu pour cela des années.

Mais non, on le répète, Napoléon entendait trop bien la guerre pour avoir eu l'idée qu'une enceinte fortifiée de 80 fronts aurait garanti sa capitale : aussi n'est-il nullement question de ce projet dans les Mémoires de Sainte-Hélène; c'est tout le contraire. Ainsi donc les ordres de l'empereur en 1815 ne furent pas de fortifier Paris, mais bien de mettre en défense tous les points principaux des approches de cette capitale, et cela nécessairement au moyen de retranchements armés, c'est-à-dire de fortifications passagères auxquelles les abords de Paris se présentent merveilleusement. Cette mesure, comme on sait, avait déjà été prise en 1814; mais, à cette époque, comme en 1815, elle fut rendue inutile par la force des *circonstances politiques* où se trouvait la France; car autrement, l'armée française, c'est-à-dire LA FRANCE, aurait prouvé qu'il ne lui est pas nécessaire de se renfermer dans une fortification de plus de 20,000 toises de circuit (et non 15,000) pour défendre sa capitale et son indépendance!!

(Ob. d'un officier-gén. français).

quatrième corps et de 3 régiments de
du général Gérard, établit son camp
centre, c'est-à-dire les troisième
riale et la cavalerie de réserve
maréchal Mortier devait en
r-général étant malade,
blit son quartier-gé-
armée des premier et
rive droite de la Sambre près
ait choisi les lieux de campements
de collines à une lieue de la frontière,
-postes ennemis n'aperçussent pas les feux
Mais cette précaution fut inutile; ces feux éclai-
atmosphère, et on les voyait à de grandes distances.
Ainsi Napoléon avait réuni des points les plus éloignés ses troupes sur un espace de quelques milles. Il allait attaquer, avec la hardiesse et la promptitude qu'on lui connaissait, celui de ses ennemis qui lui semblait le plus redoutable. Mais les coups de Napoléon qui, autrefois, semblables au tonnerre, renversaient ses ennemis, devaient tomber cette fois sur des adversaires confiants en leurs propres forces et bien décidés à se défendre.

Aperçu sur l'état des armées alliées, le 15 juin.

Le 14 juin, jour où Napoléon se trouva avec son armée en face des avant-postes prussiens, les autres armées alliées n'étaient pas encore réunies.

L'armée russe ne pouvait atteindre le Rhin avant la fin du mois de juin, quoiqu'elle s'avançât à marches forcées.

Le quartier-général des empereurs d'Autriche et de Rus-

même, paraîtrait-elle avoir dépassé ce nombre. Mais il faut réfléchir que l'Empereur fut forcé de défendre les autres frontières de la France et d'envoyer dans la Vendée une armée de 25,000 hommes.

Dans les premiers jours de juin, on remarqua des mouvements de troupes sur la frontière des Pays-Bas et en Alsace. Les deux premiers corps français prirent la direction de Maubeuge et d'Avesnes; le troisième quitta les environs de Mézières pour marcher sur le même point. Le quatrième corps passa la Meuse et s'avança du côté de Philippeville où il entra le 14; le sixième corps qui partit de Laon se dirigea sur Avesnes.

Les quatre corps de cavalerie se concentrèrent sur la Sambre-Supérieure. La garde partit le 8 de Paris et se mit en marche sur Avesnes. Ces mouvements furent masqués par de forts détachements fournis en partie par la garde nationale et en partie par les garnisons des places fortes. Ces détachements, s'étant étendus sur toute la frontière des Pays-Bas et en Alsace, occupèrent tous les défilés.

Napoléon quitta Paris le 12 dans la matinée, passa la nuit à Laon et arriva le lendemain à Avesnes. C'est de là qu'il adressa à son armée une proclamation (*Voy.* le n° 12 à la fin du volume). Il y exprime le dédain qu'il fait de ses adversaires, rappelle ses anciennes victoires et cherche à exciter l'orgueil de ses guerriers. On y voit percer son animosité contre les Prussiens (1).

Le 14, l'armée française campa en trois corps : l'aile

(1) Il était permis à Napoléon d'en vouloir à la Prusse; après avoir anéanti ses armées à Iena et Wentaed, il avait été généreux à son égard. Comment en a-t-il été récompensé ?

droite, composée du quatrième corps et de 3 régiments de cuirassiers aux ordres du général Gérard, établit son camp en avant de Philippeville. Le centre, c'est-à-dire les troisième et sixième corps, la garde impériale et la cavalerie de réserve se trouvaient à Beaumont. Le maréchal Mortier devait en être le commandant; mais cet officier-général étant malade, Napoléon lui-même le remplaça et établit son quartier-général à Beaumont. L'aile gauche, formée des premier et deuxième corps, campa sur la rive droite de la Sambre près Sollre-sur-Sambre. On avait choisi les lieux de campements derrière une chaine de collines à une lieue de la frontière, afin que les avant-postes ennemis n'aperçussent pas les feux de bivouac. Mais cette précaution fut inutile, ces feux éclairaient l'atmosphère, et on les voyait à de grandes distances.

Ainsi Napoléon avait réuni des points les plus éloignés ses troupes sur un espace de quelques milles. Il allait attaquer, avec la hardiesse et la promptitude qu'on lui connaissait, celui de ses ennemis qui lui semblait le plus redoutable. Mais les coups de Napoléon qui, autrefois, semblables au tonnerre, renversaient ses ennemis, devaient tomber cette fois sur des adversaires confiants en leurs propres forces et bien décidés à se défendre.

Aperçu sur l'état des armées alliées, le 15 juin.

Le 14 juin, jour où Napoléon se trouva avec son armée en face des avant-postes prussiens, les autres armées alliées n'étaient pas encore réunies.

L'armée russe ne pouvait atteindre le Rhin avant la fin du mois de juin, quoiqu'elle s'avançât à marches forcées.

Le quartier-général des empereurs d'Autriche et de Rus-

sie était à Heidelberg. On attendait de Berlin le roi de Prusse. Le commandant en chef de l'armée du Haut-Rhin, prince de Schwarzemberg, avait son quartier-général au même endroit. Les corps de cette armée étaient tellement disséminés, que :

Le premier corps (comte Colloredo) se trouvait dans les environs de Fribourg en Brisgau ;

Le deuxième (prince Hohenzollern) autour d'Emmedingen et d'Offembourg ;

Le troisième (prince royal de Wurtemberg) aux environs de Bruschal et de Rastadt ;

Le quatrième (prince Wrede) autour de Manheim en qualité d'avant-garde ;

La réserve autrichienne (archiduc Ferdinand) autour de Kanstadt en Souabe.

L'armée de Haute-Italie, sous les ordres du général de cavalerie baron Frimont, venait de se mettre en marche contre les Alpes. Le premier corps d'armée (Radivojevich) devait s'avancer par Saint-Maurice contre le pays de Vaud, et le deuxième (Bubna) prendre la direction de Turin et du Mont-Cenis.

Je parlerai plus tard du corps destiné à assiéger les places fortes, des troupes saxonnes et du corps de Bianchi.

Ouverture des hostilités.

Ainsi que nous l'avons dit, le prince Blücher et le duc de Wellington étaient convenus de commencer les hostilités le 1er juillet. Ils pensaient qu'il leur était plus avantageux de devancer Napoléon. Toutefois, comme nous l'avons fait aussi observer, ils avaient concerté leurs dispositions pour le cas où l'empereur des Français prendrait l'offensive.

C'est dans la première quinzaine de mai que ... des mouvements de l'armée française. La nouvelle positive que Napoléon avait quitté Paris le 12 juin parvint le 13 au quartier-général prussien. D'autres nouvelles certaines, venues de la rive droite de la Meuse et des environs de Laon, firent voir que le moment des hostilités était arrivé. Le feld-maréchal Blücher fit alors rapprocher les différents corps de son armée. Le général Bülow reçut dès le 13 l'ordre de rassembler son corps sur la rive gauche de la Meuse, et de faire en sorte de se trouver à Hanut en un jour de marche.

Le colonel de Pfühl, de l'état-major général du prince Blücher, fut envoyé à Bruxelles vers le duc de Wellington. Il devait s'entendre avec lui pour les dernières mesures à prendre. Mais le duc ne put se figurer que Napoléon attaquât d'abord les Prussiens avec le gros de ses forces. Le colonel de Pfuhl fut de retour le 14. Il rapporta de nouveau l'assurance que le duc de Wellington se serait concentré selon les circonstances à Quatre-Bras ou Nivelle, 22 heures après avoir entendu le premier coup de canon. Le général anglais comptait six heures pour recevoir les rapports des avant-postes, huit pour transmettre ses ordres et autant pour rassembler son armée sur le champ de bataille.

Le 14 juin au soir, le général de Zieten fit savoir au feld-maréchal Blücher qu'il apercevait dans les directions de Sollre et de Beaumont, l'armée ennemie en face des avant-postes prussiens (1). On ne pouvait plus douter que Napo-

(1) A l'occasion des événements du 15 juin, il serait presque inutile de parler du passage du général français comte de Bourmont, commandant une division dans le 4e corps d'armée de Napoléon,

léon n'attaquât dans la direction de Charleroi. Le feld maréchal fit expédier avant 11 heures du soir des ordres aux différents corps pour qu'ils se missent en marche. Le deuxième corps d'armée se rassembla à Mazy ; le troisième corps dut se concentrer à Namur ; et le quatrième à Hanut. Le feld-maréchal enjoignit au premier corps d'armée de battre en retraite vers Fleurus, dans le cas où il aurait affaire à des forces supérieures ; toutefois, il ne devait pas perdre de vue l'ennemi, mais lui disputer vivement le terrain.

Napoléon dit avoir su par des affidés, dans la nuit du 14 au 15 juin, que tout était calme à Namur, Bruxelles et Charleroi ; il en conclut que l'ennemi ignorait depuis deux jours les mouvements de l'armée française. Plus loin, Napoléon ajoute que l'armée prussienne se trouvait dans l'alternative ou d'accepter la bataille dans la position de Fleurus ou bien en arrière ; que dans l'un et l'autre cas, le secours des Anglais ne pouvait lui arriver.

Cette circonstance n'eut aucune influence. Cet officier-général ne savait rien du plan de Napoléon. Le comte Bourmont était d'ailleurs trop occupé de sa propre situation pour se mêler d'autre chose. Le prince Blücher le rencontra vers Fleurus et le laissa aussitôt partir pour Gand par la route de Bruxelles. (l'Auteur.)

L'auteur aurait pu, comme il le dit, se dispenser de parler du *passage* du général Bourmont. L'histoire est là pour apprécier la conduite de ce général. Il est possible qu'il n'ait pas pu découvrir en entier le plan de Napoléon. Mais il est difficile de croire qu'il n'ait pas fourni d'utiles renseignements au général ennemi. Bourmont se trouvait dans une position à ne rien refuser.

(Offic. génér. franç.)

Les dispositions prises au quartier-général prussien du 13 au 14 juin, prouvent combien la première de ces assertions est peu fondée. Quant à la deuxième, elle ne l'est guère davantage, parce que ce n'est pas la faute des Prussiens si les Anglais ne les ont pas secourus. Le duc de Wellington que l'on a informé deux fois de l'attaque de l'ennemi aurait dû faire marcher ses troupes.

C'est la différence de caractère des deux généraux ennemis qui a engagé Napoléon à attaquer d'abord l'armée prussienne. La hardiesse et le caractère décidé du prince Blücher lui semblait en contradiction avec la circonspection et les mouvements calculés qu'il attribuait au duc de Wellington. L'Empereur en concluait donc qu'il devait frapper le premier coup sur les Prussiens, parce que ceux-ci viendraient plutôt au secours des Anglais que ces derniers au secours des premiers.

Napoléon s'avance vers la Sambre.

Le 15 juin à la pointe du jour, l'armée française se mit en marche sur trois colonnes, dans l'ordre où elle avait campé. Napoléon fit les dispositions suivantes pour le départ de son armée.

ORDRE DE MARCHE DE NAPOLÉON.

« Demain 15, à 2 heures et demie du matin, la division de cavalerie légère du général Domont montera à cheval et

se portera sur la route de Charleroi ; elle enverra des partis dans toutes les directions pour éclairer le pays et enlever les postes ennemis.

« A la même heure, le lieutenant-général Pajol réunira le premier corps de cavalerie et suivra le mouvement de la division du général Domont qui sera sous les ordres du général Pajol.

« Les divisions du premier corps de cavalerie ne fourniront point de détachements ; ils seront pris dans la troisième division. Le général Domont laissera sa batterie d'artillerie pour marcher après le premier bataillon du troisième corps d'infanterie.

« Le lieutenant-général Vandamme fera battre la diane à 2 heures et demie du matin ; à 3 heures il mettra en marche son corps d'armée et le dirigera sur Charleroi ; la totalité de ses bagages seront parqués en arrière et ne se mettront en marche qu'après que le sixième corps et la garde impériale auront passé ; ils seront sous les ordres du vaguemestre général.

« Chaque division du troisième corps d'armée aura avec elle sa batterie et ses ambulances ; toute autre voiture qui serait dans les rangs sera brûlée.

« M. le comte de Lobau fera battre la diane à 3 heures et demie, et il mettra en marche le sixième corps d'armée à 4 heures pour suivre les mouvements du général Vandamme et l'appuyer. Il fera observer le même ordre de marche qui est prescrit au troisième corps.

« La jeune garde se mettra en marche à 5 heures et suivra les mouvements du sixième corps.

« Les chasseurs à pied de la garde battront la diane à 5 heures, et se mettront en marche à 5 heures et demie pour suivre le mouvement de la jeune garde. Une heure après,

partiront les grenadiers à pied de la garde. Le même ordre de marche pour les ambulances et les bagages prescrit précédemment sera observé dans la garde impériale.

« M. le maréchal Grouchy fera monter à cheval à 5 heures et demie du matin celui des trois autres corps de cavalerie qui sera le plus près de la route, et lui fera suivre le mouvement sur Charleroi ; les deux autres corps partiront successivement à une heure d'intervalle l'un de l'autre ; mais le maréchal Grouchy aura soin de faire marcher la cavalerie sur les chemins latéraux de la route principale, que la colonne d'infanterie suivra, afin d'éviter l'encombrement, et aussi pour que la cavalerie observe un meilleur ordre. Il prescrira que la totalité des bagages restent en arrière, parqués et réunis, jusqu'au moment où le vaguemestre-général leur donnera l'ordre d'avancer.

« M. le comte Reille fera battre la diane à 2 heures et demie du matin, et il mettra en marche le deuxième corps à 3 heures : il le dirigera sur Marchiennes-au-Pont où il fera en sorte d'être rendu avant 9 heures du matin ; il fera garder tous les ponts de la Sambre, afin que personne ne passe. Les postes qu'il laissera seront successivement relevés par le sixième corps ; mais il doit tâcher de prévenir l'ennemi à ces ponts, pour qu'ils ne soient point détruits, surtout celui de Marchiennes, par lequel il sera probablement dans le cas de déboucher, et qu'il faudrait faire aussitôt réparer s'il avait été endommagé.

« A Thuin et à Marchiennes, ainsi que dans tous les villages sur la route, M. le comte Reille interrogera les habitants, afin de savoir des nouvelles des positions et forces des armées ennemies ; il fera prendre les lettres dans les bureaux de poste, et les dépouillera pour faire parvenir aussitôt à l'Empereur les renseignements qu'il aura obtenus.

« M. le comte d'Erlon mettra en marche le premier corps à 3 heures du matin, et il le dirigera aussi sur Charleroi en suivant le mouvement du deuxième corps, duquel il gagnera la gauche le plus tôt possible, pour le soutenir et l'appuyer au besoin. Il tiendra une brigade de cavalerie en arrière pour se couvrir et maintenir par de petits détachements ses communications avec Maubeuge; il enverra des partis en avant de cette place, dans les directions de Mons et de Binche jusqu'à la frontière, pour avoir des nouvelles des ennemis. Ces partis auront soin de ne pas se compromettre et de ne point dépasser la frontière.

« M. le comte d'Erlon fera occuper Thuin par une division, et, si le pont de cette ville était détruit, il le ferait aussitôt réparer, en même temps qu'il fera tracer et exécuter une tête de pont sur la rive gauche. La division qui sera à Thuin gardera aussi le pont de l'Abbaye d'Alnes, où M. le comte d'Erlon fera aussi construire une tête de pont sur la rive gauche. Le même ordre de marche sera observé aux premier et deuxième corps, qui feront réunir leurs bagages et marcher à la gauche du premier corps, sous les ordres du vaguemestre le plus ancien.

« Le quatrième corps (armée de la Moselle) a reçu ordre de prendre position aujourd'hui en avant de Philippeville; si son mouvement est opéré et si les divisions qui composent ce corps d'armée sont réunies, M. le général Gérard les mettra en marche demain à 3 heures du matin et les dirigera sur Charleroi : il aura soin de se tenir à la hauteur du troisième corps, avec lequel il communiquera afin d'arriver à peu près en même temps devant Charleroi; mais le général Gérard fera éclairer sa droite et tous les débouchés qui vont sur Namur; il marchera serré en ordre de bataille, laissera à Philippeville tous ses bagages et embarras, afin que son

corps d'armée se trouvant plus léger, soit plus à même de manœuvrer. Le général Gérard donnera ordre au lieutenant-général l'Héritier, commandant la quatorzième division de cavalerie, de suivre le mouvement de son corps d'armée sur Charleroi où cette division joindra le quatrième corps de cavalerie.

« Les lieutenants-généraux Reille, Vandamme, Gérard et Pajol se mettront en communication par de fréquents partis, et ils régleront leur marche, de manière à arriver en masse et ensemble devant Charleroi ; ils mettront autant que possible à l'avant-garde les officiers qui parlent flamand pour interroger les habitants ; mais ces officiers s'annonceront comme commandants de partis, sans dire que l'armée est en arrière.

« Ces généraux feront marcher tous les sapeurs de leur corps d'armée, après le 1er régiment d'infanterie légère ; ils feront réparer les mauvais passages, ouvrir des communications latérales et placer des ponts sur les courants d'eau où l'infanterie devrait se mouiller pour les franchir.

« Les marins, les sapeurs de la garde et ceux de la réserve marcheront après le 1er régiment du troisième corps ; les lieutenants-généraux Rogniat et Haxo seront à la tête : ils n'emmèneront avec eux que deux ou trois voitures ; le surplus du parc du génie marchera à gauche du troisième corps. Si l'on rencontre l'ennemi, ces troupes ne seront point engagées.

« La cavalerie de la garde partira à 8 heures pour Charleroi ; l'Empereur sera à l'avant-garde sur la grande route. MM. les lieutenants-généraux auront soin d'envoyer à S. M. de fréquents rapports sur leurs mouvements, et les renseignements qu'ils auront recueillis. Ils sont prévenus que l'inten-

tion de S. M. est d'avoir passé la Sambre avant midi, et de porter l'armée à la rive gauche de cette rivière.

« On jettera 3 ponts sur la Sambre. Les bagages se tiendront toujours à une distance de trois lieues derrière l'armée, et ne pourront passer la Sambre sans un ordre formel du major-général.

Cet ordre de marche ne fut pas suivi en tous points. Comme cela arrive souvent dans la guerre, ce qu'on fit fut bien au dessous de ce qu'on avait commandé. Ce qui était l'essentiel, on se mit en marche comme Napoléon l'avait ordonné. L'aile gauche de l'armée française se dirigea par Thuin sur Marchiennes, le centre sur Charleroi ; l'aile droite changea de direction, elle marcha sur Châtelet.

Vers les 4 heures du matin, 15 juin, le combat commença aux avant-postes. Le général de Zieten qui avait son quartier-général à Charleroi était préparé à recevoir l'ennemi (1). Les troupes prussiennes, cantonnées derrière la chaîne des avant-postes, avaient pris les armes de grand matin. Mais, comme on voulait laisser se dessiner le plan d'attaque de l'ennemi, on les fit rester dans leurs quartiers ; elles dûrent se tenir prêtes à marcher au premier signal, quand les avant-postes auraient donné sur l'ennemi de plus amples informations.

Les avant-postes de la deuxième brigade du premier corps

(1) Dans la nuit du 14 au 15, plusieurs déserteurs français, au nombre desquels était un sergent, donnèrent la nouvelle de l'arrivée de Napoléon, de l'attaque déjà commencée et de l'approche de différents corps ennemis. (*L'Auteur*).

d'armée prussien essuyèrent le premier choc de l'armée ennemie : les gardes du camp se replièrent. Le général de Zieten reçut entre 6 à 7 heures du matin des rapports plus précis sur la marche des colonnes ennemies. Voyant toute l'armée française en mouvement, il ordonna à la deuxième brigade d'éviter tout engagement sérieux ; elle dut placer ses avant-postes sur les passages de la Sambre à Charleroi, Châtelet, Marchiennes-au-Pont, et plus tard se retirer vers Gilly. La première brigade prussienne, placée sur la rive gauche de la Sambre, ne fut point attaquée. L'ennemi voulait ne pas donner l'éveil aux Anglais et les tromper sur la direction de l'attaque. Napoléon commanda expressément de ne pas franchir la frontière franco-néerlandaise sur la rive gauche de la Sambre.

Cependant le général de Zieten avait également donné à la première brigade l'ordre de battre en retraite. Le général de Steinmetz dut se tenir à la hauteur de la deuxième brigade et se diriger sur Gosselies. Les troisième et quatrième brigades, la cavalerie de réserve et l'artillerie du premier corps d'armée reçurent l'ordre de se réunir et de prendre position à Fleurus.

Attaque de Thuin (15).

Les Français avaient fait attaquer Thuin par 2 bataillons, 5 escadrons et 3 pièces de canon. Cette petite ville était située dans la chaîne des postes prussiens; le major de Monsterberg l'occupait avec le deuxième bataillon du 2e régiment d'infanterie de landwehr westphalienne. Les

troupes françaises appartenaient à la division de Jérôme Bonaparte, qui formait la tête du deuxième corps d'armée. Les Prussiens se soutinrent pendant une heure contre cette force supérieure, et s'ouvrirent au moyen de la baïonnette le chemin de Montigny. Le lieutenant-colonel de Moisky appuya le bataillon d'infanterie avec 2 escadrons du premier régiment de dragons de la Prusse occidentale; mais la cavalerie ennemie, plus nombreuse, culbuta les dragons prussiens. Cette charge mit aussi le désordre dans l'infanterie qui fut en partie taillée en pièces et en partie faite prisonnière. Le major de Monsterberg, pour être resté trop longtemps à Thuin, fut un peu la cause de cette perte. On peut aussi reprocher à ce bataillon de n'avoir pas opéré sa retraite dans le terrain coupé le long de la Sambre; et en dernier lieu, on aurait dû prendre des mesures plus larges pour la sûreté des avant-postes.

Le 1[er] régiment de dragons de la Prusse occidentale ne suffisait pas pour couvrir les deux bataillons d'infanterie de la deuxième brigade; il fallait envoyer vers la plaine entre Jamignon et Montigny quelques régiments de cavalerie de réserve qui tinssent en respect un ennemi aussi ardent dans sa poursuite.

La tête de la colonne française du centre commandée par le général Domont pénétra à Ham-sur-Heure. Le général Pajol appuya ce mouvement avec le premier corps de cavalerie. Pajol fut suivi des troisième et sixième corps d'armée. Le corps de Vandamme, qui devait partir à 3 heures, n'avait pas encore quitté son campement à 6 heures du matin. Il faut croire que ce général n'avait pas reçu l'ordre qui lui était destiné; on ne peut expliquer autrement le retard de la marche des troisième et sixième corps. Napoléon, voyant

cela, fit avancer sa garde, et se mit avec elle à la tête du centre de l'armée.

Les avant-postes prussiens de Ham-sur-Heure, formés par la quatrième compagnie du bataillon de fusiliers du 28e régiment, furent serrés de près par la cavalerie légère du général Domont. Cette compagnie ne put atteindre Couillet; elle fut cernée, et, malgré sa valeureuse résistance, obligée de se rendre. Les trois autres compagnies des bataillons de fusiliers du même régiment se rassemblèrent à Gerpinnes; elles revinrent à Châtelet sans rencontrer l'ennemi, s'étant mises à couvert dans le vallon arrosé par le ruisseau qui coule de Gerpinnes à Châtelet. Ce lieu fut plus tard occupé par le général Gérard. On ne sait rien de positif sur les mouvements du quatrième corps d'armée français. On dit qu'il s'égara dans sa marche de Philippeville à Châtelet; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il prit part aux opérations le soir du même jour.

Combat de Charleroi.

Il était 8 heures du matin lorsque la cavalerie française s'avança contre Charleroi du côté de Marzinelles. Une digue longue de trois cents pas conduit de ce village à la ville; cette digue se terminait à un pont qu'on avait palissadé. Les 4e et 9e régiments de chasseurs à cheval, sous les ordres du général Domont, s'étaient emparés de bonne heure du village de Marzinelles, abandonné par les tirailleurs prussiens. La cavalerie française se hasarda même jusqu'à la digue, mais elle fut repoussée par nos tirailleurs postés dans les fossés et derrière les haies. Une partie du village

de Marzinelles fut reprise, quoique de l'infanterie ennemie se fût déjà approchée. Les Français eurent de la peine à s'emparer de la digue, malgré leur supériorité numérique; une fois maîtres de cette digue, ils purent pénétrer dans la ville basse.

Les Français, après leur première attaque, paraissent s'être ralentis dans leurs mouvements. Probablement le gros de l'infanterie de la colonne du centre était encore en arrière. De même on ne sait pourquoi la colonne d'aile gauche, qui se trouvait à Saint-Martin, vis-à-vis Marchiennes, a déployé si peu d'activité.

Marchiennes était occupé par un bataillon prussien; le pont fut barricadé et l'on repoussa ainsi plusieurs attaques de l'ennemi. Ce bataillon se défendit jusqu'à ce que Charleroi fût au pouvoir des Français; après quoi il se retira par Dampremy dans la position de Gilly. L'ennemi ne paraît pas avoir fait preuve de prudence et d'activité. Il y avait au-dessus de Charleroi des passages dont il aurait pu tirer un grand profit, ce qui aurait mis en danger la retraite de la première brigade prussienne.

Napoléon a tort de dire que les mouvements des Français se sont faits avec une promptitude extraordinaire; ils ont été au contraire assez lents. La colonne ennemie de l'aile gauche en offre la preuve; il lui fallut une marche de 4 heures du matin jusqu'à midi pour une route de 1 mille 1/2, celle de Thuin à Marchiennes; encore n'eut-elle à surmonter que la faible résistance du bataillon Monsterberg.

D'après les dispositions de l'empereur, le deuxième corps français devait occuper le pont de Marchiennes dès 9 heures du matin. Mais Napoléon n'avait point calculé qu'il serait arrêté à Thuin; il ne pensait point que les Prussiens tiendraient ferme, et que par leurs sages mesures ils retarde-

[illegible] marche. [illegible] Français [illegible] suivre [illegible] d'Erlon [illegible] occupe [illegible] comme [illegible] [illegible] avait prescrit [illegible] que [illegible] savoir [illegible]

Si les Prussiens eussent voulu [illegible] sur la Sambre [illegible] deuxième [illegible] soutenue par le corps entier [illegible] les autres brigades se seraient [illegible] [illegible] Français [illegible] les Prussiens voulurent seulement [illegible] le passage de la Sambre [illegible] l'ennemi [illegible] quand [illegible] deuxième brigade se [illegible] et [illegible] ne firent que suivre les ordres qui leur avaient été donnés.

Les Français occupent Charleroi.

Vers les [illegible] heures [illegible] emparées de la chaussée [illegible] emporté après une vive attaque [illegible] la ville et les Prussiens [illegible] le long [illegible] tion de [illegible] Les [illegible] poursuivirent [illegible] après [illegible]

général Clary fut envoyé avec le 1er de hussards sur la route de Jumet. Dans ce moment, Napoléon entrait à Charleroi. Prévoyant qu'une partie du corps prussien battrait en retraite sur Gosselies, il ordonna à une division de cavalerie légère de la garde de suivre avec deux batteries le mouvement du général Clary; en outre, un régiment de la jeune garde, avec deux pièces d'artillerie, dut prendre position à moitié chemin de Gosselies. La jeune garde, sous le commandement du général Duhesme, se mit en ordre de bataille derrière la cavalerie du général Pajol; mais cette cavalerie ne s'avança pas très loin.

Les Français voulurent attendre leur troisième corps d'armée ainsi que d'autres troupes qui avaient reçu l'ordre d'accélérer leur marche. Cependant, avant que l'ennemi eût pris la direction de Gosselies, le lieutenant-général de Zieten avait détaché une partie de la troisième brigade pour faciliter vers Gosselies la retraite de la première brigade prussienne. Le général de Jagow songea à couvrir le flanc gauche de la position de Gilly. Il fit occuper les passages de la Sambre à Farciennes et Tamines par deux compagnies de Silésie et un bataillon de fusiliers. A 9 heures du matin, il envoya à Gosselies le colonel de Rüchel avec le 29e régiment d'infanterie. Cet officier y trouva le lieutenant-colonel de Lützow avec le 6e de hulans que le général de Roeder, commandant la cavalerie de réserve, avait laissé là pour maintenir l'union entre les première et deuxième brigades. Le colonel de Rüchel ayant fait occuper Gosselies par un bataillon du 29e régiment sous les ordres du lieutenant-colonel de Lützow, forma la réserve avec les deux autres bataillons.

Cependant, le général Clary arriva avec ses hussards à Jumet avant que la première brigade prussienne, venant de

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

sième bataillon du 1er régiment de landw. westphalienne. Avec ce bataillon et au moyen d'une vive canonnade, il essaya d'entamer le flanc gauche de l'ennemi; mais ses tentatives furent vaines, et il se décida à battre en retraite sur Heppignies. Ce mouvement fut couvert par le 6e régiment de hulans et le 1er hussards de la Silésie, avec la batterie à cheval n° 7. Les deuxième et troisième bataillons du 12e régiment d'infanterie occupèrent le village d'Heppignies. Le général français Girard, avec la septième division du deuxième corps, voulut s'avancer de Ransart vers Heppignies, mais il fut repoussé. La brigade prussienne continua ensuite sa retraite sans être inquiétée. Près de Gosselies un détachement du 1er hussards de Silésie fut pressé vivement; il fut obligé de se retirer vers Quatre-Bras, où, le lendemain, il rendit service au général Perponcher.

Il pouvait être 2 à 3 heures après midi quand le deuxième corps d'armée français, sous les ordres du comte Reille, arriva à Gosselies. Le premier corps, commandé par le comte d'Erlon, était encore bien en arrière, puisqu'il n'atteignit Gosselies que ce jour-là. Probablement les troupes du centre et de l'aile gauche, qui devaient se mettre en marche sur la chaussée de Charleroi à Quatre-Bras, avaient fait une seconde halte.

Combat de Gilly (15 juin).

Le général de Pirch II avait reçu l'ordre de concentrer sa brigade dans la position de Gilly. Le 28e régiment d'infanterie qui devait défendre le passage de Châtelet et les

autres régiments de la brigade furent retirés sans que les Français eussent attaqué ce point. Il devenait nécessaire d'observer le défilé contigu à la position. Le 1er régiment de dragons de la Prusse occidentale fut aussi chargé de cette mission.

Le général de Pirch montra à l'ennemi quatre bataillons avec la batterie de la brigade. Les trois autres bataillons formèrent la réserve. L'aile droite s'appuya sur la droite de la chaussée n'ayant que le terrain nécessaire pour se mouvoir. Le deuxième bataillon du 28e d'infanterie, posté de l'autre côté de la chaussée, se trouvait couvert par l'abbaye de Soleilmont. Le bataillon de fusiliers du 1er régiment d'infanterie de la Prusse occidentale prit possession d'un petit bois; à gauche et plus en arrière, il était appuyé par le bataillon de fusiliers du 28e régiment. A la droite des fusiliers du 1er régiment, on plaça sur une éminence quatre pièces d'artillerie pour être maître du vallon qui se trouvait devant. Il y en avait deux entre ce point et la chaussée de Fleurus. Les deux autres furent établies à la droite de cette chaussée, pour que les colonnes d'infanterie ennemie ne pussent déboucher de Gilly. Les tirailleurs du bataillon de fusiliers se mirent à couvert derrière les haies entre les différentes positions des pièces. Le deuxième bataillon du 2e régiment de landw. westphalienne se tint en réserve vers Gilly, tout près des pièces de canon; le premier bataillon de ce régiment, se trouvant sur le chemin de Dampremy à Fleurus, ne prit point part au combat.

Il fallait croire que l'ennemi chercherait d'abord à gagner par Gilly la chaussée de Fleurus, dans le but d'inquiéter la retraite de la deuxième brigade sur Lambusart. On encombra donc la chaussée avec des abattis d'arbres; cette mesure eut un bon résultat et facilita la retraite du

deuxième bataillon du 28e régiment. Les bataillons de réserve du 28e régiment et du 1er de la Prusse occidentale étaient postés sur la route de Lambusart.

Pour pouvoir se réunir à la première brigade à Gosselies, le général de Pirch avait envoyé à la droite de Gilly un officier avec 30 hommes de cavalerie. Le général de Steinmetz dut faire occuper Ransart pour maintenir la jonction des première et deuxième brigades. Mais le général de Steinmetz ne fournit pas de détachement ; c'est qu'il était déjà décidé à battre en retraite sur Heppignies. L'ennemi en profita et prit possession de Ransart. L'union entre les deux brigades fut interrompue et ne fut rétablie que plus tard par la cavalerie de réserve qui débouchait de Fleurus. Le 1er régiment de dragons de la Prusse occidentale maintint sur la gauche la communication avec la troisième brigade qui occupait Farcienne. Les troupes de la deuxième brigade restèrent tranquilles dans leur position jusqu'à 6 heures du soir sans avoir été attaquées.

On ne comprend pas pourquoi les Français attendirent depuis 11 heures du matin jusqu'à 6 heures du soir pour attaquer le général de Pirch. L'arrivée du corps du général Vandamme à 3 heures après midi seulement ne saurait être donnée pour excuse ; il y avait d'autres troupes. Les Français montraient souvent de la négligence, et même une grande incurie quand leur Empereur ne commandait pas en personne.

L'ennemi ne connaissait point, à ce qu'il paraît, ni le nombre des troupes prussiennes ni leur position à Gilly. Napoléon, ayant vu de suite ce qu'il en était, prit des mesures décisives. L'infanterie du général Vandamme reçut l'ordre d'attaquer le village ; le maréchal Grouchy, avec la cavalerie du général Excelmans, dut prendre les Prussiens

c gauche pour gagner avant eux le défilé par le
-us.

firent leurs préparatifs d'attaque vers le
la métairie de Grand-Trieu. A 6 heures
le feu avec deux batteries.
vit s'avancer en échelons trois co-
aile droite. La première se dirigea
-ataillon de fusiliers du 1er régi-
-entre de la position, en laissant
-roisième colonne tourna ce village,
-ppuyée par les brigades de dragons Bur-
-mains du corps du général Excelmans. L'une
-gades marcha du côté de Châtelet pour inquiéter
-nc gauche des Prussiens; l'autre s'avança sur la chaussée de Fleurus.

La batterie prussienne à pied no 3 répondit d'abord avec succès au feu de 16 pièces ennemies; mais la batterie française prenant enfin le dessus, en vint à causer de grands ravages. Les troupes légères étaient déjà engagées lorsque le général de Zieten donna au général de Pirch l'ordre de battre en retraite. Les bataillons prussiens avaient à peine commencé leurs mouvements de retraite, que la cavalerie ennemie se précipita sur eux. Le lieutenant-colonel de Moisky marcha avec le 1er dragons au devant des Français; grâce à ses efforts, la plus grande partie de l'infanterie put gagner le bois de Fleurus; néanmoins il fut impossible au lieutenant-colonel de maintenir le combat. Le bataillon de fusiliers du 28e régiment reçut l'ordre de se retirer dans le bois à gauche de Rondchamp, mais il fut atteint par la cavalerie ennemie; les dragons de la garde impériale et un escadron du 15e régiment de la ligne appartenant à la même arme lui tuèrent les deux tiers de ses hommes. Le bataillon de fusi-

liers du 1er régiment qui se trouvait à 500 pas du bois fut aussi chargé dans la plaine. Il fut assez heureux pour repousser la cavalerie ; il avait eu le temps de former le carré, et n'avait tiré qu'à 20 ou 30 pas ; des lanciers furent percés de baïonnettes devant le carré. L'ennemi s'étant ralenti dans ses charges, ce bataillon, au moyen de la baïonnette, se fit jour à travers cette nuée de cavaliers. Une compagnie du même bataillon gardant la lisière du bois arrêta long-temps aussi les poursuites de la cavalerie française. Dans cette affaire, le général Letort fut blessé mortellement et l'ennemi fit une perte considérable en cavalerie.

Le reste de la deuxième brigade se retira dans la direction de Lambusart. Le bataillon du 28e régiment posté à Soleilmont rejoignit son corps derrière le bois en delà de Lambusart. Là cette brigade prit une nouvelle position.

Si l'on eût voulu faire sur la Sambre une résistance sérieuse, le point de Gilly aurait été, comme nous l'avons déjà dit, très propre à la réunion de tout le premier corps d'armée. Le feld-maréchal Blücher lui avait assigné, il est vrai, Fleurus pour lieu de rendez-vous ; mais en battant en retraite, il devait disputer le terrain pied à pied pour gagner du temps et diminuer les avantages des agresseurs. Plus ce corps arriverait tard à Fleurus, plus il serait facile à l'armée prussienne de se concentrer. Ainsi la position de Gilly était très favorable pour arrêter un ennemi ; elle domine les défilés qui sont du côté de Charleroi et de Châtelet. On pouvait soutenir les troupes préposées à la défense de la Sambre ou les retirer à volonté, sans que les Français pussent s'y opposer. De quelque côté que l'ennemi s'avançât, on était en mesure de le prévenir dans ses mouvements. Le bois de Fleurus était encore un avantage de la position de Gilly ; situé derrière, il facilite par ses nombreux chemins la retraite

terrain. Suivant l'exemple de la deuxième brigade, la cavalerie du général de Roeder battit en retraite sur Fleurus, et la journée fut terminée.

La cavalerie prussienne n'eût pu trouver ailleurs une position plus favorable que celle qu'elle occupait derrière le bois de Fleurus. Sur un terrain ouvert et uni, il lui était facile de recevoir les troupes qui combattaient dans le bois, et de mettre des bornes aux progrès de l'ennemi.

Les Français gardèrent la position qu'ils avaient prise de l'autre côté du bois de Fleurus. Le général de Roeder laissa en face d'eux des gardes du camp qui se protégeaient par une étroite chaîne de vedettes. Un piquet de 100 chevaux fut placé en avant de Fleurus, village qui fut occupé pendant la nuit par deux bataillons du 7e régiment.

Le premier corps d'armée perdit 1,200 hommes. Le bataillon de fusiliers du 28e régiment et celui du 2e de landw. de Westphalie n'en formèrent plus qu'un seul.

En jetant un coup d'œil sur les événements de la journée, on voit que les troupes et les chefs ont fait leur devoir. La deuxième brigade surtout avait combattu ou marché depuis 4 heures du matin jusqu'à 11 heures du soir. Il est même rare qu'une armée attaquée dans ses quartiers ait perdu si peu de monde. Aussi, quand les Français soutiennent avoir attaqué les troupes prussiennes dans leurs retranchements et les avoir dispersées, c'est tout simplement une fable ; les faits l'ont prouvé, et l'ennemi n'a pas obtenu des résultats proportionnés à son grand nombre.

d'un corps d'armée. Il est donc probable que Napoléon, arrêté dans ce lieu, se serait contenté ce jour-là d'avoir forcé les passages de la Sambre.

Le but du général de Zieten était donc de se concentrer à Fleurus, en perdant le moins de monde possible, et en opposant une faible résistance à l'ennemi. Ainsi, la position de la deuxième brigade à Gilly avait été choisie pour observer les Français et leur donner le change, car elle eût été trop faible pour résister à une attaque sérieuse. Mais il eût été dangereux de refuser le combat au moment où l'ennemi venait d'attaquer; dans des cas semblables, on s'attend à l'attaque, on la repousse et l'on profite d'un moment favorable pour se retirer; ou, avant d'être attaqué, l'on s'assure une retraite.

Comme le général de Pirch se retirait vers Lambusart, il détacha pour couvrir son flanc gauche le premier bataillon du 1er régiment sur le chemin qui, à la sortie du bois, conduit dans la vallée de la Sambre. Dans le même but, on détacha plus loin sur la gauche les tirailleurs du deuxième bataillon du même régiment. Derrière le bois de Fleurus, la deuxième brigade trouva le régiment de dragons de Brandebourg envoyé par le général Zieten; ce régiment chargea plusieurs fois avec succès la cavalerie ennemie. La deuxième brigade se mit en ordre devant Lambusart; elle rappela les bataillons détachés du 1er régiment de la Prusse occidentale et leur fit prendre part au combat. Il y avait à Lambusart deux bataillons de la troisième brigade. Le général de Roeder s'était avancé jusque là avec trois régiments de cavalerie et la batterie à cheval n° 2. La cavalerie française se forma en rangs à l'approche de la cavalerie prussienne. Notre artillerie ayant tiré sur l'ennemi, celui-ci établit en face de nous trois batteries qui avaient de plus l'avantage du

terrain. Suivant l'exemple de la deuxième brigade, la cavalerie du général de Roeder battit en retraite sur Fleurus et la journée fut terminée.

La cavalerie prussienne n'eût pu trouver ailleurs une position plus favorable que celle qu'elle occupait derrière le bois de Fleurus. Sur un terrain ouvert et uni, il lui était facile de recevoir les troupes qui combattaient dans le bois, et de mettre des bornes aux progrès de l'ennemi.

Les Français gardèrent la position qu'ils avaient prise de l'autre côté du bois de Fleurus. Le général de Roeder laissa en face d'eux des gardes du camp qui se protégeaient par une étroite chaîne de vedettes. Un piquet de 100 chevaux fut placé en avant de Fleurus, village qui fut occupé pendant la nuit par deux bataillons du 7e régiment.

Le premier corps d'armée perdit 1,200 hommes. Le bataillon de fusiliers du 28e régiment et celui du 2e de landw. de Westphalie n'en formèrent plus qu'un seul.

En jetant un coup d'œil sur les événements de la journée, on voit que les troupes et les chefs ont fait leur devoir. La deuxième brigade surtout avait combattu ou marché depuis 4 heures du matin jusqu'à 11 heures du soir. Il est même rare qu'une armée attaquée dans ses quartiers ait perdu si peu de monde. Aussi, quand les Français soutiennent avoir attaqué les troupes prussiennes dans leurs retranchements et les avoir dispersées, c'est tout simplement une fable ; les faits l'ont prouvé, et l'ennemi n'a pas obtenu des résultats proportionnés à son grand nombre.

Détachement du maréchal Ney vers Quatre-Bras.

Le 15 juin, à 4 heures après midi, le maréchal Ney entrait à Charleroi. Dès le 11 au soir, il avait reçu l'ordre de se rendre à l'armée, et il y était accouru sans suite aucune. Napoléon lui remit le commandement de l'aile gauche; elle se composait des deux premiers corps d'armée, de la cavalerie légère de la garde sous Lefebvre-Desnouettes, et du troisième corps de cavalerie, ensemble 49,191 hommes. Le maréchal fut chargé de balayer tout ce qu'il rencontrerait sur la route de Bruxelles à Gosselies, et de s'avancer sur Quatre-Bras.

Les Prussiens n'avaient pas manqué d'informer les Anglais de l'approche des Français. Le général de Steinmetz dont les avant-postes touchaient ceux de l'armée anglaise fit connaître à l'officier qui commandait les avant-postes anglais la retraite des Prussiens et l'attaque des Français sur Thuin. Déjà le 15, avant 4 heures du matin, le général de Zieten avait envoyé au duc de Wellington un chasseur à cheval; cette ordonnance arriva à 11 heures du matin à Bruxelles, y donna la nouvelle de l'attaque des Français. Ce même général avait aussi, dès le 14, annoncé au duc l'entrée de Napoléon à Avesnes.

Les troupes anglaises, cantonnées sous les ordres du général Perponcher entre Nivelle et Quatre-Bras, savaient, dès 4 heures du soir, que l'ennemi s'avançait en forces sur la route de Gosselies. Le général Perponcher, sans être au fait de ce qui s'était passé dans la journée, rassembla néanmoins ses troupes. La première brigade, commandée par le

général Bylandt, dut se porter vers Nivelles et la deuxième aux ordres du prince de Weimar vers Quatre-Bras. Mais, avant que cet ordre pût être exécuté, le village de Frasne, où se trouvaient le deuxième bataillon de Nassau et une batterie à cheval, fut attaqué; le major Norman, qui commandait ce poste, fut forcé de le céder; cependant l'artillerie arrêta les progrès de la cavalerie française. Le bataillon de Nassau se porta en avant de Quatre-Bras et fut renforcé par 5 autres compagnies qui se formèrent en colonnes sur la chaussée. Le prince de Weimar fut chargé de défendre sa position jusqu'à la dernière extrémité, et de ne se retirer que devant des forces supérieures.

Lorsque la deuxième colonne du corps d'armée français parut de l'autre côté de Frasne, le prince Bernhard de Weimar occupait déjà les hauteurs de Quatre-Bras avec 5 bataillons de Nassau. C'est sur cette hauteur que se croisent les grandes routes de Charleroi à Bruxelles et de Namur à Nivelle. Ce sont les bras du poteau, indiquant ces quatre directions qui ont fait donner à quelques jolies maisonnettes le nom de Quatre-Bras. Au couchant de la route de Frasne se trouve un bois assez épais. Les troupes légères françaises en prirent possession et commencèrent le combat. Cependant le prince de Weimar vit bientôt qu'il n'avait affaire qu'à un détachement, et il repoussa le maréchal Ney qui, étant pourtant informé du petit nombre de troupes ennemies, ne fit point d'autres tentatives pour s'emparer du point de Quatre-Bras. Il donna au général Reille l'ordre d'accélérer sa marche; l'artillerie se faisant entendre de plus en plus à la droite de Gilly, le maréchal avait de l'inquiétude pour son flanc droit. Il ne voulait pas non plus s'écarter en cas que Napoléon eût besoin de lui. Ses troupes étaient fatiguées; elles avaient marché ou manœuvré toute la journée depuis

3 heures du matin ; c'est ce qui l'engagea à faire halte à 8 heures du soir. En outre, ses corps n'étaient pas réunis ; ils marchaient échelonnés, laissant entre eux un grand intervalle ; ceux qui étaient en avant ne pouvaient arriver à Quatre-Bras avant 9 heures du soir. Peut-être Ney avait-il appris du général Gérard que des forces imposantes se montraient dans la direction de Fleurus ; c'est pourquoi il jugea prudent de prendre position.

Quoi qu'il en soit, à 9 heures du soir, le prince de Weimar fit savoir qu'il lui était impossible de résister long-temps aux troupes françaises qui s'augmentaient à chaque instant. A 10 heures 1/2 du soir, le lieutenant-général Perponcher reçut l'ordre de se concentrer à Nivelle, où il devait être appuyé par la troisième division. Heureusement cet ordre ne fut point exécuté : le général Perponcher, sentant l'importance de sa position, prit sur lui de ne pas obéir ; et à 2 heures du matin, il se rendit lui-même à Quatre-Bras avec le 27e chasseurs et le bataillon de milice de la première brigade. Si l'on avait donné au général Perponcher l'ordre de se concentrer à Nivelle, c'est qu'on craignait une attaque de ce côté. Les chefs qui commandaient à Quatre-Bras devaient juger s'il fallait ou non abandonner ce poste.

Quant aux motifs qui ont décidé le maréchal Ney à ne point exécuter à la lettre les ordres de Napoléon, ils appartiennent aux éventualités de la guerre. Tout général y est exposé, surtout lorsque ses troupes sont détachées sur une vaste étendue. Il faut donc rarement compter sur une stricte exécution des ordres tels qu'ils ont été combinés ; autrement l'art de la guerre serait restreint dans des limites trop étroites.

Campement de l'armée française dans la nuit du 15 au 16 juin.

Le combat de Gilly terminé, Napoléon était retourné à Charleroi pour prendre connaissance des rapports et faire ses dispositions pour le lendemain.

Dans la nuit du 15 au 16 juin, l'armée française campa comme précédemment sur 3 colonnes. L'avant-garde de l'aile gauche, formée par la cavalerie légère de la garde, s'établit à Frasne ; le deuxième corps, avec la division Piré, entre Mellet et Gosselies. La division Girard du deuxième corps avait poursuivi la première brigade prussienne jusqu'à Wagnée. Le premier corps s'échelonna entre Marchiennes et Jumet. Le maréchal Ney avait son quartier-général à Gosselies.

La colonne du centre, avec le troisième corps et la cavalerie du maréchal Grouchy, avait pris possession du bois de Fleurus et des environs. Le premier corps de cavalerie était à Lambusart, une division à la métairie de Martincourt, et celle du général Domont à gauche, à la sortie du bois de Fleurus. Le deuxième corps de cavalerie se trouvait entre la cavalerie légère et le troisième corps d'armée. La garde campa en colonnes vers la chaussée entre Charleroi et Gilly. Le sixième corps, les cuirassiers et l'artillerie de réserve bivouaquèrent derrière Charleroi sur la rive droite de la Sambre. L'aile droite, sous les ordres du comte Gérard, campa en avant du pont de Châtelet qu'elle avait passé assez tard dans la soirée.

9 heures du soir, le capitaine de Below arriva à Namur que le feld-maréchal avait quitté à 11 heures du matin. Le capitaine se rendit donc à Sombref. A 5 heures après-midi, le feld-maréchal se trouvait déjà sur les hauteurs entre Bry et Sombref pour examiner encore une fois les lieux qui le lendemain devaient être témoins d'une lutte sanglante. Comme il établissait vers le soir son quartier-général à Sombref, il reçut du capitaine le rapport du général Bülow. Dès cet instant, le prince Blücher ne compta plus sur l'arrivée du quatrième corps pour le 16. Cette circonstance est à remarquer, car elle a donné lieu à des rapports inexacts.

Le feld-maréchal Blücher a déployé une activité extraordinaire et pris des mesures décisives. Cela ne saurait être contesté; les faits ont démontré clairement qu'il avait deviné de quel côté Napoléon l'attaquerait; aussi était-il préparé à le recevoir.

Marche de l'armée anglaise sur Quatre-Bras.

Le 15 juin, le plus grand calme avait régné au quartier-général du duc de Wellington. Comme on peut le croire, le feld-maréchal Blücher avait informé les Anglais de l'attaque des Français, mais le duc de Wellington s'obstina à regarder cela comme une ruse, pensant que Napoléon dirigerait contre lui ses principales forces. Aussi il ne crut pas devoir changer de position avant l'arrivée des rapports du général de Daerenberg qui commandait les avant-postes de Mons.

Une seconde dépêche du feld-maréchal Blücher arriva à Bruxelles dans la soirée; elle renfermait des détails plus

Le feld-maréchal Blücher concentre son armée à Sombref.

Dès le 15 juin, à la pointe du jour, le général de Zieten s'était empressé de faire savoir au feld-maréchal Blücher qu'il avait été attaqué. Le 15, même avant 10 heures du matin, on avait expédié du quartier-général au troisième corps l'ordre de poursuivre sa marche sur Sombref; après s'être reposé à Namur la nuit du 15 au 16, il devait partir dès le 16 au matin. Dans le même moment, le quatrième corps fut chargé de s'avancer de Hanut à Gembloux.

On s'attendait à trouver à Hanut le général Bülow; les ordres qui lui avaient été envoyés le 13 et le 14 au soir, faisaient présumer qu'on l'y rencontrerait; le chef d'état-major-général, comte de Gneisenau, avait expressément recommandé au général Bülow d'établir son quartier-général à Hanut; aussi lui expédia-t-on dans ce lieu l'ordre de s'avancer du côté de Gembloux. A midi (15) un chasseur à cheval lui porta un second ordre à Hanut; ce militaire y trouva le premier ordre et courut à la rencontre du général Bülow pour les lui remettre tous deux à la fois; mais ils ne purent s'exécuter, le général Bülow n'ayant point, selon les ordres donnés, concentré son corps à Hanut.

Le général Bülow accéléra donc sa marche le plus qu'il était possible; mais le temps perdu le 14 fut irréparable. Il envoya le capitaine de Below de son état-major-général au prince Blücher, pour lui expliquer les causes qui s'étaient opposées à l'arrivée de son corps pour le 16. Le 15 à

qu'apocryphe, est empreint de fortes marques d'authenticité, et contient des documents précieux. Toujours selon les *on dit*, le duc de Wellington aurait reçu de fausses nouvelles qui n'annonçaient l'ouverture de la campagne que pour le 1er juillet. Ces présomptions subsisteront tant que le duc ne se sera pas expliqué lui-même. Une chose est certaine, c'est que le général anglais doutait encore si Napoléon attaquerait les Prussiens avec le gros de ses forces avant que celui-ci eût déployé ses troupes sur le champ de bataille de Ligny.

Le duc de Wellington assista encore, dans la soirée du 15, à un bal donné par la duchesse de Richemond. Peut-être croyait-il devoir opposer un air calme au mouvement causé par les nouvelles du jour.—Peut-être le plaisir du moment

que imprévue de Napoléon aurait lieu au moins du 16 au 18, puisque le 17 l'Empereur se proposait de livrer bataille à l'armée anglaise séparée des Prussiens, après avoir auparavant culbuté ceux-ci. Napoléon pouvait compter sur le succès de son plan, d'autant mieux que Wellington, trompé par de fausses nouvelles, croyait que la campagne ne s'ouvrirait pas avant le 1er juillet. L'heureuse issue du plan de Napoléon ne reposait donc que sur une surprise. Je fis mes dispositions en conséquence. Le jour du départ de Napoléon, j'expédiai Madame D.... avec des notes écrites en chiffres qui contenaient le plan de campagne. En même temps, je mis une foule d'entraves pour qu'elle ne pût franchir de suite la frontière, ce qui fit qu'elle arriva trop tard au quartier général du duc de Wellington. De là l'immobilité du généralissime, qui a étonné tout le monde et donné lieu à une foule de conjectures. »

était-il rehaussé par la pensée que le lendemain, jour de gloire et de péril, pourrait être le dernier.

Lorsqu'à minuit arriva le rapport du général de Doerenberg, que les troupes en face des Anglais s'étaient retirées sur la droite vers la Sambre, le plan de Napoléon se montra à nu. On sentit que le moment était venu de prendre une résolution prompte.

Le duc de Wellington aurait encore tardé, dit-on, de donner le signal du départ à son armée, et ce fut le duc de Brunswick qui l'y décida. Quoi qu'il en soit, à minuit l'ordre de partir fut expédié à l'armée dans toutes les directions. Alors l'activité la plus extraordinaire succéda au calme le plus profond. Déjà, avant la pointe du jour, 16 juin, les 42e et 92e régiments écossais, avec les autres troupes cantonnées autour de Bruxelles, étaient en pleine marche sur la chaussée de Quatre-Bras.

Les troupes du duc de Brunswick étaient encore campées de l'autre côté de Bruxelles, mais ce valeureux prince suivit bientôt les régiments anglais. Le duc de Wellington quitta Bruxelles à 8 heures du matin, et devança ses troupes vers Quatre-Bras; il était en compagnie du lieutenant-général sir Thomas Picton qui, à la prière du duc, était arrivé la veille.

L'armée anglaise, déterminée à venir au secours des Prussiens, déploya de l'activité et du zèle; néanmoins, le temps perdu le 15, depuis onze heures du matin jusqu'à minuit, ne put se réparer.

Le prince Blücher se décide à accepter la bataille.

Les ordres du prince Blücher furent exécutés ponctuel-

lement dans l'armée prussienne. Le 15, à 3 heures après-midi, le deuxième corps, à l'exception de la septième brigade, occupait déjà la position entre Onoz et Marzy. Le feld-maréchal fit renforcer le premier corps vers Fleurus par le 1er régiment de hulans silésiens et le 11e hussards. La septième brigade, cantonnée plus loin en arrière, entra vers minuit à Namur; il lui manquait toutefois le 22e régiment. Cette brigade devait y attendre le deuxième corps; mais, comme le troisième corps était déjà arrivé, la brigade, après quelques heures de repos, se remit en marche et rejoignit son corps à Sombref, le 16 à 10 heures du matin. Le troisième corps s'était concentré le 15 juin à Namur, et, à 10 heures du soir, il était réuni dans le camp qui lui était assigné, à l'exception des avant-postes de la 11e brigade; ceux-ci qui observaient la rive droite de la Meuse étaient en marche pour rejoindre leur corps.

Dans la matinée du 16, le feld-maréchal Blücher réunit ses nombreuses troupes sur un même point, sans qu'il y eût un instant de confusion dans leurs mouvements. Tandis que le premier corps se retirait de l'autre côté du ruisseau de Ligny, le deuxième se plaçait derrière le premier, et le troisième s'avançait sur la chaussée de Namur. Déjà, à 8 heures du matin, 3 bataillons de la troisième brigade occupaient le village de Saint-Amand, et se tenaient en réserve avec le gros de cette brigade. L'aile gauche du premier corps s'appuya sur Ligny où il y avait aussi quelques bataillons de la quatrième brigade, les autres formant la réserve; l'aile droite s'appuya sur Bry, occupé par des bataillons de la première brigade. Le gros de cette brigade fut placé d'abord sur le côté est de Bry, ensuite plus loin. La deuxième brigade, formant le centre du premier corps d'armée, prit position vers le moulin de Bussy.

Ces dispositions, qui alors étaient nécessitées par les circonstances, furent plus tard la cause qu'on laissa dans les villages les régiments qui connaissaient la localité; l'on fit quelques changements pour que les troupes pussent s'appuyer réciproquement pendant la bataille.

Tandis que ces mouvements s'exécutaient, la cavalerie de réserve du premier corps d'armée stationnait à Fleurus et ne perdait pas de vue l'ennemi. Le deuxième corps sortit vers les 10 heures du matin de sa position de Marzy. La cinquième brigade marcha par Sombref sur la chaussée de Bruxelles jusqu'à l'endroit où elle est coupée par la Voie-Romaine; elle s'y plaça en ordre de brigade : elle fut suivie de la sixième brigade qui se plaça à sa gauche; elle se trouvait devant la chaussée de Bruxelles. Les deux régiments de la septième brigade, la cavalerie de réserve et l'artillerie du corps formèrent la deuxième ligne. La huitième brigade reçut l'ordre de se tenir sur la route de Sombref à Fleurus jusqu'à l'arrivée du troisième corps d'armée. Ce corps, qui était parti de Namur à 7 heures du matin, atteignit Sombref avant midi. A la même heure, le quatrième corps arrivait à Hannut. Le même jour, le général de Bülow reçut l'ordre de s'avancer sur le plateau d'Artelle; seulement, on ne lui indiquait pas la direction qu'il avait à prendre, parce qu'on ne comptait pas sur lui pour la bataille.

Cependant le feld-maréchal Blücher était libre de ne pas accepter la lutte; il pouvait très bien l'éviter et attendre que son quatrième corps l'eût rejoint. Mais, se voyant à la tête de 80,000 hommes, il n'était pas dans son caractère ferme et décidé de tourner le dos à un adversaire. Il savait qu'on ne pouvait vaincre Napoléon par des manœuvres savantes, mais bien par des coups répétés. Le général et son armée se sentaient assez forts; c'était déjà une raison pour

ne pas éviter la bataille. D'ailleurs, en réfléchissant bien, on verra qu'il valait mieux l'accepter.

Le feld-maréchal, pour éviter le combat, eût été obligé de faire un mouvement de flanc pour tâcher de se réunir aux Anglais. Par là, l'armée prussienne eût été rejetée sur la route de Bruxelles. Il faudrait aussi se demander si une marche sur Quatre-Bras eût répondu au but qu'on se proposait.—Comme les Anglais ne s'étaient pas encore concentrés, ce mouvement aurait pu devenir fatal aux deux armées.

Cette marche de flanc n'aurait pu s'exécuter qu'en sacrifiant de grands avantages. Le Bas-Rhin et la Meuse formaient la base de l'armée prussienne. C'est de ce côté qu'elle recevait ses provisions et tout ce qui est nécessaire à la guerre. On aurait renoncé avec peine à cette base sans se battre.

Si l'on eût voulu se réunir aux Anglais plus en arrière, ce ne pouvait être que devant la forêt de Soignes, sur le plateau de Mont-Saint-Jean. La perte d'une bataille eût été alors plus funeste pour l'armée prussienne; privée de ses points d'appui, elle eût été obligée de tirer ses provisions de la Hollande. Il n'était pas permis de se mettre volontairement dans une telle situation.

A supposer qu'on se fût réuni à l'armée anglaise plus loin en arrière, entre la forêt de Soignes et Bruxelles, une bataille perdue eût entraîné après soi les mêmes désavantages. Il fallait se battre devant Bruxelles, si l'on ne voulait céder cette capitale et augmenter par là le nombre des partisans de Napoléon déjà trop puissants en Belgique. Cette résolution eût été la pire de toutes. Comme on s'attendait à être secouru per les anglais, le mieux était de fortifier le point

de Sombref, et de ne l'abandonner que si l'on y était contraint par la force.

Il est donc évident que les Prussiens se décidèrent à accepter la bataille parce que le duc de Wellington leur avait donné sa parole. Si le feld-maréchal eût redouté un instant son adversaire, il ne lui manquait pas d'expédient pour se tirer d'embarras. Il pouvait amuser Napoléon par un combat, se retirer du côté de la Dyle pour gagner du temps, et se réunir à son quatrième corps. Mais, si l'on se pénètre bien de la manière de faire la guerre de l'empereur des Français, on voit qu'il valait mieux opérer sur un champ de bataille la jonction au quatrième corps. Si la première affaire n'était point décisive, dans la seconde on avait l'espoir de tomber sur Napoléon avec des forces réunies. On ne fut pas bien loin d'obtenir ce résultat, car la bataille se prolongea jusqu'à 9 heures du soir. En effet, quoique les Prussiens ne furent pas heureux, cela n'empêcha pas les deux armées de se réunir pour présenter de nouveau la bataille.

Des causes qui ont décidé du lieu et du choix de la position.

La chaussée de Bruxelles à Namur formait la ligne de réunion des armées prussienne et anglaise. Le duc de Wellington s'était fait fort de tenir les points de Nivelles et Quatre-Bras; le prince Blücher avait promis de défendre Sombref et Namur (1). L'espace compris entre Quatre-Bras

(1) Le général comte Groeben, aujourd'hui vivant, alors officier d'état-major, etait en cantonnement à Sombref. Il avait re-

et Sombref servait de communication aux deux armées.

Les Français, en arrivant par Charleroi, pouvaient rompre sur trois points différents la ligne des deux armées : d'abord sur la chaussée de Charleroi à Bruxelles ; en second lieu sur celle de Fleurus à Namur ; enfin sur la Voie-Romaine, puisqu'ils pouvaient la gagner par un mouvement à gauche.

La chaussée de Bruxelles se joint à celle de Namur vers Quatre-Bras ; derrière Sombref, à l'est, se trouve le point de réunion de la chaussée de Charleroi et de Bruxelles à Namur. Les deux armées pouvaient donc facilement se secourir en occupant Sombref et Quatre-Bras. Au couchant de Sombref, à 3,000 pas de ce lieu environ, la Voie-Romaine coupait la ligne de réunion des Anglais et des Prussiens ; cette ligne, de Quatre-Bras à Sombref, comprenait une étendue de trois lieues. Ainsi ce point de Sombref était important pour l'armée prussienne ; elle ne pouvait l'abandonner sans renoncer à sa jonction aux Anglais ou sans perdre sa base. Le point de Quatre-Bras avait la même importance pour les Anglais. Napoléon, d'après la direction qu'il prendrait, devait déterminer le rôle des deux armées.

Outre les communications diverses dont nous avons parlé plus haut, il y en avait encore une autre : c'est la petite route de Charleroi à Namur, sur la droite de Fleurus à Onoz ; mais c'est un défilé connu depuis les anciennes guerres.

connu ce terrain comme très avantageux pour un ennemi qui s'avancerait par Chalerroi et Binche. Il envoya au général de Gneisenau un dessin sur la position des troupes. Le feld-maréchal avait déjà fait examiner tout le pays. On voit donc que les Prussiens étaient parfaitement en mesure *(l'Auteur.)*

se contentèrent de l'observer, parce que, vu
'oux armées, on aurait pu difficilement en

miner dans quelles circonstances les
int de Sombref et acceptèrent la
avant l'ouverture des hostilités,
les deux rives de la Sambre. S'ils
r seuls la lutte contre Napoléon, il leur
ntageux de se rassembler dans la direction
a Balatre, et ils auraient pu prendre l'offensive
e de Boignée. Le terrain les eût favorisés, et cette
ion d'attaque n'aurait pas manqué d'être couronnée
d'un plein succès. Mais, comme en s'unissant aux Anglais, ils espéraient des résultats plus brillants, le point de Sombref restait toujours la clef de la nouvelle position. On voulait favoriser un mouvement offensif de la part des Anglais ; pour cela, il était nécessaire de défendre vivement le terrain au couchant de Sombref, sur la droite, dans la direction de Quatre-Bras. La position de Sombref répondait à deux fins ; on pouvait se trouver à gauche du côté de Tongrenelle, et à droite du côté de Marbais. En conséquence, plus l'on obtiendrait de terrain sur la droite de Sombref, plus ce serait avantageux pour la réunion des deux armées. Ce dernier but devait être atteint d'autant mieux que les Prussiens seraient plus nombreux pour se présenter en bataille.

L'armée prussienne devant soutenir la lutte du 16 juin avec 3 corps seulement, on s'étendit sur la position de Tongrinelle par Sombref jusqu'à Trois-Barrettes. Si le feld-maréchal eût eu à sa disposition le quatrième corps, il se serait assuré du défilé au delà de Wagnelé, en arrière de la position principale de l'armée prussienne ; pendant la bataille, le quatrième corps aurait pu prendre l'offensive dans cette

direction. Il fallut donc se contenter d'occuper le terrain contigu à la position, et qui du reste était très favorable à la défense.

De la position des trois corps d'armée prussiens avant la bataille.

Dès le matin, le feld-maréchal Blücher s'occupa à faire exécuter sous ses yeux les ordres qu'il avait donnés pour la position des corps d'armée. Sur les 11 heures, le premier corps avait repris ses anciennes positions entre Ligny et Bry. Dans le même moment, le deuxième corps rassemblait sa huitième brigade qui avait été détachée ; il se mit à couvert derrière le premier corps dans la position principale. Le troisième corps arriva vers midi à Sombref ; il se plaça entre Sombref et Balatre, se forma en colonnes sur les deux chaussées, tant pour faire un mouvement sur la droite que pour s'emparer des bords du ruisseau de Ligny. Les corps d'armée étaient donc tous trois placés avantageusement.

La position et le champ de bataille avaient été choisis de telle sorte qu'on pût être appuyé par toute l'armée anglaise ; dans le cas où cette armée serait attaquée, cela ne l'empêcherait pas d'envoyer au secours des Prussiens une bonne partie de ses forces. On espérait par ces mesures jeter les Français dans les défilés de la Sambre. On avait moins en vue de se préparer à combattre dans une position déterminée que d'occuper un terrain propre à l'offensive. Plus les Prussiens tarderaient de se retirer dans leur position principale, plus ils auraient de chances de succès. Néanmoins, le feld-

maréchal ne se dissimulait pas qu'il serait forcé de déployer ses forces selon la direction d'attaque prise par l'ennemi.

On ne savait encore si le front de la ligne de bataille devait être tourné contre Saint-Amand et Ligny, ou contre Saint-Amand, Wagnelé et la Voie-Romaine. De la position de la métairie de Bussy, on voulut attendre la marche de l'ennemi. Cette métairie se trouve située sur un point culminant entre Sombref et Bry ; le feld-maréchal Blücher s'y tint pendant la bataille.

Les Prussiens gardèrent jusqu'au dernier moment les passages qui conduisaient à leur principale position ; quant à celle des différents corps d'armée, il serait inutile de la donner telle qu'elle était avant que l'ennemi eût attaqué sur une plus vaste échelle.

La position du premier corps d'armée permettait de prendre le front vers Ligny, mais on préféra Saint-Amand, parce que les colonnes ennemies se dirigeaient de ce côté. Le troisième corps d'armée venait de se retirer dans sa position, lorsque l'attaque des villages de Saint-Amand et Ligny par les Français se fit voir évidemment. Si l'ennemi, au contraire, se fût dirigé sur la Voie-Romaine, le deuxième corps prussien eût changé de position.

Dernières dispositions des deux généraux anglais et prussien.

A une heure après midi, le feld-maréchal Blücher se trouvait vers le moulin de Bussy, et observait les mouvements de l'armée ennemie. On apercevait très bien en face, sur la hauteur des moulins à vent, à l'ouest de Fleurus, Napoléon avec sa suite. Dans ce moment, le feld-maréchal reçut la

visite du duc de Wellington. Il fut arrêté que le duc, avec toutes les forces dont il pourrait disposer, prendrait de Frasne à Gosselies l'ennemi en flanc et sur les derrières pour le faire battre en retraite sur Charleroi. Le général anglais devait poursuivre ses opérations jusqu'à 4 heures après midi. A partir de 5 heures, il était dans la nature des choses que le sort de la bataille fût fixé; alors un appui direct serait plus avantageux qu'une attaque sur un point éloigné. Le duc jugerait d'après les circonstances si l'aile droite des Prussiens demandait qu'on la secourût directement.

Cependant l'armée française avait dépassé Fleurus. Le duc de Wellington fut alors convaincu que Napoléon attaquait les Prussiens avec le gros de ses forces. Le général anglais resta jusqu'à 1 heure 3/4 pour voir se déployer les Français; ensuite il rejoignit ses troupes. Voici les termes dont il se servit lorsqu'il promit d'appuyer les Prussiens : « Je suis convaincu qu'à 2 heures j'aurai assez de troupes réunies pour prendre aussitôt l'offensive. » Après une assurance aussi positive, les Prussiens se décidèrent à accepter la bataille. S'ils ne furent pas heureux, il faut l'attribuer à des circonstances qu'on ne pouvait prévoir. Deux jours plus tard, le but des alliés fut atteint sur le champ de bataille de Belle-Alliance. Le plan était le même; seulement les deux armées changèrent de rôle.

Le feld-maréchal Blücher, voyant que l'armée anglaise ne pouvait se concentrer sans péril, se mit en devoir de la protéger tout en opposant à l'ennemi une digue d'acier. Il devait donc espérer que la plus grande partie de l'armée du duc de Wellington serait réunie au moins dans l'après-midi, et que le secours promis lui arriverait.

(La suite au prochain numéro).

RELATION

DE LA

BATAILLE DE KOLIN,

LIVRÉE LE 18 JUIN 1757.

(Traduite du Journal Militaire autrichien.)

Par P. HIMLY.

Le 18 juin 1757 est un jour à jamais mémorable dans les fastes de la monarchie autrichienne : c'est l'anniversaire de la bataille de Kolin ! Dès le lever de l'aurore de cette grande journée, on remarqua un mouvement extraordinaire dans le camp prussien ; les troupes impériales prirent les armes, et en un clin d'œil elles furent

prêtes au combat. Bientôt les Prussiens s'avancèrent sur trois colonnes par Planian, et l'avant-garde des impériaux du général Beck se replia, en combattant jusque sur la position principale de l'armée. Vers les six heures du matin, on vit paraître au delà de Planian les têtes de colonnes prussiennes. L'avant-garde aux ordres du général Ziethen, composée de 55 escadrons et des 7 bataillons du général Hülsen, marcha sur deux colonnes; la première, sur la chaussée qui conduit à Kolin, la seconde à gauche de cette même chaussée. L'armée prussienne suivit son avant-garde sur trois colonnes; les deux premières, d'après l'ordre de bataille indiqué au tableau ci-après, étaient formées d'infanterie, et la troisième de cavalerie. Quelques escadrons couvrirent cette marche, sur la droite.

A huit heures du matin, la tête de l'avant-garde prussienne, ayant atteint l'auberge du Soleil-d'Or, située près de la chaussée et vis-à-vis de Brzistwy, le roi ordonna une halte, pour donner aux colonnes isolées le temps de se rallier à la sortie du défilé de Planian.

Après que l'armée prussienne eut été rangée en ordre de bataille, elle s'avança de 300 pas environ, et resta ensuite immobile pendant deux heures.

Le feld-maréchal autrichien, Daun, observait les Prussiens des hauteurs de la montagne de Kamhajek; aucun de leurs mouvements n'échappait à son attention. Au moment où ils firent halte, il crut entrevoir que le roi avait l'intention de diriger une attaque sur le centre de l'armée impériale. Il ordonna aussitôt au général Wied de quitter sa position avec les brigades Reichlin et Kolbel, et de venir s'établir en troisième ligne, derrière le centre de l'armée, sur le penchant du côté sud de la montagne de Kamhajek.

Ce mouvement, exécuté avec adresse et promptitude, ne fut point aperçu par les Prussiens. Un silence profond régnait sur toute la ligne de bataille des impériaux. Le feld-maréchal et son escorte étaient descendus de cheval, et les troupes en repos, l'arme aux pieds, attendaient avec impatience le moment d'en venir à une action qui paraissait devoir être décisive.

Le léger mouvement en avant de l'armée prussienne dont nous avons parlé, parut au comte Daun une espèce de défi pour lui faire quitter sa position avantageuse, et le roi de Prusse, qui vit de son côté l'immobilité absolue de son adversaire, fit retourner ses troupes dans leur position primitive, en face de la route impériale.

Comme tous ses efforts pour engager le feld-maréchal à faire un mouvement quelconque étaient infructueux, il envoya un détachement rôder autour de Planian, faisant mine de vouloir se porter sur Kaurzim, dans le dessein sans doute d'inspirer aux impériaux de l'inquiétude pour leur flanc gauche. Mais ce détachement était trop faible pour atteindre son but.

Cependant le roi, décidé à exécuter son plan d'attaque, à quelque prix que ce fût, vint lui-même reconnaître la position des Autrichiens. Après s'être convaincu qu'il ne pouvait les attaquer de front, il chercha à tourner leur aile droite, comme étant la plus faible, et donna en conséquence les ordres suivants :

« Le général Ziethen se portera avec son avant-garde jusque vers Kolin, et, dans le cas où la cavalerie du général Nadasdy se montrerait sur les hauteurs de Krzeczhorz, il l'attaquerait, la repousserait, et couvrirait, durant la bataille, l'aile gauche de l'armée. L'armée entière suivra l'avant-garde sur trois colonnes. Dès que les têtes de colonnes

auront dépassé l'aile droite de l'armée impériale, le général Hülsen attaquera avec ses 7 bataillons le poste avancé de Krzeczhorz, et le régiment de dragons Normann, placé en troisième ligne derrière ces bataillons, leur servira de soutien. Aussitôt que l'ennemi sera repoussé de ce poste, le général manœuvrera sur la gauche, et cherchera à le chasser également du petit bois derrière Krzeczhorz. Pendant ce mouvement, l'armée continuera sa marche sur trois colonnes, de manière à pouvoir continuellement appuyer le général Hülsen, s'il arrivait qu'il fût forcé de se mettre en retraite. Mais si, au contraire, il parvenait à atteindre son but, les 7 bataillons, quittant alors l'aile gauche, se porteraient directement sur la droite de l'ennemi, et tâcheraient de le battre de ce côté. Cependant, l'attaque n'aura pas lieu en même temps sur toute la ligne; l'aile droite se tiendra constamment en arrière, et ne commencera son feu qu'après s'être avancée successivement et être arrivée à la portée de l'ennemi. Toute la cavalerie de l'aile gauche restera sur les derrières, pour soutenir en même temps le général Ziethen et l'infanterie; et si cette dernière parvient à avoir le dessus, la cavalerie, profitant alors de ce moment favorable, enfoncera l'ennemi et rendra la victoire complète.»

Il était midi, et les hésitations du roi donnaient à croire au comte Daun qu'il avait renoncé à son attaque. Le feld-maréchal était à réfléchir comment il pourrait lui-même attaquer le roi avec succès pendant sa marche rétrograde, lorsque tout à coup (à midi et demi) toute l'armée prussienne se mit de nouveau en mouvement, et se porta, sur trois colonnes, le long de la route impériale. Entre l'avant-garde et l'armée il y eut un intervalle de 1,000 pas environ. Cependant Nadasdy s'était placé entre Krzeczhorz et l'Elbe, de manière que le prolongement de son front for-

mait un angle rentrant avec celui du reste de l'armée, et que, de cette position, il pouvait tomber au besoin dans le flanc gauche des Prussiens. La cavalerie légère du général Ziethen chargea la première la cavalerie impériale, et la rejeta bientôt derrière Kutlirz. Pendant cette charge, les colonnes prussiennes continuèrent leur marche sous la protection de leur avant-garde.

Le feld-maréchal Daun, persuadé que le roi de Prusse voulait entamer son aile droite, ordonna au général Wied de se porter au pas accéléré avec sa division vers Krzeczhorz. Le feld-maréchal se rendit lui-même sur ce point menacé, et fit occuper Krzeczhorz et le bois situé derrière par des Croates, de l'infanterie et quelques pièces d'artillerie. Le corps de Nadasdy prit position entre le bois et le village de Radowesnitz. Trois régiments de chevau-légers et 1,000 hommes formant l'arrière-garde, furent placés derrière le bois. En même temps, les deux lignes de l'armée impériale, partant par la droite, marchèrent à hauteur égale de l'ennemi, dans la direction de Krzeczhorz; la plus grande partie de l'artillerie de réserve fut également dirigée sur ce point. Il était une heure et demie, lorsque la division Wied arrivant à Krzeczhorz, appuya son aile droite au bois, ayant le village de front. Pendant cet intervalle, l'armee se porta de plus en plus en avant, et, dès qu'elle eut atteint, avec son aile droite, l'aile gauche de la division Wied, elle fit une conversion.

Tandis que s'opéraient ces mouvements divers, les têtes de colonnes prussiennes étaient arrivées en face de Krzeczhorz. Le roi, se trouvant en personne sur la montagne située vis-à-vis de ce village, put de cette hauteur observer toute la position de l'armée impériale. Il fit amener quelques pièces d'artillerie sur ce point. Le général Hülsen, faisant

faire une conversion à sa brigade, plaça les trois bataillons de grenadiers en première ligne, les régiments de Münchow et de Schulz en seconde, et les cinq escadrons de dragons de Normann en troisième. Le général Ziethen se déploya à sa gauche. L'armée continua sa marche ; la brigade Hülsen s'avança vers Krzeczhorz. La batterie autrichienne, placée près de ce village, accueillit cette brigade par un feu d'artillerie très vif.

Les bataillons prussiens, malgré la perte qu'ils venaient d'éprouver, s'avancent pleins de courage et de résolution. Avec cette assurance de troupes habituées à la victoire, ils enlèvent avec impétuosité Krzeczhorz, ainsi que la batterie impériale. Ce fut alors que les Croates se jetèrent dans le bois. Le général Hülsen ralliait déjà ses bataillons, pour les conduire à l'attaque du bois, lorsqu'il vit soudain se déployer devant lui une ligne formidable d'impériaux.

A l'aspect inattendu de ce front imposant, le général Hülsen, jugeant qu'il pouvait être débordé par cette division, attira sa seconde ligne dans la première ; et, comme il s'aperçut en même temps que l'armée prussienne était en arrière et qu'il n'était pas soutenu, il ne chercha qu'à maintenir sa position.

Pendant qu'il enlevait Krzeczhorz, le général Ziethen attaqua une partie du corps de cavalerie de Nadasdy, qui s'était avancé jusqu'à Kutlirz, et la rejeta vers Radowesnitz. Durant cette charge, la cavalerie prussienne prêta son flanc droit à l'infanterie et à l'artillerie des impériaux qui occupaient le bois ; et elle eut tellement à souffrir de leur feu meurtrier, qu'elle fut forcée de se retirer vers Kutlirz, après avoir essuyé une perte considérable.

D'après les dispositions du roi de Prusse, les colonnes de son armée auraient dû continuer leur marche entre

Krzeczhorz et Kutlirz, afin de tourner insensiblement l'aile droite des impériaux. Mais le général Hülsen avait à peine commencé son attaque sur Krzeczhorz, que le roi fit soudain arrêter ses colonnes vis-à-vis de Brzistwy, pour y attendre le résultat de cette attaque, et il n'envoya au général Hülsen que trois bataillons pour le soutenir. Le prince Maurice d'Anhalt-Dessau et plusieurs autres généraux réunirent tous leurs efforts pour détourner le roi de cette résolution dangereuse, d'ailleurs si contraire à son propre plan, mais ce fut en vain. Les colonnes restèrent immobiles, et, au moment même où l'on apprit le succès de l'attaque du général Hülsen, on s'attendait encore qu'elles allaient continuer leur marche; mais le roi en avait décidé autrement; et, malgré les prières réitérées du prince Maurice, il donna l'ordre à l'armée de se ranger en bataille pour marcher directement à l'ennemi (1).

(1) En examinant les motifs qui ont pu faire interrompre cette marche, nous nous sommes rangés de l'avis de M. de Retzow, comme nous paraissant plus judicieux que le raisonnement de Tempelhof. Ce dernier, dans l'intention sans doute d'excuser le roi de Prusse, soutient que la conversion des colonnes avait été exécutée contre la volonté du roi ; qu'un bataillon de Bornstadt, inquiété par quelques Croates, et voulant les chasser des champs de blé où ils étaient cachés, s'était avancé sans ordre, et avait entraîné les autres bataillons dans son mouvement. Une telle faute, si réellement elle a eu lieu, aurait pu être réparée facilement ; mais si l'on considère la sévère discipline qui régnait alors dans l'armée prussienne, il est difficile de croire qu'un général ou tout

Le comte Daun, voyant la plus grande partie des forces ennemies marcher contre son aile droite, attira à lui la deuxième ligne de cette aile pour assurer son flanc. La division de cavalerie O'Donell se déploya sur la droite du bois, et la division d'infanterie Starhemberg fut placée en seconde ligne derrière la division Wied. La division d'infanterie Sincère, de l'aile gauche, vint appuyer l'aile droite de la première ligne (la cavalerie de la division de Benedict-Daun). Le régiment de cavalerie Serbelloni fut également envoyé au soutien de l'aile droite, et l'aile gauche de la première ligne descendit des hauteurs, et se dirigea vers Brzezan. C'était dans ces dispositions que les impériaux attendaient à deux heures l'attaque de l'ennemi.

D'après les ordres du roi de Prusse, son aile gauche s'avança de front, pour attaquer les impériaux derrière Brzistwy. Dans ce moment, la nombreuse artillerie de ces derniers dirigea, de sa position avantageuse, un feu terrible sur les Prussiens, qui n'y répondirent que faiblement. Après que la ligne prussienne se fut portée de quelques centaines de pas en avant, le roi lui fit exécuter un léger mouvement sur la gauche; mais le feu continuel des impé-

autre officier se soit permis d'arrêter, par un motif quelconque, la marche de l'armée entière, sans un ordre exprès du roi.

Au surplus, d'après Tempelhof même, le bataillon de Bornstadt n'aurait pas été le seul qui se serait avancé par méprise, car le général commandant les régiments qui marchaient en avant de ce bataillon aurait commis la même faute. Mais il suffit de lire avec quelque attention les assertions de Tempelhof, pour se convaincre de leur invraisemblance.

riaux diminua singulièrement les files des Prussiens, et fit de larges ouvertures dans leurs bataillons. Frédéric se vit bientôt obligé d'attirer en première ligne quatre bataillons de la seconde, pour remplir les vides occasionnés par les balles autrichiennes. Néanmoins, les Prussiens, s'avançant sous un feu meurtrier, mirent momentanément en déroute la cavalerie de Benedict-Daun, placée en première ligne : mais les régiments d'infanterie Deutschmeister, Baaden, et Botta, traversant alors les intervalles, l'ennemi ne rencontra plus, au lieu de cavalerie, qu'une ligne formidable d'infanterie qui le précipita au bas des hauteurs.

Cependant les bataillons prussiens continuant à marcher à l'attaque par le flanc, furent repoussés à la baïonnette, par les régiments Archiduc Charles, Molcke et Puebla.

Après que les régiments autrichiens furent retournés dans leur position primitive, les Prussiens se formèrent de nouveau et revinrent à la charge. Le général Manstein emporta le village de Chotzemitz, faiblement défendu par des Croates. Alors on se battit avec un acharnement incroyable sur toute la ligne de l'aile droite des impériaux, jusqu'au centre occupé par la cavalerie. L'infanterie autrichienne fit des prodiges de valeur sous les yeux de son illustre feld-maréchal, qui se trouva partout où il y eut du danger à courir. L'artillerie des impériaux lui fut en cela d'un grand secours, et les Prussiens, malgré leur intrépidité et leur constance héroïque, furent repoussés sur tous les points. Enfin, après avoir éprouvé une perte considérable, pendant un combat de plusieurs heures, ils se retirèrent jusqu'à la chaussée. Vers ce même temps, le feld-maréchal envoya l'ordre au général Stampach de tomber sur le flanc de l'ennemi avec 37 escadrons et 15 compagnies de carabiniers qui se trouvaient au centre. Mais avant de parler

de cette dernière disposition prescrite dans un moment si opportun, nous allons examiner ce qui s'est passé sur les flancs de l'armée.

Après que le général Hülsen eut emporté le village de Krzecz horz, il ne lui restait plus, pour remplir entièrement sa mission, que de se rendre maître du petit bois. Son infanterie eut alors beaucoup à souffrir du feu des impériaux. Dès qu'il vit arriver quelques renforts, il fit attaquer le bois par deux faibles bataillons de grenadiers qui en chassèrent plusieurs compagnies de Croates. Mais ces dernières, se trouvant bientôt soutenues par des troupes fraiches de la seconde ligne, forcèrent les grenadiers prussiens d'abandonner le bois, et, de ce moment, il resta au pouvoir des impériaux. Cependant Hülsen, qui ne se laissa pas décourager par cet échec, continua avec fermeté son attaque contre les flancs des impériaux, et fut de nouveau repoussé.

Le combat dura plusieurs heures, et les deux armées se maintenaient toujours dans leurs positions respectives. La victoire était encore indécise. Déjà les régiments de cavalerie impériaux de la première ligne, se trouvant exposés au feu meurtrier de l'infanterie ennemie, commençaient à s'ébranler, lorsque de nouveaux bataillons prussiens, soutenus par leur cavalerie, se précipitèrent à la baïonnette sur l'aile droite de la division Wied. Cette attaque, exécutée avec promptitude et vigueur, entama la première ligne des impériaux. Bientôt les bataillons de Los Rios, Salm et Platz se débandèrent. Le régiment de dragons prussiens Normann enfonça le bataillon Platz, et lui prit ses drapeaux. Placé en deuxième ligne, le régiment hongrois Haller fondit sur les assaillants l'épée à la main; mais il paya cher cette témérité, car il fut repoussé avec une grande perte.

En définitive, le général Wied, faisant de vains efforts pour arrêter le désordre de son infanterie, ordonna à sa propre cavalerie de sabrer les fuyards.

Les troupes de l'aile droite des impériaux, voyant sur leurs derrières fuir des régiments entiers, s'arrêtèrent tout à coup. Le colonel Siskowitz, commandant le régiment Archiduc-Charles, craignant d'être attaqué sur ses derrières, fit faire une conversion à droite aux troisième et quatrième rangs de son régiment, tandis que les deux premiers rangs tiraient sur l'ennemi.

Dans ce moment critique, les chevau-légers saxons et un régiment de dragons des impériaux placés derrière le bois se précipitent au galop sur le flanc gauche de la cavalerie prussienne. Le général Starhemberg suit ce mouvement avec ses 1,000 chevaux. La cavalerie prussienne ayant été mise en déroute par cette vigoureuse charge, les cavaliers impériaux se jettent bientôt sur les derrières de l'infanterie prussienne. Au même instant, le général Serbelloni conduit à la rencontre de l'ennemi le régiment de dragons de Savoie. Les autres régiments, aux ordres du général Benedict-Daun, suivent en réserve, tandis que le général Lutzow attaque l'aile droite des Prussiens avec les régiments de cavalerie Birkenfeld et Wurtemberg. Entourée de toute part, l'infanterie prussienne se présenta partout de front, et, se formant en carrés, se défendit vaillamment contre la cavalerie impériale. Dans cette première partie de l'affaire, le général Lutzow trouva la mort, et les généraux Serbelloni et Wolf furent grièvement blessés.

Cependant l'infanterie prussienne, malgré ses efforts, devait succomber. Les braves Saxons et les intrépides Wallons enfoncèrent les ennemis, les sabrèrent et firent

plusieurs centaines de prisonniers. La cavalerie impériale n'ayant pu, dans la chaleur du combat, désarmer les prisonniers, ceux-ci, profitant d'un moment favorable, firent subitement feu sur les derrières de cette cavalerie ; mais, revenant aussitôt sur ses pas, cette même cavalerie ne fit point de quartier aux prisonniers. Définitivement, l'infanterie prussienne, harcelée de tous côtés et abandonnée par sa cavalerie, fut forcée de lâcher prise, après avoir éprouvé une perte immense. Néanmoins elle fit encore quelques tentatives pour enfoncer le flanc des Autrichiens (1).

(1) Tempelhof en citant, dans son récit de la bataille de Kolin, les brillantes attaques des Prussiens, entretient son lecteur de plusieurs faits particuliers qui, suivant lui, auraient arraché la victoire à Frédéric : il dit entre autres choses qu'on avait fait circuler sur l'aile droite de l'armée impériale, un billet contenant ces mots : *La retraite est sur Suchdol ;* que ce billet avait été intercepté par un lieutenant-colonel saxon qui, de sa propre impulsion, aurait chargé la cavalerie prussienne ; enfin, qu'un brigadier saxon se serait refusé à exécuter un ordre de retraite donné par un général des impériaux de premier rang, etc.

Nous sommes loin de vouloir disputer aux braves Saxons la part glorieuse qu'ils ont prise à cette mémorable journée, mais nous pouvons affirmer que l'assertion de Tempelhof n'est point exacte.

Voici le fait : le 18 juin au matin, lorsque l'armée impériale prit les armes, le feld-maréchal Daun donna l'ordre de se mettre en retraite sur *Suchdol*, en cas d'une issue malheureuse ; et il assigna en même temps le chemin que chaque colonne aurait à prendre dans cette circonstance. Ceci a sans doute donné

Sur ces entrefaites, le détachement de la division Wied, qui avait été repoussé, se reforma et reprit son ancienne position. La cavalerie autrichienne ayant rempli les intervalles laissés par les bataillons prussiens, déjà réduits à la moitié de leur effectif, les attaqua de tous les côtés. En un clin d'œil 14 bataillons furent culbutés, sa-

lieu à la fable inventée par Tempelhof. Nous nous bornerons à faire observer ici, qu'au moment où les Prussiens s'étaient rendus maîtres de Krzeczhorz, et avaient attaqué l'aile droite des impériaux, ces derniers, vu leur changement de position, ne pouvaient plus opérer leur retraite sur *Suchdol*; ce mouvement leur devenait d'autant plus impossible, que Suchdol se trouvait alors plutôt sur les derrières des Prussiens que sur ceux des Autrichiens. Par la même raison, un brigadier saxon ne pouvait éluder un ordre de retraite qui ne lui avait pas été donné. D'après cela, il est facile de se convaincre combien Tempelhof s'est écarté de la vérité, dans son récit de la bataille de Kolin. En effet, la mauvaise foi avec laquelle il cherche sans cesse à justifier les opérations du roi de Prusse, pour ôter aux Autrichiens la gloire de cette journée, est évidente et mérite d'être signalée.

A cette occasion, nous ne pouvons mieux faire que d'appliquer à Tempelhorf ce qu'il dit lui-même, dans sa narration de la bataille de Prague : « Ceux qui ont été vaincus, trouvent toujours une grande consolation dans la pensée qu'ils ont eu affaire à un ennemi supérieur en nombre. Il est rare qu'un chef d'armée convienne franchement de ses fautes, il emploie ordinairement toute la puissance de son imagination, pour les excuser, les cacher, et même pour faire accroire au monde entier qu'il ne les a pas commises. »

brés et faits prisonniers. Les Prussiens perdirent toute leur artillerie, et, pour couvrir leur retraite, ils mirent le feu au village de Kutlirz. Le jour était à son déclin, lorsque le général Sincère arriva sur le champ de bataille, avec quatre bataillons d'impériaux et les compagnies de grenadiers. Alors la confusion se communiqua au restant de l'armée prussienne, et la déroute devint générale.

Le roi de Prusse fit tous ses efforts pour ramener sa cavalerie au combat, afin de couvrir sa retraite, mais ce fut en vain. L'aile gauche de son armée chercha son salut dans la fuite, et elle eût été infailliblement détruite, si la cavalerie impériale n'eût pas été retenue sur le champ de bataille par le général Ziethen. Enfin, le roi, voyant que la bataille était perdue, remit le commandement de l'armée au prince d'Anhalt, et lui ordonna de la reconduire à Nimbourg où elle devait passer l'Elbe. Sa Majesté, escortée par des gardes du corps et par une trentaine de hussards, se rendit ensuite au galop à Prague.

Nous avons quitté l'aile gauche de l'armée impériale, au moment où le comte Stampach reçut l'ordre du feld-maréchal Daun de se porter avec sa cavalerie sur le flanc droit de l'ennemi. La division d'infanterie Puebla, à laquelle s'était joint le général Beck avec ses Croates, suivit ce mouvement. Mais des accidents de terrain ayant empêché le général Stampach d'avancer avec sa cavalerie, il lui fit prendre haleine, et essuya le feu de quelques centaines de Prussiens retirés dans Brzezan. Une compagnie de grenadiers avec quatre canons chassa l'ennemi du village qui fut bientôt incendié.

Cependant le comte Stampach se dirigea vers le côté gauche, pour trouver un terrain plus favorable à la charge de sa cavalerie. Ce mouvement laissa aux Prussiens le

temps de se replier sur quelques bataillons de leur seconde ligne, qui n'avaient pas encore donné. Ces bataillons, commandés par le duc de Bevern, arrêtent les progrès de l'aile gauche des impériaux, repoussent plusieurs attaques de la cavalerie, et rejettent l'infanterie dans le village de Brzezan. Le bataillon de grenadiers prussiens Gemmingen se fit surtout remarquer par sa valeur ; le hasard voulut que le chef de ce bataillon se trouvât, en combattant, en face de son propre père, qui servait alors comme général dans l'armée impériale. Ces bataillons, par leur intrépidité, prolongèrent le combat de ce côté, et empêchèrent les impériaux de poursuivre en masse les Prussiens.

A la nuit tombante, l'aile droite des Prussiens commença sa retraite, par Planian et Nimbourg. Le général Ziethen, qui avait tenu en bride la cavalerie de Nadasdy, après la défaite de l'aile gauche des Prussiens, ne quitta le champ de bataille qu'au déclin du jour, et se retira à Nimbourg, où le suivit aussi l'aile gauche.

L'armée impériale se maintint dans sa position sur les hauteurs; elle appuya son aile droite au bois, son aile gauche à Chotzemitz, et se borna à canonner faiblement l'ennemi. Plusieurs régiments de l'aile droite ayant voulu, de leur propre mouvement, descendre des hauteurs, furent sur-le-champ renvoyés dans leurs positions respectives. Il arriva aussi qu'un bataillon de l'aile droite des impériaux, trop empressé de célébrer la victoire, fit soudain un feu roulant qui s'étendit jusqu'à l'aile gauche, et cette imprudence occasionna des blessures graves à quelques personnes de la suite du feld-maréchal.

L'armée impériale passa la nuit sur le champ de bataille jonché de morts et de mourants. Le lieutenant colonel Vettez, officier d'état-major, qui s'était distingué

autant par sa valeur que par son sang-froid, fut envoyé dans la soirée à Vienne avec la nouvelle de la victoire.

Tel fut le résultat d'une bataille qui, d'après l'opinion générale, sauva la monarchie autrichienne, menacée d'une perte inévitable. D'un autre côté, les suites de cette bataille eussent pu devenir très funestes aux Prussiens, si la cavalerie impériale les eût poursuivis vigoureusement, pendant leur retraite sur Nimbourg. Cette lutte sanglante ajouta encore à la haute renommée des deux armées; car, si l'infanterie prussienne succomba, elle se défendit néanmoins avec un courage vraiment héroïque; elle sut, par sa résistance opiniâtre, inspirer même à ses adversaires des sentiments d'admiration et de respect. Quant à l'armée impériale, que l'on croyait entièrement abattue par les revers continuels qu'elle avait essuyés durant la campagne, elle prouva dans la journée de Kolin, qu'il ne lui fallait qu'un chef habile pour ramener la victoire.

On peut citer la conduite du feld-maréchal Daun comme un exemple de haute valeur et d'entière abnégation de soi-même. Combattant avec ardeur pour le service de son auguste impératrice, il ne songea pas même à sa propre conservation, et, toujours dans le plus fort de la mêlée, il exposa plus d'une fois sa vie. Blessé en deux occasions, et ayant eu plusieurs chevaux tués sous lui, il ne quitta pas un seul instant le champ de bataille, et se trouva partout où sa présence était nécessaire. Deux de ses aides-de-camp furent blessés à ses côtés. Dans son rapport à l'impératrice, il rendit justice à tout le monde, et, s'oubliant lui-même, il fit principalement ressortir le courage et les habiles dispositions des généraux Serbelloni, Wied, Sincère, Nas Esterhazy et Starhemberg. Il cita également l'artillerie, le régiment d'infanterie de Botta, son colonel le prince

Kinsky, les régiments de cavalerie de Ligne, de Savoie, de Birkenfeld, de Wurtemberg, la cavalerie saxonne, et notamment la belle conduite du général russe Czernitschef, qui, se trouvant comme volontaire à l'armée impériale, obtint dans cette journée la faveur d'un commandement.

Les Prussiens portent leurs pertes en tués, blessés et prisonniers, à 13,773 hommes, dont 326 officiers. Ce qu'il y a de certain, c'est que les impériaux enterrèrent 6,500 Prussiens, et qu'ils firent en outre 5,380 prisonniers. Parmi ces derniers se trouvaient les généraux Treskow, Pannewitz, le colonel Tettenborn et 117 officiers. Le lendemain de la bataille, plus de 900 déserteurs se présentèrent au quartier-général des impériaux.

Les Autrichiens prirent 22 drapeaux et 45 canons. Leur perte était de :

	Généraux.	Officiers.	Soldats.	Total.	Chevaux.
Tués	1	45	956	1002	901
Blessés	5	291	5,176	5,472	1,144
Prisonniers	»	18	1,622	1,640	700
Total	6	354	7,754	8,114	2,745

Parmi les morts, on compta le général Lutzow, et parmi les blessés le feld-maréchal Daun, les généraux Serbelloni, Wollwarth, Schreger et Wolf; ce dernier mourut bientôt après par suite de ses blessures.

Les régiments d'infanterie Haller, Deutschmeister, Starhemberg, Puebla et Salm, et les régiments de cavalerie de Savoie, de Portugal, de Ligne, de Birkenfeld, de Wurtemberg et de Saxe, sont ceux qui souffrirent le plus. L'artillerie des impériaux tira 5,800 coups de canon.

Le 19 juin, le feld-maréchal Daun transféra son quartier-général à Krichnau, et l'armée impériale retourna dans le camp qu'elle avait occupé la veille. Le 20, elle entra à Krichnau où l'on chanta un *Te Deum*, puis le général Benedict-Daun fut envoyé à Vienne avec le rapport du feld-maréchal, ainsi que les drapeaux pris sur l'ennemi. Le 21, l'armée fit séjour, le 22 elle se rendit à Schwarz Kostelez, et le 23 à Skworez, où elle resta le 24.

Le but de l'armée impériale se trouvant atteint, la joie et l'allégresse vinrent remplacer la cruelle anxiété qu'éprouvait la ville de Vienne. Enfin, les peuples de l'Autriche purent respirer librement. L'impératrice, en témoignage authentique de sa satisfaction envers l'armée, accorda aux officiers et soldats une gratification d'un mois de solde, et aux blessés une indemnité de deux mois. Toutes les propositions d'avancement faites par le feld-maréchal furent approuvées par sa souveraine, qui lui fit don à lui-même de six canons pris à l'ennemi. Enfin, pour perpétuer dans l'armée le souvenir de cette glorieuse journée, l'impératrice créa son ordre de Marie-Thérèse, et voulut que le 18 juin 1757 en fût le jour de fondation. Le feld-maréchal Daun fut nommé le premier, grand'croix de l'ordre.

Nous avons cru ne pouvoir mieux terminer ce récit, qu'en publiant deux lettres curieuses écrites à l'occasion de la bataille de Kolin, et qui sont restées inconnues jusqu'à présent. La première, sous la date du 22 juin 1757, a été adressée par le roi de Prusse à un de ses ministres à Breslau, et l'autre a été écrite plusieurs années après la bataille, par l'impératrice Marie-Thérèse au feld-maréchal Daun.

Voici le contenu de la première :

« Mon cher Schlaberndorf!

Afin de prévenir les fanfaronnades autrichiennes, je veux vous informer du véritable état des choses. J'ai attaqué le 18 de ce mois le feld-maréchal Daun près Planian, et je l'ai chassé à travers trois retranchements et deux villages. Cependant, pour ne pas trop exposer mes braves troupes, j'ai jugé convenable de me retirer en bon ordre. L'ennemi n'a pas même osé me poursuivre d'un pouce de terrain. Je me trouve en ce moment avec mes troupes à Lissa, et sous peu j'espère donner de moi-même de bonnes nouvelles. Je vous engage, en attendant, à rassurer les bons Silésiens, qui sont si dévoués à ma cause. Dites-leur bien que rien n'est encore perdu dans l'ensemble de mon plan, et que je saurai bientôt réparer le préjudice que m'a causé la perte de cette bataille. Au surplus, est-il bien surprenant que j'aie perdu une bataille, après en avoir gagné sept ? J'ai cru devoir lever le blocus de Prague, le feld-maréchal Keith se trouve en ce moment à Mikowitz. »

La seconde de ces lettres, que nous allons citer, est un monument du cœur reconnaissant de l'auguste impératrice.

« Cher comte Daun!

« Je ne saurais laisser passer l'anniversaire de ce grand jour, sans vous offrir mes vœux les plus sincères pour votre bonheur, ainsi que les sentiments de ma vive gratitude, pour les services importants que vous m'avez rendus. La monarchie et l'armée vous sont redevables de leur con-

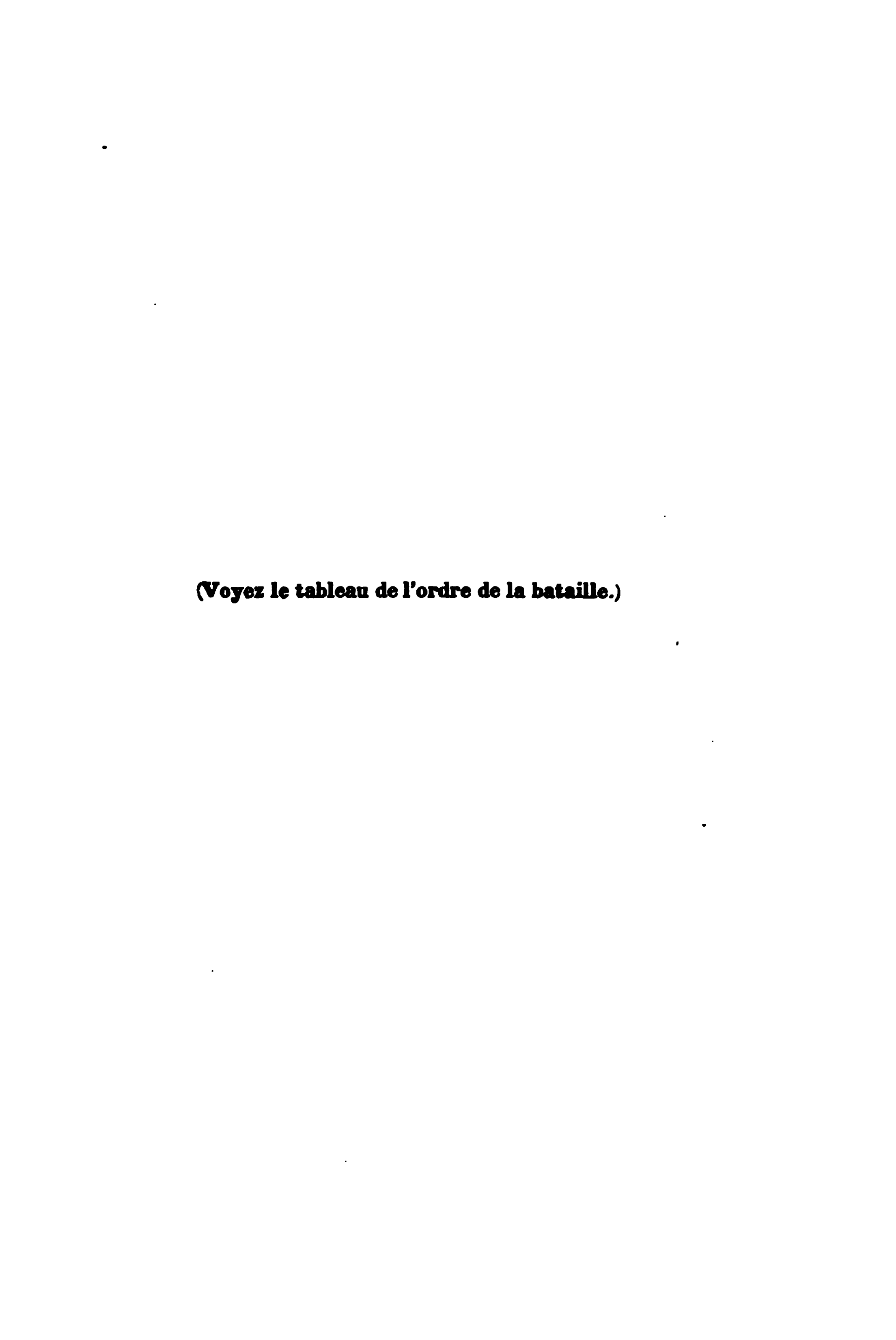
servation, et moi de ma propre existence. Le souvenir de vos brillants faits d'armes ne s'effacera jamais de ma mémoire, et rien ne saurait égaler ma reconnaissance envers vous et les vôtres.

« C'est dans la glorieuse journée de la bataille de Kolin, que mon nom s'est perpétué dans l'armée par la fondation de mon ordre de Marie-Thérèse dont, le premier, vous êtes devenu chevalier pour prix du sang que vous avez versé pour la patrie.

« Puisse la divine providence vous réserver encore de longues années, dans l'intérêt de l'État et de l'armée; c'est le plus ardent de mes désirs, car je vous regarde comme mon meilleur ami, et comme le plus ferme appui de mon trône. »

Je suis pour la vie votre affectionnée,

Signé MARIA THERESIA.



(Voyez le tableau de l'ordre de la bataille.)

ORDR

de l'armée prussienne commandée par

Général d'infanterie.	Lieut. généraux.	Généraux majors.	REGIMENTS.
			AVANT-GARDE.
	Ziethen.	Putkammer.	Hussards de Ziethen.
			idem. de Wartenberg.
			idem. de Werner.
			idem. de Putkammer.
			Dragons de Stahow.
			Hussards de Zekuli.
			Cuirassiers de Seidlis
		Hulsein.	Infanterie de Schulz.
			— de Munchow.
			Grenadiers de Niumschefsk
			— de Waldow.
			— de Fink.
			Total de l'avant-ga
			PREMIÈRE COLONNE.
Prince Maurice d'Auhalt-Dessau.	Treskow (aile gauche.)	Prince de Brunswick.	Infanterie de Bevern.
			— de Hulsen.
			— d'Anhalt.
			— de Bornstadt.
		Pannewitz.	— de Manteufel.
			— de Prince Maur
			— de Kalkstein.
		Manstein.	Grenadiers de Wangenhei
			— de Mollendorf.
			— de Kalden.
			Total de la prem. colo
			DEUXIÈME COLONNE
	Prince Bevern. (aile droite.)	Ingersleben	Infanterie de Wied.
			— Prince Hen
			Grenadiers de Kreutzen.
			Garde.
			Grenadiers de Gemminge
			Total de la deux. colo

BATAILLE

ric II, à la bataille de Kolin, livrée le 18 juin 1757.

Général d'infanterie.	Lieut. Généraux.	Généraux-majors.	RÉGIMENTS.	Bataillons.	Escadrons.
			TROISIÈME COLONNE.		
Prince Maurice d'Anhalt-Dessau.	Tieskow. (Aile gauche.)	Normann.	Cavalerie de Rochow.	»	5
			— Prince de Prusse.	»	5
			Cuirassiers de la Garde.	»	5
		Krosigk.	Carabiniers.	»	5
			Dragons de Katte.	»	5
		Meinecke.	— de Blankensee,	»	5
			— de Normann.	»	5
	Prince de Bevern. (aile droite.)	Krokow.	— de Meinecke.	»	5
			Cavalerie de Krokow	»	5
			— de Kyow.	»	5
		Schoneich.	— de Driesen.	»	5
			— de Schoneich.	»	5
			Gardes du Corps.	»	3
			Total de la trois. colonne.	**»**	**63**
			RÉCAPITULATION.		
			Avant-garde.	**7**	**55**
			Première colonne.	**7**	**»**
			Deuxième colonne.	**17**	**»**
			Troisième colonne.	**»**	**63**
			Total général.	**31**	**11**

CONSIDERATIONS GENERALES

SUR LES

TROUPES A CHEVAL.

CAVALERIE IRRÉGULIÈRE,

OU

RÉSERVE DE CAVALERIE.

Une chose importante est à considérer touchant la cavalerie irrégulière; c'est que cette dénomination s'applique non-seulement à l'organisation, au régime, à la constitution, aux errements, aux progrès, à l'esprit de cette

arme, mais encore à l'espèce de *travaux de guerre* qu'elle est appelée à réaliser. Cette *irrégularité*, même dans tout ce qui lui appartient, cette irrégularité que quelques militaires superficiels évaluent avec une sorte de *dédain*, est précisément, à notre sens, ce qui constitue le premier et l'invincible élément de sa puissance ; c'est cette irrégularité, si féconde en bons résultats, si favorable à la soudaineté, à l'à-propos, au secret toujours nécessaires des opérations de quelque nature qu'elles soient ; qui révèle de plus en plus la supériorité de ses tendances, de son audace, de sa formidable coopération ; enfin son génie particulier qui assurent, en les grandissant, tous les succès d'une armée.

On l'a déjà dit, les conceptions les mieux concertées, les plus vastes, les plus énergiquement senties et élaborées, en ce qui a trait aux grands mouvements tactiques et stratégiques, peuvent, sinon toujours, du moins très fréquemment se prévoir, se deviner, se pressentir par inductions, rapprochements, indices quelconques, ou de toute autre manière; conséquemment être contrariées, prévenues, déjouées, attendu qu'elles ne peuvent atteindre leur réalisation qu'au moyen de marches, contre-marches et mouvements plus ou moins étendus, plus ou moins longs, silencieux, bruyants et compliqués, conséquemment faciles à reconnaître, à observer, à suivre et à contrecarrer.

Les dispositions de la cavalerie irrégulière, au contraire, suggérées par l'opportunité du moment, exécutées avec la rapidité salutaire qui doit assurer leur réussite, sous la protection d'un secret aussi profond qu'inviolable, conduites avec cette aisance pratique dont la ponctualité, l'entraînement et la souveraine efficacité commandent, subjuguent, maîtrisent les éléments, n'ont souvent ni liaisons entre elles, ni précédents, ni milieu, ni fin, bien

que subordonnés dans le fond aux *principales* (1) opérations de l'armée. Le coup-d'œil les inspire, l'audace d'exécution les mène au but, avant qu'un salutaire éveil ait pu s'y opposer; car nulle prévision n'a la puissance d'empêcher le coup d'être frappé. Quelles conséquences incalculables ne résultent donc pas d'un système aussi vaste, aussi prestigieux qu'insaisissable, dont les effets ne se résolvent que par une étourdissante réussite et des coups de foudre que l'éclair ne saurait même annoncer!

C'est à ce trait saillant et exceptionnel, qui ne se fait remarquer chez aucune autre troupe, qu'il faut principalement s'attacher pour évaluer toute l'importance d'une cavalerie qui, judicieusement appréciée, apparaîtra sans conteste comme un des éléments de guerre les plus audacieux et les plus étonnants par son incroyable mobilité, la nature particulière de son service, la surprenante variété des conceptions qui peuvent autoriser pour elle l'honorable renom d'*arme de la victoire*.

L'essor que peuvent acquérir les errements qui caractérisent la cavalerie irrégulière, est incalculable; il ne s'agit,

(1) Je dis aux *principales* opérations, attendu qu'il n'est pas de l'essence de la cavalerie irrégulière de suivre pas à pas les faits et gestes secondaires de l'armée, qui renferme d'ailleurs dans son sein assez de cavalerie légère pour l'éclairer et s'en faire protéger immédiatement. La cavalerie irrégulière, par cette sorte d'indépendance calculée des masses, n'en acquerra qu'une action infiniment plus énergique, plus complète, plus féconde en infaillibles succès; car elle n'agira que de son propre mouvement, et ne se privera jamais de son habile initiative.

pour s'en convaincre, que de réfléchir, d'établir les rapprochements que suggèrent cette foule de conjonctures dans lesquelles on a pu se trouver ; et, de ce point de départ, sonder avec lucidité les sources, encore invisibles à la plupart, de la suprême *puissance cavalière.*

Les faits accomplis; l'aspect particulier des divers peuples du globe; l'inspiration, l'expérience et une sorte d'instinct naturel infaillible, nous poussent invinciblement, bien qu'avec lenteur et comme à notre insu, sur la véritable voie à suivre; mais ce ne sera qu'à la faveur et sous l'empire de circonstances majeures, inattendues et graves que pourra subitement éclater au plus haut point de son influence, le génie particulier à la cavalerie irrégulière. C'est déjà beaucoup que d'en pressentir le règne, en reconnaissant que l'ascendant et l'incontestable supériorité du soldat français, dus à son caractère tout militaire et chevaleresque, l'appellent invinciblement à prendre l'initiative de la nouvelle carrière de gloire, qu'une cavalerie irrégulière, nationale, irréprochable dans ses éléments, semble être destinée à parcourir.

Ce profond sentiment des hautes convenances militaires, bien que non encore généralement apprécié, n'a point échappé au coup-d'œil investigateur, rapide et sûr du plus grand génie militaire qui ait peut-être jamais étonné le monde; et je m'estime heureux d'être tombé tout récemment, par hasard, sur une note du plus haut intérêt, où se dévoile la pensée intime de Napoléon; note qui corrobore merveilleusement ce que nous avons plus d'une fois émis sur la cavalerie irrégulière.

Les mots suivants, que Jomini met dans la bouche de

l'empereur au tribunal de César, Alexandre et Frédéric (1) : « Je ne demande pas d'autre panégyrique de mon règne « que la publication de ma correspondance avec les chefs « de l'armée et des différens ministères, et celle des projets « soumis à mon conseil, etc., » donnent lieu à la note ou renvoi dont il s'agit ; je le transcris littéralement ; c'est toujours l'empereur Napoléon qui parle :

Au nombre de ces projets, dit-il, *il en est un que je dois rapporter, parce qu'il était relatif à notre organisation militaire. J'avais senti la nécessité d'avoir quelques troupes légères à lancer en partisans, des enfants perdus, quoique les Cosaques ne m'eussent pas encore fait sentir le prix d'un pareil corps, puisque nous les avions à peine aperçus dans la campagne d'Austerlitz. J'en ordonnai la formation le 9 juillet* 1806. *On y aurait utilisé de petits chevaux lorrains et des Ardennes, peu propres à la cavalerie régulière ; on aurait fait servir de petits hommes dont la taille n'était pas suffisante pour de beaux régiments de cavalerie, mais d'ailleurs aussi bons soldats et plus agiles. Ces pandours auraient pu se remettre au complet en tous pays, faire le service d'éclaireurs et ménager beaucoup ma cavalerie. L'ordre en fut donné; mais j'y renonçai plus tard sur les observations de mes généraux,* ET J'EUS LIEU DE M'EN REPENTIR (2).

(1) *Vie politique et militaire de Napoléon racontée par lui-même, au tribunal de César, d'Alexandre et de Frédéric*, *par Jomini. Tome deuxième, page* 256.

(2) Lorsque les troubles de Lyon, en 1834, furent apaisés, me

On voit donc, et tout d'ailleurs l'annonce, que la seule force des choses milite avec un prodigieux ascendant en faveur du projet que nous invoquons. Il est indubitable que l'historien militaire n'a pu mettre dans la bouche de l'empereur que des paroles exprimant les idées qu'il avait lui-même mûries dans sa sagesse et son incomparable génie.

Il est à remarquer que le grand capitaine n'a interrompu la réalisation de ses projets à cet égard, que par suite de conseils, qu'il a reconnu plus tard, lui-même, avoir été donnés légèrement, *et qu'il a eu lieu de s'en repentir.*

Mais on en a déjà dit assez, ce me semble, pour fixer désormais les irrésolutions les plus tenaces (1) et les plus

trouvant passagèrement dans cette ville où toutes les conversations étaient naturellement à la politique, j'ai ouï manifester par un homme de beaucoup de sens, d'ordre et de capacité, le vœu formel d'avoir, pour la ville de Lyon, et pour prévenir désormais toute calamité résultant des dissensions civiles, une sorte de garde municipale à l'instar de celle de Paris, dût-on la solder aux frais de la ville. Cette idée, toute dans l'intérêt de l'ordre et de la tranquillité publique, ne serait-elle pas convenablement réalisée au moyen de l'institution dont il s'agit?

(1) Voyez tous les articles traitant de la cavalerie irrégulière. *Journal des Sciences Militaires.* Ces articles ont tous été écrits d'inspirations et n'ont été suggérés que par une profonde convic-

empreintes de déplorables préjugés ; ce que l'on pourrait ajouter encore ne ferait pas cesser la cécité de ceux qui ne savent ou ne veulent pas voir ; comme aussi la conviction des hommes d'intelligence n'en deviendrait ni plus vive, ni plus intime, ni plus entière. La nôtre, que nous ne sommes pas seuls à éprouver, reçoit assez de relief, de consistance, de force et de soutien des événements accomplis, pour qu'il soit nécessaire de discuter davantage sur cette matière. Nous nous contenterons donc pour le moment d'essayer de placer rapidement quelques jalons qui, s'ils n'indiquent précisément la véritable voie à suivre dans un but d'organisation constitutive d'une bonne cavalerie irrégulière, signaleront peut-être au moins, au moyen de la discussion qu'ils peuvent appeler, les écueils auxquels il serait urgent de se soustraire.

Ainsi que nous en avons déjà plus d'une fois déduit les motifs, il serait dangereux de vouloir assurer à notre cavalerie, telle qu'elle est constituée de nos jours, une réserve dans des conditions d'inactivité, au sein du foyer domestique. Cette réserve, très praticable et même d'une absolue

tion résultant des faits accomplis. Aucun document n'a été consulté, la seule force des souvenirs a dicté ces faibles lignes, qui, si elles ne sont pas exemptes de critique, ont du moins l'avantage d'avoir été scrupuleusement calquées sur les révélations du champ de bataille. Il serait sans doute à désirer qu'elles fussent mieux coordonnées ; mais, telles qu'elles sont, les hommes d'expérience, d'investigation et de haut savoir pourront peut-être y glaner quelques préceptes profitables. C'est vers ce seul but que tendent nos efforts.

nécessité pour l'infanterie (1), risquerait de compromettre, en leur portant la plus désastreuse atteinte, le moral, le prestige, l'instruction, l'élan, l'action, le dévouement, les habitudes et enfin les destinées de nos troupes à cheval actuelles. Et néanmoins, il est d'une haute, sage, indispensable prévision d'assurer à chaque arme un appui, un secours un moyen de réparer ses pertes, et de combler les lacunes résultant des vicissitudes et chances de la guerre. Or, la cavalerie irrégulière est la seule réserve, dans des conditions d'inactivité en temps ordinaires, qui puisse énergiquement venir en aide, je ne dirai pas à chaque corps de troupes à cheval en particulier, mais bien à notre cavalerie en général, du moment que le clairon des combats a sonné; si ce n'est toutefois la réserve naturelle et nécessaire, que peuvent et doivent assurer les *dépôts des régiments fortement constitués*.

(1) Une bonne réserve d'infanterie aurait une immense portée si elle était militairement constituée, c'est-à-dire qu'elle ne fût pas composée de recrues qui n'ont jamais rejoint les drapeaux, ou de soldats qui, n'y ayant passé que peu de temps, ne sont point encore ce qu'on appelle formés. *Une véritable réserve* doit indispensablement être composée de militaires non-seulement dégrossis, mais en état, au premier appel, de rendre à l'état les services signalés qu'il a droit d'en attendre. Il ne sera pas inutile à cet égard de faire une observation importante : on sait qu'à la guerre, dans les dispositions tactiques qui assurent et préparent les succès du champ de bataille, les réserves sont généralement composées de corps d'élite et dont on peut espérer le plus vigoureux effort au moment opportun. Ne doit-il pas en être analogiquement de

Ici, il est convenable d'établir l'immense différence qui se fait remarquer entre la cavalerie irrégulière et celle de ligne (1); de ce parallèle surgira une telle conviction, qu'il sera difficile de conserver la moindre alternative de doute sur un sujet aussi palpitant d'intérêt.

Nous le répétons donc avec insistance : la cavalerie de ligne ne peut prospérer *qu'à l'ombre de l'étendard;* ce n'est que sous ses auspices tutélaires, que l'action de cette arme, son énergie, son irrésistible élan, sa vélocité dans ses mouvements et manœuvres, la précision de ses évolutions et son imposante attitude, peuvent acquérir la consistance, l'indispensable habitude des détails, le prestige et enfin le degré de puissance et de perfection nécessaires.

En effet, quelle garantie y aurait-il pour la cavalerie régulière dans la formation d'une réserve inactive, tous ses éléments fussent-ils sans reproche et tels que le choix le plus subtil pût les désirer ?

Aucune.

Cette réserve perdrait forcément de vue les errements, les habitudes et la trace d'une foule de choses également né-

même, à l'égard d'une réserve, prévisionnellement constituée au sein du foyer domestique; et ces prétendues réserves factices qui n'existent que sur le papier, sont-elles bien faites pour assurer nos destins et faire naître la sécurité qui ne peut exister que sous la sauve-garde du génie?

(1) Toute celle qui n'est pas irrégulière.

cessaires et dont le concours *seul* conduit à la perfectibilité de l'agglomération régimentaire dans son ensemble et ses plus minimes détails.

Les cavaliers de la réserve, fussent-ils tous d'anciens soldats, seraient aussi neufs au jour du rappel à l'activité (surtout si le laps de temps d'inaction s'était prolongé), que des hommes de recrues qui quittent pour la première fois le toit du foyer paternel (1). Ceci ne saurait être taxé d'exagération ; j'en appelle aux officiers de cavalerie, comme à tous ceux qui ont la plus légère connaissance des hommes et des choses. En déduire minutieusement les motifs serait une tâche aussi aisée qu'inutile; nous ne nous appesantirons pas davantage là-dessus. Compter sur une réserve de cavalerie autre que celle provenant des dépôts convenablement constitués, serait donc évidemment s'appuyer *sur une déception* et compromettre l'avenir de toute l'arme de la cavalerie.

Il n'en est pas de même de la cavalerie irrégulière, dont l'irrégularité même la soustrait aux principes destructifs qui, pour celle de ligne, deviennent la principale cause de revers, eu égard à la difficulté de la réparer au moyen de réserves inactives.

La cavalerie de ligne, on le répète, emprunte sa princi-

(1) Cette assertion pourrait paraître exagérée au premier abord; mais en examinant les choses de plus près, on sera convaincu de sa justesse sous plusieurs rapports, si ce n'est quant au caractère de l'homme en lui-même, qui peut aussi toutefois éprouver quelques variations et quelques mécomptes.

pale puissance d'action, de régularité, de promptitude et d'*expérience pratique* de sa constante agglomération autour de l'étendard : car le charme s'évanouit sans retour, dès que cette sorte de cavalerie cesse d'être retenue dans les conditions nécessaires, indispensables et les plus impérieusement obligées.

Si la force d'impulsion, *la confiance en elle-même*, basée sur la régularité, l'ensemble et la précision de ses mouvements et de tout ce qui ressort de la nature de son essence, constituent pour la cavalerie de ligne sa principale, j'allais dire son unique force ; la cavalerie irrégulière, au contraire, astreinte à des conditions opposées, reçoit de l'action individuelle qui la dirige principalement et le plus souvent, ses principaux garants de perfection et de prospérité ; car cette action essentiellement vivace, subtile, éclairée, intelligente, a tant de moyens de s'exercer dans l'incroyable variété des conjonctures qu'elle est sujette à affronter, que ce n'est véritablement qu'après les avoir victorieusement traversées que le cavalier irrégulier peut dire se trouver au niveau de ses propres habitudes, et rendre les services signalés qui ressortent de sa spécialité.

On tomberait toutefois dans une grave erreur, si l'on supposait que l'action individuelle du cavalier irrégulier dût impliquer l'isolement absolu des individus composant ces corps. L'action individuelle se fait jour parmi eux, aussi bien à travers les réunions de troupes les plus respectables et les plus imposantes, qu'en agissant isolément ; attendu que ces troupes n'étant et ne devant être astreintes dans le combat, à la régularité d'un certain ordre de bataille, le tact, le coup d'œil, le discernement, l'à-propos, le génie particulier de chaque homme trouvent toutes sortes

d'occasions de briller et d'agir avec distinction dans l'intérêt commun, au profit des opérations générales.

Il est donc évident, incontestable, que ce genre de service réclame beaucoup plus de garanties de la part des hommes qui s'y vouent, que n'en exige celui de la cavalerie de ligne, où tout se fait, se conçoit, s'exécute régulièrement, sous l'influence d'un chef quelconque.

S'il n'y avait dans nos armées que de la cavalerie irrégulière, il est hors de doute qu'elle ne répondrait que bien imparfaitement aux exigences de notre époque et aux conditions impérieuses de la multiplicité des circonstances; tout comme une cavalerie exclusivement régulière serait loin de satisfaire à toutes les éventualités. Mais de la réunion de ces deux sortes de cavaleries dans un commun concours, surgit, on ne peut le nier ni trop le dire, pour les troupes à cheval, la puissance d'action la plus incontestable, la plus énergique, la plus irrésistible, comme pour l'armée entière l'attitude la plus imposante et la plus formidable.

Cet effort simultané de deux cavaleries, de mœurs, d'habitudes et d'organisation différente *dans un intérêt unique*, est d'autant plus actif, immense, remarquable dans son ingénieux mécanisme, que la cavalerie de ligne ne peut avoir de réserve proprement dite, pour les motifs déjà exprimés, et qu'elle en trouve tout naturellement une des plus énergiques, dans la cavalerie irrégulière, dont l'aspect apparaît si redoutable, qu'il ne peut se mesurer qu'à la prodigieuse élasticité des moyens de l'entretenir constamment dans les conditions les plus avantageuses.

Il ne s'agit que de quelques militaires prévisions.

Nos départements présentent près de 40,000 communes: que chaque commune fournisse seulement un cavalier

choisi, monté, armé et équipé; soit qu'il fasse partie des contingents habituels, soit qu'il se présente de bonne volonté; mais ayant sous tous les rapports les qualités voulues et irrévocablement exigibles.

Quelle sensation défavorable pourrait produire sur les populations l'obligation de fournir ce cavalier, si, surtout, on dégrevait chaque commune d'une obligation équivalente; ce serait, à tout bien prendre, une goutte d'eau dans la mer, quant à la charge des habitants; mais une goutte d'eau, venant à se reproduire et à se répéter un certain nombre de fois, pourrait, avec de la bonne volonté, se changer en immense fleuve, et devenir une barrière infranchissable dans l'intérêt de la défense du sol.

Il va d'ailleurs sans dire que ce cavalier de choix ne laissera rien à désirer en moralité, en intelligence, sous les rapports physiques et de bonne constitution, comme en agilité, en bon vouloir, en antécédents favorables, en capacité naturelle, et qu'il réunira enfin (on peut facilement l'obtenir) toutes les qualités qui promettent un bon et irréprochable cavalier. A cette intention, il devra rigoureusement être pris parmi les hommes *qui ont déjà l'habitude des chevaux*, qui en ont soigné, monté, et qui sont naturellement enclins à cet exercice.

Il en serait de même de ceux dont la position, les moyens, la fortune et le goût bien prononcé destineraient à occuper un grade, soit comme officier, soit comme sous-officier ou brigadier.

Ainsi, s'il n'était question que de fournir un cavalier par commune, et sans songer à la différence de leur force respective, nous aurions déjà par ce simple et premier aperçu environ 40,000 cavaliers; et si, reconnaissant l'avantage

l'urgence et la justice d'une exacte classification de ces 40,000 communes, nous en formions trois catégories, en vue de la plus impartiale répartition des levées qu'on serait successivement susceptible d'en tirer, on les divisait en grandes, moyennes et petites communes; ne serait-on pas autorisé à conclure de cette classification approximative, en prenant, par exemple, à peu près le tiers de la totalité pour chaque catégorie, que, si les grandes, moyennes et petites communes fournissent chacune un cavalier, comme noyau fondamental de la cavalerie irrégulière, les communes moyennes seraient dans le cas d'en fournir deux pour leur contingent, et les grandes communes trois, ce qui donnerait d'une part, pour toutes les communes réunies.

	40,000	cavaliers.
Pour les moyennes, 1 cavalier de plus	13,000	
Pour les grandes, 2 de plus	26,000	
Total.	79,000	cavaliers montés.

Actuellement, si, par une judicieuse prévoyance, 25,000 cavaliers de réserve, à titre je suppose de *première réserve* (1), étaient prélevés sur la totalité des communes de France, ce qui n'y produirait aucune espèce de sensation

(1) La réserve pourrait être divisée en 1re, 2e et 3e réserve, etc. de 25,000 cavaliers chacune, sur tous les départements.

défavorable, puisque cette réserve nominale n'aurait uniquement qu'à se tenir prête sans bouger aucunement, assurait à la patrie, pour le cas échéant, plus de 100,000 cavaliers prêts à combattre ; une telle puissance cavalière, indépendamment de la cavalerie de ligne, ne serait-elle pas bien faite pour porter la sécurité au fond des cœurs et inspirer la plus entière confiance à tous les corps de l'armée dans les auxiliaires qu'un noble dévouement et les plus heureuses prévisions auraient ménagés à la France ? Et, dût-on pour obtenir un tel résultat se résoudre à quelques sacrifices, les destins du pays n'appellent-ils pas la sollicitude, le soutien et le concours de toutes les facultés gouvernementales, comme l'entière coopération de tout ce qui porte un noble cœur ?

A supposer encore que, pour un motif ou un autre, on ne voulût pas grever les communes, ce qui néanmoins serait peu de chose, puisque le cheval, l'armement et l'équipement de chaque homme, évalués sans exagération, ne se monterait guère qu'à 500 fr. au plus, pour chaque cavalier; serait-ce un motif, disons-nous, pour le gouvernement, de s'arrêter devant la réalisation d'une mesure aussi vaste, aussi importante, bien que pouvant être sujette à quelques difficultés d'exécution, mesure qui ne coûterait au trésor que 50,000,000 (1) de première mise pour 100,000

(1) Si le gouvernement adoptait ce dernier mode, les remplacements en chevaux, habillement et équipement ne pourraient-ils pas être au compte des communes? Ces remplacements, au surplus, seraient peu de chose et peu fréquents; que serait-ce, par exemple,

cavaliers? et une telle somme ne serait-elle pas infiniment mieux employée là qu'en une infinité de monuments de luxe ou autres dépenses analogues, la plupart inutiles?

Ces 79,000 cavaliers seraient à l'instant même organisés et mis en état sous tous les rapports de servir activement au premier signal; on s'occuperait donc de leur donner des chefs et de les pourvoir d'une constitution définitive en ce qui concerne les réglements et ordonnances qui leur seraient applicables; de leur tenue, armement, remonte, instruction, etc., etc.

Que les communes équipent elles-mêmes les cavaliers qu'elles devraient fournir, ou bien que le gouvernement se charge de ce soin, on conviendra que cette obligation serait bien minime en comparaison des avantages incalculables qui en résulteraient dans l'intérêt général. Et, au moyen d'heureuses et sages dispositions, on y parviendrait tout naturellement, sans exciter non-seulement le moindre mécontentement, mais avec la sanction de tous les hommes éclairés, impartiaux et jaloux des prospérités nationales.

Je mets, comme on voit, les choses au pire; mais si l'on parvenait à convaincre et engager les jeunes gens d'action, de détermination et de moyens à se monter et s'équiper à leurs frais, ce qui serait peut-être très faisable, il est à

pour une commune de 1,500 âmes que 200 fr. pour un cheval, par exemple, ou 50 fr. pour l'habillement, etc., prélevés à de longs intervalles?

croire qu'on obtiendrait, en s'y prenant bien, des conséquences équivalentes aux mesures déjà indiquées, au plus grand avantage du pays et de l'armée.

Les cavaliers non volontaires seraient pris parmi les premiers conscrits à marcher. Pour ceux de bonne volonté, qui subviendraient eux-mêmes à leur équipement, il serait de toute convenance que le gouvernement reconnût ce dévouement par quelques avantages sur lesquels il serait facile de statuer.

Je n'examinerai pas jusqu'à quel point l'idée de faire fournir un ou plusieurs cavaliers montés et équipés par commune, suivant la force de la population, est bonne en elle-même et si elle est en tout praticable. Ce serait sans doute là un surcroît de charge, s'il ne devait en résulter aucune compensation; mais il est si facile au pouvoir de balancer les avantages et les inconvénients des choses, que toute difficulté semble devoir s'évanouir devant une volonté ferme, un sens droit et le grand intérêt de la patrie.

Le développement de forces cavalières, que nous invoquons de toutes les facultés de notre âme, ajouté à la cavalerie de ligne, présente donc à l'armée, indépendamment de son chiffre imposant et de l'élasticité des moyens de le soutenir, l'une des plus vastes combinaisons qui puissent jamais venir en aide aux opérations militaires.

De nombreuses objections, plus ou moins judicieusement motivées, se feront jour sans doute à l'énonciation d'un projet si inattendu, si nouveau, si impraticable même pour quelques-uns. Notre conviction personnelle, et celle de beaucoup d'autres militaires, n'en restera pas moins intacte, entière, profonde, indestructible, car elle est fon-

dée sur des faits déjà accomplis, sur les inductions que nous permet de tirer quelqu'expérience ; et mieux encore sur l'inspiration des puissances rivales les plus cavalières, qui croiraient n'avoir point de cavalerie si leurs troupes reglees a cheval n'etaient soutenues par une force hors ligne encore supérieure, que l'élasticité des moyens de se réparer rend de plus en plus imposante et redoutable.

Les bons éléments se présentent en foule de toutes parts en France, pour imprimer à l'organisation d'une bonne cavalerie irrégulière toute la solidité désirable ; les convenances militaires qui doivent y présider, comme les dispositions provisionnelles, l'impulsion et le mouvement appelés à la vivifier, ne manqueront pas davantage ; et une bonne direction ne saurait non plus faire faute sur un sol qui fourmille de vétérans de toutes nos gloires, et dont quelques-uns, encore très verts, pourraient s'employer d'une manière active, énergique, clairvoyante et soutenue, au choix, à la réunion et à l'instruction des sujets qui, avec de la bonne volonté, du tact et de la persévérance, parviendraient à atteindre le but désirable en dotant le pays de l'une des prévisions les plus faites pour fixer ses prospérités.

S'il pouvait sérieusement être question de créer de la cavalerie irrégulière en France, nous ne croyons pas qu'il serait convenable de la constituer par régiments. Cette sorte de troupe étant destinée à se perfectionner à l'infini, jusqu'à l'individualité, on pense que sa force constitutive doit se résumer par celle que présente l'escadron, subdivisé en pelotons, sections, etc. ; c'est en effet là le cadre le plus maniable et le plus susceptible d'être activement et militairement impressionné, soigné, surveillé et instruit dans toutes les circonstances et positions. Ce qui n'empêche pas de

disperser à propos l'escadron, lorsque les localités et les circonstances l'exigent ; ce qui n'exclut pas non plus la facilité de réunir dans l'occasion, le nombre d'escadrons nécessaires à la réalisation de telle ou telle entreprise.

Cette proportion donne beaucoup de facilités pour tout ce qui a trait à l'administration, à la surveillance, à la connaissance des hommes et à la manière d'en tirer parti ; et c'est ici encore qu'éclate dans toute son évidence et sa *providentielle unité* l'heureuse et militaire combinaison de l'escadron-compagnie, dont l'idée primitive existe depuis long-temps, puisqu'à l'époque de la guerre de sept ans, elle était déjà convenablement appréciée par les généraux les plus distingués du grand Frédéric.

Cette opinion est victorieusement corroborée par celle du général Warnery dont le coup d'œil militaire et cavalier, ne peut un seul instant être révoqué en doute. Voici ce qu'il dit, page 24 et 25 de ses Remarques sur la cavalerie.

« Les régiments n'étant pas de la même force, et les es-
» cadrons l'étant presque toujours dans toutes les troupes,
» l'on se tromperait fort si l'on voulait juger de celle d'une
» armée par le nombre des régiments qui la composent.
» C'est une faute dans laquelle sont tombés plusieurs au-
» teurs respectables ; il faut donc compter par escadrons.
» Ceux-ci ont été portés à la fin de la dernière guerre à
» deux cents chevaux, quoiqu'ordinairement ils ne soient
» que de cent cinquante, et c'est à quoi il faut se tenir,
» comme étant un juste milieu ; je démontrerai pourquoi
» l'on doit observer cette proportion, et l'avantage qui ré-
» sulte d'avoir des régiments de cavalerie aussi forts qu'il

» est possible : car *je préférerai* (1) *un régiment de dix*
» *escadrons à deux autres de cinq : dans le premier, il y a,*
» *sans contredit, plus d'union, plus d'égalité, le même*
» *esprit de corps y règne, ils sont accoutumés au même*
» *commandement, ils ont un intérêt commun de se bien*
» *soutenir les uns les autres, la jalousie n'y domine pas,*
» *et, ce qui est de plus essentiel, est qu'ils seront toujours*
» *mieux dressés aux grandes manœuvres que les der-*
» *niers.* »

Qu'on prenne deux régiments de cinq escadrons chacun; quelque bien qu'ils manœuvrent séparément, s'ils le font en un seul et même corps, on verra quelle différence il y aura entre eux et dix escadrons d'un seul régiment.

Ceci peut merveilleusement s'appliquer à l'escadron, qui présente également une immense différence, s'il est *momentanément* composé de deux compagnies réunies, ou bien si, comme le plus simple bon sens l'indique et le proclame,

(1) Tout ceci est du plus grand intérêt pour les officiers de cavalerie; je souligne les dernières lignes de Warnery; elles sont de toute vérité, et démontrent clairement que, si les troupes constamment réunies sous un même chef sont les meilleures, la combinaison de l'escadron-compagnie peut être aussi considérée par induction et comparativement comme la meilleure de toutes. Ceci a été observé et dit il y a long-temps, comme on voit, et par l'un des généraux, émule de Seidiitz, les plus distingués de l'armée prussienne. C'est que Warnery possédait à un haut point le sentiment des convenances cavalières; qu'il avait judicieusement observé, et profité de ce qu'il avait vu, expérimenté et senti.

ont-ils paru jusqu'à ce jour accessibles à ces véridiques accents ?

Malheureusement non.

Il serait en effet difficile de se rendre compte, militairement parlant, du motif qui a fait supprimer le sixième escadron, et celui plus inconcevable encore après cette malheureuse suppression, qui a empêché les cinq escadrons restants d'arriver à un complet organique, aussi numériquement imposant que formidable sous les rapports de *composition* et de *prévisions* de toutes sortes.

On sait toutes les difficultés qui entravent aujourd'hui la simple mobilisation *à l'intérieur* de deux ou trois escadrons, lesquels escadrons encore ne parviennent jamais au complet nécessaire. On sait aussi que les escadrons restants, réduits, décomposés et démoralisés, n'apparaissent plus que sous forme de vains squelettes, aussi difficiles à ranimer qu'à instruire et à rendre imposants ; encore, sur cette force désorganisée, une bonne partie, le cas échéant, doit-elle provisoirement rester au dépôt. C'est bien la peine d'entretenir à grands frais un fatras administratif si immense, si compliqué, si antimilitaire à certains égards, si éminemment défectueux dans quelques-unes de ses parties et attributions, pour arriver en définitive à de si déplorables résultats.

Ce simple et rapide exposé n'a pas besoin de commentaires.

Mais je suppose actuellement que les cinq escadrons qui constituent aujourd'hui chaque régiment soient déjà parvenus à un complet respectable ; en cas de guerre, l'un de ces escadrons, devant forcément rester au dépôt, il n'en reste plus que quatre à présenter à toutes les chances qui peuvent s'offrir ; et certes, ce n'est point assez,

conserver les six escadrons primitifs, au moins comme cadres susceptibles de recevoir successivement le complet nécessaire, si vous ne voulez les compléter tous à l'instant même, ce qui vaudrait infiniment mieux ?

Il est évident que cet escadron de plus, si malheureusement supprimé, assurerait à notre cavalerie le plus bel avenir, en ce que, réuni aux cinq autres, il donne toute facilité de déployer, selon qu'il y a lieu, les forces cavalières les plus imposantes, par l'élasticité que présente cette proportion (1).

Les raisons d'économie, si souvent et si inopportunément alléguées, ont bien peu de valeur et de poids, lorsqu'il

(1) Nous sommes tellement convaincus que la formation à au moins 6 escadrons doit l'emporter sur toutes les autres, qu'il nous aurait paru convenable même, pour que les 6 escadrons eussent toujours été disponibles, que l'on eût créé en dehors de ce chiffre, non pas un 7e escadron dit de dépôt, mais tout simplement un cadre de dépôt assez fortement constitué ponr faire face à toutes les éventualités et à toutes les exigences. Nous savons de bonne part que ce n'est qu'à son corps défendant que M. le maréchal duc de Dalmatie a dû se décider, dans le temps, à supprimer un escadron par régiment, c'est-à-dire 50 escadrons sur la totalité. On sait que des exigences aussi mesquines qu'anti-militaires et peu réfléchies ont amené cette nécessité au moins budgétaire, si elle n'a pas encore une plus désastreuse portée. Mais, aujourd'hui que l'illustre guerrier a repris le timon des affaires, ne serait-il pas digne de lui de réparer ce tort involontaire en restituant à la cavalerie les escadrons soustraits à sa puissance ?

s'agit d'une sorte de troupe qui ne peut s'improviser, lorsqu'il est question surtout *d'indépendance nationale, de noble et fière attitude*, et *d'organiser la victoire.*

Si la coupable insouciance qui pèse si subversivement sur les troupes à cheval devait se perpétuer indéfiniment, je serais volontiers d'avis que, pour maintenir au moins l'organisation régimentaire dans toute son intégrité et ses vues salutaires, l'on supprimât quelques corps en entier, pour se ménager la latitude de pouvoir réorganiser la cavalerie à six escadrons par régiment, comme par le passé, mais complets, au lieu de les laisser subsister comme aujourd'hui à cinq escadrons, toujours victimes de mesquines modifications et de demi-mesures plus anti-militaires les unes que les autres. La cavalerie irrégulière ferait le reste, et la force numérique de celle-ci s'en augmenterait.

Il vaudrait infiniment mieux sans contredit maintenir le nombre de régiments actuels; mais alors, il y a urgence de leur assurer la force constitutive nécessaire. Sans cela, ils ne répondraient que bien imparfaitement aux vœux de l'organisation, qui veut avant tout avoir une cavalerie formidable, et les moyens rapides de l'augmenter au besoin.

Quoi qu'il en soit, il faut bien se pénétrer de cette vérité importante; c'est que les escadrons, n'importe leur nombre dans le régiment, doivent toujours offrir un complet tel, qu'ils puissent faire face à toutes les phases qui peuvent s'offrir.

Mais, en supposant encore que nos régiments fussent portés à six escadrons, ce qui véritablement présenterait la formation la plus rationnelle, je dirai encore qu'ils doivent *indispensablement* avoir pour auxiliaires un certain nombre d'escadrons irréguliers, moins grand il est

vrai que dans la première hypothèse, mais non moins nécessaire, surtout à l'époque actuelle.

Il ne sera pas sans intérêt de chercher, s'il se peut, à jeter quelques jalons, en vue de les faire servir de base à l'organisation des nouveaux auxiliaires qu'il serait si avantageux de se ménager.

L'escadron, vigoureusement constitué sous tous les rapports, serait donc la proportion qui paraîtrait convenir le mieux en toutes circonstances, et celle aussi qui comporte le plus de mobilité, tout en simplifiant les prévisions de toute espèce dont il est convenable de l'entourer.

Mais les éléments qui doivent en faire partie présenteront indispensablement toutes les conditions de garanties, de vitalité et d'énergie désirables.

Le chiffre des sous-officiers, brigadiers et cavaliers, ne devra jamais rester au-dessous de 150 hommes montés, en temps ordinaire. Ce chiffre pourra s'élever progressivement jusqu'à 200 hommes montés, suivant les exigences et éventualités de la guerre. Je ne m'arrêterai pas à déduire minutieusement les motifs de cette proportion ; tout officier de cavalerie, ayant parcouru les phases d'une guerre un peu vive, les appréciera à leur véritable valeur, car il sera convaincu de l'immense déchet en hommes et en chevaux qui se fait remarquer non-seulement en campagne, mais même au sein de la paix la plus profonde, pour une cause ou une autre.

Or, pour que l'escadron soit constamment en état d'agir, si l'on ne dépassait pas les proportions voulues pour les évolutions et manœuvres, etc., on risquerait d'être bientôt réduit à une désastreuse infériorité numérique et à

l'impuissance de rien entreprendre. Ceci n'a pas besoin de commentaires ni d'amplifications.

Composition d'un escadron de cavalerie irrégulière.

	Hommes.	Chevaux.
Capitaine-commandant.	1	3
Lieutenant.	1	2
Sous-lieutenant.	2	4
Aide-chirurgien.	1	2
Hippiatre ayant rang de sous-lieutenant ou de lieutenant.	1	2
Maréchal-des-logis-chef.	1	1
Maréchal-des-logis-fourrier.	1	1
Brigadier élève fourrier.	1	1
Maréchaux-des-logis.	8	3
Brigadiers.	16	16
Cavaliers de première classe.	36	36
Maréchaux ferrants, dont un maître.	4	4
Aide-vétérinaire ayant rang de brigadier.	1	1
Trompettes.	4	4
Cavaliers.	78	78
	156	163

Le cadre de cet escadron reste le même dans tous les temps ; la différence du pied de paix au pied de guerre

et dans le champ d'une imagination ardente, aventureuse, mais *en réalité,* fortement constituée sous tous les rapports, et prête à se réunir au premier signal et à combattre.

La différence est totale.

Croit-on en effet que les nations rivales, que nous avons en quelque sorte formées au métier des armes et à qui nous avons appris à statuer même sur les plus imperceptibles nuances des détails militaires de quelque nature qu'ils puissent être, ne savent pas aussi apprécier la composition des éléments qui constituent nos forces, le jeu qu'on a su leur imprimer, et toute la portée des divers systèmes que l'on croit successivement devoir mettre en pratique dans l'intérêt de nos prospérités nationales ?

On tomberait dans une étrange erreur de le supposer.

Or, s'il est vrai qu'aujourd'hui rien ne reste plus ignoré, dans l'oubli, dans le doute; s'il est notoire que telle ou telle puissance sache aussi bien et peut-être mieux ce qui se passe chez sa voisine que chez elle-même ; si rien ne peut plus, disons-nous, échapper à la sagacité devenue en quelque sorte universelle, surtout pour les intéressés ; n'est-on pas autorisé à conclure qu'une force militaire imposante, prévisionnellement organisée et toute prête, ajoutée aux forces actives permanentes, aura la plus haute influence sur les destinées du pays ; soit par l'action morale qu'elle déterminera tout en en préservant les approches, soit par son énergique coopération aux événements de guerre dès que le glaive est tiré ?

Il est indubitable qu'une cavalerie irrégulière, bien que subitement levée au moment même d'une guerre, peut être avantageusement employée, même sous les auspices d'une organisation naissante, conséquemment incom-

plète, car ce n'est véritablement qu'à la guerre que se forment ces sortes de troupes et qu'elles parviennent à dominer cette foule d'éventualités épineuses et critiques dont on ne sort victorieux qu'à la faveur d'une longue habitude. Toutefois, indépendamment du puissant intérêt politique qui réclame leur création, même au sein de la paix, nous pensons que l'on peut considérablement abréger l'école d'expérience des troupes irrégulières à cheval en ce qui les touche spécialement, comme cela se pratique d'ailleurs à l'égard de la cavalerie de ligne, qui, initiée de longue main aux errements et habitudes qui la distinguent plus particulièrement, n'a plus à la guerre qu'à mettre à profit, par une judicieuse application, les enseignements de la garnison.

Ainsi, bien que la cavalerie irrégulière ne puisse ni ne doive même jouir en temps ordinaires de l'agglomération dont les autres troupes tirent avantage sous certains rapports, il lui reste encore assez de chances de réussite dans sa position normale, forcément dispersée, pour espérer qu'avec des soins, de la persévérance et de la bonne volonté, elle triomphera, dans l'intérêt de ses errements, des contrariétés apparentes qui semblent s'opposer à son instruction; et que précisément cette dispersion obligée favorise au contraire, en l'habituant à l'avance à l'isolement et aux habitudes qui, à la guerre, signalent bien souvent le genre de service attaché à cette sorte de cavalerie.

Il serait d'ailleurs impossible d'obtenir d'une troupe de cavalerie improvisée les résultats qu'on doit en attendre, si l'esprit qui ne doit cesser de l'animer, l'instruction qu'elle est susceptible d'acquérir, et qu'elle peut pousser encore assez loin, les soins qui doivent constamment l'entourer,

et enfin l'attitude qui lui est propre, ne lui avaient déjà imprimé le sceau de la consistance et de la perfectibilité. D'où l'on peut raisonnablement inférer que ces troupes doivent exister même en temps ordinaires, mais avec les modifications dont exceptionnellement elles doivent être l'objet.

Comme les conjonctures de guerre et autres éventualités peuvent exiger la réunion de plusieurs escadrons, des officiers supérieurs de divers grades, d'un mérite éminent et reconnu, faisant partie du grand état-major de cette arme, résideront habituellement en temps ordinaires, soit au quartier-général de chaque division militaire, pour être à la disposition de MM. les lieutenants-généraux qui les commandent; soit à Paris, aux ordres du ministre de la guerre qui les emploiera selon qu'il y aura lieu dans l'intérêt du service. En temps de guerre, ou même toujours, ces troupes seront embrigadées de manière à pouvoir être rapidement réunies en force plus ou moins imposante, ce qui n'empêchera pas de les tenir dispersées, soit par divisions, soit par brigade, soit par escadrons, ou par fractions plus inférieures encore, selon qu'il sera jugé convenable.

On remarquera que le nombre d'officiers de chaque escadron est inférieur à celui de nos escadrons actuels; mais si l'on considère toutes les garanties qu'ils doivent indispensablement présenter, si l'on calcule surtout l'effet moral que cette diminution même d'officiers et leurs qualités personnelles doivent nécessairement produire sur la troupe; si l'on tient compte aussi de la bonne composition des sous-officiers, brigadiers et cavaliers de première classe, auxquels, dans notre système, il conviendrait d'assurer droit de commandement sur les simples cavaliers, du moins

à titre d'appointés ; on conviendra que 63 hommes gradés, sans compter les officiers, réunissant d'ailleurs toutes les qualités désirables, sont tout ce qu'il faut pour la conduite d'un escadron, fût-il constamment entretenu à 200 chevaux.

On reconnaîtra d'ailleurs sans peine que cette proportion de militaires gradés, devant entretenir une continuelle émulation par l'avancement, ce seul point de vue peut être justement considéré comme l'un des véhicules de succès le plus énergique et le plus important; car il est bien entendu que l'avancement aura généralement lieu dans l'escadron, à moins de nécessité absolue.

Une innovation importante se fait sentir quant à la création d'un hippiatre de seconde classe par escadron, ayant rang de sous-lieutenant ou de lieutenant. Cet officier *est indispensable dans la cavalerie;* et si l'on considère l'état presque habituel de dispersion de l'escadron irrégulier et la grande activité que cette dispersion nécessite, on conviendra que sa présence entoure cette fraction de troupes à cheval de beaucoup de garanties. Parmi les maréchaux ferrans qui seront spécialement sous sa surveillance, deux au moins devront être susceptibles de le seconder dans les pansements.

Un hippiatre de première classe, ayant rang de capitaine, résiderait habituellement en temps ordinaires, comme les officiers supérieurs, au quartier-général de la division, d'où il visiterait successivement les divers escadrons qui lui seront attribués, pour en surveiller le service vétérinaire, y rectifier ce qui serait à reprendre, et donner les ordres nécessaires. Dans ces sortes d'inspections, il recevrait de l'hippiatre en second de chaque escadron tous les renseignements qui ressortiront de sa surveillance parti-

gulière. Il recevrait également tous les mois un rapport circonstancié de ce qui aurait pu survenir dans l'intervalle d'un rapport à l'autre.

Les attributions de ces officiers seront particulièrement stipulées dans le règlement spécial. Un conseil de santé serait réuni quand il y aurait lieu par les soins de l'hippiatre de première classe, avec l'assentiment toutefois du général commandant la division. Cet officier vétérinaire en serait le président, s'il était seul de son grade; s'il y en avait plusieurs, la présidence appartiendrait de droit au plus ancien. Ce conseil serait composé des hippiatres en second, qui réuniraient le plus de capacités. Quelquefois tous les hippiatres divisionnaires pourraient être réunis selon qu'on le jugerait convenable.

Ce conseil de santé correspondrait avec un conseil supérieur permanent, résidant à Paris et placé sous le patronage immédiat du ministre de la guerre. Les membres du conseil supérieur seraient renouvelés par fraction tous les deux ans et pris indistinctement sur toute l'arme, parmi les capacités les plus remarquables. Les décisions de ce conseil suprême faisant loi, seraient soigneusement enregistrées et immédiatement mises en vigueur dans tous les escadrons de cavalerie irrégulière.

Il serait facile de déduire avec détail les motifs des changements qui se font remarquer dans la composition de l'escadron ; mais ce n'est point ici le lieu d'entrer dans des développements qui nous éloigneraient de notre objet principal.

Les officiers supérieurs résidant habituellement au chef-lieu de chaque division seraient tenus de s'assurer souvent par eux-mêmes, en se portant sur les lieux, de l'obser-

vance des articles réglementaires qui seraient au reste, en tout, adaptés au régime, à l'esprit, aux habitudes, enfin aux errements de ces troupes.

Il serait dès lors convenable de s'occuper avant tout des divers règlements qui pourraient leur être appropriés, lesquels règlements devraient être élaborés avec tout le soin et la clarté désirables.

Il va sans dire que l'on n'extrairait des règlements et ordonnances existants que ce qui serait particulièrement applicable à la cavalerie irrégulière.

Quant à l'instruction générale de ces troupes, elle serait en tout basée sur la nature de leur service spécial et ne s'étendrait pour l'équitation qu'à l'école d'escadron modifiée et aux mouvements et évolutions d'ensemble les plus simples et les mieux adaptés à ce qui se pratique habituellement à la guerre.

On conçoit qu'il serait de toute inutilité et même impossible d'exiger de cette sorte de cavalerie l'exactitude et la régularité des mouvements qui distinguent les autres troupes à cheval.

L'essentiel serait (et on y parviendrait aisément, si l'on fait attention que chaque cavalier doit être *scrupuleusement* choisi parmi les hommes qui aiment les chevaux et en ont déjà contracté l'habitude et le goût) qu'ils eussent, avant tout, de la propension à devenir des hommes de cheval et fussent propres à acquérir la solidité et l'aisance nécessaires.

Pour ce qui est de l'état de paix, il appartiendrait à des officiers de choix, connus par leur aptitude, leurs connaissances en semblables matières et leur génie particulier, d'élaborer les divers articles qui doivent régler le

service intérieur (1), comme aussi la rédaction de la partie instructive serait confiée aux hommes les plus experts et les plus susceptibles d'en assurer le succès.

Le service en campagne, devenant pour la cavalerie irrégulière la partie la plus compliquée et la plus importante, ce serait avec la plus exacte attention qu'on en réglerait les diverses branches, qui, comme on le pense bien, revendiqueront le concours des officiers de cavalerie les plus intelligents et les plus versés dans cette étude importante.

Il doit être entendu que les divers règlements applicables à l'espèce de milice dont il s'agit devront présenter avec précision, clarté et concision, les différents degrés d'instruction applicables aux échelons qui composent la hiérarchie graduelle. Ainsi, un règlement *unique*, renfermant tout ce que doivent connaître les simples cavaliers, serait soigneusement rédigé à leur usage particulier et à celui de ceux qui ont mission spéciale et directe de les instruire. Il en serait proportionnellement et relativement de même, pour les brigadiers, sous-officiers et officiers.

Quant à l'instruction plus complète à laquelle les officiers de tous grades devront être initiés, elle sera indépendante des règlements précités; et il appartiendra à chacun de s'y adonner d'une manière plus ou moins étendue et suivie, selon le grade et les inclinations particulières et naturelles.

(1) Il est bien entendu que l'administration doit en faire partie, laquelle devra être simplifiée autant que possible.

La cavalerie irrégulière devant être constituée par escadrons, une série de numéros serait ouverte à l'effet d'établir le rang de bataille en cas de réunions plus ou moins imposantes de ces troupes.

Ainsi, ces numéros placés sur le bouton, sur la pointe inférieure de la schabraque, de même que sur toutes les armes et effets qu'il sera jugé nécessaire, comme sur la fesse gauche du cheval, désigneront le rang de bataille de chaque escadron; et cette série s'étendrait depuis le premier jusqu'au dernier escadron.

L'armement devra consister en un sabre-épée droit, léger, solide et bien à la main. Il sera supporté par un ceinturon en cuir verni noir, agrafant par devant sur l'habit au moyen d'une plaque en cuivre pour le soldat, en cuivre doré pour l'officier, au milieu de laquelle apparaîtra le n° de l'escadron.

Un mousquet rayé, léger bien que solidement établi, à percussion, armé de sa baïonnette. Pour que celle-ci ne puisse gêner en rien, elle serait convenablement adaptée dans son étui, à une espèce de fonte ou de sacoche double répartie comme les fontes actuelles, sur le devant et de chaque côté de la selle, soit pour contenir une petite hache, soit pour y placer quelques objets de première nécessité. La baïonnette n'en serait détachée qu'au moment de s'en servir; de cette manière, elle ne serait nullement incommode au cavalier qui ne pourrait jamais prétexter de cette incommodité pour la négliger et souvent la perdre; il la retrouverait toujours au besoin.

La caisse de giberne adaptée au ceinturon en cuir qui retient le sabre serait mouvante, de manière à pouvoir glisser sur le ceinturon et à être ramenée intantanément sur le côté ou sur le devant pour faciliter l'extraction des

cartouches. Elle renfermerait un petit compartiment ou coffret pour y placer les capsules.

Les officiers n'auront pour tout armement que le sabre-épée droit et une paire de pistolets, inutiles à la troupe, mais qui peuvent au moins leur servir dans quelques occasions.

L'habillement consisterait en une espèce de chevalière à peu près semblable à l'habit-capotte des chasseurs d'Afrique, mais vert ; en un pantalon demi-mameluck, pouvant s'ouvrir, sans être obligé de le défaire, par devant comme par derrière; et en un gilet à manches, devant être porté sous la chevalière ou dans le porte-manteau, à volonté, et servir d'ailleurs de veste d'écurie.

La capotte-manteau serait en drap vert. Un casque léger et gracieux, en même temps que solide et commode, en cuir bouilli renforcé et enjolivé de lames en cuivre pour la troupe, en cuivre doré pour l'officier, surmonté d'une chenille, constituerait la coiffure d'ordonnance.

Le bonnet de police serait remplacé par une espèce de *Marie-Louise*, mais de forme gracieuse et commode en même temps.

La chaussure consisterait en bottines dites à la *Henri IV*, auxquelles s'adapteraient des éperons postiches, afin qu'ils puissent s'ôter à volonté en cas de longues marches à pied. Elles devront être confectionnées de manière à être à la fois propres à la marche et à monter à cheval.

Le harnachement serait simple et léger, autant que faire se pourra sans nuire toutefois à sa solidité. La selle revêtue d'une schabraque noire en peau de mouton, devra être de toute légèreté, bien que présentant de la consistance.

Le porte-manteau ne contiendra strictement que les effets indispensables et aura une forme demi-circulaire, de manière à appuyer sur le cheval dans toutes ses parties infé-

rieures, à l'exception du centre, qui, un peu étranglé, devra dégager le rognon, pour empêcher le cheval de se blesser. Aux extrémités seront adaptés des boucletos non apparens, pour supporter, en cas de marche à pied, une banderolle, de façon à pouvoir porter le porte-manteau en sautoir, la banderolle prenant sur la poitrine du cavalier, laquelle banderolle pourra se serrer ou desserrer plus ou moins au moyen d'une boucle (*Voyez le dessin*) (1). Si ces données générales étaient jamais prises en considération, il serait facile de leur imprimer la consistance nécessaire par de plus amples développemens.

Mais il faut bien se pénétrer d'une chose essentielle ; c'est que l'homme de guerre, en général, doit être vêtu avant tout *pour la guerre*, et non pour parader sur une place publique ; que la cavalerie revendique de plus et simplification et légèreté pour tous ces accessoires indispensablement obligés.

On remarquera que, dans cette organisation, tous les cavaliers indistinctement sont montés ; et on fera attention en même temps à la grande facilité qu'ont ces troupes à veiller à la conservation de l'espèce de chevaux qui leur est propice : ce qui permet à un seul cavalier, le cas échéant, d'en soigner momentanément plusieurs sans difficultés ni fatigues.

Si l'on fait d'ailleurs entrer en ligne de compte la prodigieuse facilité qu'aura la cavalerie irrégulière de se remonter en tous pays, on conviendra qu'il y a pour cette arme, avantages de toutes manières à entretenir le même nombre d'hommes que de chevaux.

Au moment où l'Orient s'engage dans une lutte dont les

(1) Le dessin sera joint au n° de décembre prochain.

conséquences peuvent ébranler le monde ; où le plus éclatant démenti stigmatise à jamais ces rêves *par trop creux* de paix universelle, où l'intérêt des peuples, comme en sursaut éveillé, leur indique si clairement la conduite à tenir en conjonctures si impérieuses et si graves ; ce moment, disons-nous, ne devrait-il pas être saisi avec empressement au profit d'une vaste et indispensable régénération qui assignât enfin à l'état militaire en France le rang honorable et digne qu'il ne doit cesser d'occuper, et sur qui, trop souvent, de déloyales et subversives tendances avaient malignement cherché à jeter la plus ingrate défaveur?

On a sans doute déjà beaucoup fait pour l'armée ; et c'est une justice à rendre au ministre de la guerre et aux chambres qui, tout récemment encore, viennent de donner une nouvelle preuve de la sollicitude que l'armée leur inspire : c'est déjà beaucoup qu'il y ait une sorte d'unanimité d'intention à cet égard, ce qui fait préjuger que ce qui n'a pas été effectué encore pourra plus tard se réaliser, et que, pour ce qui est des besoins matériels, il n'y aura bientôt plus rien à redire ni à désirer.

Mais ce serait méconnaître l'esprit généreux, délicat et digne du militaire français, que de penser être quitte envers lui en lui assurant le strict nécessaire.

C'est à raffermir son moral, à satisfaire ses nobles exigences, à ressusciter l'esprit de corps, à faire enfin de la carrière des armes non-seulement une lice d'honneur, mais encore un motif de justes égards, de considération et un objet de convoitise et d'émulation pour la jeunesse de France, à quoi l'on doit aussi s'attacher avec une inaltérable persistance.

Les troupes à cheval, surtout en raison des difficultés sans nombre que l'on éprouve à les former, doivent donc

devenir l'objet incessant de toutes les prévisions gouvernementales ; les mesures qui les concernent doivent être larges, hardiment abordées et marquées au coin du génie. Elles refouleront surtout ces mesquines et timides combinaisons qui peuvent bien, il est vrai, de loin en loin atteindre convenablement un but de détail, mais qui, en définitive, ne sauraient assurer à nos troupes à cheval la prépondérance à laquelle il est de toute urgence de les faire parvenir.

Entourée des cavaleries étrangères les plus numériquement imposantes, la France ne saurait rester en arrière ; et elle sentira l'absolue nécessité d'imprimer à sa cavalerie l'attitude qui seule peut lui convenir. Elle s'appliquera à grandir ses propres destins en prenant les meilleurs moyens de les assurer par le déploiement possible des forces cavalières les plus respectables.

Indépendamment de l'intérêt politique, un intérêt militaire non moins vivace surgit encore de la question d'Orient : une nombreuse cavalerie irrégulière apparaît formidable sur la nouvelle arène qui s'ouvre en ce moment, et où l'observateur ne pourra que puiser les plus importantes inspirations.

Méhémet-Aly, dont le coup d'œil subtil a tout su mettre en œuvre pour déterminer et assurer l'entière renaissance de l'Égypte, parmi ses moyens d'action et de puissance les plus efficaces, s'est bien gardé de négliger sa cavalerie à laquelle il a su assigner un rang trop élevé dans son appréciation pour ne pas en obtenir au besoin, ainsi que les faits l'ont déjà justifié, tout le concours qu'il a droit d'en attendre. Aussi a-t-il, au dire même des officiers les plus expérimentés, une cavalerie régulière aussi pleine d'élan que d'instruction et d'avenir ; mais il ne croirait

pas l'avoir constituée assez fortement, s'il ne lui adjoignait une cavalerie irrégulière imposante, qui, dans ces climats, existe toujours *en permanence*, bien que très dispersée et souvent au repos.

Et nous aussi nous occupons un point important de cette illustre terre d'Afrique où, alliés du vice-roi, nous dominerions les débouchés les plus importants du commerce continental, tout en exerçant le plus immense ascendant sur les hautes affaires européennes. Ce rôle nous est dévolu par la force même des choses, et semble nous avoir été destiné pour le meilleur équilibre des états. Nous sommes de toutes manières en attitude de le remplir dignement. Une alliance avec Méhémet-Aly ne laisserait pas aussi que de disposer en notre faveur les populations algériennes qui, dès lors, auraient avec nous un intérêt commun de plus: car les Arabes de l'ancienne régence ont à peu près les mêmes mœurs et habitudes que ceux qui prêtent appui et assistance au pacha d'Égypte. C'est un peuple également cavalier; il peut nous être favorable en partie, comme aussi il serait dans l'ordre des choses possibles que nous eussions encore à guerroyer contre lui pour des intérêts plus ou moins secondaires, plus ou moins élevés, en vue d'affermir de plus en plus l'édifice de notre puissance.

Ne serait-ce pas dès lors une belle et brillante occasion, dans cette terre classique de la cavalerie irrégulière, d'y faire subitement apparaître, pour du moins en faire provisoirement l'essai, quelques escadrons français de cette arme, convenablement constitués et commandés? et ces nouvelles troupes, sous l'empire de l'élan et de l'entraînement qu'on saurait y faire naître, ne seraient-elles pas très aptes, concurremment avec les autres troupes à cheval,

bien que sous les auspices d'une spécialité différente, à rendre les plus signalés services? Et si, au bout d'un certain laps de temps, après en avoir reconnu l'efficacité, on en avait aussi apprécié tout l'empire, qui empêcherait de leur donner et développement et consistance, en les agrégeant à nos troupes à cheval comme auxiliaires et comme un moyen d'énergique et inappréciable concours?

Si de nouveaux différents relatifs à l'occupation venaient encore à éclater en Afrique, qu'on lance seulement 2,000 cavaliers irréguliers dans ces parages où ils seraient appelés de bonne volonté *à servir de modèle et de type, poussés à leurs dernières conséquences*; qu'opérant selon leur spécialité, dans toutes les directions jugées nécessaires, on les abandonne à leurs propres destins et à l'inspiration de leurs chefs particuliers, sous l'autorité du généralissime; que, pour commencer et donner plus d'ascendant, d'élan et de prestige à cette cavalerie naissante, on la place sous le commandement d'officiers capables de la militairement impressionner, de la former et de la conduire!

Il serait, on ne peut en douter, énergiquement répondu à cet appel belliqueux de la jeunesse de France, si surtout on avait l'art de l'entourer d'un certain enthousiasme, en lui imprimant l'action, l'entraînement et l'impulsion convenables, et si l'on faisait surtout briller à propos le prix qui devra, dans l'intérêt de l'émulation, rémunérer les plus méritants.

Le moment, nous le répétons, serait bien choisi pour *attiser* en quelque sorte l'esprit militaire, en le faisant tourner à l'avantage de l'armée elle-même et à la gloire de la France.

CH. DE TOURREAU,
Capitaine de cavalerie en retraite,
chevalier de Saint-Louis et de la Légion-d'Honneur.

Sarrians, le 1er juillet 1839.

SUPPLÉMENT

A LA TROISIÈME ÉDITION

DE LA

PETITE GUERRE,

PAR DECKER.

AVERTISSEMENT.

La traduction de l'ouvrage du major Decker, sur la petite guerre, que nous avons publiée en 1827, se trouve épuisée, quoique tirée à un nombre considérable d'exemplaires Cette faveur de l'armée, pour un écrit qui a aussi une grande vogue à l'étranger, nous engage, avant d'en entreprendre une nouvelle publication, à faire connaître aux officiers qui ont la première, les additions que l'auteur a faites à la troisième édition. Nous espérons qu'elles seront également bien accueillies.

SECTION III.

DES RECONNAISSANCES ET DE L'OBSERVATION DE L'ENNEMI.

Vues générales.

§ 462. Dans la petite guerre, on envoie fréquemment des partisans au loin, avec la mission *d'observer* soit l'ennemi, soit le pays, ou bien ces deux objets à la fois. Ces sortes de missions peuvent très bien être classées parmi les reconnaissances permanentes. *Stehenden Recognoszir ungen*

463. Le mot *reconnaître* a, sous le rapport militaire, une signification toute spéciale. *Voir* et *observer* sont deux choses très différentes.

Dans l'acception ordinaire, on entend par *observer* regarder un objet, une chose avec attention soutenue, et dans le but de découvrir d'avance le but auquel tend cet objet ou cette chose.

Ainsi, à la guerre, l'action *d'observer* ne consiste pas seulement à *voir* les objets fixes ou mobiles, mais encore à découvrir quels sont les véritables projets de l'ennemi.

Pour cela, on doit agir très secrètement et rapidement; s'assurer si l'on n'est pas *observé* soi-même, sans quoi la mission ne peut être remplie, car si l'ennemi ne cherche pas à éloigner l'observateur, il lui fait voir ce qu'il est dans son intérêt qu'il voie. On doit aussi être en mesure de ne pas être obligé de fuir devant le premier détachement qui se présentera. Il est donc nécessaire d'allier la ruse et la force à la circonspection.

464. Les troupes employées aux reconnaissances sont ordinairement séparées de l'armée et ne sont en correspondance avec elle qu'au moyen d'ordonnances. Il est donc avantageux d'avoir à cet effet des troupes organisées pour ce service spécial. On appelle ces troupes *partisans*.

1° *Observer l'ennemi même.*

Ceci peut avoir lieu dans l'état de repos ou en mouvement. A cet effet, on envoye des partisans au dehors, qui se tiennent éloignés, mais qui ne quittent pas

de vue l'ennemi, soit directement, soit par des patrouilles qui veillent sur chacun de ses mouvements, reconnaissent de bonne heure les mesures de précaution qu'il veut employer, pénètrent le but qu'il se propose, en font le rapport promptement, ainsi que de tout ce qui a été observé. Il est donc nécessaire ici de tout voir avec des yeux exercés et avec un jugement prompt et droit.

2° *Observer un point occupé par l'ennemi.*

Ordinairement c'est une forteresse ou toute autre position fortifiée. Ce problème est plus facile : car, ici l'objet est circonscrit et permanent. Il s'agit de bien en explorer les alentours, de les avoir toujours sous les yeux, de bien faire attention si l'ennemi augmente ou diminue sa garnison, s'il introduit des approvisionnements dans la place, s'il y fait des préparatifs pour des opérations à exécuter au dehors ou des armements de quelque nature que ce soit.

3° *Observer toute une contrée que l'ennemi occupe ou qu'il tient dans l'obéissance par ses détachements de partisans.*

Il est, dans ce cas, très important de savoir ce qui se passe dans les environs; si l'on y fait des réquisitions, des marchés ou des enlèvements de denrées; quelles sont les directions que les troupes prennent, quels sont les préparatifs qui s'y font; sous le rapport topographique, si les chemins sont en bon ou mauvais état, si l'on construit ou si l'on détruit des ponts, si l'on élève des retranchements, et autres choses semblables.

4° Enfin observer une partie déterminée de terrain.

Ce terrain a pour le moment un intérêt relatif ; c'est ou chaussée, une route, un passage, un défilé, un fleuve, une côte et autres objets pareils.

446. En général, partout où il s'agit d'observer, on doit porter son attention sur les objets suivants :

1° Voir ce qui se passe devant soi ; par conséquent s'approcher autant que possible de l'objet à observer ; faire beaucoup de patrouilles, avoir de bons espions, se ménager des intelligences avec les habitants du pays ; envoyer sur toutes les avenues des hommes prudents, adroits et intelligents, avoir une grande activité, être infatigable, avoir les yeux partout. Rien ne doit être négligé, pas même la chose la plus insignifiante.

2° Empêcher qu'on ne s'aperçoive de notre observation; par conséquent, dans toutes les mesures de précaution, il faut de la finesse et de la ruse ; paraître à l'ennemi mettre beaucoup d'indifférence dans nos actions ; faire beaucoup de démonstrations ; l'obliger à de faux mouvements ; détourner son attention, l'induire en erreur, et employer pour cela toutes sortes de stratagèmes.

3° Observer sans s'exposer à être troublé ; par conséquent, il faut se tenir caché, changer souvent de place, profiter de la nuit, des temps brumeux, du déclin ou de la naissance du jour, éviter les contrées ouvertes, y envoyer seulement des hommes isolés, travestis ; ne pas avancer tant qu'on ne peut atteindre son but qu'en employant la force, ne se fixer nulle part sous peine d'être promptement enlevé.

4° Ne point se laisser épouvanter d'abord à la vue de la première poignée de soldats ennemis qui se présenteront; par conséquent, il faut employer les mesures convenables de précaution, et, en cas de nécessité, présenter une résistance vigoureuse, mais ne jamais s'engager dans de grandes entreprises; faire plutôt une sage combinaison des trois armes, et particulièrement des bouches à feu, et enfin d'un système d'avant-postes extrêmement actif.

5° Enfin, donner continuellement à l'armée ou au corps dont on dépend, connaissance de ce qu'on a observé, soit qu'il y ait des changements dans les dispositions de l'ennemi, soit que tout soit resté dans le même état qu'auparavant; par conséquent il faut une communication sûre et facile avec ses propres troupes; avoir des relais et des postes intermédiaires, des guides sur qui l'on puisse compter, et des cavaliers vigoureux.

On voit par là qu'un officier qui sera commandé pour *observer* l'ennemi, trouvera occasion de déployer ses moyens et mettre en usage tout ce qu'il aura appris dans la petite guerre. Seulement, on n'emploiera dans ces sortes de missions que les plus intelligents, les plus actifs. Aussi est-ce le chemin le plus prompt et le plus sûr d'arriver à la gloire. Qu'on se rappelle l'actif de *Mankewitz*, chef d'escadron au corps de carabiniers de *Bückembourg* dans la guerre de sept ans, les éloges qu'il reçut de son chef le duc Ferdinand, et les récompenses qui lui furent décernées.

467. Là où le talent peut seul guider nos actions, on doit être avare de règles; le vrai mérite se les trace lui-même : la médiocrité s'y attache et s'égare. Un officier chargé d'*observer*, est un *artiste* qui doit se conduire par ses inspirations, et tout tirer de son cerveau.

Je me contenterai donc de développer ici les règles les plus générales pour les cas qui viennent d'être énoncés, et dont la plupart ne peuvent guère se rapporter qu'à la constitution de troupes de partisans. Les applications spéciales sont soumises à de trop grandes variations pour être présentées sous un point de vue théorique.

2. Observer l'ennemi même.

A. Quand il est stationnaire.

468. Si l'ennemi est campé, stationnaire dans son camp, et que notre armée soit en présence, nous aurons des avant-postes. Leur affaire sera alors de l'observer, et ce n'est que dans des cas particuliers, qu'on peut avoir besoin de dispositions spéciales.

Il peut donc être question ici d'un ennemi détaché qui n'a aucune troupe en notre présence, comme par exemple, lorsque nous mettant en marche, nous laissons derrière nous une partie de nos forces pour observer l'ennemi resté en position, c'est-à-dire l'avoir toujours sous les yeux ; annoncer ce qu'il entreprend et le moment où il agit ; ou bien, lorsque sur un point éloigné du champ de bataille, il a formé un camp, et que nous y envoyons des troupes pour l'observer.

469. La cavalerie légère est très propre à ces sortes d'expéditions ; c'est elle qui convient le mieux, même sans qu'elle soit mêlée à d'autres armes. On reste avec le gros

des troupes caché dans les lieux qui sont le moins fréquentés par les patrouilles de l'ennemi.

On en aura du reste peu à craindre; car, lorsqu'il n'a rien devant lui et qu'il ne se doute pas d'être observé (notre premier soin est de lui cacher), il n'a point de motif pour fatiguer ses troupes. Les nôtres, pendant ce temps, en doivent être d'autant plus actives; mais elles doivent choisir le temps et les chemins de telle manière qu'elles ne puissent être découvertes.

470. Aussitôt que nous pourrons présumer que nous sommes trahis, soit par les habitants du pays, soit par les patrouilles qui rencontreraient les nôtres, il est temps de changer le lieu de notre station. On prend un chemin de détour, on éloigne tous soupçons, on inspire de la confiance à l'ennemi, et l'on recommence la manœuvre précédente.

Cette opération est des plus simples; ce serait donc fatiguer inutilement le lecteur intelligent que d'entrer dans de plus grands détails.

B. **Quand il est en marche.**

471. Évidemment nous devons, dans ce cas, marcher dans la même direction que l'ennemi. On appelle cela le *cotoyer*. Ici, le détachement d'observation (*Parthei*) qui conviendra le mieux, sera encore la cavalerie seule. Tout le problème se réduit à l'accompagner aussi près que possible sans en être remarqué, et en ne perdant pas de vue sa direction. Mais qu'on se mette en garde surtout contre les patrouilles qu'il pourrait envoyer sur ses flancs (*Voy.* les § 136 et suivants).

472. Dans cette circonstance, il faut réunir la finesse et

la ruse à la témérité. L'ennemi peut nous croire à sa droite et prendre ses mesures seulement de ce côté. Nous coupons sa marche pendant une nuit sombre, ou nous dépassons sa tête par une marche forcée et gagnons sa gauche. Comme il ne nous suppose pas de ce côté, nous pouvons l'observer sans être inquiété. Cela est peut-être téméraire ; mais ce qui ne l'est pas, et qui cependant est hardi, c'est de tendre un piège à son arrière-garde ou de ramasser ses traîneurs pour en avoir des renseignements.

473. Nous devons être bien montés, car nous sommes souvent obligés de faire deux fois autant de chemin que l'ennemi ; tantôt il faut l'éviter, et tantôt se glisser près de lui, sur sa tête ou sur ses derrières, ce qui demande d'habiles cavaliers et de bons chevaux. Il faut, en outre, envoyer les rapports en arrière ; faire partir nombre de petites patrouilles pour lesquelles nous sommes bientôt presque épuisés en hommes. Le détachement ne doit cependant pas être trop faible, car la colonne ennemie est longue, elle se partage peut-être en deux ou trois portions, et il faut observer chacune d'elles. Les trajets à faire sont donc considérables. On ne peut remplir une pareille mission à moins de 100 chevaux, et, à cause des dispositions tactiques qu'il faut prendre, un détachement tout entier serait préférable, parce que les officiers, sous-officiers et soldats se connaissent ; mais pour observer il ne faut jamais de détachement composé de troupes de corps différents.

3. Observer une position occupée par l'ennemi.

Le problème est d'autant plus simple que l'objet à observer est dans l'immobilité, et qu'il y a certains débouchés.

On atteindrait plus promptement le but en y plaçant des postes; mais ce serait investir l'ennemi et non l'observer. La solution du problème n'est pourtant point différente; car on fait ses dispositions pour que tout ce qu'il entreprend au dehors, et pour que tout ce qui s'y passe, ne soit point empêché, mais soit connu, afin que l'autorité supérieure ne soit instruite.

475. Il convient, dans ce cas, de réunir de l'infanterie à la cavalerie : la première pour observer le terrain couvert, la seconde le terrain découvert. Les troupes se tiennent cachées dans le voisinage des routes. Les patrouilles sont toujours en mouvement, mais sans se compromettre, marchant aussi près que possible de l'endroit déterminé. On entre en communication avec les habitants du pays; on retient les voyageurs qui en viennent, on saisit les courriers qui cherchent à s'y introduire, etc. Si l'ennemi, après avoir appris notre voisinage, fait sortir des détachements pour battre la campagne et nous en chasser, nous devons faire retraite le plus promptement possible, et faire en sorte qu'il ne se trouve aucune trace de notre présence, afin que se croyant trompé, nous puissions revenir avec plus d'assurance, après son départ, et recommencer la même manœuvre avec plus de liberté.

4. Observer toute une contrée.

476. Cette mission suppose déjà une certaine indépendance dans le détachement chargé d'observer l'ennemi; par conséquent, il doit être composé de toutes armes, ou, d'après ma manière de m'exprimer, de quatre armes; infanterie, cavalerie, artillerie à pied et artillerie à cheval;

[illegible]

[illegible] moyens, chercher à [illegible] autour de nous, et ne rien [illegible] la ruse, l'adresse, l'agilité, [illegible] qui peuvent nous y faire parvenir, [illegible] à notre disposition.

[illegible] le pays autour de nous, il faut [illegible] mais observer et tenter de [illegible] avoir l'air d'y mettre trop [illegible] de ne faire aucun bruit inu- [illegible] du butin. C'est l'ardeur que les [illegible] butin qui leur fait tort, car la plu- [illegible] l'intérêt de l'armée. Si l'on [illegible] très efficaces à prendre : [illegible] partout où l'on est en force ;

[illegible] l'artillerie ? L'une vaut au [illegible] situation actuelle. (Note du Traduct.)

[illegible]

son [illegible]

[illegible]

impulsion [illegible]

[illegible]

C'est [illegible]
à la petite guerre [illegible]

5. Observer des positions isolées

481. Les observations des [illegible] quelle que soit la dénomination qu'on leur donne, [illegible] chose que leur occupation, lorsqu'on a le dessein de présenter une certaine résistance, moins pour [illegible] les forces de l'ennemi que pour l'obliger à dévoiler son but et ses projets. En outre, on occupe un point [illegible]

mais chacune en petite proportion, excepté pour la cavalerie; car dans ces occasions, il s'agit de courir beaucoup à cheval. Deux compagnies de fusiliers, 2 escadrons, 2 bouches à feu servies par l'artillerie à pied, et 2 autres servies par l'artillerie à cheval (1) forment déjà un détachement d'observation assez important. Plus fort, il deviendrait difficile à manier, et trouverait difficilement à subsister.

477. Ce cas a beaucoup d'analogie avec un corps qui occupe une position. C'est en petit ce que l'on fait alors en grand. On prend position avec le gros de l'infanterie et les bouches à feu. La cavalerie fait des excursions dans les parties ouvertes des environs, et l'infanterie dans les parties accidentées. Les routes principales doivent toujours être observées avec soin ; car c'est sur elles que les relations s'établissent. Nous devons, par tous les moyens, chercher à connaître tout ce qui se passe autour de nous, et ne rien négliger pour cela. Il n'y a que la ruse, l'adresse, l'agilité, l'argent, enfin la force qui peuvent nous y faire parvenir, et il faut que tout cela soit à notre disposition.

478. Si l'ennemi parcourt le pays autour de nous, il faut le laisser marcher à son aise ; mais observer et tenter de faire quelques prisonniers sans avoir l'air d'y mettre trop d'importance. Il est essentiel de ne faire aucun bruit inutilement, même pour faire du butin. C'est l'ardeur que les partisans ont pour le butin qui leur fait tort, car la plupart pensent plus à eux qu'à l'intérêt de l'armée. Si l'on est découvert, on a deux partis très efficaces à prendre :

1° Une offensive hardie, partout où l'on est en force ;

(1) Pourquoi ces deux sortes d'artillerie ? L'une vaut au moins l'autre, d'après l'organisation actuelle. (Note du Traduct.)

2° Exiger des otages, surtout dans la saison où l'on doit chercher un abri ; ils servent de garantie contre la trahison.

479. Il peut être quelquefois avantageux de rester établi dans un bon poste avec le gros des troupes et d'entreprendre, avec la cavalerie, une reconnaissance en avant dans l'intérieur du pays. C'est ici le cas d'avoir de l'artillerie à cheval ; les reconnaissances en reçoivent une forte impulsion.

480. Les patrouilles exigent une organisation spéciale. On ne les compose pas de moins de 20, 30, jusqu'à 40 chevaux, commandés par des officiers. On les décompose ensuite en d'autres moins considérables ; mais leurs mouvements sont soumis à un ensemble qui est du domaine de l'officier. Ces patrouilles restent souvent plusieurs nuits éloignées du gros des troupes. Lorsqu'on a l'intention d'établir celui-ci sur un autre point, on envoie de fortes patrouilles qui masquent notre mouvement de départ, en prenant à gauche quand nous allons à droite, et réciproquement. Elles font plusieurs détours et crochets, et se réunissent à nous après quelques jours d'absence. Toutes les dispositions doivent être simples et bien déterminées. C'est dans de semblables missions que l'officier employé à la petite guerre peut faire briller son talent.

5. Observer des positions isolées.

481. Les observations des positions isolées, quelle que soit la dénomination qu'on leur donne, ne peut être autre chose que leur occupation, lorsqu'on a le dessein de présenter une certaine résistance, moins pour repousser les forces de l'ennemi que pour l'obliger à dévoiler son but et ses projets. En outre, on occupe un point secondaire, d'o

l'on peut entreprendre des expéditions propres à nous éclairer, c'est là l'idée fondamentale.

482. Pour cette observation, toutes les armes doivent être bien combinées entre elles. On s'organise pour la défensive, car il s'agit ici de s'établir et de rester; mais non comme dans les cas précédents, en changeant souvent de position; cependant, il y a une exception pour le cas où l'on observe une route. Il est plus convenable, dans cette circonstance, de rester latéralement à la route pour mieux se garantir d'une surprise, et par des patrouilles fréquentes activer l'observation.

483. Au milieu de la complication de ces problèmes, il se présente deux cas bien distincts : observer un *défilé* ou un *fleuve*. Nous allons nous occuper des deux cas.

A. Observation d'un défilé.

Quel est le but que l'on se propose?

Il s'agit d'apprendre quels sont les projets de l'ennemi sur le défilé, de combien sa colonne est forte, et enfin de lui susciter au moins fréquemment des obstacles qui retarderont sa marche. Il est donc de la première urgence de s'assurer de ce défilé, et d'organiser sa défense.

Que cela ait lieu en avant ou en arrière du défilé, ce sont les circonstances qui en décident, et elles ont été expliquées en détail dans les § 225 et suivants.

484. Comme nous sommes faibles, une position en arrière sera rarement convenable. L'ennemi a plus d'hommes et de canons; il y a pour lui plus de chances de rester maître du champ de bataille. Par conséquent, il faut se placer dans l'intérieur du défilé ou en avant. Mais il faut avant tout se ménager une sûre retraite. Ici, il est nécessaire d'employer le plus efficacement possible les trois

armes, savoir utiliser le terrain de la manière la plus complète.

485. Lorsque le gros des troupes est établi de cette manière, il reste à prendre deux sortes de mesures :

1° La disposition des avant-postes (suivant les principes développés précédemment, quoique incomplétement) ;

2° La disposition des patrouilles. Ces dernières se trouvent évidemment dans le même cas que lorsqu'on occupe une position où l'on ne doit jamais sacrifier la sûreté à la commodité. Ainsi il faut toujours être sur le qui-vive, jour et nuit, et cependant ménager les troupes.

486. Si l'on est en force, par exemple, si l'on a plusieurs bataillons, 4 ou 6 escadrons, et peut-être deux demi-batteries, et si le terrain en avant du défilé est convenable, on peut y établir sa principale position, et même en prendre une autre plus loin. C'est ce qui se rencontrera lorsque plusieurs routes se réunissent en avant ou au milieu du défilé. Il s'agit ici de se séparer en deux, mais non de se morceler en petits détachements. Rien de plus facile que de détacher des troupes, et rien de plus difficile que de les rallier à propos. Aussi rien n'exige généralement des chefs intelligents et sûrs comme des troupes détachées. Il faut des hommes sur lesquels on puisse compter d'une manière absolue.

487. Le rôle le plus difficile est celui de l'artillerie, parce qu'il est toujours nouveau pour elle. L'officier de l'infanterie légère et celui de la cavalerie sont plus exercés dans ces sortes d'opérations. Le premier soin de celui de l'artillerie est de s'identifier avec sa mission, de la bien méditer, et de laisser *au parc* tout pédantisme. Il doit apprécier le mécanisme de son arme, quoiqu'il soit difficile, et se débarrasser de toute tactique purement mécanique. Dès qu'il connaît son rôle, il sait ce qui convient ou non à sa

situation, et il se trouvera bientôt en état de le remplir; en temps de guerre, les fautes viennent plus rarement de l'ignorance que du défaut de clarté, et que de la manière de juger notre situation.

488. Après une résistance qu'on aura prolongée tout le temps nécessaire pour bien reconnaître l'ennemi, on opérera la retraite. Mais on se gardera bien de se laisser jeter hors du défilé. Battre en retraite trop précipitamment et perdre ainsi l'ennemi de vue, serait faire preuve d'incapacité.

En présence d'un ennemi tiède, il est souvent difficile de conserver le fer croisé, à plus forte raison vis-à-vis d'un ennemi actif et résolu. Il peut lancer sur nous une couple de régiments de cavalerie; nous mettre en fuite et nous faire courir plusieurs milles en arrière. La nuit qui vient ensuite nous en fait perdre la trace; le jour suivant, il a disparu, et nous ressemblons à un voyageur égaré. On ne doit jamais laisser aller les choses jusque-là; on doit préalablement reconnaître les chemins par où la retraite doit s'opérer, ainsi que les positions qui s'y trouvent et qui sont susceptibles de défense. On ne doit pas non plus revenir par le droit chemin; on doit faire des détours, des crochets, induire l'ennemi en erreur. Un officier de cavalerie qui a de la résolution et en même temps de la ténacité, peut rester près de lui avec 30 ou 40 chevaux. Il se laisse chasser, mais pour revenir aussitôt sur ses pas. Il oppose à la vivacité de l'ennemi un courage infatigable; dès qu'il présume que ses rangs commencent à s'éclaircir, il prend l'offensive jusqu'à ce qu'il soit près du gros de l'ennemi, en supposant toutefois qu'il soit en contact avec le gros de os troupes. On voit que le problème est très difficile, il ne peut être soumis à la théorie; tout se résout en moyens

pratiques d'exécution, et très souvent par le bon sens à l'intelligence de chacun.

6. Observation d'un fleuve.

489. Il est reconnu généralement que la défense des fleuves doit être comptée parmi les opérations les plus difficiles. Il est vrai que cela tient la plupart du temps à l'incertitude où l'on est du point où l'ennemi entreprendra son passage. Mais ici la tactique peut venir à notre aide. Toutefois, ce problème est plus difficile qu'on ne pourrait le croire, il a besoin d'être mûrement médité.

490. Tous les points du fleuve, sur une étendue de quelques milles, ne sont pas également propres au passage. Il y en a qui le sont plus ou moins; on devra donc diriger son attention sur le point le plus favorable et le surveiller rigoureusement. Par conséquent, on doit connaître tout ce qui s'y rapporte. L'étude de la tactique nous donne cette connaissance. Lorsque des pontons sont détachés près du fleuve, il ne faut pas en conclure que l'ennemi veut effectuer son passage sur ce point, il pourrait se faire que cela ne fût qu'un masque; on doit donc observer et juger sans précipitation; car ce pourrait être aussi le point choisi. Dans ce cas, on doit employer tous les moyens possibles pour l'empêcher, ou du moins pour le rendre difficile. Par conséquent, il nous faut de l'activité, du jugement, de la force, etc.

491. Pour observer un fleuve avec vigueur, on doit faire usage des trois armes, cavalerie, artillerie à cheval, infanterie légère, moitié fusiliers, moitié chasseurs.

L'ensemble porte le caractère d'un poste occupé. Les points de passage les plus probables sont les points de station naturels. Ils sont occupés par de l'infanterie, et on

y fait des dispositions pour y placer des canons qu'on tient tout près en arrière entre deux positions, afin de les avoir sous la main quand l'ennemi s'est prononcé. C'est pour cela qu'il faut de l'artillerie à cheval et des chemins praticables. La cavalerie forme la chaîne des avant-postes et les postes permanents d'observation près des endroits où le passage peut s'effectuer. Des patrouilles rôdent tout le long du fleuve. Un poste isolé ne peut guère observer plus d'un mille d'étendue. Quatre de ces postes sont tout ce qu'on peut mettre dans un détachement entier d'occupation : on doit seulement calculer les espaces de temps; car, avant que l'armée soit instruite, et qu'elle n'arrive sur le fleuve, le passage peut être exécuté depuis longtemps.

492. Les patrouilles de cavalerie (et dans les terrains très accidentés, des patrouilles d'infanterie) sont en mouvement jour et nuit. Les chefs doivent être des hommes de jugement; les plus importantes sont conduites par des officiers. Le gros de la troupe reste sur un embranchement de route à environ un demi-mille du fleuve, toujours prêt à marcher; la cavalerie ayant ses chevaux sellés et l'artillerie les siens harnachés. C'est pour cela que ces missions sont très fatigantes. Dès que l'alarme est donnée, le gros des troupes marche vite sur l'endroit menacé, et s'oppose de toutes ses forces au passage de l'ennemi; la résistance doit se prolonger jusqu'à l'arrivée de l'armée. C'est pourquoi l'on doit choisir préalablement près du fleuve, des emplacements favorables à la défense. Comme la lutte deviendra vive et inégale, on doit tirer tout le parti possible du terrain. En pareil cas, l'infanterie, portée en croupe sur les chevaux des cavaliers, pourrait être fort utile; mais on peut y suppléer avec des dragons, quand

ils savent combattre à pied, surtout si l'infanterie se trouve déjà placée près du fleuve.

493. Si l'ennemi parvient à nous chasser des bords du fleuve et à exécuter son passage, ce qui est assez ordinaire, nous nous retirons sur les routes par où les renforts arrivent, mais toujours en combattant et en disputant le terrain pied à pied, de position en position, puisqu'il s'agit de gagner du temps. Dès que le renfort est arrivé, on reprend l'offensive; on peut espérer d'avancer jusqu'au fleuve, car on connaît le terrain.

Avertissements, rapports.

494. *Avertissements et rapports*, sont deux choses de significations différentes (1). Les premiers ne sont autre chose que des indices de ce qui a eu lieu dans un moment important. Ils se rapportent donc à des actions, à des événements déterminés pour un temps donné. Ce sont des exposés simples, et plus ils sont simples mieux ils valent.

Les rapports sont des mentions plus détaillées, plus développées, entremêlées d'opinions, de jugements ou d'avis. Par un avertissement, un général rend compte de ce qui est arrivé, et par un rapport il apprend en outre ce qui aurait pu arriver. L'officier intelligent qu'on envoie en observation doit s'entendre à bien rédiger un rapport. Il y a quelques livres spéciaux sur ce sujet.

495. Les avertissements ou rapports étant faits par écrit, leur transmission a lieu par des ordonnances de cavalerie. Lorsque la distance est longue, il est convenable d'établir des relais. Dans les cas les plus difficiles, lorsque, par exemple, les chemins ne sont pas sûrs, on emploie des hommes travestis ou tout autre moyen. Le but est de

(1) Cette distinction n'existe pas dans le service français.

les faire parvenir, non-seulement avec sûreté, mais encore avec promptitude.

496. Nulle part les avertissements ne sont plus importants que lorsqu'il s'agit d'observer un fleuve. Dès qu'on a découvert avec certitude le point que l'ennemi a choisi pour passer, on expédie trois avertissements à la fois, le premier à l'officier commandant le détachement d'observation, et qui se tient ordinairement près du gros des troupes ; le deuxième, directement au général en chef, par le chemin le plus court sans intermédiaires ; le troisième à l'officier commandant le détachement de renfort, qui est pour l'ordinaire en arrière sur l'embranchement le plus proche des routes.

On voit déjà, d'après cela, qu'aucune patrouille ne devrait être composée de moins de six hommes, parce que trois sont employés à porter les avertissements, deux à observer l'ennemi, et le troisième reste disponible ; mais on n'en est pas quitte pour un premier avertissement, un second doit suivre immédiatement. Par exemple :

1er *Avis.* « Des officiers ennemis, parmi lesquels un ap-
« partient au corps du génie, se montrent de l'autre côté
« du fleuve au point A, et paraissent chercher un passage.
« *N*..... 12 mars à 3 h. 1/2 du matin. »

2e *Avis.* « A droite et à gauche du point A, des officiers
« d'artillerie paraissent choisir l'emplacement d'une bat-
« terie. Dans ce moment, la rive opposée est occupée par
« des tirailleurs, je ne perds pas l'ennemi de vue, et je ne
« suis pas encore découvert par lui. Des pontons arrivent
« également de l'autre côté.
« *N*..... 12 mars, à 3 h. 3/4 du matin. »

3e *Avis.* « L'ennemi entreprend la construction du pont.
« *N*..... 12 mars à 5 h. du matin. »

(*La suite au prochain Numéro.*)

JOURNAL
Des Sciences Militaires.

HISTOIRE
DE LA
CAMPAGNE DE 1815,
POUR FAIRE SUITE
A L'HISTOIRE DES GUERRES DES TEMPS MODERNES,

PAR LE MAJOR DE DAMITZ
OFFICIER PRUSSIEN.

D'APRÈS LES DOCUMENS DU GÉNÉRAL GROLMAN, QUARTIER-MAITRE GÉNÉRAL DE L'ARMÉE PRUSSIENNE EN 1815.

traduite de l'allemand

PAR LÉON GRIFFON.

REVUE ET ACCOMPAGNÉE D'OBSERVATIONS

PAR UN OFFICIER GÉNÉRAL FRANÇAIS TÉMOIN OCULAIRE.

Description du champ de bataille.

(*Suite.*)

Le théâtre sur lequel allait se jouer un drame sanglant est entrecoupé par le ruisseau de Ligny et un autre venant de Wagnelé. Ces ruisseaux ont un cours profond bien encaissé; il faut des ponts pour les traverser; tels sont

les ruisseaux de Ligny et de Wagnelé. De Tongrine à Sombref, les deux bords du ruisseau de Ligny sont escarpés ; ils se dominent l'un et l'autre alternativement. Les Prussiens se trouvaient du côté de la rive qui dominait. Au-dessous de Tongrine il y avait des haies et des terres labourables. Ce point donne peu de prise à une attaque.

De ce côté, la position des Prussiens était très avantageuse. Près de Sombref, le ruisseau de Ligny forme une espèce de coude. Ses bords sont plus unis et le terrain plus libre. Les villages de Ligny et de Saint-Amand sont bâtis dans des vallons; le premier est traversé dans sa longueur par le ruisseau de Ligny qui le divise en deux parties ; au centre de chacune de ces parties se trouve une grande rue avec plusieurs de traverse. Le cimetière, entouré d'un mur bas, est situé sur la rive droite du ruisseau ; il y a un vieux château à l'extrémité supérieure du village. Le nom de Saint-Amand appartient à une commune formée de trois hameaux. On appelle proprement Saint-Amand la partie située contre Fleurus, sur la rive droite du ruisseau qui vient de Wagnelé. Saint-Amand-la-Haye est entre le précédent et Wagnelé. Saint-Amand-le-Hameau est une réunion de quelques bâtiments en avant de ces deux derniers villages, du côté où se trouvait alors l'ennemi.

Les ruisseaux de Ligny et de Wagnelé se réunissent à l'est de Saint-Amand.

Ligny et Saint-Amand pouvaient être considérés comme des points avancés de la principale position des Prussiens. Le village proprement appelé Saint-Amand n'était point favorable à la défense; ce lieu se trouvait du côté du ruisseau qui vient de Wagnelé et où était l'ennemi ; il touchait à un monticule qui l'exposait à un violent feu d'artillerie. Mais, en occupant Saint-Amand, les Français avaient le désa-

vantage de ne pouvoir déboucher de l'autre côté du ruisseau ; sur l'éminence contiguë à la position des Prussiens il était facile d'établir des batteries, et les Français faisant une sortie de Saint-Amand, s'exposaient à être pris en flanc par des troupes prussiennes débouchant de la Haye.

Au contraire, Saint-Amand-la-Haye offrait aux Prussiens les mêmes avantages que celui appelé proprement Saint-Amand, et il n'en avait pas les inconvénients. Derrière la Haye se trouve aussi un terrain avantageux pour la défensive. Le massif de bâtiments situé entre les deux Saint-Amand aurait été d'un grand secours, s'il eût été un peu plus considérable.

A Ligny, les avantages étaient égaux des deux côtés ; par delà le ruisseau de Ligny se trouvaient l'église et le château. Quant à la prise du château, elle n'a eu aucune influence sur la perte de la bataille, car les Prussiens ne l'ont cédé que bien tard dans la soirée ; seulement la prise de ce château peut avoir entraîné celle de l'église. Ajoutons encore que les deux villages renferment des massifs de bâtiments pour la plupart favorisant beaucoup les combats de rues et de maison à maison.

A partir des villages de Ligny et de Saint-Amand, le terrain s'élève d'un côté contre la ligne de hauteur de Bry, de Sombref, et de l'autre contre Fleurus. Aucun de ces points n'est favorisé plus que l'autre par des sinuosités, des ravins, etc.

On a dit que du côté de Fleurus le terrain prédomine tellement qu'on découvrait toute la position des Prussiens. C'est une fausseté ; la ligne de hauteur est parfaitement égale des deux côtés. L'assertion de Napoléon, souvent répétée : « Les Prussiens n'ont plus de réserve, ils sont battus, » ne prouve pas que l'Empereur ait pu voir la position prussienne. C'es

à 7 heures du soir qu'il s'est ainsi exprimé. Il est possible que dans ce moment il ait remarqué sur la hauteur de Ligny qu'il n'y avait plus de troupes derrière le village ; c'est ce qui l'a engagé à dire ce que nous venons de rappeler. Avant le soir, ces paroles de Napoléon n'auraient eu aucun sens. D'ailleurs, les blés qui étaient très haut empêchaient de voir et contrariaient les mouvements des troupes.

De ce côté-ci, dans la position principale des Prussiens, se trouvaient la ferme de Bussy et les moulins à vent qui en dépendent : ils étaient situés au point le plus élevé du champ de bataille. Le village de Bry était un peu plus bas. Ces deux points furent mis en état de défense ; mais, comme on se décida à accepter la bataille peu de temps avant l'attaque, on ne donna à ces moyens de défense ni la régularité ni l'étendue dont ils étaient susceptibles. Seulement on fortifia à la hâte le vieux château de Ligny, point le plus important du village. On fit aussi des préparatifs pour la défense du cimetière. A Saint-Amand, on poussa les travaux avec moins de vigueur, la localité n'étant point, pour cela, favorable.

Force des armées prussienne et française.

Les trois corps d'armée prussiens rassemblés sur les hauteurs entre Bry et Sombref, le 16 juin vers midi, avaient un effectif de 82,000 hommes. On avait laissé en observation sur les deux rives de la Meuse quelques bataillons et quelques escadrons. Pendant la bataille ces détachements étaient en marche pour rejoindre leur corps.

Il était 11 heures lorsqu'on vit l'armée française s'avancer du bois de Fleurus sur les hauteurs en face. Elle marchait sur deux colonnes, l'une sur la chaussée, et l'autre à côté sur la droite. La division Girard du deuxième corps joignit l'aile gauche ; le 1er régiment de hussards, qui, la veille, avait été détaché sous les ordres du général Clary, rejoignit sa division. Les colonnes qui étaient en avant étaient formées par les troisième et quatrième corps d'armée, ainsi que par la division Girard ; à la droite de ces colonnes marchaient les premier et deuxième corps de cavalerie. Venaient en deuxième ligne le sixième corps, la garde impériale et les cuirassiers de Milhaud. Ces troupes excédaient le nombre de 80,000 hommes. Les forces de Napoléon égalaient donc celles des Prussiens.

Coopération du maréchal Ney à la bataille.

Dès le 16 au matin, Napoléon avait donné l'ordre au maréchal Ney de réunir ses troupes et d'occuper Quatre-Bras. Mais cet ordre de l'empereur ne fut pas exécuté avec la ponctualité convenable. Vers 1 heure, le maréchal Ney, croyant que son premier corps campé derrière Gosselies était arrivé sur la hauteur de Frasne, fit mettre son deuxième corps en mouvement.

Napoléon croyait probablement avoir donné à son aile gauche tous les ordres nécessaires ; car il soutint plus tard avoir fait les dispositions suivantes : le maréchal Ney devait s'avancer de suite au-delà de Quatre-Bras. Après s'y être solidement établi, il avait l'ordre de détacher sur la route de Quatre-Bras à Namur une colonne de 8,000 hom-

mes d'infanterie, avec la division de cavalerie de Lefebvre-Desnouettes, et 28 pièces de canon. Cette colonne devait quitter la chaussée vers Marbais, et attaquer les hauteurs de Bry sur les derrières de l'ennemi. Napoléon ajoute que son maréchal avait reçu cet ordre à onze heures et demie; par conséquent, d'après l'Empereur, la colonne qu'il fallait détacher sur les derrières de l'armée prussienne devait être arrivée à Marbais avant deux heures.

Mais ce récit ne s'accorde point avec les ordres réellement donnés à Ney, et qui depuis ont été connus. Cette faute doit être attribuée à Napoléon lui seul; son plan a été plutôt mal conçu que mal exécuté. Postérieurement, le maréchal Ney remplit à l'instant les instructions qui, plus tard, lui furent données.

L'avant-garde de l'armée française, qui s'avançait contre Fleurus, avait déjà repoussé à 10 h. et demie les postes de cavalerie prussienne. Entre 11 h. et midi, les troupes légères de l'ennemi occupaient Fleurus. La cavalerie prussienne qui se retirait essuya le feu de la cavalerie française.

Dans ce moment, Napoléon se trouvait sur la hauteur de Fleurus, et reconnaissait la position des Prussiens. Il donna, dit-on, lui-même le résultat de ses observations, en disant que la ligne de bataille du feld-maréchal Blücher était perpendiculaire sur la chaussée de Namur à Quatre-Bras, et dans la direction de Sombref à Gosselies.

Le point de Quatre-Bras se trouvait donc derrière le centre de cette ligne. Napoléon conclut que l'armée prussienne ne s'attendait pas à être attaquée ce jour-là; bien mieux, qu'elle espérait avoir le temps de se réunir aux Anglais. Cependant, l'Empereur était un général trop habile pour se former de telles idées et juger ainsi son adversaire. Il est plus probable qu'il lui est échappé ces mots rapportés

par des témoins auriculaires. « Le vieux renard ne débusque pas. » En parlant ainsi, il a plutôt rendu justice à son ennemi qu'il ne l'a fait en le jugeant d'après sa ligne de bataille.

Cependant l'armée française continuait ses mouvements au delà de Fleurus. Les colonnes de cavalerie du maréchal Grouchy se montraient sur la gauche ; un régiment fut détaché pour reconnaître la position de la cavalerie prussienne. Le lieutenant-colonel de Lützow le chargea à la tête du 6e de hulans, et le repoussa.

La cavalerie du général de Rœder placée vers Fleurus se retire de l'autre côté du ruisseau de Ligny.

La cavalerie du premier corps d'armée avait été laissée en avant de la position des Prussiens pour observer l'ennemi. Le général de Rœder qui la commandait avait fait placer en réserve, dans un fond derrière la Tombe de Ligny, 3 régiments aux ordres du général de Treskow. La Tombe était défendue par deux pièces de 12, appartenant à la batterie n° 2. Le général de Rœder, voyant se déployer toutes les forces ennemies et l'approche de ses masses, fit sonner la retraite. Le 6e de hulans et les dragons de Brandebourg couvrirent cette retraite avec deux pièces d'artillerie à cheval.

Le général de Rœder fit passer le défilé de Ligny au gros de la cavalerie et à l'artillerie, qui avaient reçu l'ordre de se poster entre Ligny et Sombref. Il resta lui-même vers la Tombe de Ligny avec les deux régiments qui couvraient la

retraite jusqu'à ce qu'on lui eût commandé de se retirer également. Ainsi toute la cavalerie du premier corps fut réunie entre Ligny et Sombref.

Le feld-maréchal Blücher observait, de la hauteur de Bussy, les mouvements de l'ennemi. Il pensait que Napoléon s'avancerait vers la pointe de Saint-Amand et qu'il ferait tourner ses colonnes à gauche pour gagner la Voie-Romaine. La direction qu'il avait d'abord prise semblait appuyer cette opinion. Mais l'Empereur attaqua l'aile droite des Prussiens pour les empêcher de se réunir aux Anglais.

Si Napoléon se fût dirigé sur la Voie-Romaine, son attaque eût été funeste à l'armée prussienne, et il se serait réuni facilement à son maréchal détaché vers Quatre-Bras. Tout à coup les colonnes françaises changèrent de direction. Sur les deux heures, un corps seul marcha contre Saint-Amand; un autre tourna à droite contre Ligny ; des colonnes de cavalerie de l'aile droite extrême s'avancèrent vers Tongrine; on n'aperçut ces dernières colonnes qu'un peu plus tard.

Les troupes prussiennes se déploient selon la direction d'attaque de l'ennemi.

Dès qu'il fut certain que l'ennemi attaquerait Saint-Amand, on envoya derrière le village la première brigade. Le général de Steinmetz se plaça de manière à pouvoir, dans dix minutes, secourir les bataillons qui occupaient le village.

L'ennemi se disposant à étendre son attaque, le feld-maréchal Blücher fit dresser ses batteries en conséquence. Le général d'artillerie Holzendorf veilla lui-même à l'exécution

de cet ordre. Les 3 batteries de grosse artillerie du premier corps furent établies entre Ligny et Saint-Amand. On laissa à la première brigade sa batterie. Plus tard, lorsqu'on fut sûr de la direction du quatrième corps d'armée français, la batterie de la troisième brigade fut placée à la droite de Ligny, auprès d'une carrière; celle de la quatrième brigade fut établie sur la gauche, de ce côté-ci du ruisseau de Ligny. La batterie de la deuxième brigade, celles à pied nº 1 et à cheval nº 10 restèrent en réserve. Les deux autres batteries à cheval de ce corps étaient employées : l'une était avec la cavalerie du général de Roeder, et l'autre se trouvait détachée avec le 1er régiment de hussards de Silésie qui était en observation sur le flanc droit de l'armée.

Le feld-maréchal fit renforcer par 4 bataillons les deux qui occupaient Ligny. Ainsi, l'on avait disposé de toute la quatrième brigade; il ne restait donc plus du premier corps que la deuxième brigade vers le moulin de Bussy, et 6 bataillons de la troisième en réserve derrière Ligny. Le régiment de cavalerie de landwehr westphalienne se tint derrière la deuxième brigade, et la cavalerie du premier corps dans un fond entre Ligny et Sombref.

Lorsque l'attaque contre Saint-Amand et Ligny eut commencé et qu'on ne put plus s'attendre à un mouvement sur la droite, le troisième corps prussien sortit vers les 2 heures et demie de sa position en colonnes sur les deux chaussées. La neuvième brigade, avec la batterie nº 18, occupa le spacieux village de Sombref. La onzième brigade se plaça sur la hauteur en avant de Point-du-Jour; la batterie de 12 nº 7 commandait la chaussée du côté de Fleurus. La dixième brigade, soutenue par deux batteries, se posta sur le monticule au pied duquel se trouvent les villages de Tongrine, Tongrinelle, Boignée, Saint-Martin et Balatre. La réserve

se formait de la douzième brigade, d'une batterie à cheval qui restait de l'artillerie de réserve, et de la cavalerie de réserve également.

On sait que le 1er régiment de hussards de Silésie et une batterie à cheval avaient été détachés vers l'aile droite. La brigade de cavalerie Schulenburg les soutenait. Les hussards nous firent parvenir continuellement la nouvelle qu'aucun ennemi ne paraissait dans la direction de notre aile droite. Cela prouve avec quelle régularité les Prussiens avaient réparti leurs forces dans toutes les directions. Pendant la bataille, ces mêmes hussards éclairèrent aussi notre flanc droit à une distance éloignée; vers la fin seulement, ils se rapprochèrent de l'aile droite.

Tandis que l'artillerie prussienne se faisait entendre, Napoléon avait commandé l'attaque. A 2 heures, un peu avant le commencement de la bataille, il avait envoyé un second ordre au maréchal Ney pour lui dire de se mettre en communication avec lui, et que Grouchy attaquerait les Prussiens à 2 heures et demie. Cet ordre enjoignait à Ney de continuer à balayer tout ce qu'il rencontrerait sur son passage; il devait ensuite se porter du côté de l'armée de Napoléon, et achever la déroute des Prussiens. Mais, lorsque Ney reçut cet ordre, il avait à soutenir un combat meurtrier contre les Anglais. J'en parlerai plus tard.

État de la bataille de 2 heures 1/2 à 5 heures.

(Voy. le plan n° 1.)

Vers 2 heures et demie (1), Vandamme, en marche sur les

(1) Le plan fait voir la position des deux armées de 5 à 7 heures. On suppléera facilement au reste par la description que j'en donne.

champs de Fleurus, qui furent tant de fois arrosés de sang, s'avança contre Saint-Amand : il se trouvait à la tête du troisième corps, de la division Girard du deuxième et d'une division de cavalerie. Le général Vandamme fut reçu par le feu des batteries prussiennes.

Le quatrième corps d'armée français, sous les ordres du général Gérard, suivit le long de la chaussée, et se rangea un peu plus tard en face du village de Ligny. Les deux corps de cavalerie de Pajol et d'Excelmans, avec la division de cavalerie Morin du quatrième corps, se placèrent vis-à-vis le troisième corps d'armée prussien, le front entre Tongrenelle et Balafre ; cette cavalerie formait une espèce de crochet à l'extrémité de l'aile droite du quatrième corps français. Mais, avant qu'on se fût établi dans cette position en combattant, la lutte la plus vive s'éleva pour la possession de Saint-Amand. Le 29e régiment d'infanterie prussienne, qui occupait ce village, fut attaqué par des forces supérieures ; c'était la division ennemie Laloi, formée sur trois colonnes d'où s'élançaient des nuées de tirailleurs.

Après une vive résistance, les 3 bataillons prussiens dûrent céder au nombre ; ils furent chassés du village. Le général de Steinmetz, placé avec la première brigade pour les soutenir, fit avancer les tirailleurs des 12e et 24e régiments d'infanterie. Cette manœuvre ne suffisant pas, et l'ennemi faisant mine de déboucher du village, le colonel Hoffmann conduisit à sa rencontre les 12e et 24e régiments. La batterie à pied no 7, appartenant à cette brigade, tira à mitraille sur les Français qui se montraient à la sortie du village. Les régiments prussiens s'avancèrent de pied ferme ; tandis que les deux braves bataillons du 12e régiment refoulaient l'ennemi dans Saint-Amand, les deux bataillons du 24e, ayant

fait une conversion à gauche, s'étaient emparés de la partie ouest du village.

Cependant l'ennemi, soutenu par des troupes fraîches, revint à la charge : le combat fut vif et très meurtrier. La première brigade opposa une résistance égale à la rage des assaillants. Le village était en feu; les Prussiens ne plièrent que devant des forces supérieures qui arrivaient sur ce point. Le général de Steinmetz fit avancer les 2 bataillons qui lui restaient; mais avec ce renfort il ne put rétablir le combat que pour un instant. Le général Vandamme renforça son aile gauche de la division Girard qu'il avait gardée en réserve.

Le feld-maréchal Blücher, voyant que l'ennemi attaquait Saint-Amand avec tout un corps d'armée, résolut, de son côté, d'employer à la défense du village une masse plus considérable de troupes. Le feld-maréchal sentit l'importance de déployer son aile droite avant que l'ennemi eût déployé sa gauche.

Le général de Steinmetz reçut l'ordre de tenir ferme jusqu'à l'arrivée de la deuxième brigade destinée à la relever. Dans le même moment, le général de Jürgas fut chargé de s'avancer vers Wagnelé avec la cinquième brigade et la cavalerie du deuxième corps d'armée. Le dessein du feld-maréchal était de s'assurer du débouché de Wagnelé pour prendre ensuite l'offensive contre le flanc gauche de l'ennemi.

Tandis que ces ordres du prince Blücher s'exécutaient, le général de Seinmetz, avec tous les bataillons de sa brigade et le 29e régiment, avait attaqué de nouveau Saint-Amand. Les Prussiens repoussèrent l'ennemi à la baïonnette, mais ils échouèrent contre le cimetière qui était ceint de murailles; et ils ne songèrent plus qu'à défendre

la seule partie du village qui fût en leur pouvoir. Néanmoins, ces avantages ne furent pas de longue durée. Les Français arrivèrent avec des troupes fraîches; la division Girard, gagnant par un mouvement vers la-Haie le flanc droit des Prussiens, les repoussa à la baïonnette.

Cependant le lieutenant-général de Pirch venait au secours de ses compagnons d'armes avec la deuxième brigade. Ce général reçut l'ordre d'établir sa batterie près des carrières à la droite de Ligny pour appuyer celle de la troisième brigade. Le 1er régiment de cavalerie de landwehr westphalienne, ajouté à la brigade Pirch, se porta derrière le moulin de Bussy. Les 8 bataillons de cette brigade, formés en colonnes d'attaque et sur deux lignes, s'avancèrent contre la pointe de Saint-Amand-la-Haie pour dégager la première brigade. Mais la division ennemie Girard, qui s'était emparée du hameau de la-Haie, fit un feu très nourri sur nos troupes; cependant la force de la résistance arrêta les assaillants.

On voulut déloger l'ennemi du corps de bâtiments situé entre les deux villages; le général de Pirch avait fait avancer le premier bataillon du 6e régiment qui était en seconde ligne; mais il fut de toute impossibilité d'enlever ce corps de bâtiments ceint de murailles. Il fallut donc une seconde fois abandonner Saint-Amand-la-Haie pour rassembler les troupes et se préparer à une attaque. Dans cet opiniâtre combat, le général français Girard fut mortellement blessé.

En ce moment, le général de Jürgas arrivait au combat; les affaires devaient d'autant mieux changer de face, que les Prussiens tombaient sur l'aile gauche extrême des Français et pouvaient gagner leurs flancs et leurs derrières. Les mouvements du général de Jürgas avaient été ainsi concertés : la cinquième brigade, sous les ordres du général Tippeskirch, ayant à sa droite la Voie-Romaine, s'avança contre

Wagnelé, dans le dessein de traverser ce village et de gagner, par une conversion à gauche, le flanc gauche de l'ennemi. La brigade de cavalerie de Thümen galopait sur la droite autour de Wagnelé pour couvrir ce mouvement. Les brigades de cavalerie Sohr et Schulenburg se tenaient en réserve entre Saint-Amand-la-Haie et Wagnelé.

Le feld-maréchal Blücher, voyant ces mouvements terminés, se rendit lui-même à l'aile droite pour faire exécuter ses ordres. La présence du feld-maréchal remplissait toujours les troupes d'enthousiasme. Lors donc qu'il eut commandé au général de Pirch II d'avancer, la marche de la deuxième brigade fut d'un effet terrible. L'ennemi fut entièrement repoussé jusqu'à l'extrémité du village de la-Haye, et derrière les broussailles. Le 28e régiment s'empara du corps de bâtiments situé entre les deux Saint-Amand ; le 1er régiment d'infanterie de la Prusse occidentale poursuivit à la baïonnette les Français jusqu'en dehors du village. Les officiers eurent de la peine à modérer le courage de leurs soldats qui voulaient se précipiter sur la réserve de l'ennemi.

Il est fâcheux que cette attaque hardie n'ait pas été appuyée convenablement par la cinquième brigade en-delà de Wagnelé ; la cavalerie qui s'y trouvait n'a pas su profiter de l'avantage qu'on venait d'obtenir, car le troisième corps d'armée français eût été complétement battu. Le 25e régiment était en première ligne dans l'ordre de bataille de la cinquième brigade qui débouchait de Wagnelé. C'est en colonnes qu'on traversa le village. Le deuxième bataillon qui marchait en tête ayant essuyé le feu des tirailleurs ennemis cachés derrière Wagnelé, dans des blés élevés, rompit ses rangs ; mais toutefois il parvint à se reformer. Quand le premier bataillon se déploya, son aile gauche masqua la

droite du deuxième bataillon, et il fallut une seconde manœuvre pour les séparer. Cet accident fut bientôt suivi d'un autre : dans l'intervalle, les bataillons ennemis s'avancèrent, repoussèrent les tirailleurs et les jetèrent sur le régiment en grande partie formé de conscrits. Les officiers firent leur possible pour ranimer le courage de leurs soldats. Peine inutile. Ces bataillons furent culbutés et dispersés ; on ne put les reconduire au feu que par faibles détachements. Le bataillon de fusiliers eut à peu près le même sort. Dans un champ de blés élevés, il reçut une décharge générale qui fit tomber les trois plus anciens officiers. Les rangs se rompirent, et, quoique le feu de l'ennemi se fût ralenti, il fallut se décider à la retraite. Il en arriva autant aux deux bataillons de landwehr. Ils essuyèrent à l'improviste des feux de bataillon. Le chef de ce régiment, le major de Rœbel et le commandant du premier bataillon furent blessés grièvement.

Ces troupes se rassemblèrent sous la protection du 1er régiment d'infanterie de Poméranie qui venait de sortir de la position où il était en réserve. Après avoir été rejoint par son bataillon de fusiliers de l'aile droite, il se jeta courageusement au-devant de l'ennemi ; aidé de la batterie n° 10, il l'empêcha d'aller plus loin, et donna au bataillon le temps de se reformer derrière Wagnelé. Plus tard, une colonne d'infanterie française s'avança contre l'aile gauche du régiment de Poméranie et le força de battre en retraite jusqu'à l'entrée du village de Wagnelé.

Le général de Jürgas fit remettre les troupes sur les rangs pour recommencer l'attaque. La brigade Pirch II, à cause des revers éprouvés par son aile droite, fut obligée de renoncer à reprendre l'offensive et de se borner à occuper la Haye. Le 1er régiment d'infanterie de la Prusse occiden-

tale tint toute l'étendue du village, et se montra décidé à le défendre. Le 2e régiment de landwehr de Westphalie se plaça en deuxième ligne comme réserve. Le 28e régiment d'infanterie occupa le groupe de bâtiments situé entre les deux Saint-Amand.

Comme on ne pouvait garder long-temps, au-delà du ruisseau de Wagnelé, le village proprement dit de Saint-Amand, le feld-maréchal fit protéger par de l'artillerie le terrain qui se trouvait derrière ce village du côté de la-Haye. La brigade Steinmetz qui, dans un court mais meurtrier combat, avait fait la perte considérable de 46 officiers, et de 2,300 hommes, se rendit en qualité de réserve à côté de Bry. La batterie n° 7, qui avait une pièce démontée, revint pour refaire ses munitions.

Les deux bataillons du 29e régiment, et un de landwehr westphalienne, reçurent l'ordre de rejoindre leur brigade derrière Ligny. La brigade de cavalerie du major-général de Treskow servit à couvrir les batteries établies contre Saint-Amand.

Tandis que l'on mettait ces ordres à exécution, et que l'attention se portait sur le combat de la-Haye, la batterie de 12, n° 6, qui se trouvait un peu isolée, fut à l'improviste prise en flanc par des cavaliers ennemis, qui portaient l'uniforme de l'artillerie légère de la garde. Probablement ils s'attendaient à faire une bonne capture ; mais les artilleurs se défendirent avec leur écouvillon, repoussèrent l'ennemi, et assommèrent le chef.

Napoléon n'était point content de son aile gauche vers Saint-Amand. Le général Vandamme perdait du temps et des hommes, sans obtenir de résultat. Peut-être, dans cet instant, l'Empereur sentait-il combien le détachement du maréchal Ney lui était préjudiciable ; car Ney était trop éloigné pour avoir

de l'influence sur le sort de la bataille. Puisqu'il est encore question du maréchal Ney, je dirai que l'ensemble de ses instructions n'est pas très clair. Dans les circonstances d'alors, il ne lui était pas possible de remplir un double but, savoir : de contenir les Anglais, et d'attaquer les Prussiens sur le flanc et les derrières.

Napoléon qui, peut-être, avait déjà trop compté sur la fortune, voulut essayer de l'enchaîner. A trois heures un quart, il envoya au maréchal Ney un ordre signé Soult, et qui lui fut remis par le colonel Forbin-Janson. — Cet ordre doit être considéré comme une pièce authentique, c'est pourquoi je le donne ici (1). Le colonel remit donc au maréchal cet ordre qui lui commandait de marcher contre le flanc droit et les derrières des Prussiens ; mais le maréchal ne l'ayant reçu qu'à six heures, il ne lui était plus possible de l'exécuter.

(1) M. le Maréchal,

« Je vous ai écrit il y a une heure que l'Empereur ferait attaquer l'ennemi à 2 heures 1/2 dans la position qu'il a prise entre Saint-Amand et Bry. En ce moment, l'engagement est très prononcé. S. M. me charge de vous dire que vous devez manœuvrer sur-le-champ de manière à envelopper la droite de l'ennemi et tomber à bras raccourcis sur ses derrières. Cette armée est perdue si vous agissez vigoureusement ; *le sort de la France est dans vos mains*. Ainsi, n'hésitez pas un instant pour faire le mouvement que l'Empereur vous ordonne, et dirigez-vous sur les hauteurs de Bry et de Saint-Amand, pour concourir à une victoire peut-être décisive.

» L'ennemi est pris en flagrant délit, au moment où il cherche à se réunir aux Anglais. »

Tandis qu'à l'aile droite on luttait pour la possession de Saint-Amand, on se battait au centre avec une force et une exaspération égales. Comme nous l'avons déjà vu, le village de Ligny fut d'abord occupé par deux, ensuite par quatre. bataillons de la quatrième brigade. Le 19e régiment formait l'aile droite, et le quatrième de Westphalie l'aile gauche. Deux compagnies du 19e régiment furent chargées de la défense du vieux château. Les haies et les fossés furent garnis de tirailleurs, et les troupes de réserve furent placées dans les principales rues. Des détachements gardèrent soigneusement l'entrée du village du côté de l'ennemi. Des barricades furent élevées çà et là, autant que le temps l'avait permis.

Ligny fut attaqué un peu plus tard que Saint-Amand. Lorsque le quatrième corps français fut arrivé en face de ce dernier village, il se forma sur 3 colonnes précédées par des tirailleurs. La première colonne attaqua le village à l'est, la deuxième s'avança un peu plus tard contre le centre, et la troisième se dirigea à l'ouest contre le vieux château. Ces colonnes essuyèrent de près un feu bien nourri qui les fit reculer. Deux autres assauts n'eurent pas plus de succès. L'ennemi ouvrit alors un feu d'artillerie très vif, auquel il fut répondu avec la même force. Les batteries prussiennes se trouvaient dans une position très avantageuse, à la droite et à la gauche de Ligny; plus tard elles furent augmentées par la batterie de la deuxième brigade et une autre à cheval. Il est certain que les 16 pièces sur la droite de Ligny contribuèrent beaucoup à la défense du vieux château, et firent perdre beaucoup de monde à l'ennemi. Les batteries établies à la gauche du village ont également rendu de grands services. Le feu de l'artillerie, étant concentré dans un espace aussi étroit, ne pouvait manquer de causer des ravages.

L'ennemi se prépara à de nouvelles attaques, et les Prussiens firent avancer les deux bataillons qu'ils avaient encore en réserve. Les colonnes françaises se portèrent surtout contre l'aile gauche et l'église située au centre. L'ennemi renforça par des bataillons entiers sa ligne de tirailleurs qui l'emportait de beaucoup sur la nôtre. Cachés dans les blés qui étaient alors très hauts, les Français s'approchèrent sans être vus, et se rendirent ainsi maîtres des haies et des jardins. On en vint à une mêlée. Les Prussiens, accablés par le nombre et pris en flanc, furent forcés de plier. Les bataillons, un peu déconcertés, se rallièrent aussitôt à la voix de leurs chefs, et attaquèrent l'ennemi avec une nouvelle furie. Celui-ci, surpris à son tour, et ne pouvant encore être appuyé par des troupes fraîches, fut culbuté et obligé de nous abandonner deux pièces. Plusieurs points du village étaient en feu, y compris le vieux château.

Le général de Jagow sentit la nécessité d'employer une plus grande masse de troupes contre un ennemi supérieur en nombre, la quatrième brigade surtout ayant essuyé des pertes considérables. Le feld-maréchal, sur le rapport qui lui fut fait, décida que les troisième et quatrième brigades réunies continueraient le combat. Au même instant la deuxième brigade dut s'avancer contre Saint-Amand la-Haye. Le général de Jagow laissa en réserve, sur la droite de Ligny, les deux bataillons de fusiliers des 7e et 29e régiments, pour couvrir les batteries à pied nos 3 et 8. Avec les quatre autres bataillons, il marcha contre Ligny, ceux qui avaient été détachés contre Saint-Amand n'étant pas encore de retour. Les deux compagnies de tireurs silésiens défendirent le vieux château, et, par leur feu bien dirigé, causèrent une perte sensible à l'ennemi. Les deux bataillons de mousquetaires du 2e régiment de la Prusse occidentale, formés en colonnes, péné-

trèrent dans le village du côté de l'ennemi. Plusieurs bataillons français marchèrent à leur rencontre en colonnes serrées. Les deux partis firent une halte et restèrent formés en colonnes, les Prussiens parce qu'ils se trouvaient dans le défilé, et les Français pour se déployer. On en vint à un combat de mousqueterie très rapproché et qui coûta beaucoup de monde. D'autres bataillons s'avançant dans le village, il se répandit parmi eux le bruit que les Français occupaient le cimetière. Aussitôt on tira de ce côté un grand nombre de coups de fusils. Ce feu, dans le centre du village, alarma ceux qui combattaient à la sortie, et les Français amenant de l'artillerie, les deux bataillons de mousquetaires reculèrent. L'ennemi les suivit pied à pied et les pressa vivement. Deux tirailleurs français voulurent s'emparer du drapeau du deuxième bataillon ; mais le porte-enseigne, aujourd'hui capitaine Schulze, et deux mousquetaires le défendirent vaillamment et le sauvèrent. Les deux tirailleurs ennemis payèrent de leur vie cette témérité.

Cependant le général de Jagow amena au combat les bataillons de fusiliers laissés en réserve. En même temps, le régiment de dragons de Brandebourg fut chargé de couvrir les batteries à la droite du village. Ce régiment montra une fermeté héroïque dans une position où il perdit beaucoup d'hommes et de chevaux. Les Français avaient déjà passé le ruisseau de Ligny, et menaçaient de s'établir d'une manière solide dans la partie du village de ce côté-ci ; leurs progrès furent non-seulement arrêtés par le général de Jagow, mais encore on leur reprit les avantages qu'ils avaient obtenus.

A Ligny, où les Français attaquaient continuellement notre aile gauche, deux batteries prussiennes semaient la mort dans leurs rangs, et l'avantage était de notre côté.

A l'aile droite, on tenait toujours le vieux château et le massif de bâtiments, quoiqu'ils fussent en feu. Là encore l'artillerie fut d'un puissant secours. Dans les rues du village on se battait à la baionnette et à coup de crosses de fusil Ces hommes s'égorgeaient comme s'ils eussent été animés par une haine personnelle. Il semblait que chacun d'eux eût trouvé dans celui qui lui faisait face un ennemi mortel, et qu'il se réjouissait d'avoir trouvé l'occasion de se venger. Il n'y avait pas de grâce, et personne ne la demandait. La lutte se prolongeait avec autant de rage au centre, et tous les efforts du général Gérard étaient inutiles. Napoléon n'obtenait donc pas plus de succès là qu'ailleurs.

Vers quatre heures seulement, le combat s'étendit à l'aile gauche des Prussiens. Les deux escadrons de la neuvième brigade marchant en avant sur la chaussée de Fleurus avaient déjà été repoussés sur les deux heures. La cavalerie ennemie, avait marché contre la position prussienne; mais les colonnes d'infanterie française ne s'étaient avancées que vers les quatre heures sur les territoires de Tongrine, Tongrinelle et Boignée. A l'aile gauche, le feld-maréchal Blücher avait voulu confier la défense du terrain à 2 brigades seulement, qui devaient autant que possible rester unies.

Nous avons dit en passant de quelle manière le général de Thielemann déploya ses forces; mais il est bon d'y revenir. Le bataillon de fusiliers du régiment du roi appartenant à la neuvième brigade fut désigné pour occuper Mont-Potriaux.

La batterie de la brigade était placée avantageusement en avant de ce village. La 11e brigade et la batterie de 12, n° 7, étaient postées sur le territoire qui se trouvait à la droite et à la gauche de la chaussée; elle envoya dans la plaine le 3e bataillon du 2e régiment de landwehr de la

Courmarche. La 10e brigade avec la batterie n° 35 s'appuya, ainsi que l'aile droite, sur Tongrine; elle avait en première ligne les 2 bataillons de mousquetaires du 27e régiment, et un bataillon de landwehr de la Courmarche; un bataillon du 2e régiment de landwehr de la même province se tint en seconde ligne Le 1er bataillon de ce régiment se posta dans les maisons situées de ce côté-ci des villages de Boignée et Balatre. Le bataillon de fusiliers du 27e régiment occupa Tongrine et le château de Tongrinelle. Les batteries à pied n° 35 et à cheval n° 18 s'établirent d'abord sur la hauteur de Tongrine, et plus tard en avant de Tongrinelle. Cette position était trop vaste, et quand il fallut soutenir cette ligne, on vit qu'elle se rompait de plus en plus.

Il ne resta plus en réserve vers le moulin à vent de Point-du-Jour que la 12e brigade, la batterie à cheval n° 20 et une brigade de cavalerie de réserve. Sur l'ordre du feld-maréchal, la brigade de cavalerie Marwitz s'était rendue à l'aile droite et avait été placée sous le commandement du général de Jürgas. On avait détaché en observation à Onoz un escadron du 7e de hulans.

Du côté de l'ennemi, le 3e corps d'armée ne montrait pas de vigueur. On se disputait avec des succès variés la possession du village de Boignée et de quelques maisons de celui de Tongrine. A supposer que les Français eussent eu le dessus sur ce point, cela ne leur eût pas servi à grand'chose; on était toujours à même de les repousser avec la réserve.

C'est ainsi que le combat s'était prolongé sur toute la ligne jusqu'à cinq heures du soir. Napoléon avait déjà employé les réserves de ses troisième et quatrième corps; les avantages qu'il avait obtenus étaient loin de balancer les sacrifices qu'il avait faits.

État de la bataille de 5 à 7 heures.

On dit que dans cet instant Napoléon reçut des nouvelles du maréchal Ney· celui-ci lui faisait savoir que la lutte qu'il avait à soutenir contre les Anglais ne lui permettait pas de lui donner du secours. Ce rapport a eu de l'influence sur les événements. Napoléon, en continuant à combattre autour de Saint-Amand et de Ligny, soutient avoir voulu seulement gagner du temps jusqu'à l'arrivée du maréchal Ney. Mais, ne pouvant plus compter sur l'appui du maréchal, il dit que le moment était venu de dresser un nouveau plan; au lieu d'attaquer Saint-Amand, il était devenu nécessaire de frapper le grand coup contre le centre des Prussiens à Ligny. Napoléon réussit, ou du moins il gagna la bataille, quoique sa victoire n'ait pas eu les résultats qu'il en attendait.

La garde impériale, déjà arrivée sur les hauteurs de Saint-Amand, reçut l'ordre de marcher contre Ligny; elle fit taire son artillerie pour ne pas attirer sur elle le feu de l'ennemi et éprouver des pertes inutiles. Napoléon lui-même se mit à la tête des grenadiers. Ce mouvement fut appuyé par toute la cavalerie de la garde.

Dans ce moment (six heures du soir) où Napoléon voulait frapper d'une manière terrible un coup décisif, Vandamme lui annonça qu'une colonne ennemie forte d'environ 20,000 hommes menaçait l'aile gauche. Cette colonne débouchait d'un bois à une lieue de distance. Ce rapport engagea

Napoléon à différer son attaque et à se prémunir contre cet événement à peu près inexplicable. Il fallait faire des dispositions qui exigeaient du temps. Il était nécessaire de se procurer sur cette colonne des nouvelles plus précises ; on perdit par là l'avantage de la surprise.

Vers les cinq heures, le feld-maréchal était revenu de Saint-Amand sur la hauteur de Bussy. La bataille se balançait sur tous les points. Les 6e, 7e et 8e brigades étaient encore en réserve ainsi que l'artillerie du 2e corps. Le prince Blücher croyait aussi pouvoir compter sur deux brigades du 3e corps. On n'avait pas lieu d'être mécontent de la marche que prenait la bataille; on voyait avec plaisir la lutte opiniâtre se prolonger pour la possession des villages ; tout cela était conforme au but qu'on se proposait. On espérait pouvoir prendre l'offensive à l'arrivée des Anglais, ou du moins ne point perdre de terrain jusqu'à la nuit.

Les brigades du 1er corps, la 5e brigade et la cavalerie de réserve du 2e corps étant employées, le feld-maréchal fit prendre à la 6e brigade la position de la 2e, vers le moulin de Bussy. La 7e brigade remplaça la 5e à l'endroit où la Voie-Romaine se réunit à la chaussée. La 8e brigade resta à côté de Sombref, et reçut l'ordre de suivre la 6e. La 12e brigade prit la place de la 8e.

A cette heure-là, les réserves des Français se montraient encore vers Fleurus ; cependant, d'après la marche que prenait la bataille, les Prussiens ne doutaient pas un instant que Napoléon ne dirigeât alors ses coups contre Ligny. Le feld-maréchal attachait seulement de l'importance à la position de Saint-Amand, parce que là était le point d'offensive de sa ligne de bataille, et qu'il voulait s'assurer un débouché pour attaquer de concert avec les Anglais. Mais c'est à Ligny que devait se décider la bataille. Si l'on perdait

ce point, il fallait songer à la retraite; de même, si l'ennemi s'avançait plus loin du côté de Sombref, ce ne pouvait être que funeste pour l'armée prussienne. Aussi, la position des réserves, à partir de Sombref à la hauteur de Bussy, et la persévérance à les remplacer quand on en disposait, font voir clairement le dessein du feld-maréchal de défendre ce terrain à tout prix.

Comme la lutte se continuait autour de Ligny et de Saint-Amand, on vit la nécessité de soutenir les troupes qui y combattaient. La 6e brigade, qui avait déjà quatre bataillons à Saint-Amand et un à Ligny, reçut l'ordre d'envoyer à ce dernier village les quatre bataillons qui lui restaient. L'artillerie du 2e corps entra en ce moment en ligne, tant pour renforcer le feu que pour relever les batteries du 1er corps qui avaient épuisé leurs munitions. La batterie à pied n° 15 s'établit à la gauche de Ligny, et celle n° 37 vers Saint-Amand. Les batteries à pied n° 1, à cheval n° 10, de 12 numéros 4 et 8, se placèrent entre Ligny et Saint-Amand. La batterie à cheval n° 14 passa le ruisseau de Ligny entre Sombref et Ligny; elle s'établit entre ces deux villages. Les colonnes ennemies qui s'avançaient sans cesse contre la gauche de Ligny furent foudroyées, mais la batterie prussienne perdit 19 hommes et 53 chevaux.

Maintenant que nous avons vu de quelle manière l'on se soutenait sur toute la ligne avec des troupes fraîches, et comment les rangs ennemis étaient éclaircis par l'artillerie, il faut revenir au combat de Saint-Amand.

Le général de Zieten qui y commandait disposait d'une cavalerie nombreuse renforcée encore par la brigade de Marwitz du 3e corps. La 7e brigade était prête à soutenir les 2e et 5e brigades; quatre bataillons de la 6e venaient

aussi de recevoir l'ordre de s'y rendre. Avec de telles forces on devait obtenir des avantages.

Le général de Zieten commanda une sortie générale des villages pour attaquer l'aile gauche de la position ennemie derrière Saint-Amand. Les troupes gravirent avec enthousiasme les hauteurs qui se trouvaient devant elles. Les bataillons de fusiliers du 25e régiment et du 1er de Poméranie, sous les ordres du major de Witzleben, se portèrent contre le hameau de Saint-Amand Les deux bataillons de mousquetaires du 1er régiment de Poméranie, le 1er bataillon du 5e de landwehr westphalienne et un bataillon du 25e régiment gagnèrent les champs à côté de la-Haye. Cette attaque fut appuyée par les batteries numéros 10 et 37. Le colonel de Thümen couvrit le flanc droit avec sa brigade de cavalerie renforcée de deux escadrons de landwehr de la Courmarche.

Deux bataillons français occupaient le hameau ; les fusiliers du 1er régiment de Poméranie l'enlevèrent d'assaut, leur flanc droit ayant été couvert par le 11e de hussards. L'ennemi ayant cherché à reprendre ce poste, le combat devint très-opiniâtre ; les bataillons du 25e régiment qui s'étaient remis sur les rangs y prirent successivement part. Les Prussiens attaquèrent avec un courage héroïque, et réduisirent au néant les efforts désespérés des Français. Chaque arme fit son devoir et se donna un appui fraternel. Les tirailleurs ayant épuisé leurs munitions, les hussards du 11e régiment leur apportèrent les leurs ; plusieurs d'entre eux furent blessés en accomplissant ce trait de dévouement.

Dans ce moment, le combat était tout à fait à notre avantage sur l'aile droite. La-Haye fut occupé par la 2e brigade, et, après la prise du hameau, la 5e brigade put se déployer

en plein champ. L'aile gauche s'appuyait alors sur la 2e brigade, et la droite était couverte par la brigade de cavalerie Thümen. La batterie à cheval n° 6, ainsi que celles nos 10 et 37, arrivèrent au combat ; elles semèrent la mort dans les rangs ennemis. Dans cet instant vint aussi le colonel de Marwitz avec une brigade de cavalerie du 3e corps ; il se rangea sur deux lignes à la droite du hameau. Le feld-maréchal, pour remplacer la cavalerie de l'aile droite, avait placé cette brigade sous les ordres du général de Jürgas.

Si, dans ce moment, les Prussiens eussent reçu des Anglais le secours sur lequel ils pouvaient compter, ils auraient poursuivi leur avantage et gagné la victoire avec les cinq brigades de cavalerie réunies à l'aile droite. Le corps ennemi qui leur faisait face était ébranlé par cette lutte meurtrière et chancelait. Peut-être aussi le bruit de l'approche d'une colonne d'Anglais avait agi sur les troupes françaises; du moins il est certain qu'elles se retirèrent pour la plupart en désordre. Napoléon qui s'en aperçut envoya aussitôt une division de la jeune garde et une de cavalerie de sa garde également, dans le but de rétablir les affaires. Cette aile, qui d'abord était presque entièrement dépourvue de cavalerie, avait déjà été renforcée auparavant par la brigade de cavalerie légère Colbert du 1er corps de cavalerie. On est tenté de croire que Napoléon fit marcher sa garde contre Saint-Amand, dans l'intention seule de soutenir les troupes qui y combattaient, de peur qu'elles ne lâchassent pied ; car, dans ce moment, une attaque de cette garde contre Ligny eût été une entreprise prématurée.

Les Français secourus par le général Vandamme parvinrent à la vérité à arrêter les progrès des Prussiens ; néanmoins ceux-ci restèrent non-seulement maîtres du plateau

situé entre Wagnelé et Saint-Amand, mais souvent encore ils se montrèrent en dehors du hameau. Les Français lancèrent des grenades dans Wagnelé qui resta au pouvoir de nos troupes. Dans cet instant, les Prussiens furent soutenus par quatre bataillons de la 6e brigade qui coopérèrent dès lors à la défense de la-Haye. Plus tard, l'ennemi attaqua avec des troupes fraîches et beaucoup de vigueur. La 5e brigade ayant déjà fait des pertes sensibles, le général de Jürgas pour les soutenir fit avancer la 7e brigade.

Le général de Brause avait pris sur la Voie-Romaine la place de la 5e brigade. Il avait fait marcher en avant, sur une hauteur, à gauche de la chaussée, les bataillons de fusiliers des 14e et 22e régiments, pour maintenir la jonction avec la 5e brigade. Ce même général, pour être à proximité du combat, fit approcher vers Bry les deux bataillons de mousquetaires du 14e régiment, pendant que deux escadrons observaient les deux côtés de la chaussée. Le prince Blücher donna lui-même au 14e régiment l'ordre d'aller au feu. Le général de Brause l'apprenant, s'y rendit aussi avec les bataillons de fusiliers des 14e et 22e régiments, ainsi qu'avec le 1er bataillon de landwehr de l'Elbe. Il forma en rangs derrière la chaussée les quatre autres bataillons de sa brigade. Le général de Brause rencontra le bataillon de fusiliers du régiment de Colberg qui avait épuisé ses munitions. Il lui en fit donner d'autres, et le ramena vers Saint-Amand avec le 2e bataillon du 14e régiment; le 1er bataillon de ce dernier régiment reçut l'ordre d'aller relever à la-Haye celui du 2e régiment.

Ces troupes fraîches donnèrent au combat un autre aspect; les violents efforts des Français pour s'emparer des villages furent vains. Les attaques réitérées de l'ennemi arrivaient du village appelé proprement Saint-Amand; elles étaient

dirigées surtout contre la gauche de la-Haye, où elles furent repoussées par la septième brigade.

Le général de Brause garda d'abord en réserve les deux bataillons de fusiliers des 14e et 22e régiments avec un bataillon de landwehrs. Mais il fut bientôt nécessaire d'envoyer le bataillon de landwehr dans les jardins, et celui de fusiliers du 14e régiment dans le village de Saint-Amand; il ne resta plus en réserve que le bataillon de fusiliers du 22e régiment pour couvrir la batterie à cheval n° 5. — La cinquième brigade, après avoir été relevée par la septième, s'était rassemblée derrière Wagnelé pour se munir de cartouches; elle avait perdu 43 officiers et 1858 hommes.

Tel fut ce combat dont j'ai donné les principaux détails, combat vif et meurtrier qui eut lieu dans les villages de Saint-Amand, la-Haye, le Hameau et en partie dans Wagnelé. Ces lieux étaient presque contigus les uns aux autres, et le terrain était coupé par des fossés, des digues et des broussailles. La lutte se prolongea 6 heures consécutives; on se battit avec opiniâtreté et avec la plus grande valeur. On s'occupa peu à défendre des points isolés; seulement des nuées de tirailleurs s'efforcèrent de garder le terrain coupé pour entretenir de plus en plus le combat.

La bravoure fut égale des deux côtés; mais il est bon de remarquer ici que les jeunes soldats prussiens assistaient, en partie, au feu pour la première fois; ils dûrent remplir la tâche la plus pénible pour de vieux militaires, celle de soutenir des combats partiels et meurtriers.

Les Français, au contraire, étaient presque tous d'anciens soldats. Les jeunes guerriers prussiens se sont donc acquis un grand honneur pour s'être défendus si long-temps; cela montre ce que peut, dans la guerre, la bonne volonté, quand même l'expérience des armes ne s'y joint pas.

Le général de Kraft s'était avancé au pas de charge contre Ligny avec quatre bataillons de sa brigade. A son arrivée, la troisième brigade et le 7e régiment surtout, étaient repoussés presque en dehors du village. Ce général voulut d'abord attaquer avec deux bataillons et garder les autres en réserve; mais il fut bientôt forcé de les employer tous. La batterie à pied no 5, qui avait été donnée à cette brigade, s'établit vers les carrières à la droite de Ligny, entre les autres batteries. L'ennemi, repoussé un instant, revint en forces. Chaque maison fut assiégée et défendue. Les hommes de toutes les opinions s'accordent à dire que les Prussiens se sont battus avec une bravoure admirable.

Les Français continuèrent le combat avec une valeur et une animosité égales: ils s'emparèrent enfin d'un grand bâtiment. Le général de Jagow essaya plusieurs fois, mais en vain, de le faire reprendre par le 7e régiment. L'ennemi s'empara aussi du cimetière, et y plaça deux pièces. Le premier bataillon du 3e régiment de landwehr westphalienne s'avança héroïquement pour chasser l'ennemi de ce poste. Trois fois il tenta, mais inutilement, de gravir une montée qui se trouvait au delà d'un large fossé tout près du cimetière. Les premiers qui se montrèrent furent renversés, et les autres ne purent les suivre. Alors ce bataillon chercha à gagner un chemin creux sur le côté; mais, là aussi, il rencontra des renforts qui arrivaient au secours des Français, et il fut forcé d'abandonner son entreprise.

Cependant le général de Kraft s'avança avec quelques bataillons de sa brigade et d'autres troupes qui s'étaient ralliées. Il garnit les haies qui se trouvaient à l'extrémité du village de Ligny. Après une résistance opiniâtre, les Prussiens plièrent, mais ils revinrent bientôt à la charge; à travers les rues étroites du village, ils repoussèrent l'ennemi,

et celui-ci se remit promptement sur les rangs pour recommencer son attaque.

Ainsi le combat se balança durant 6 heures. Dans l'espace étroit où il fut concentré, on en vint à une mêlée qui, d'abord commencée avec beaucoup d'exaspération, dégénéra en une rage complète. Comme il y avait moins de terrain qu'à Saint-Amand et dans les villages qui l'avoisinent, la bataille n'offrit pas le même caractère; ce fut un combat de rues et de maisons. Aussi à Ligny la lutte fut plus opiniâtre, et l'on y perdit beaucoup plus de monde.

Sur la ligne occupée par le troisième corps prussien, on se battait, avons-nous dit, à chances égales. Le premier bataillon du 27e régiment releva celui des fusiliers du même régiment; ce dernier bataillon, qui avait poussé en avant dans la vallée du ruisseau de Ligny, avait fait des pertes considérables, et manquait presque de munitions.

Entre 5 et 6 heures du soir, l'ennemi déployant plus de forces, on lui opposa un bataillon du 2e régiment de landwehr de la Courmarche. Plus tard, la majeure partie de la 10e brigade, excepté un bataillon en réserve, se battit en tirailleurs. Le troisième bataillon du 4e régiment de landwehr de la Courmarche fut envoyé dans la vallée de Tongrine. Le colonel de Kempfen reçut un bataillon de la 11e brigade; on lui recommanda de le garder pour la réserve. Des deux bataillons qui restaient de la 11e brigade, l'un se battait sur la chaussée de Fleurus, et l'autre était conservé en cas de besoin.

Ces deux dernières brigades qui se composaient de 11 bataillons, n'en avaient plus que 3 en rangs serrés, lorsque le feld-maréchal donna au général Thielemann l'ordre de faire marcher par Sombref une brigade d'infanterie pour soutenir le centre. Le général de Thielemann fit alors avan-

cer la 12e brigade encore en réserve; elle se dirigea sur la droite, traversa Sombref, et prit sur le côté de ce village la position occupée par la huitième brigade. La neuvième brigade dut se concentrer autant que possible vers Sombref pour être à portée de donner un prompt secours.

Au départ de la 12e brigade, l'ennemi essaya de nouveau de forcer la ligne du troisième corps d'armée. Dans la direction de Sombref et de Mont-Potriaux, il fit aussi quelques légères attaques. Tout cela n'aboutissait à rien; le général de Bork, avec les 9 bataillons de sa brigade, était trop avantageusement placé.

Voilà ce qui se passait entre 6 et 7 heures du soir. Sur tous les points, l'on se maintenait sur le champ de bataille; les avantages obtenus à l'aile droite étaient conservés; mais les forces étaient entièrement épuisées.

Dans ce moment encore, Napoléon prétend avoir reçu des nouvelles plus positives sur la colonne qui s'était montrée sur son flanc gauche. L'Empereur avait encore en réserve 16 bataillons de sa garde, les grenadiers à cheval, les dragons et les cuirassiers de Milhaud. Il ne faut pas parler du sixième corps français ni du troisième corps prussien encore disponibles, et dont une partie seulement avait pris part aux combats de Tongrine et Balatre. Les Prussiens pouvaient disposer de la huitième brigade; ils attendaient à chaque instant la douzième; leurs première et quatrième brigades étaient encore en réserve. De plus, ils avaient sous la main, entre Ligny et la hauteur de Bussy, 6 régiments de cavalerie qui n'avaient pas encore chargé. Le feld-maréchal ne cessait pas d'être en rapport avec le duc de Wellington; presque toutes les demi-heures il recevait des nouvelles. Le 1er régiment de hussards de la Silésie couvrait toujours le flanc droit de l'armée.

D'après les dernières nouvelles transmises au feld-maréchal par le duc de Wellington, le nombre des troupes anglaises réunies s'élevait à environ 20,000 hommes; elles avaient de la peine à se défendre contre les Français qui les attaquaient vivement et en forces. Ces nouvelles, quoique désagréables, convainquirent le feld-maréchal que l'ennemi avait dû employer ailleurs des masses imposantes, et qu'une diversion contre l'armée prussienne n'était guère à craindre.

État de la bataille de 7 à 9 heures du soir.

Il était 7 heures environ. Le feld-maréchal reçut de Saint-Amand un rapport qui lui annonçait que les Français reculaient. Le général de Thielemann fit savoir aussi qu'il avait remarqué sur l'aile gauche un mouvement de retraite de la part de l'ennemi. Sur-le-champ, la huitième brigade seule fut utilisée, quoique l'on pût compter encore, comme il a été déjà dit, sur les première, quatrième et douzième brigades.

Le prince, malgré son grand âge, toujours prompt à s'armer de résolutions fortes et hardies, crut devoir mettre à profit ses avantages. On sait que le combat s'était prolongé durant 5 mortelles heures. Le jour tirant à son déclin, on devait compter sur la victoire, d'autant plus que, vers Saint-

rapport s'accorde avec celui du général Reille. J'en donnera encore une autre explication quand je décrirai le combat de Quatre-Bras.

Amand, l'ennemi avait déjà été forcé deux fois de battre en retraite.

En conséquence, le général de Thielemann, qui avait annoncé que l'ennemi reculait, fut chargé de nouveau de poursuivre ses avantages et surtout de coopérer au soutien de la lutte autour de Ligny. Le feld-maréchal, qui avait déjà dirigé en personne plusieurs attaques, accourut à l'aile droite, et fit avancer vers Saint-Amand les bataillons disponibles de la huitième brigade, les fusiliers du 23e régiment et 2 bataillons du 3e landwehr de l'Elbe. Il fallut détacher 4 bataillons de la même brigade, pour renforcer ceux qui combattaient à Ligny; il ne resta que le deuxième bataillon du 23e régiment en réserve sur la hauteur de Bussy. Le feld-maréchal fit encore marcher sur Saint-Amand toutes les troupes qu'il rencontra; les 2 bataillons de fusiliers des 12e et 24e régiments qui occupaient Bry reçurent la même destination. Bry ne fut plus gardé que par le bataillon de landwehr Gilnhausen.

C'est avec toutes ces forces qu'accourut au combat de Saint-Amand le feld-maréchal, animé comme il le fut toujours d'un feu guerrier. Il arriva au moment où le général de Brause allait engager ses dernières réserves. Les Prussiens fondirent sur l'ennemi, et, pour la dernière fois, le refoulèrent sur le hameau de Saint-Amand; là, ils furent arrêtés par quelques bataillons de la jeune garde qui se trouvaient encore en réserve.

Voici les détails concernant l'attaque dont je viens de parler : le bataillon de fusiliers du 25e régiment descendit de la hauteur de Bussy et se dirigea vers la pointe de la-Haye; il fut reçu par un feu de masse; cependant il chargea aussitôt à la baïonnette, et rejeta l'ennemi de l'autre côté de la-Haye. Ces fusiliers furent appuyés par 2 bataillons du 14e

qui prirent possession du hameau. Les 2 bataillons du 3e régiment de landwehr de l'Elbe, et ceux de fusiliers des 12e et 24e régiments furent envoyés plus loin, sur la droite de la-Haye, où ils occupèrent le terrain coupé.

Après ce dernier et puissant effort des Prussiens, entre 7 et 8 heures du soir, l'ennemi ne se tint plus que sur la défensive à l'aile gauche; mais cet emploi des troupes prussiennes à Saint-Amand nous fit perdre la bataille.

A 7 heures, Napoléon sut par son aide-de-camp, le général Dejean, que la colonne qui se voyait de l'aile gauche des Français était le premier corps d'armée sous les ordres de d'Erlon; ce corps avait déjà commencé sa marche rétrograde du côté de Quatre-Bras. Alors, au même instant, Napoléon, avec sa garde, s'avança contre Ligny. Peut-être aussi s'est-il décidé à ce mouvement, parce que le corps de Vandamme était ébranlé, et qu'il fallait le soutenir continuellement avec des réserves de la garde impériale.

L'offensive que le général de Thielemann prit sur l'aile gauche avec la brigade de cavalerie Lothum et la batterie à cheval nº 9, ne put rien changer au sort de la bataille. Ce général attaqua un peu après 7 heures. La brigade de cavalerie qui s'était formée en rangs derrière la dixième brigade, comme pour soutenir l'aile gauche extrême, s'avança alors sur la chaussée de Fleurus. Le général de Hobe arriva avec la batterie à cheval n$_o$ 19, et celle de 12 n$_o$ 7; des escadrons du 7e dragons marchaient en tête; deux pièces furent établies sur la chaussée même et 5 à la droite. Ici, la chaussée s'affaisse, elle a des bords escarpés; beaucoup d'endroits sont impraticables pour l'artillerie et la cavalerie, excepté ceux où les routes se réunissent. A peine les dragons prussiens avaient-ils eu le temps de se mettre en ordre et l'artillerie de tirer quelques coups de canon, que les 5e et 13e

bataillon du 23e régiment et le deuxième bataillon du 3e de landwehr de l'Elbe, ayant pris part au combat, l'ennemi fut repoussé. Lorsqu'on se fut emparé des haies et des murs, on en vint à une mêlée. Trois soldats de la 3e compagnie du 23e régiment se jetèrent sur une troupe de grenadiers ennemis qui avaient un drapeau. Cet étendard fut mis en pièces, enfin pris, et celui qui le portait perdit la vie.

Le premier bataillon du 23e régiment s'était d'abord divisé en deux colonnes qui s'avancèrent toutes deux dans le village et essuyèrent un feu bien nourri des maisons situées de l'autre côté du ruisseau. La colonne de gauche, conduite par le capitaine Busse, assaillit un corps de bâtiments, en fit sauter la porte par des charpentiers, s'y établit de force, et par là empêcha l'ennemi de se jeter sur la colonne de droite. Les troisième et sixième brigades, retournant sans cesse au feu, continuaient ce combat meurtrier ainsi que le faisait la huitième brigade sur d'autres points du village. Le château et le corps de bâtiments sur la droite étaient en flammes; on ne se disputait plus que des ruines. Le centre du village fut pris et repris plusieurs fois; à l'aile gauche, les Français n'avançaient pas davantage, mais toutes les forces étaient épuisées au plus haut point.

La quatrième brigade qui, après une lutte de 4 heures et une perte de plus de 2,500 hommes, était très fatiguée, reçut l'ordre de se retirer derrière Ligny; seulement le général Henckel commanda de continuer le combat à un bataillon du 4e régiment de landwehr westphalienne. Les 5 autres bataillons de cette brigade furent placés en réserve derrière Ligny dans la direction de Sombref.

A 8 heures environ, le général de Kraft fit savoir de Ligny qu'il ne pourrait défendre ce village sans les plus grands efforts, parce que l'ennemi se renforçait toujours et que la

garde impériale s'avançait. Le feld-maréchal étant absent, le comte de Gneisenau se décida à tenir encore une demi-heure et à faire l'emploi de ses dernières forces. Les troupes, prêtes à tous les sacrifices, defendirent Ligny non-seulement tout l'espace de temps qui leur était demandé, mais encore une heure entière avec une bravoure signalée. A Saint-Amand aussi, le général de Zieten s'était soutenu avec succès durant la bataille, mais on n'avait plus la force de continuer.

Le général de Pirch II apprit au feld-maréchal que sa brigade avait entièrement épuisé ses munitions à Lahaye, et qu'il ne restait même pas de cartouches dans les gibernes de ceux qui avaient été tués. Sur ce rapport, le prince Blücher ordonna à la deuxième brigade de ne pas cesser de défendre son poste, et de charger l'ennemi à la baïonnette.

Cependant, on ne pouvait se le dissimuler, les troupes étaient totalement épuisées; à chaque minute, la résistance devenait plus difficile; officiers et soldats tombaient morts victimes non du boulet ennemi, mais par épuisement. Le moment était venu où le général en chef, par l'énergie de son seul caractère, devait maintenir la lutte.

Sur ces entrefaites la douzième brigade était arrivée à Sombref; elle avait ainsi poussé en avant 2 bataillons de fusiliers pour appuyer la ligne de bataille entre Sombref et Ligny; mais, par une circonstance dont on n'a pu au juste se rendre compte, la quatrième brigade, placée en réserve ainsi qu'une partie de la première, avait également marché par Sombref pour soutenir le troisième corps d'armée. Cette mésintelligence est peut-être due au revers essuyé par la cavalerie du troisième corps. Ce corps d'armée avait probablement demandé du secours, et on était allé à son aide de

plusieurs côtés. Néanmoins cette circonstance fut cause qu'on n'eût pas de suite les troupes à sa disposition.

Il était déjà 8 heures et demie du soir; la bataille se soutenait sur tous les points, et le jour allait finir sans qu'aucune des deux armées belligérantes pût s'avouer vaincue.

Tout à coup une pluie mêlée d'orage obscurcit pour un instant l'horizon. On crut la bataille terminée.

Cependant Napoléon était arrivé avec sa garde à Ligny; il essayait en vain depuis une heure d'obtenir un résultat avec ses dernières réserves. Les 3e et 4e régiments de grenadiers et de chasseurs de sa garde perdirent beaucoup de monde. Après la bataille, de deux bataillons on en forma un seul, et, au prix de tant de sacrifices, Napoléon ne put se rendre maître de Ligny.

L'Empereur avait encore pour dernière réserve d'infanterie 8 bataillons de sa garde, savoir les 1er et 2e régiments de grenadiers et de chasseurs. Il pouvait aussi disposer de deux régiments de cavalerie de sa garde et des cuirassiers de Milhaud.

Napoléon rompt la position des Prussiens à Ligny.

Napoléon, à la faveur de l'obscurité, parvint à pénétrer dans Ligny du côté du levant (1). On ne sait pas au juste par où les colonnes françaises entrent. Probablement la sixième brigade, qui avait fait des pertes considérables, avait laissé

(1) L'obscurité qui favorisa si bien les Français se dissipa après la pluie d'orage; il fit jour encore quelque temps. Cela eut beaucoup d'influence sur les attaques qui suivirent, et détermina la retraite.

bien involontairement un vide sur la droite, et, comme on croyait la bataille terminée avec le jour, les Français en profitèrent pour diriger leur dernière attaque.

On s'est plu à regarder l'apparition de Napoléon et de sa garde, soutenue par une forte artillerie, comme un phénomène qui ne pouvait manquer d'amener une catastrophe sur l'armée prussienne. C'est une erreur : l'ascendant de Napoléon, comme on le prouvera, ne s'élevait pas à ce point ; il est même sûr que, si l'on eût eu seulement sous la main quelques bataillons de troupes fraîches, sa dernière attaque eût été repoussée. Mais l'obscurité qui grossit toujours les dangers ne permit pas de voir clairement où en étaient les affaires. La douzième brigade était trop en arrière ; la quatrième et une partie de la première se trouvaient encore dans la direction de Sombref. Il n'y avait de disponibles sur-le-champ que 3 régiments de cavalerie du premier corps d'armée sous les ordres du général Roeder.

Aussitôt qu'on reconnut les colonnes ennemies à la clarté qui revenait, le feld-maréchal ordonna aux régiments de cavalerie de charger. Le sixième de hulans, commandé par le lieutenant-colonel de Luetzow, fut désigné par le lieutenant-général de Roeder comme devant exécuter la première charge. Ce régiment se précipita sur l'infanterie française ; le lieutenant-colonel de Luetzow et plusieurs officiers tombèrent ; le régiment, fort de 400 chevaux environ, perdit 13 officiers et 70 hommes.

Une seconde charge faite par le premier dragons de la Prusse occidentale, de concert avec le deuxième régiment de cavalerie de landwehr de la Courmache, semblait devoir enfoncer l'infanterie, lorsque les dragons prussiens furent à l'improviste pris en flanc par les cuirassiers ennemis. Le régiment de landwehr de Westphalie, le premier de la Courmache,

et plusieurs escadrons de landwehr appartenant aux brigades, marchèrent contre les Français ; cette cavalerie, qui formait une masse de 24 escadrons, n'obtient pas plus de succès. Mais si les charges ne réussirent pas, on ne doit point en chercher la cause dans le nombre d'escadrons, car ils étaient certes suffisants ; il faut plutôt la voir dans la confusion, le désordre, causés à la suite d'une surprise et augmentés par l'obscurité. Dans le trouble où l'on était, ces charges ne furent pas d'ailleurs exécutées avec l'ordre et l'ensemble nécessaires.

Lorsque le feld-maréchal eut ranimé par sa présence la cavalerie repoussée, et qu'il l'eut conduite de nouveau mais en vain contre l'ennemi, on sentit qu'il n'était guère possible de se maintenir le champ de bataille. La batterie à cheval n° 2, qui avait secondé ces différentes charges et dirigé son feu sur le flanc gauche de l'ennemi, fut entourée par des cavaliers français qui perdirent leur temps à couper les traits. Les canonniers se défendirent bravement, et sauvèrent leur batterie par une ouverture pratiquée dans les haies de Bry.

Le prince Blücher, fidèle à son caractère de ne pas se regarder vaincu tant qu'il pouvait continuer le combat l'épée à la main, se trouva encore dans une mêlée. Une charge de cavalerie qu'il dirigea lui-même fut malheureuse. Ses soldats furent vivement poursuivis par les cuirassiers du lieutenant-général Delort.

Le cheval du feld-maréchal fut atteint d'un coup de feu (1). Cette blessure n'arrêta point le cheval dans sa course ; bien mieux, la douleur lui fit faire des bonds convulsifs, jusqu'à ce qu'enfin il tombât tout à coup sans vie en pleine course. Le feld-maréchal se trouvait sur un terrain un peu en pente,

(1) Voir le *Précis historique*, page 246.

dans la direction de Bry, entièrement étourdi de cette chute et engagé sous son cheval. Les cuirassiers de la division Delort continuaient leur poursuite. Les derniers cavaliers avaient déjà dépassé le feld-maréchal [illegible], le [illegible] plus au-près de lui que son aide-de-camp le major de Nostiz. Le péril était grand, mais la Providence veillait sur les jours du héros. L'ennemi poursuivit les Prussiens avec une telle vitesse, sans remarquer le feld-maréchal, passa encore une fois près, lorsqu'il fut repoussé par la cavalerie prussienne. On eut de la peine à dégager le prince, monté alors le cheval d'un sous-officier du sixième de hulans.

Ce moment de danger est sans contredit l'un des plus grands de la campagne. C'est plus que jamais le cas de dire « *Que la fortune est aveugle* et souvent n'est que le hasard. » Qu'on se figure l'héroïque Blücher entre les mains de Napoléon! Quelle impression cela n'eût-il pas fait sur le moral de l'armée ennemie, sur la nation et sur l'esprit des peuples alliés!

Après une tentative inutile pour repousser les colonnes ennemies, les instants devinrent de plus en plus critiques pour l'armée prussienne. Dans des circonstances moins favorables, Napoléon avait retiré les plus grands avantages de la victoire, et principalement quand ses adversaires croyaient qu'ils avaient tout perdu. La fermeté, le courage des officiers prussiens et la bonne contenance des troupes pouvaient donc diminuer le succès de Napoléon.

Pendant les charges de cavalerie dont j'ai parlé plus haut, les corps qui avaient été disséminés pour combattre dans les différents villages s'étaient réunis à la sortie de ces lieux. Quelques régiments surtout se montrèrent bien. Dans ce moment aussi, la brigade de cavalerie Treskow, alors composée des dragons de la Reine et des hulans de Brande-

bourg, auxquels s'étaient joints aussi les dragons de Brandebourg, marcha contre l'ennemi; elle fit plusieurs charges sur l'infanterie française et les cuirassiers. Le général de Pirch I s'avança aussi, couvert par la cavalerie du général de Treskow, avec le deuxième bataillon du 23e régiment commandé par le colonel de Langen qui était posté vers le moulin à vent; mais cela ne put rétablir les affaires. Le colonel de Langen fut blessé, ensuite emporté par un boulet. Néanmoins le bataillon prussien conserva parfaitement ses rangs, et le général de Pirch I eut le temps de donner des ordres aux troupes qui se retiraient de Ligny. Le général de Jagow retourna à Bry avec une partie de sa brigade; quelques bataillons de la sixième, conduits par le général de Kraft, se dirigèrent vers la chaussée, laissant Bry sur la gauche. Cette brigade avait perdu 38 officiers et 1,485 hommes. Sur la fin du combat, la huitième brigade eut 19 officiers et 1,268 hommes, tant tués que blessés. Plus tard, le général de Kraft se rendit vers les bataillons de landwehr de sa brigade, qui se trouvaient plus loin sur la gauche de Bry; il ne resta que le régiment de Colberg dans la direction de retraite suivie d'abord par les Prussiens.

La deuxième brigade qui, sur le dernier ordre du feld-maréchal, se préparait derrière Lahaye à une nouvelle attaque, allait soutenir les septième et huitième brigades qui se battaient, lorsque le général de Pirch remarqua que l'on se retirait du côté de Bry. Cet officier-général retourna donc vers ce village avec sa brigade pour protéger la retraite. Voyant que le nombre des troupes qui pliaient devenait de plus en plus considérable et que les poursuites de la cavalerie ennemie augmentaient le désordre, il se décida à rassembler les fuyards et à les faire remettre en rangs. Les batteries de 12 nº 6 et à pied nº 34 lui furent d'un puissant

secours. Le régiment de cavalerie de landwehr westphalienne auquel s'étaient joints d'autres cavaliers isolés de leur régiment facilita aussi par sa ferme contenance la réunion des troupes. Ainsi, le danger le plus pressant étant écarté, il ne dépendait plus que de la force de caractère des chefs de rétablir l'ordre parmi leurs soldats. C'était le seul moyen de poser des limites au progrès des Français, et l'armée ne devait pas songer à changer sa direction de retraite sans avoir atteint ce but.

Le général de Grolman, calculant les suites que pouvait entraîner la rupture de la position des Prussiens à Ligny, se rendit de suite à Bry. Il chargea du soin de couvrir la retraite le général de Pirch II qui plus tard fut remplacé par le général de Jagow.

Les Prussiens repoussent l'ennemi qui les poursuivait.

Le général de Grolman, s'étant assuré du point de Bry, partit de ce lieu et se dirigea du côté de Sombref. Il y rencontra 2 bataillons du régiment de Colberg qu'il posta derrière un chemin creux allant de Bry à Sombref. Dans leur retraite, ces bataillons avaient été assez heureux pour repousser les charges de cavalerie. Le général de Grolman, voyant une batterie de 12 enfoncée dans le chemin creux, ordonna aux deux bataillons de Colberg d'aider à l'en sortir. Cela fut aussitôt fait que dit, et à la barbe des cavaliers ennemis. Dans le même instant, le bataillon de lanwehr Gillnhaussen

qui était toujours resté en réserve derrière Bry s'avança sur la hauteur; il repoussa les cuirassiers français qui poursuivaient l'infanterie prussienne; il fit reculer aussi la cavalerie ennemie qui était sur le point de fondre sur la nôtre. Plus tard, ce même bataillon fut chargé trois fois par la cavalerie de la garde impériale qui ne put réussir à l'enfoncer.

Le général de Grollman commanda au bataillon Gillnhausson de se joindre au régiment de Colberg. Ces trois bataillons prirent position derrière le chemin creux dans l'endroit où la route de Ligny coupe celle de Bry à Sombref. Ils conservèrent cette position jusqu'à minuit.

Maintenant que nous avons fait voir les résultats obtenus par les Français à Ligny, et comment ils poursuivirent les Prussiens dans la direction de Bry, il faut dire ce qui se passait à Sombref et vers la chaussée.

Le général de Henkel s'était dirigé sur Sombref avec le 24e régiment; il avait joint la première brigade placée en réserve et qui venait de recevoir l'ordre de se former en carrés vers la chaussée de Sombref pour repousser les charges de la cavalerie ennemie. Cette brigade poursuivit sa marche sur Tilly. La quatrième brigade, à l'exception de quelques bataillons, se rapprochait de Ligny par Sombref, quand la cavalerie française parut vers la chaussée. Elle forma le carré et continua sa retraite. Un bataillon du 19e régiment, commandé par le colonel de Schutter, se dirigea par Sombref, y trouva une batterie et rejoignit l'armée le lendemain.

Lorsque l'ennemi déboucha du village de Ligny, il envoya sur la droite de Sombref 3 régiments de cavalerie.

La douzième brigade devant marcher contre Ligny s'était fait appuyer par 2 bataillons du 31e régiment; c'étaient

ceux de fusiliers qui défendaient le terrain situé entre Sombref et Ligny; ces 2 bataillons obtenaient des succès sur la gauche. Pour profiter de ces avantages, le colonel de Rohr voulait s'avancer avec le deuxième bataillon du 6e de landwehr de la Courmarche; il avait laissé en réserve le 5e régiment de la Courmarche et 1 bataillon du 6e landwehr de la même province. Mais, l'ennemi marchant contre l'aile droite de la douzième brigade, et cherchant à la tourner, le colonel de Rohr battit en retraite.

La douzième brigade, séparée des régiments des premier et deuxième corps d'armée, était trop faible pour tenter en ce moment un coup de main dans la direction de Ligny. Une attaque entreprise auparavant de concert avec les première et quatrième brigades eût été d'un effet décisif.

On vit la cavalerie française s'avancer sur la chaussée du côté de Sombref. Le major de Dorville, qui couvrait le flanc droit de la douzième brigade avec deux escadrons du sixième de landwehr de la Courmache, fut obligé de se jeter dans Sombref. La cavalerie ennemie s'empara de deux pièces de la batterie nº 12, qui se trouvaient à l'entrée du village. Le major de Dorville essaya encore avec deux escadrons incomplets de contenir l'ennemi sur la chaussée, et de l'empêcher d'entrer à Sombref; mais ses soldats brisèrent leur lances sur les cuirasses de leurs adversaires, et n'eurent plus pour toute défense que le manche qui leur était resté à la main. Le bataillon de landwehr du colonel de Rohr, qui s'était formé en colonnes et tenu de côté pour attendre cette masse de cavalerie, arriva à temps pour la repousser; on retrouva une des deux pièces qu'on avait perdues.

Le colonel de Stuelpnagel accourut aussi avec une partie de sa brigade pour assurer la possession de Sombref. Le

général de Borck y envoya également deux bataillons du premier régiment de landwehr de la Courmarche qui tirèrent sur le flanc de la cavalerie ennemie qui battait en retraite.

Le colonel de Stuelpnagel fit alors des dispositions pour l'occupation de Sombref. Le bataillon du colonel de Rohr fut destiné à défendre l'entrée du village du côté de Ligny ainsi que les maisons voisines. On s'était disputé jusqu'à la la nuit et avec des succès variés la possession des hauteurs de même que celle du courant d'eau qui est un affluent du ruisseau de Ligny ; mais les issues du village de Sombref restèrent toujours entre les mains des Prussiens. La douzième brigade venait de se retirer dans une position concentrée vers Sombref, quand l'ennemi cessa toute attaque et regarda la bataille comme terminée.—La douzième brigade eut à regretter 19 officiers et 830 hommes.

Tandis que cela se passait au centre, les Prussiens s'étaient continuellement soutenus sur leur aile droite à St-Amand. Nous avons vu que la cinquième brigade s'était reformée derrière Wagnelé, et la deuxième un peu plus tard derrière Lahaye, pendant qu'une partie des sixième, septième et huitième brigades continuaient le combat. Le général de Brause avait encore réservé quatre bataillons de sa brigade destinés à couvrir le flanc droit vers la chaussée, dans les environs de Trois-Barettes. Il s'y rendit pour les amener à St-Aman

Le général de Juergas, qui commandait à l'aile droite extrême, avait alors envoyé à Bry le major Luetzow, pour se mettre au courant de l'état où en était la bataille. Le major de Luetzow, et le général de Brause qui revenait à St-Amand, apprirent que les troupes du centre battaient en retraite. On vit la nécessité de faire retirer également les bataillons

de l'aile droite. Tandis que le général de Brause se rendait à Lahaye vers une partie de sa brigade, le major Luetzow accourut vers le général de Juergas pour l'informer que la bataille avait changé de face.

Sur la fin de la journée, la brigade de cavalerie Marwitz renforcée de deux escadrons des hussards de Poméranie fut chargée de couvrir l'extrémité du flanc droit. Le colonel de Marwitz ayant aperçu la cavalerie ennemie entre Mellers et Villers-Perruin, rangea la sienne sur deux lignes, laissant entre elles de grands intervalles. Les Français firent voir 3 régiments de cavalerie et une batterie.

Pour soutenir la cavalerie du colonel Marwitz, on poussa en avant les deuxième et troisième bataillons du 2e régiment de landwehr de l'Elbe avec une batterie; deux bataillons du 22e régiment devaient se tenir tranquilles vers la chaussée.

Dans ce moment, le général de Juergas avait reçu l'ordre de protéger avec sa cavalerie la retraite des bataillons qui se trouvaient encore à Lahaye et à Wagnelé. Sur ces entrefaites, l'ennemi attaquant le colonel Marwitz et faisant feu sur les derrières des troupes prussiennes, le général de Brause, avec le bataillon de fusiliers du 22e régiment placé en réserve derrière Lahaye, accourut vers la chaussée où était réunie la plus grande partie de la septième brigade.

Lorsque les Prussiens abandonnèrent St-Amand-Lahaye, l'ennemi les suivit pied à pied; on se battit même dans le village. Le premier bataillon du 14e régiment occupait encore le hameau de St-Amand, quand il reçut l'ordre de battre en retraite. Pendant qu'il exécutait ce mouvement, il vint à passer dans un chemin creux où il fut attaqué de deux côtés à la fois; mais il fit face partout et repoussa l'ennemi.

Les tirailleurs français ayant ensuite voulu déboucher de Saint-Amand-Lahaye, le général de Juergas envoya contre eux le quatrième escadrons des hussards de Brandebourg qui les refoula. Cependant, peu après l'ennemi sortit en grand nombre de Wagnelé; formé en tirailleurs, il menaça surtout notre flanc droit. Il s'ensuivit une mêlée dans laquelle le général de Juergas reçut un coup de feu à l'épaule.

Les bataillons prussiens trouvèrent à Bry le général de Pirch II, qui, lorsqu'il fut tout à fait nuit, les fit battre en retraite jusqu'à Marbais; là ils s'arrêtèrent un instant pour continuer bientôt après leur retraite par Tilly sous le commandement en chef du lieutenant-général de Roeder. La brigade de cavalerie Marwitz, poursuivie par l'ennemi, rétrograda vers les bataillons d'infanterie placés pour la soutenir, et se décida ainsi que toute la cavalerie de l'aile droite àune retraite devenue générale.

La cinquième brigade avait déjà pris la direction de Morbais, tandis que les premier et deuxième bataillons du 22e régiment se trouvaient encore vers la chaussée près de Trois-Barettes. Le major de Sack qui commandait ces bataillons, fit bonne contenance; la cavalerie ennemie qui s'avançait contre l'aile droite, dut renoncer à toute entreprise; par là il facilita beaucoup la retraite.

Le général de Juergas ayant été blessé, comme nous venons de le dire, le lieutenant-colonel de Sohr avait pris le commandement de l'arrière-garde avec sa brigade de cavalerie formée des hussards de Brandebourg et de Poméranie. Il s'acquitta honorablement de cette charge difficile, et joignit en avant de Tilly la brigade de cavalerie du lieutenant-général de Zieten, qui alors commanda toute la cavalerie réunie pour couvrir la retraite.

La résolution qu'on avait prise était énergique; les annales de la guerre n'offrent pas d'exemple d'une armée battue qui ait changé sa ligne de retraite, fait si bonne contenance et perdu si peu de monde. En cela, on doit beaucoup au génie du général en chef qui sut se mettre à la hauteur des circonstances au milieu du tumulte d'une retraite; mais d'un autre côté il faut aussi faire la part des officiers et des soldats qui ont exécuté avec vigueur les ordres du chef. La retraite ne pouvait se faire en bon ordre sans qu'on arrêtât l'ennemi qui nous poursuivait. Si l'on y a réussi, et si l'on a à regretter peu de guerriers, c'est parce que les Prussiens ont occupé Bry et posté trois bataillons sur la gauche de ce village.

A proprement parler, il n'y avait pas d'union déterminée entre le troisième corps d'armée placé vers Sombref et les deux autres qui tenaient le terrain de Bry à Tilly ; mais la cavalerie française ayant cessé sa poursuite, rien ne s'opposait à ce qu'on rétablît cette union.

Lorsque Sombref fut occupé, le troisième corps d'armée non-seulement avait tenu ferme, mais il essaya encore de s'avancer contre Ligny, dans la direction de Mont-Potriaux, de l'autre côté du ruisseau de Ligny. Dans cette entreprise, il avait été aidé par quelques bataillons de la neuvième brigade, qui probablement n'étaient pas bien informés de ce qui se passait sur leurs flancs.

Comme il était déjà nuit, les premier et deuxième bataillons du 30e régiment repoussèrent une ligne de tirailleurs ennemis ; un régiment de dragons français prit la fuite devant le deuxième bataillon. Les deux bataillons s'emparèrent ensuite d'une hauteur que l'ennemi occupait en forces ; ils furent chargés deux fois inutilement par la cavalerie française. Une masse d'infanterie, couverte sur ses flancs par de

la cavalerie, les attaqua une troisième fois sans plus de succès; l'ennemi, dans l'obscurité, offrit son flanc droit au deuxième bataillon.

Le major de Ditfurth, se voyant trop isolé et ne voulant pas s'aventurer plus loin sur un terrain qu'il savait être occupé par l'ennemi, jugea prudent de battre en retraite. Dans ce moment, la cavalerie française essaya encore de s'avancer sur la chaussée de Fleurus, contre Point-du-Jour, et de s'emparer de la barrière; mais elle fut vivement repoussée. Cependant le maréchal Grouchy dit avoir envoyé la brigade de cavalerie légère Vallin pour *tâter le pouls* aux Prussiens.

Entre 10 et 11 heures du soir, le colonel de Thiele de l'état-major-général du prince Blücher, arriva auprès du général de Thielemann. Le colonel lui apprit que les premier et deuxième corps battaient en retraite par Tilly sur Wavre, et que, selon l'ordre du feld-maréchal, le troisième corps devait manœuvrer en conséquence. L'ordre du feld-maréchal s'accordait parfaitement avec les vues du général de Thielemann qui voulait, à la pointe du jour, battre en retraite par Gembloux sur Wavre.

Le général de Holzendorf étant blessé, le colonel de Roehl fut chargé du commandement de l'artillerie. Celui-ci, vers la fin de la bataille, avait fait retirer du combat une partie de l'artillerie du premier corps d'armée ; c'est pourquoi le deuxième corps continuait la lutte avec plus d'activité. Quand la retraite ne fut plus douteuse, le colonel de Roehl ordonna aux colonnes de parc du deuxième corps d'armée de se rendre sur la route de Gembloux et de se joindre à celles du premier corps. Cette mesure fut importante pour les opérations suivantes; elle nous valut quelques colonnes de munitions qui faisaient partie du grand train qui se trouvait sur la

route de Namur; ce train se composait presque entièrement de chariots de vivres qui tombèrent le lendemain au pouvoir de l'ennemi. Déjà, avant la bataille, les colonnes de parc et une grande quantité de bagages étaient en route dans la direction de Gembloux.

Le général de Grolman était resté avec les bataillons qui occupaient encore de ce côté-ci de Bry une partie du champ de bataille; il voulut observer le camp et les dispositions de l'ennemi. Il put voir les bivouacs et tous les mouvements des Français; on les touchait de si près qu'ils vinrent chercher de l'eau à Bry, et furent chassés par les troupes du général de Jagow. Ils n'avaient pris aucune mesure pour leur sûreté; on apercevait très bien leur camp en forme de tête de pont. Si, à 10 heures du soir, on eût pu disposer seulement de deux brigades de troupes fraîches pour les attaquer, nul doute qu'on n'eût culbuté et refoulé vers Fleurus tous ceux qui avaient dépassé Ligny.

Si l'on veut jeter encore un coup d'œil sur les événements de la journée, on y voit deux meurtriers combats de village. A Saint-Amand, une trentaine de bataillons prussiens luttèrent à chances égales contre autant de bataillons français. A Ligny, au contraire, 21 bataillons français se battirent sans résultat contre 20 bataillons et demi de Prussiens; il fallut que Napoléon, avec 16 bataillons de sa garde et les cuirassiers de Delort, profitât de l'obscurité pour rompre la position des Prussiens. Si, selon quelques-uns, c'est le danger le plus grand qui ait pu menacer une armée, nous n'y voyons, nous, autre chose que l'abandon des deux villages qu'on s'était disputés.

Les Prussiens ont perdu dans cette bataille 11 à 12,000 hommes, tant tués que blessés, et 16 pièces de canon. Les Français disent que la victoire leur a coûté 6,800 hommes

seulement. Ce nombre est très incertain. D'abord, lors du licenciement de l'armée française, les listes officielles qui contenaient l'effectif des corps se trouvaient perdues en grande partie ; en second lieu, le nombre donné plus tard, est trop fortement marqué du cachet des nouvelles qui partaient de Sainte-Hélène. Le général Gourgaud évalue par exemple la perte de la garde, tant à Ligny qu'à Saint-Amand, à une centaine d'hommes ; d'ailleurs, d'accord avec tous les auteurs français il rapporte qu'à Belle-Alliance les huit bataillons des 3e et 4e régiments de grenadiers et de chasseurs de la garde n'en formaient plus que quatre, beaucoup de ces guerriers étant restés sur le champ de bataille de Ligny. En outre, dans ce calcul ne seraient pas comprises les pertes de la jeune garde à Saint-Amand, ni celles de la cavalerie de la garde. Il est donc à présumer que des deux côtés le nombre des tués et des blessés a été à peu près le même.

Napoléon manqua tout à fait son but, qui était de donner par un coup décisif une tournure favorable à ses affaires. Il fut engagé jusqu'à la nuit dans une lutte sanglante et indécise, lutte dans laquelle les Prussiens conservèrent une partie du champ de bataille. De plus, ceux-ci repoussèrent les Français qui les poursuivaient, et purent restreindre dans un espace étroit la position rompue par la garde impériale.

Le feld-maréchal Blücher au contraire, quoique battu, avait plutôt atteint son but. Il avait gagné un jour. Qu'on songe combien ce jour était important pour la concentration de l'armée anglaise. Aussi le feld-maréchal parvint-il à se réunir au duc de Wellington. Pour obtenir un tel avantage, il n'avait point fait, il est vrai, de minces sacrifices, et néanmoins il pouvait en être autrement. Si l'on n'eût point fait marcher les réserves contre Saint-Amand, si l'on n'eût point envoyé à

Sombref les troupes réunies derrière Ligny, et sans d'autres accidents qui surviennent trop souvent dans la guerre, on aurait maintenu jusqu'à la nuit la bataille en parfait équilibre. Ensuite, comme on attendait les Anglais, on avait laissé un vide dans le plan de bataille; cela empêcha même le feld-maréchal de disposer de certaines troupes qu'il réservait pour le cas où le duc de Wellington lui enverrait quelques secours. Cependant, avant de donner des explications relatives aux alliés qui n'avaient point tenu leur promesse, qu'il nous soit permis de faire quelques remarques sur l'emploi des corps prussiens de différentes armes pendant la bataille.

Remarques sur la position et l'emploi de l'infanterie, de l'artillerie et de la cavalerie pendant la bataille.

Des jugements nombreux ont été portés sur la position et l'emploi des corps de différentes armes pendant la bataille; ces jugements s'éloignent plus ou moins les uns des autres, sans que pour cela on ait fait attention à la nature du combat et à la tactique de Napoléon.

Napoléon nous avait appris à ne pas employer de manœuvres savantes, mais à attaquer son ennemi sur des points isolés pour chercher à l'ébranler; on savait ensuite qu'à l'aide de ses réserves il frappait le grand coup contre le point de la ligne de bataille qu'il voyait le plus à découvert. C'est en effet la manière la plus simple de faire la guerre.

Quand on avait à lutter contre un tel antagoniste qui ne s'a-

musait pas à prendre des positions, on était perdu si l'on ne déployait des forces en face des siennes. Il fallait les ménager à son exemple, et ne faire absolument que ce qui était nécessaire.

Le combat demandait à être entretenu insensiblement, et, quand les forces étaient épuisées des deux côtés, celui qui avait conservé les dernières réserves devait être victorieux.

On objectera que le duc de Wellington, à Belle-Alliance, a fait d'autres dispositions. Oui, mais il y a deux choses à remarquer : d'abord la nature du terrain n'était plus la même ; ensuite, dès le commencement de la bataille, le duc se vit forcé de rapprocher du centre des troupes de l'aile droite ; il continua ce manége jusqu'à la dernière attaque qui était décisive, puisque plus tard encore, pour soutenir son centre, il retira des régiments de l'aile gauche. Ainsi, Wellington, pour se défendre, se vit obligé d'avoir recours à un moyen qu'il n'eût pas employé s'il eût conservé des réserves. Il perdit beaucoup de monde, car, par un vaste déploiement de forces, on s'expose plus au feu de l'ennemi que si l'on n'emploie contre lui que les troupes nécessaires pour le tenir en respect.

Il faut savoir encore qu'à Belle-Alliance les Anglais, à proprement parler, avaient seulement affaire aux premier et deuxième corps d'armée français, à la cavalerie et à 5 bataillons de la garde, tandis que les Prussiens avaient à combattre le sixième corps et 16 bataillons de la garde. Si la victoire était déjà très douteuse malgré ces masses de troupes anglaises dont nous avons parlé précédemment, que serait-il arrivé si le sixième corps et la garde se fussent trouvés en réserve, les Anglais n'ayant pas de troupes fraîches à leur opposer ?

souffrait au point d'être mise hors de combat, comme cela arrivait à la division Girard du 2e corps d'armée français.

Quand il fut nécessaire pour défendre un village d'employer plusieurs brigades, et qu'il n'y eut plus de troupes pour les relever, il fallut continuer la lutte avec les bataillons qui se reformaient. C'est ce qui arrive toujours dans un long et opiniâtre combat; lorsque tous les ressorts ont perdu leur force de tension, la volonté ferme et le génie d'un seul homme doivent y suppléer.

L'artillerie fut établie conformément au but qu'on se proposait dans la bataille. Ce n'est pas au commencement d'un combat qu'on peut concentrer des pièces dans telle ou telle position et tirer un plan minutieux du terrain, d'après les règles de fortifications. L'ennemi est le point de mire de l'artillerie, elle doit le saisir et le renverser; or, pour y parvenir, il faut qu'elle place ses pièces selon qu'il se déploie, tout en conservant une réserve suffisante pour continuer le combat.

Les trois batteries de gros calibre du premier corps d'armée furent établies entre Ligny et Saint-Amand, de ce côté-ci, sur la pente de la hauteur. A supposer même que les pièces ne soient pas couvertes, l'expérience prouve qu'il est plus avantageux de les placer au centre de la pente que près de la crête d'une montagne ou immédiatement derrière, car c'est sur ces deux derniers points que frappent la plupart des boulets.

Pour les combats de villages qui avaient lieu à des distances rapprochées, on se servit des batteries à pied de 6 du premier corps. Le troisième corps d'armée, qui se battait dans une position différente, dut recevoir plus d'artillerie. Le centre fut défendu par 48 pièces de gros calibre, et l'aile gauche par un nombre égal de pièces de divers calibres. Les

colonnes de munitions étaient restées en réserve derrière Sombref, vers le moulin à vent. Les batteries vinrent refaire leurs munitions et ramenèrent leurs pièces démontées de l'autre côté de la chaussée, dans la direction qui plus tard fut choisie pour battre en retraite. Ce fut une idée heureuse, et, si l'armée prussienne perdit peu de pièces, c'est aussi parce qu'on a relevé les batteries pour les placer en réserve.

La cavalerie n'était destinée qu'à jouer un rôle de protectrice pendant la bataille. Les combats de villages devaient préparer la défaite des Français, et le secours des Anglais la terminer.

La cavalerie du premier corps observa la marche de l'ennemi du côté de Fleurus, et se mit ensuite en réserve entre Ligny et Sombref. Lorsque le général de Juergas entreprit contre l'aile gauche française un mouvement qui pouvait conduire à l'offensive, on lui avait envoyé la cavalerie du deuxième corps. Plus tard, la brigade de Marwitz se rendit à l'aile droite, et celle du général Treskow contre Saint-Amand. Sur le point où l'on ne pouvait manquer de prendre l'offensive, il y avait une masse de cavalerie suffisante distribuée en 5 brigades montant à 48 escadrons (1). Il est in-

(1) *Première brigade du colonel de Thuemen.*

Régiment de hulans silésiens.	4 escad.
11e hussards.	4
2e régiment du colonel comte Schulenburg.	4
Régiment de dragons de la reine.	4
1er de landwehr de la Courmarche.	4
3e brigade du colonel de Sohr.	4

contestable que, si les Anglais fussent arrivés, cette cavalerie eût rendu de grands services.

Au centre, la cavalerie se trouvait plutôt postée pour la défensive; elle devait s'opposer à une attaque de l'ennemi entre Ligny et Sombref. Entre la hauteur de Bussy et Ligny, il y avait 26 escadrons (1).

Hussards de Brandebourg.	4
de Poméranie.	4
2 escadrons dragons Nouvelle-Marche.	2
4e *Brigade du colonel de Marwitz.*	
7e hulans.	3
8e —	3
5e *Brigade du général de Treskow.*	
Hulans de Brandebourg.	4
1er landwehr de la Courmarche.	4
6e *Brigade de cavalerie.*	
2 escadrons 5e landwehr de la Courmarche.	2
2 escadrons 1er landwehr de l'Elbe.	2
7e détaché.	
1er hussards de la Silésie.	4
	48 escad.

(1) Première brigade,		6e régiment de hulans.	6 escad.
2e	—	1er dragons de la Prusse occidentale.	4
3e	—	2e de landwehr de la Courmarche.	4
4e	—	1er de la Westphalie.	4
5e	—	Rég. de dragons de Bran-	

L'aile gauche n'avait que 11 escadrons (1), la cavalerie y étant moins nécessaire.

La cavalerie prussienne ne formait donc pas un corps compacte, mais elle était répartie avantageusement sur tous les points; elle pouvait non-seulement appuyer la ligne de bataille, mais encore profiter du moindre revers de l'ennemi.

Arrivons maintenant à l'emploi de la cavalerie française. Le troisième corps prussien a eu affaire au corps de Pajol fort de 18 escadrons, à celui d'Excelmans de 24, de plus à la division Morin montant à 15 escadrons; en tout 57 escadrons. Employée de cette manière, la cavalerie française non-seu-

		debourg.	4
6e	—	2 escadrons 5e landwehr de de la Courmarche.	2
7e	—	2 — 1er de l'Elbe.	2
8e	—	2 — 6e de la Courmarche.	2
			26 escad.

(1) *Brigade du colonel comte Lotum.*

5e régiment de hulans.	3 escad.
7e —	3
1er escadron du 7e de hulans détaché à Onoz.	1
Brigade de cavalerie.	
3e rég. de landwehr de la Courmarche.	4
	11 escad.

lement a été inutile pendant la bataille, mais encore elle a perdu une quantité d'hommes et de chevaux.

Au commencement de la bataille, on plaça en face de l'aile droite des Prussiens la division Domont. Plus tard, la brigade légère Colbert du premier corps de cavalerie renforça l'aile gauche de l'ennemi, et fut chargée de chercher à se réunir à Ney. Les Français n'avaient donc que 17 escadrons sur le point où ils pouvaient devenir dangereux pour les Prussiens. Le soir de la bataille, on remarqua encore sur le flanc droit des Prussiens, entre Meller et Villers-Peruin, 3 régiments de cavalerie ennemie qui appartenaient probablement au corps du maréchal Ney.

La cavalerie française, pendant la bataille, n'a rien fait qui pût inquiéter l'armée prussienne; cette cavalerie était pourtant supérieure à la nôtre qui se tenait sur la défensive. Si donc l'on examine comment des deux côtés la cavalerie a été utilisée, et si l'on établit une comparaison, ce ne sera pas au désavantage de la cavalerie prussienne. On ne saurait objecter qu'elle a été disséminée sur différents points, au lieu de former un corps compacte. Il est souvent arrivé qu'on a gagné des batailles sans se servir de cavalerie pour ainsi dire, et il est très rare que cette arme tout entière ait chargé dans une affaire.

OBSERVATIONS

SUR LA

BATAILLE DE LIGNY

LIVRÉE LE 16 JUIN 1815.

Extrait des documents militaires laissés par le major badois DE ZECH.

traduit de l'Allemand

PAR P. HIMLY.

ARMÉE FRANÇAISE.

Le but de l'empereur des Français était de mettre l'armée prussienne dans l'impossibilité de prendre une part active et immédiate au combat qu'il voulait livrer à Wellington.

Il pouvait y parvenir, soit par une *victoire tactique* qui, les deux premiers jours, aurait paralysé toutes les dispositions des Prussiens pour le combat; soit par une *victoire stratégique* qui, rejetant cette armée hors de sa position, l'eût contrainte à une retraite qui l'éloignait encore davantage de l'armée anglaise.

Le succès de la première tentative n'était pas présumable, attendu que l'armée française était de 30,000 h. plus faible que l'armée prussienne occupant alors une position très forte, et ayant de plus la certitude de recevoir dès le lendemain un renfort de 34,000 h. de troupes fraîches.

Le second plan offrait moins de difficultés dans l'exécution, et exigeait moins de sacrifices.

Les préparatifs de l'empereur Napoléon annonçaient du reste qu'il avait en vue un résultat stratégique. Le 1er corps, confié au maréchal Ney, était destiné à amener ce résultat dans le flanc droit de la position sur le chemin que lui traçait la division Girard du 2e corps. Une attaque simultanée de la garde sur le grand St-Amand ou Ligny (attaque qui a réellement eu lieu) aurait complété la victoire, et son effet immédiat eût été la destruction probable du 1er corps prussien, peut-être même celle du 2e qui tout au moins eût été gravement atteint; et tous les deux eussent été rejetés sur Namur et Maestricht.

La preuve que c'était là la pensée de l'empereur résulte du retard qu'il mit dans l'attaque qui n'eut lieu qu'à trois heures après midi. Car, en supposant même que le combat pût être décidé en trois heures ou trois heures et demie, la nuit qui fût survenue alors se serait opposée à ce que la victoire eût pour l'ennemi les suites funestes que Napoléon en pouvait espérer, et alors le but qu'il se proposait d'atteindre n'était rempli qu'en partie.

Cependant [illegible]
tenir que l'absence [illegible]
Charleroi, rendaient [illegible]
ficile d'ailleurs le [illegible]
vant être lui et [illegible]
parvenir à occuper qu' [illegible]
ainsi le but de la bataille [illegible]

Sans doute [illegible]
tenter sans [illegible]
A 6 heures et demie [illegible]
qu'on avait remarqué [illegible]
avait cessé. A [illegible]
et suivent [illegible]
tement sur [illegible]
tournant [illegible]
e i i eu [illegible]
juin leur [illegible]
trouvait [illegible]
que dans [illegible]
corps d'armée [illegible]

En laissant [illegible]
doute que [illegible]
prendre combat [illegible]
Mais [illegible]
laisser [illegible]
destiné [illegible]
e [illegible]

D [illegible]
divis [illegible]
4 [illegible]
mai encore [illegible]
aux Quatre-Bras avec plus [illegible]

Alors deux corps d'armée (30,000 h.) n'eussent pas manqué, comme cela est arrivé, de paraître sur le champ de bataille le jour d'un double combat, l'un parce qu'on l'avait fait avancer trop tard et l'autre parce qu'on l'avait fatigué par des marches et contre-marches inutiles.

Il est aussi difficile d'expliquer l'heure tardive de l'attaque de Ligny que les dispositions qui ont été prises pour cette bataille.

Le succès de toute l'affaire dépendait d'une surprise et de l'espoir qu'on avait de battre l'armée prussienne, qui à elle seule était supérieure à l'armée française, avant que ses quatre corps ne fussent réunis. Cependant on resta toute la matinée dans l'inaction.

Armée prussienne.

Quoique l'armée prussienne eût été surprise le 15 juin dans ses cantonnements, elle parvint néanmoins à se rassembler si promptement au nombre de 90,000 h., que les Français ne pouvaient déjà plus, par leur marche tardive du 16, la contraindre à recevoir la bataille, ni l'empêcher d'effectuer sa retraite derrière la Dyle. La réunion avec le 3e corps avait eu lieu le matin, à 8 heures, entre Gembloux et Gentinnes, et celle avec le 4e corps devait s'opérer à Wavres sur la fin du jour.

La réunion avec l'armée des Pays-Bas, commencée le 17 au point du jour, devait indubitablement s'effectuer avant

tion de l'adversaire avec lequel elle s'était battue, la veille, fort avant dans la nuit.

Il s'agit maintenant de savoir si le maréchal Blücher, malgré toute sa résolution et son empressement à couvrir la réunion de l'armée des Pays-Bas, n'eût pas refusé le combat de Ligny, s'il eût pressenti que l'empereur ne dût commencer l'attaque qu'à trois heures.

Le principe général d'éviter de faire ce que veut l'adversaire lui imposait la loi de ne pas recevoir une bataille partielle; cependant les événements du 15, et l'habitude qu'avait l'empereur de brusquer ses opérations ne permettaient pas de compter sur ce retard.

Accepter la bataille de Ligny était donc une résolution téméraire; car si l'on considère l'action comme elle a réellement eu lieu, on verra qu'elle a été engagée dans les circonstances les moins favorables, et que cependant la bonne chance est encore tombée à l'armée prussienne, c'est-à-dire que l'ennemi a pris l'attaque dans un moment où il ne pouvait pas mettre à profit sa victoire.

La bataille eût eu des suites bien plus funestes pour les Prussiens :

1° Si, comme il était possible, l'action se fût engagée à dix heures du matin au lieu de trois heures après midi ;

2° Si le 1er corps français, au lieu de faire des marches et contre-marches inutiles, se fût, suivant l'ordre de l'empereur porté sur les derrières des Prussiens ;

3° Si le 6e corps français qu'on avait appelé de Charleroi seulement pendant la bataille, eût été chargé du rôle dévolu au 1er corps, et qu'on lui eût attaché une partie de la cavalerie de réserve.

de prendre à la hâte des dispositions reconnues plus tard imparfaites, la lenteur de l'ennemi laissa encore quatre heures pour les améliorer, car il ne déboucha qu'à une heure de là forêt, derrière Fleurus. Ainsi on pouvait opérer tous les changements reconnus nécessaires.

La perte de la bataille peut être attribuée aux causes suivantes :

1° A la pensée où l'on était que l'armée française était supérieure en forces ;

2° A ce qu'aussitôt que les intentions de l'ennemi se furent manifestées, et qu'on n'eut plus de doute sur le véritable point d'attaque, les troupes qui devenaient inutiles sur l'aile gauche ne furent pas employées à soutenir le centre ;

3° A ce qu'on voulut passer à l'offensive avant que l'ennemi eût usé ses forces, et poussé ses réserves au combat ;

4° Enfin, à l'organisation tactique de l'armée.

D'après cette organisation on n'avait laissé au général en chef aucune réserve des armes spéciales (cavalerie et artillerie), réserve qu'on emploie ordinairement avec le plus grand succès. Ces différentes armes se trouvant réparties également dans les corps d'armées, étaient par conséquent à la disposition des trois généraux commandant en sous ordre, ce qui mettait dans l'impossibilité de soutenir promptement et avec vigueur des parties isolées et serrées de près, comme aussi d'empêcher que les troupes fussent dispersées sans aucun but sur le champ de bataille.

Aussi, dès la première attaque des Français, les points menacés furent surchargés de troupes par les commandants des corps et les brigadiers qui pouvaient disposer de fortes

masses, ce qui rendit même la défense difficile et occasionna des pertes inutiles en hommes.

A Saint-Amand, vers la fin de l'affaire, on vit combattre cinq bataillons et plus de dix à Ligny (la force des bataillons était de 750 h.).

La grande difficulté qu'on éprouvait à retirer du combat les troupes engagées dans les villages où elles se trouvaient comme enveloppées, fut cause qu'on épuisa bientôt les réserves du corps de bataille; et le combat avait à peine commencé qu'on se vit forcé d'engager la réserve principale du 2e corps. Il en résulte qu'à cinq heures, et lorsque l'adversaire n'avait encore fait aucun usage de ses réserves, l'armée prussienne, ayant dispersé les siennes sur les points du centre et de l'aile droite, les avait déjà engagées dans le combat.

Une comparaison de l'emploi des forces des deux côtés prouvera ce qu'on vient de dire.

Commencement du combat.

Corps de bataille.

Français.	Hommes	Prussiens.	Hommes
Division Girard	5,160	1er corps (Ziethen)	30,500
3e corps (Vandamme)	15,290	3e corps (Thielemann)	27,500
4e corps (Gérard)	14,260		58,000
Cavalerie de Grouchy	5,000		
	39,710		

Réserves.

Infanterie de la garde	13,430	2e corps (Pirch)	32,000
Cavalerie de la garde	2,250		
Cuirassiers (Milhaut)	2,840		
Artillerie	480		
	19,000		

Déjà, lors de la première disposition des troupes, on avait employé à la défense d'une position naturellement fortifiée environ 18,000 h. de plus (et pour les causes indiquées ci-dessus) que l'adversaire n'en avait amené à l'attaque. Cet amas de troupes en première ligne eût été justifié si une partie au moins en eût été échelonnée derrière l'aile droite qui se trouvait en l'air. Mais on ne prit pas cette précaution, et cette faute contraignit à amener au feu, au commencement de la bataille, la moitié de la réserve principale.

Vers les cinq heures, c'est-à-dire environ deux heures après que l'action fut engagée, toute l'armée prussienne forte de 90,000 h. se trouvait déjà aux mains avec les 40,000 Français en première ligne. Ce qui provenait en partie de ce que ces derniers n'occupaient que faiblement l'aile gauche, tandis qu'ils dirigeaient tous leurs efforts contre le centre et l'aile droite. Les forces belligérantes se trouvaient donc réparties de la manière suivante :

Aile droite et centre.	*Aile gauche.*
De Saint-Amand jusqu'à Ligny en 1re ligne :	De Sombref vers Tongrines, en 1re ligne :
Français 30,000 h.	Français 10,000 h.
Prussiens 65,000	(y compris 4,000 h. d'infanterie du 4e corps).
(y compris une partie de la cavalerie du 3e corps).	Prussiens 25,000 h.

Réserves.

Français entre Saint-Amand et Ligny :
Gardes et cuirassiers 19,000 hommes.

Lorsqu'à cinq heures du soir le danger qui avait menacé l'aile droite des Prussiens eut été détourné, on forma une nouvelle réserve composée d'environ 12 bataillons et autant d'escadrons.

La cause de la perte de la bataille donne lieu aux observations ci-après :

Entre cinq et six heures, les manœuvres de l'ennemi avaient suffisamment fait connaître ses intentions, et on avait, du côté des Prussiens, la certitude que Ligny et Saint-Amand deviendraient les points décisifs de l'affaire ; car les attaques réitérées et impétueuses de Girard pour tourner le flanc droit, les efforts de Vandamme pour enlever les deux Saint-Amand, ceux de Gérard pour emporter Ligny, enfin la position de la garde entre Fleurus et Saint-Amand offraient

une preuve évidente que la bataille allait se décider sur l'aile droite et non sur l'aile gauche. Cependant les attaques molles et interrompues de Grouchy sur cette aile semblaient donner la preuve du contraire.

Si, dans les efforts que firent les Français à cinq heures du soir pour battre l'aile droite et le centre en négligeant l'aile gauche, et après que les Prussiens eurent épuisé toutes leurs réserves, on trouva un motif puissant d'envoyer, comme réserve, des détachements du 3e corps aux environs de Bry, cette mesure devenait encore plus impérieuse à six heures, lorsqu'on vit s'avancer près Villers, une colonne française (Erlon), lorsqu'on aperçut une seconde fois la garde impériale près de Saint-Amand, et qu'on reçut la double nouvelle qu'il ne fallait plus compter ni sur les secours de Wellington, ni sur ceux de Blücher. L'extension de l'aile gauche, afin de donner au corps de Bulow l'espace nécessaire pour se former, devenait alors tout-à-fait inutile.

En supposant que, de six heures à six heures et demie, on eût envoyé aux détachements disponibles du 3e corps l'ordre de faire une conversion à droite, 12 à 18 bataillons et leur artillerie pouvaient arriver à sept heures, ou à sept heures et demie au plus tard, sur la hauteur de Bry, derrière Ligny.

(La 12e brigade n'était éloignée que de 1,000 pas, et les 9e et 10e n'étaient distantes que de 2 à 300 pas du point où la garde se fraya un passage le soir.)

Alors on pouvait attirer l'aile gauche, comme le fit plus tard à Waterloo le duc de Wellington avec les troupes de son aile droite, car ce ne fut que par cette mesure qu'il réussit à repousser les attaques sans cesse renouvelées contre son centre.

Ce qui prouve que le 6e corps français, qui avait mis tant

de parler, ne peut néanmoins présenter le même ordre et la même force qu'une réserve formée avant la bataille, par des troupes des différentes armes.

On a généralement reproché aux alliés de n'avoir pas rassemblé pendant la bataille une masse considérable de cavalerie, ce qui provient sans doute de ce que la cavalerie, au lieu d'être réunie en masse comme arme, a toujours été disséminée dans les corps, et par conséquent s'est trouvée répandue sur tous les points du champ de bataille. Dans ce combat néanmoins, elle fut attirée en grande partie sur l'aile droite, et derrière le centre de la position, mais toujours par détachements.

Ce qui surtout a terminé la tournure décisive de la bataille, c'est le passage trop précipité de l'offensive à la défensive : ainsi, par exemple, lorsque la garde impériale eut quitté, à six heures et demie du soir, les environs de Saint-Amand pour reprendre l'attaque de Ligny, l'armée prussienne regarda ce mouvement comme les préparatifs de la retraite des Français sur Fleurus. Alors le général en chef, voulant mettre à profit cette prétendue retraite, envoie vers Saint-Amand, à l'exception de 3 bataillons et de quelques escadrons, la réserve rassemblée à Bry, et donne l'ordre de marcher incontinent sur Fleurus pour attaquer l'ennemi. Il faut avouer que le moment était bien mal choisi.

Les réserves et le 6e corps français (ensemble 30,000 h.), n'avaient pas encore donné, et cependant on s'imaginait qu'un adversaire tel que Napoléon devait considérer la bataille comme perdue, et cela dans un moment où la victoire était sa dernière ressource.

Le départ de la dernière réserve prussienne facilitait à l'ennemi le moyen de se faire jour à travers le centre, ce

qui eut réellement lieu vers sept heures et demie ou huit heures.

La majeure partie des forces des 12e, 9e et 10e brigades du 3e corps se trouvaient dans l'action à deux portées de canon tout au plus du point où devait se décider la lutte.

On évalua dans cette bataille la perte des Prussiens à 20 ou 21,000 h., et celle des Français à 6,800. Par conséquent l'agresseur eut trois fois moins de monde hors de combat que son adversaire. Et en admettant même que la perte des Français eût été de 8,000 h., celle des Prussiens, qui avaient cependant l'avantage d'une position couverte, n'en eût pas moins été deux fois et demie plus considérable, preuve incontestable du préjudice qu'occasionne l'entassement des troupes sur le point d'attaque.

Le journal militaire prussien (année 1818) dit : « Plus d'un Prussien tombe à Ligny sous les balles prussiennes. » Mais il aurait dû ajouter : Quoique le combat eût lieu en plein jour. Car au mois de juin la nuit ne survient qu'à neuf heures, et Ligny se trouvait déjà à huit heures au pouvoir des Français.

PRÉCIS HISTORIQUE (1)

DES

ÉVÉNEMENTS MILITAIRES DE 1815,

En réponse à une relation de cette campagne,

PAR

UN OFFICIER SUPÉRIEUR DE L'ARMÉE PRUSSIENNE.

Après les revers de l'armée française en 1814, le retour de la branche aînée des Bourbons avait été décidé par les grandes puissances de l'Europe, qui, en même temps, avaient consenti à donner la souveraineté de l'île d'Elbe à l'Empe-

(1) Ce Précis aurait dû être placé à la fin de la Relation historique de la campagne de 1815; mais les notes qui y sont relatives s'appliquent à la situation actuelle de l'Europe et aux grands événements qu'elle peut amener. Ces notes sont ainsi d'une haute importance, et méritent de fixer l'attention générale. C'est par cette raison que nous avons cru devoir les intercaler au milieu même de la Relation historique de M. le major prussien.

On reconnaîtra sans doute, en lisant ce Précis, combien l'auteur, en indiquant avec franchise la véritable cause de la chute de l'empereur, professe d'admiration pour Napoléon, et sait apprécier son incomparable génie, ses éminents services, ses grandes, ses héroïques qualités.

Le général français se propose, s'il y a lieu, d'ajouter des observations plus explicites à la relation de l'officier supérieur de l'armée prussienne, après l'entière publication de son Histoire de la campagne de 1815. (*Note de l'Éditeur.*)

reur Napoléon sans doute par respect pour un prince qui leur avait tant de fois dicté la loi dans des traités dont il réglait à son gré toutes les conditions. La restauration s'était effectuée sous les auspices d'une charte octroyée, et non soumise à l'acceptation du peuple français. Ainsi, Louis XVIII, appelé au trône de France, démentait par cet acte de pouvoir absolu les intentions libérales qu'il avait d'abord manifestées. Une série d'actions décéla promptement ses desseins secrets; le prince, replacé miraculeusement sur le trône, fut bientôt livré à l'influence d'hommes qui voulaient, à tout prix, rétablir l'ancien régime et ne tenir aucun compte des grands événements d'une révolution qui avait bouleversé la France et l'Europe jusqu'en leurs fondements (1). L'Empereur, relégué dans l'île

(1) La raison, le bon sens, des études approfondies, l'expérience des choses et des hommes, les événements les plus extraordinaires, la longue et salutaire épreuve de l'adversité, les pénibles et fortes leçons d'un exil rigoureux, sont donc inutiles pour nous préserver d'erreurs irréparables et pour nous guérir des préjugés inspirés par l'éducation et invétérés par un orgueil incurable. Louis XVIII avait la réputation d'un homme de mérite; on disait son esprit cultivé; il possédait à fond les auteurs classiques dont il faisait souvent une heureuse et spirituelle application; on citait ses bons mots et ses sages aphorismes. Mais ces éloges ont été bien contredits depuis la publication de son voyage à Coblentz, en compagnie de l'un de ses favoris, qui trop courtisan, n'a pas osé avertir avec sincérité le royal auteur, à propos d'un pareil ouvrage :

. . . . . Qu'un mauvais livre assomme,
Qu'il ne faut que ce faible à décrier un homme,

d'Elbe, était cependant parti sans arrière-pensée : il comprenait qu'ayant étrangement abusé des faveurs de la fortune, il devait se résigner avec magnanimité aux rigueurs de son sort.

L'auteur de ce précis peut affirmer que chacun des chefs des détachements de cuirassiers qui furent chargés de l'escorte de Napoléon, depuis le département de la Nièvre jusqu'aux portes de Lyon, recevaient de lui, après de justes éloges accordés à leurs régiments, la recommandation expresse de garder à Louis XVIII la même fidélité qu'ils avaient constamment montrée à l'Empereur jusqu'au moment de son abdication.

Ce sont certainement les fautes accumulées de la restau-

Et qu'eût-on d'autre part cent belles qualités,
On regarde les gens par leurs méchants côtés.

Cette remontrance pleine d'une noble franchise eût probablement dissuadé l'auteur de faire imprimer le récit de son voyage ; mais l'opinion publique eut d'abord à lui reprocher deux torts bien autrement graves : c'est d'avoir fait un hommage solennel au roi de la Grande-Bretagne, de son rétablissement sur le trône de ses pères, et de s'être proclamé à la face du monde le successeur immédiat de Louis XVII. La France vit avec un extrême dépit qu'on osait manifester l'étrange prétention d'effacer jusqu'au souvenir de ses annales les plus glorieuses ; et les principales puissances de l'Europe qui avaient tant de fois reconnu l'existence de l'empereur, et par des traités solennels et par d'augustes alliances, témoignèrent elles-mêmes une vive surprise d'une semblable prétention. Cet acte, non moins absurde que ridicule, produisit partout la plus fâcheuse, la plus profonde sensation, et il

ration et sa tendance politique qui l'ont décidé à reconquérir le pouvoir qu'il avait sincèrement abdiqué.

Les puissances victorieuses qui rabaissèrent au rôle le plus minime le souverain le plus puissant du monde, commirent sans doute une imprudence inconcevable en plaçant cet homme doué d'un génie extraordinaire si près d'un pays où ses prodigieuses actions exerçaient encore une magique influence.

La confiance entière que la Sainte-Alliance témoignait alors à Louis XVIII peut-elle excuser une imprévoyance coupable qui a eu des suites aussi funestes?

Parmi tous les faits merveilleux qui ont signalé la carrière de l'Empereur des Français, le plus étonnant peut-être est son

---

n'a pas peu contribué à la chute de la branche aînée des Bourbons. Sans doute que Louis XVIII était fier de trouver en tête de la généalogie de ses illustres prédécesseurs, le roi Clovis, heureux fondateur de la monarchie française; mais à tout prendre, l'empereur Napoléon vaut bien le roi des Francs qui gagna la bataille de Tolbiac et fut sacré à Rheims par St.-Remi. Le czar de Russie n'a pas suivi l'exemple du roi de France et de *Navarre* Il s'est souvenu des entrevues de Napoléon et d'Alexandre, il n'a pas cru se mésallier en mariant son auguste fille au jeune prince né du fils adoptif de l'empereur des Français, et il a voulu consacrer cette union par les cérémonies les plus pompeuses et les plus solennelles. De même, le roi des Français qui a pris un soin religieux de consacrer par de magnifiques monuments l'éclatante gloire de l'empire, a fait preuve en cette circonstance comme dans toutes les autres, et d'une haute sagesse et du plus pur patriotisme.

retour de l'île d'Elbe. Ce retour consterna Louis XVIII et tous les souverains qui l'avaient replacé sur le trône de ses pères par la force des armes.

A la simple apparition de Napoléon, les premières troupes envoyées pour le combattre jetèrent leurs armes; le héros s'élança au milieu d'elles, la poitrine découverte, en s'écriant : « Quel est celui de vous qui osera porter la main sur son général? » A ces mots, les soldats qu'il a si souvent conduits à la victoire se précipitent à ses genoux et répètent à l'envi le cri tant de fois sorti de leur bouche, *vive l'Empereur!* Ces braves l'environnent; les rangs se grossissent successivement de tous les régiments placés sur son passage, et les paysans des Hautes-Alpes, accourus de toutes parts, font éclater et le même dévouement et les mêmes acclamations. Aussi, et selon les expressions énergiques de Napoléon, l'aigle impériale et les couleurs nationales volent rapidement de clocher en clocher jusque sur les tours de Notre-Dame. Le 20 mars, jour anniversaire de la naissance de son fils, l'Empereur est porté en triomphe dans le palais des Tuileries.

En moins de trois mois, les armées sont réorganisées comme par enchantement; le 15 juin, les frontières de la Belgique sont franchies, et le 16, après une opiniâtre et sanglante mêlée où les Prussiens et les Anglais sont défaits, Napoléon reste maître du champ de bataille à Ligny.

Cependant, le corps d'armée du maréchal Ney est repoussé de l'importante position des Quatre-Bras, et cette circonstance nous empêche de recueillir tous les avantages d'une victoire disputée avec tant d'acharnement. Les Anglais se concentrent en avant de la forêt de Soignes, et se rangent en bataille derrière des défilés qui, en cas de revers, devaient rendre leur défaite irréparable.

Toutefois, l'inaction du maréchal Grouchy qui laisse agir à leur gré les Prussiens, au lieu de s'attacher à les poursuivre le jour même dans leur mouvement rétrograde, et le surlendemain dans leur mouvement offensif, ne compense que trop pour les alliés les désavantages d'un champ de bataille si mal choisi.

On ne peut nier que la première manœuvre de l'Empereur n'ait été bien conçue ; elle ne tendait à rien moins, exécutée avec vigueur, qu'à séparer les deux armées ennemies ; et nos premiers mouvements aggressifs avaient été si rapides que le général anglais ne fut averti de l'imminente bataille du 16 juin, qu'au bal dont il goûtait tranquillement les plaisirs à Bruxelles.

Le maréchal Blücher fit alors une manœuvre belle et hardie ; il marcha au-devant du duc de Wellington auquel il portait un secours efficace. C'est ainsi que le village de Ligny dont les généraux en chef sentaient l'importance, comme point central de l'action, fut pris et repris après un combat acharné.

La fin de cette journée si meurtrière fut signalée par des actions de valeur qui méritent d'être rapportées, parce qu'elles font beaucoup d'honneur à l'armée française et surtout à la cavalerie de réserve. Les récits officiels des trois armées n'en font qu'une mention trop succincte.

Le village de Ligny enlevé à la baïonnette pour la dernière fois, l'Empereur placé à l'entrée de ce village jonché de morts et de blessés, donna directement l'ordre au général Delort de traverser rapidement Ligny, avec sa division de cuirassiers, et d'attaquer avec vigueur la cavalerie prussienne rangée en bataillo au dessus du plateau qui domine

ce village (1). On peut voir, par le récit du major prussien, que les ordres de l'Empereur furent exécutés avec une grande bravoure.

Le 9e de cuirassiers, le plus nombreux régiment de son arme, qui, et sans avoir essuyé un seul échec, s'était signalé à l'armée d'Arragon par tant de brillants faits d'armes, se distingua particulièrement dans les charges réitérées où la cavalerie prussienne fut plusieurs fois enfoncée, et où le maréchal Blücher fut renversé de cheval et dépassé par les intrépides cuirassiers. Cet incident, qui devait rendre la bataille décisive, resta ignoré de ces braves cavaliers qui combattaient pour la première fois à la grande armée. Ainsi, et par un bonheur inouï, le maréchal Blücher fut retiré par quelques-uns de ses officiers de dessous son cheval et ramené à son quartier-général, au milieu de la nuit, sur le cheval d'un sous-officier de hulans. Cette circonstance nous révéla que le destin avait cessé de nous être favorable.

Le vieux Blücher vaincu, renversé sous son cheval et resté en notre pouvoir, devait être conduit de suite à l'Empereur. Il est juste de rendre un éclatant hommage à la bravoure chevaleresque du vaillant guerrier qui voulait, à tout prix, sur la fin de cette journée, rester maître du champ de bataille. Les braves cuirassiers de la division du général Delort ramenèrent, après leurs vigoureuses charges, plusieurs pièces d'artillerie. Nous devons dire aussi, à leur

(1) Cette division était formée de deux brigades; la 1re brigade du 5e et du 10e de cuirassiers, la seconde du 6e et du 9e régiment de même arme. Le 9e de cuirassiers portait à l'armée d'Arragon le n° 13.

gloire, qu'après la déroute de la division du général Durutte, à la bataille de Mont-Saint-Jean, la première brigade de cette division, soutenue par les lanciers du général Jacquinot, contribua beaucoup à l'extermination des dragons anglais de la garde royale, qui avaient rompu avec un élan vigoureux l'infanterie du général Durutte, et qui lui avaient enlevé son artillerie et ses drapeaux. Dans cette charge irrésistible, un cavalier anglais abattit d'un coup de sabre la main de ce général.

A cette fatale et trop mémorable bataille de Mont-Saint-Jean qui, après vingt-cinq ans d'une lutte opiniâtre, devait être décisive, et fixer pour long-temps le rang des nations belligérantes, la division du général Delort a enfoncé plusieurs carrés anglo-belges sur des terrains peu accessibles à la cavalerie, et les maréchaux-de-logis Humbert du 10e de cuirassiers, et Palaa du 9e, ont enlevé dans ces charges hardies chacun un drapeau.

Les corps de cavalerie des généraux Kellermann, Pajol, Excelmans et Milhaud se sont comportés sur d'autres points, soit à la journée de Ligny, soit à celle de Waterloo, avec la même ardeur et le même dévouement.

Un cuirassier de la division du duc de Valmi, le brave Lami, enleva un drapeau au milieu d'un bataillon écossais, à la bataille du 16 juin.

Ces faits ont dû être rappelés d'une manière explicite pour montrer que, dans ces deux journées, armée française avait combattu avec sa valeur accoutumée, et qu'elle était digne d'un meilleur sort.

Maintenant, et puisque nous avons à nous expliquer sur les causes de la perte de la funeste bataille de Mont-Saint-Jean, nous les attribuerons avec toute la franchise de notre caractère :

1° A la grande supériorité numérique des armées anglaise et prussienne;

2° A la désertion d'un général fameux qui, le 15 juin, fuyant de nos rangs, au coucher du soleil, a dû révéler au général prussien nos mouvements offensifs;

3° A l'indécision du général commandant l'aile gauche, et peut-être aussi à la mollesse des troupes qui ont combattu aux Quatre-Bras (1);

4° A la bonne fortune du général en chef prussien échappé avec tant de bonheur au danger le plus imminent;

5° A la funeste inaction du maréchal Grouchy, qui pro-

---

(1) Cette cause est très vraisemblable. Elle est affirmée par l'empereur Napoléon et par plusieurs honorables généraux qui jouissaient de son intime confiance. Mais il y aurait injustice et témérité à la certifier d'une manière absolue, sans connaître positivement les divers ordres qui ont été donnés au maréchal prince de la Moskowa, sans savoir si ces ordres lui sont parvenus à temps et si des obstacles vraiment insurmontables ne l'ont pas empêché de les mettre à exécution. Puis le maréchal gouverneur de la 6e division militaire, dont la célèbre proclamation de Lons-le-Saunier démentit, à l'approche du souverain de l'île d'Elbe, ses protestations de fidélité et de dévouement au roi Louis XVIII, e trouvait ainsi dans les dispositions morales les plus pénibles et les plus embarrassantes. On a prétendu que la préoccupation de ces fâcheux souvenirs ne lui a pas laissé, dans la campagne de 1815, cette vigueur et cette présence d'esprit tant de fois signalées sur le champ de bataille, et auxquelles il devait sa haute renommée.

bablement n'a pas reçu à temps les ordres formels et réitérés de s'attacher sans relâche à la poursuite des Prussiens.

Après tous les récits divers de cette grande bataille sur laquelle on a fait tant de subtils et fastidieux commentaires, nous croyons qu'il reste démontré aux yeux de tout militaire impartial que la principale cause de la perte de cette bataille est l'inaction qui a paralysé l'assistance de deux corps de cavalerie, de 30 pièces d'artillerie, et de près du tiers de notre infanterie. Nous pensons que l'illustre captif de Sainte-Hélène doit être, à cet égard, absous de tout reproche ; car la fortune seule a trahi la valeur et le génie. Les bonnes dispositions prises et la bravoure des troupes semblaient lui garantir un succès aussi brillant que les victoires d'Austerlitz et d'Iéna.

Si des succès jusqu'alors inouïs ne l'avaient pas conduit aux écarts et aux malheurs inévitables d'une insatiable ambition ; si un peu moins de précipitation, et plus de confiance dans l'œuvre du temps, étaient venues en aide au génie, l'empereur Napoléon, le plus grand guerrier des temps anciens et modernes, le plus puissant souverain de l'Europe et le plus habile des hommes d'état, eût élevé la France pour vingt siècles au comble de la gloire et de la prospérité. Les principales puissances, justement effrayées de son évasion de l'île d'Elbe, n'auraient pas été forcées de se liguer de nouveau contre lui, de le mettre par un décret solennel hors de la loi des peuples civilisés, de proclamer à la face du monde une guerre d'extermination, et de l'abandonner après sa défaite à la vengeance implacable des Anglais qui lui ont fait subir sur un rocher lointain l'affreux supplice de Prométhée.

Nous ne suivrons pas l'auteur de la relation dans ses développements sur l'organisation des armées réunies contre

l'Empereur, à son retour de l'île d'Elbe, ni sur les divisions et subdivisions de chacun de ces corps d'armée; ces détails peuvent seulement intéresser les alliés d'outre-Rhin. Nous ferons seulement remarquer que cette réorganisation subite des armées, prouve que le retour de l'Empereur était prématuré. Ne devait-il pas attendre que le congrès de Vienne fût dissous? Les princes coalisés, perdant alors le centre de leurs opérations diplomatiques et militaires, n'auraient pu prendre sur-le-champ le parti décisif qu'exigeait un événement aussi imprévu. Le remède, pour être efficace, devait être prompt. Nous ne suivrons pas non plus la relation de l'officier supérieur prussien dans le détail des marches, contremarches et mouvements offensifs qui ont précédé les batailles de Ligny et de Mont-Saint-Jean. Ces détails minutieux, qui vraisemblablement ont le mérite d'une parfaite exactitude, ne peuvent guère intéresser que l'armée prussienne, comme étant plus particulièrement consacrés à sa gloire militaire. Ils sont aujourd'hui sans importance pour toute autre nation. Nous ne reviendrons même pas sur le récit de toutes les actions partielles, de tous les mouvements offensifs dans les deux batailles dont l'auteur fait la description avec un soin remarquable, et, nous croyons, même avec exactitude et impartialité. Nous éviterons aussi de répondre à l'assertion de cet officier supérieur, qui affirme que par le traité de paix de 1814, la France avait conservé un territoire plus grand qu'en 1792. Il est évident que ce traité l'avait dépouillée, de toutes ses conquêtes, plus encore dans le dessein rancunier de l'humilier que de la restreindre, par mesure de sûreté générale, dans ses anciennes limites. Toutefois, il eût été sage et d'une bonne politique de ne pas s'approprier toutes ses dépouilles, et de lui conserver par une équitable compensation le territoire conquis

jusqu'à la rive gauche du Rhin. Telles étaient les limites dans lesquelles un nouvel équilibre de l'Europe et la stabilité d'une paix générale exigeaient que la France fût désormais circonscrite. Cette concession eût probablement prévenu les événements désastreux de 1815, qui ont causé aux vainqueurs eux-mêmes de si sérieuses alarmes. La paix ne pouvait être vraiment solide qu'en ménageant ainsi, avec une sage prévoyance, les intérêts, l'honneur et la susceptibilité d'une grande nation si long-temps victorieuse! L'historiographe de la campagne de 1815 parle encore de la modération que les souverains alliés ont montrée en 1814 dans le traité de paix de Paris, et dont la France n'avait tenu aucun compte. « Les Français, dit-il, tout aussi or« gueilleux qu'auparavant, attribuaient leurs revers au ha« sard plutôt qu'au triomphe du bon droit sur l'oppression « et l'arrogance. » On voit que les succès exaltent facilement l'amour-propre. L'officier prussien n'a pas pensé, en écrivant ces étranges paroles, aux jactances, aux rodomontades assez ridicules de ses compatriotes qui forcèrent un roi prudent et sage à nous déclarer subitement une guerre intempestive; aussi, une seule bataille a suffi pour anéantir le royaume créé merveilleusement par le génie du grand Frédéric. En y réfléchissant mieux, l'officier supérieur de l'armée prussienne conviendra qu'il était permis à la France, même après ses désastres, de conserver un peu d'orgueil et surtout une grande dignité. Elle devait garder à jamais le souvenir des éclatants succès qui lui ont valu la conquête de l'Europe. Quel peuple s'est jamais illustré par autant de prodiges! L'auteur de la relation n'a pas oublié sans doute avec quelle vaillance l'armée française est restée maîtresse du champ de bataille de Ligny, et avec quelle courageuse opiniâtreté elle a disputé celui de Waterloo. Il a dû enfin

se ressouvenir comment la cavalerie prussienne, s'avançant témérairement sur Paris, fière de la victoire de Mont-Saint-Jean, a été tout à coup vigoureusement repoussée dans les bois de Versailles, par les divisions de dragons aux ordres du général Excelmans.

Les glorieux événements de juillet n'ont-ils pas appris à l'Europe étonnée que le patriotisme et la discipline de cette noble armée n'étaient point affaiblis? En protégeant les institutions nationales, cette armée a, dans tout l'empire, repoussé les factieux, les fauteurs de l'anarchie, maintenu ou rétabli l'ordre. Conduite par les anciens généraux, illustrés sous la république et l'empire, cette armée n'a-t-elle pas déployé la même valeur aux siéges d'Anvers, de Constantine, de Saint-Jean-d'Ulloa et dans toutes ses expéditions d'Afrique et d'Amérique.

Toutefois, et plus juste que l'historiographe prussien, nous ne nierons pas que l'armée formée à l'école du grand Frédéric, ne soit instruite, brave, intelligente, disciplinée. Nous reconnaissons volontiers qu'elle a puissamment contribué, et plus que les Anglais, au gain de la bataille de Waterloo. Nous dirons qu'il est fondé à leur reprocher d'avoir trop disséminé leurs troupes, au moment même des hostilités. Leur aile droite ne pouvait en effet prendre une part active aux mouvements généraux d'une bataille imminente. Cette faute grave n'a pu être réparée que par l'activité, la valeur et les habiles manœuvres du prince Blücher.

L'historien de la Campagne de 1815 mérite encore notre indulgence, lors même qu'il nous traite avec une dédaigneuse sévérité, car c'est un noble sentiment de patriotisme qui l'a porté à exagérer et nos torts prétendus et les éloges qu'il se plaît à donner à ses braves compagnons d'armes. Cette conduite forme un contraste, qui lui est entièrement

favorable, avec celle de quelques Français si peu dignes de ce nom, qui, après nos revers, allaient au-devant des légions étrangères, les accueillaient avec transport, insultaient lâchement au malheur, se déshonoraient en foulant aux pieds nos plus beaux titres de gloire, et inspiraient aux ennemis mêmes, par tant de bassesses, le dégoût, l'indignation, le plus profond mépris.

Ce n'est qu'après plusieurs années de paix, et à l'occasion du sacre de leur jeune et bien aimée reine, que les Anglais ont osé décerner les honneurs de l'ovation à l'illustre maréchal qui représentait la France dans cette pompeuse cérémonie, peut-être plus en haine des tories qu'en témoignage d'une sincère admiration du guerrier qui a, non pas vaincu sous les murs de Toulouse, mais opiniâtrement disputé avec des forces bien inférieures, ce fameux champ de bataille. Mais dira-t-on : les tories n'ont-ils pas dans cette circonstance solennelle partagé l'enthousiasme du peuple ? Oui sans doute, mais n'était-ce pas pour rehausser la gloire de l'heureux adversaire du duc de Dalmatie ?

Cette conjecture se convertit en certitude depuis le joyeux banquet, où le plus disert, sinon le plus éloquent des orateurs du parlement anglais, oubliant avec une grâce parfaite ses dissidences habituelles avec son illustre antagoniste, et renchérissant tout à coup sur les louanges les plus outrées, a donné sans façon au duc de Wellington la prééminence sur tous les héros passés et présents, sans excepter l'empereur Napoléon. Il est vraisemblable que ni la postérité, ni les contemporains, ni les nations rivales, ne confirmeront un tel jugement, mais, du moins l'amour sacré de la terre natale pourra en faire excuser l'étrange

exagération. Cela ne valait pas la peine assurément d'allumer le courroux des journalistes français (1).

La chute de l'empereur Napoléon ne peut, en définitive, être attribuée qu'à une ambition effrénée. Il en a fait lui-même le pénible aveu.

Lorsque le général Bonaparte, âgé de vingt-six ans, fut nommé au commandement en chef de l'armée d'Italie, il n'était guère connu que par le siége de Toulon et par la célèbre journée du 13 vendémiaire.

Cependant, et dès ses premiers ordres, les hommes à qui l'expérience, les talents, des services éminents, devaient inspirer de justes prétentions, obéirent sans murmure et avec une extrême docilité. Ils reconnurent d'abord son évidente supériorité; la puissance de son génie les subjugua. Jamais un général n'exerça sur ses troupes un plus

---

(1) Les historiens du siècle de Louis XIV n'ont jamais prétendu que le vainqueur de Denain avait gagné la bataille de Malplaquet : il est vrai qu'une seconde victoire aussi meurtrière que celle-ci pouvait obliger Malborough et le prince Eugène à repasser le Rhin. Il y a telle défaite qui dans certaines circonstances est plus honorable qu'un succès: telle est la bataille de Toulouse. Elle est peut-être plus glorieuse pour le général français que pour le général anglais; mais celui-ci a réellement gagné la bataille. En vain, l'orgueil national s'est-il efforcé d'en attribuer l'honneur au duc de Dalmatie. L'histoire est impartiale et ne se prête pas à dénaturer, au gré de l'amour-propre des nations, des faits certains. D'ailleurs notre part de victoires dans une guerre de 25 ans est assez large et assez belle pour que nous puissions avouer avec franchise et sans honte tous nos revers.

irrésistible ascendant. L'armée croyait aveuglément à son infaillibilité. Sa présence seule décidait la victoire ; on ne se fait pas une idée de la vénération superstitieuse avec laquelle les anciens militaires conservent les brevets, les décorations, les insignes qui leur ont été décernés par l'Empereur.

La mémoire de Napoléon est profondément vénérée par le peuple qui refusa long-temps d'ajouter foi à la nouvelle de sa mort. Il est peu de chaumières qui ne renferment son image chérie. Les théâtres, dès que son nom est proclamé, retentissent spontanément des plus éclatants applaudissements. Le roi des Français a beaucoup accru ses prosélytes, en relevant la superbe colonne de la place Vendôme, en achevant l'arc impérial de l'Étoile, et en créant les magnifiques galeries du palais de Versailles. Ce qui est bizarre, mais exactement vrai, c'est que l'enthousiasme des autres nations pour celui qu'ils n'ont vu que la foudre à la main, surpasse encore celui des Français. Ce qui explique cet enthousiasme universel, c'est une vie tellement féconde en actions merveilleuses, que l'Empereur nous semble un être surnaturel. Un écrivain doué de la brillante imagination de l'Arioste ne pourrait, par les fictions les plus ingénieuses, en égaler les prodiges. Aussi, une tâche immense est-elle imposée à celui qui osera écrire son histoire.

En effet, eût-il le génie et les vertus de Tacite, comment parler de cet homme si extraordinaire avec l'impartialité qui est pourtant le premier devoir de l'historien ?

Napoléon est pour le peuple français, l'astre éclatant du jour, où il n'est permis de chercher, ni de découvrir la moindre tache. On est sûr d'exciter de vives réclamations, seulement en rappelant tous les maux causés par une excessive ambition, bien qu'ils ne soient que trop attestés par

les deux occupations de la capitale de l'empire et par les traités qui, deux fois, ont fait passer la grande armée, si long-temps victorieuse, sous les fourches caudines; mais la reconnaissance et l'admiration ont presque effacé de nos esprits la triste impression de ces désastres.

Ce qui contribue surtout à conserver à l'empereur Napoléon l'enthousiasme des peuples, c'est que l'homme du destin a accompli son œuvre. Ses qualités et ses défauts, ses succès et ses revers, ses grandes et ses mauvaises entreprises, ses prospérités et ses adversités, ont, en réalité, amélioré le sort de l'humanité. Il a pour jamais détruit la tyrannie, le despotisme, l'anarchie et le rêve insensé d'une domination universelle.

Grâce à Napoléon, les institutions constitutionnelles se propagent et s'affermissent. Des gouvernements libres régissent déjà une partie considérable de l'Allemagne ; l'ordre constitutionnel s'établit dans la Péninsule Ibérique, chez le peuple qui lui était le plus antipathique. Son triomphe y est assuré désormais, malgré tous les efforts imposés par la Sainte-Alliance à la branche aînée des Bourbons pour ressusciter l'absolutisme, et malgré la lutte héroïque des quatre provinces du Nord, pendant cinq ans, en faveur du prétendant. La Belgique est affranchie de l'union impolitique qui l'avait violemment séparée du peuple français. Tôt ou tard, elle fera partie intégrante d'un royaume dont elle doit former les frontières pour établir un plus juste équilibre parmi les principales puissances de l'Europe. La Grèce, long-temps opprimée sous la plus ignominieuse des servitudes, a recouvré son indépendance et sa liberté. L'antique Égypte, réveillée au bruit de nos armes, se régénère sous le gouvernement d'un homme de génie. Le sultan, vaincu deux fois par son redoutable vassal, a invoqué la protection des cinq

grandes puissances, qui dissimulent avec adresse leurs véritables intentions et leurs vœux secrets; mais toutes, reconnaissant tacitement l'impossibilité de les réaliser, doivent par cette considération impérieuse rester étroitement unies, nonobstant des intérêts si opposés. La rupture de cette imposante confédération, si nécessaire au repos du monde, entraînerait des événements incalculables. La paix générale sera donc maintenue, et l'Orient consolidé par un traité définitif, en profitera pour achever les grands projets de réforme commencés par Mahmoud et Méhémet-Ali. C'est donc particulièrement à la France que sont dus ces grands résultats. La postérité en jugera ainsi.

La guerre inique et déloyale de Napoléon contre l'Espagne, contre cette généreuse nation qui lui avait livré sa flotte, son armée, ses trésors, qui obéissait aveuglément à ses ordres, a soulevé toutes les nations. La guerre, dès cet instant, est devenue une guerre des peuples contre le souverain qui violait à ce point tous les droits de la justice et de l'humanité. Les tristes résultats d'une coalition formée par une profonde et vive indignation étaient inévitables.

Vis consilî expers mole ruit suâ;
Vim temperatam Dî quoque provehnut
In majus : iidem odere vires]
Omne nefas animo moventes.

Cependant le monde entier rend hommage aux grandes qualités et à l'incomparable génie de l'empereur Napoléon qui n'a détrôné que l'anarchie pour parvenir à la suprême puissance.

La postérité admirera en lui l'illustre guerrier qui a le plus contribué à renverser la ligue redoutable formée contre la liberté et l'indépendance du peuple français, et qui a effacé, par l'éclat des victoires, les souillures des crimes affreux de la terreur; l'homme d'état, aussi habile qu'énergique, qui a rétabli l'ordre, les mœurs, la subordination et la hiérarchie sociale, fermé l'abîme des révolutions, affermi le pouvoir, perfectionné l'éducation, relevé les saints autels, ranimé le commerce, l'industrie, les sciences et les beaux-arts; le législateur profond qui a pris une part éminente aux discussions du code immortel à la tête duquel son nom glorieux restera inscrit, de ce code qui est destiné à régir désormais les droits civils des nations policées.

Les services immenses du grand citoyen, de l'homme d'état, du législateur, ont fait pardonner les torts d'une ambition trop excitée par la gloire des armes. Les tortures ignobles et odieuses que le gouvernement anglais, par le plus cruel abus de confiance, a fait subir à l'infortuné captif de Sainte-Hélène, lui ont rendu spontanément la sympathie et l'admiration qu'au début de sa brillante carrière il avait d'abord inspirées à tous les cœurs généreux. Mais, sans ces éminents services, nous croyons que la postérité ne partagerait pas l'enthousiasme des contemporains pour le vaillant capitaine qui s'est rendu coupable de l'inique invasion de l'Espagne (1) et d'autres expéditions non moins intempestives et désastreuses. Au souvenir de ces guerres funestes

---

(1) Tout le monde avoue que la guerre d'Espagne est la véritable cause de la chute de l'empereur. Cependant des hommes d'état habiles, mais imprudents et irréfléchis, oubliant des événements assez récents, et si propres à les instruire, demandaient avec

elle pourrait être tentée de regarder le plus grand des héros

Comme un nouveau Pyrrhus qui va grossir l'histoire
des fameux insensés.....

Touchée de la modération, de la clémence, des vertus privées et civiques du prince habile que les mémorables événements de juillet et le vœu du peuple ont constitué roi des Français, elle n'hésitera pas à le placer parmi les souverains signalés par leurs bienfaits, par une gloire pure, et qui ont mérité d'être appelés les délices du genre humain.

(*Par un ancien général de division de la grande armée.*)

---

les plus vives instances notre intervention armée en Espagne comme le seul moyen de terminer la guerre civile et d'empêcher le triomphe contre-révolutionnaire du prétendant. Ils s'obstinaient, tant leur parti était pris, à ne pas considérer quelle était alors la situation politique de la France au-dedans et au-dehors. Des insurrections populaires, notamment dans les villes de Lyon, Metz, Grenoble et Marseille, éclataient chaque jour. La Vendée, à peine pacifiée, inspirait encore des inquiétudes. Un jeune prince soulevait, par l'ascendant du grand nom de Napoléon, des soldats crédules et abusés qui trahirent un moment les devoirs les plus sacrés. Une forte opposition dans la chambre législative entravait la marche du gouvernement. La citadelle d'Ancône était occupée pour garantir l'Italie méridionale de nouvelles invasions. Le roi des Pays-Bas opposait une opiniâtre résistance aux protocoles des grandes puissances. Ses débats avec le roi des Belges semblaient interminables. La Suisse, subjuguée par les factions ennemies, nous montrait contre toute raison des sentiments

hostiles qui nous ont obligés de déployer un grand appareil militaire. Enfin notre possession précaire de l'Afrique du nord exigeait de nouvelles conquêtes pour affermir les premières, et nous forçait de porter notre armée à 50,000 h. et nos dépenses annuelles dans cette colonie à 40 millions. Enfin la guerre entre le sultan et le vice-roi d'Egypte devenait de plus en plus imminente. Les circonstances intérieures et extérieures n'étaient donc rien moins que favorables pour envoyer dans la Péninsule une armée de 100,000 h. qui à coup sûr n'eût pas accompli sa mission. Ce surcroît de dépenses énormes aurait épuisé les ressources du trésor; et comment alors aurait-il pu subvenir aux frais des grandes entreprises d'utilité publique que la France réclamait de toutes parts? Quel rôle nous restait-il à jouer au-dehors si 150,000 hommes avaient été détachés en Espagne et en Afrique? Ces grandes considérations n'ont pourtant pas diminué l'humeur belliqueuse de ceux qui nous poussaient de toutes leurs forces à la plus imprudente des interventions. La sagesse leur opposait les raisons que nous venons de citer. A un zèle inconsidéré elle représentait le caractère éprouvé des Espagnols, et l'opiniâtreté invincible des partis qui se livraient une guerre acharnée. Elle alléguait que tout peuple qui a le sentiment de son honneur et de sa dignité voit avec répugnance l'étranger se mêler de ses affaires intérieures; qu'une guerre intestine, pareille à celle qui désolait l'Espagne, ne pouvait finir que par lassitude et épuisement; qu'alors seulement la paix serait solide et durable; qu'il fallait se borner, ce qui était de toute justice, à intercepter et par mer et par terre, les secours envoyés à don Carlos; qu'on lui ravirait ainsi les moyens de continuer la guerre; que si les amis de l'humanité s'affligeaient vivement des atrocités de cette guerre d'extermination, la France avertie par une funeste expérience ne pouvait ni par esprit de cosmopolitisme, encore moins par ambition, lui porter un secours impuissant; qu'elle devait enfin se tenir en ré-

serve pour d'autres événements plus importants encore et prévus qui réclamaient toute sa sollicitude.

La sagesse s'exprimait ainsi par l'organe du roi des Français. Les événements ont justifié ses prévisions. Le prétendant vient de se réfugier en France, et les quatre provinces du nord après une résistance héroïque jouissent maintenant de la paix qu'elles hâtaient de tous leurs vœux. Le général Espartero qui joint aux talents du guerrier un grand patriotisme et une admirable modération, accomplira son œuvre en étouffant, partout, les foyers de cette déplorable lutte. Il connaît le caractère indomptable de ses compatriotes, et il sait qu'après le traité de paix général qui plaça le petit-fils de Louis XIV sur le trône des Espagnes et des Indes, la Catalogne, la plus belliqueuse de ces contrées, opposa encore de longs efforts, et que Barcelonne soutint un siége dans lequel plus de 500 ecclésiastiques moururent sur les brèches, les armes à la main. « On peut juger, » dit Voltaire, « si leurs discours et leurs exemples avaient animé les peuples. »

SUPPLÉMENT

À LA

PETITE GUERRE.

(*Suite.*)

1. AVANT-POSTES EN AVANT DES FORTERESSES.

A. Observations préliminaires.

1° Vues générales.

1. Bien que les postes avancés, mis au-devant des forteresses, soient composés exactement de la même manière que les avant-postes en usage en rase campagne, et qu'ils aient beaucoup de conformité avec ceux-ci, néanmoins ils doivent en être distingués manifestement par leur but. C'est sur quoi nous allons fixer l'attention.

2. La principale différence consiste dans la position particulière qui nous met en relation avec l'ennemi. Cet ennemi est ici une forteresse qui est supposée fournie de toutes les ressources nécessaires à sa défense, par consé-

quent toujours en état de repousser une attaque. Mais elle est fixe, et il ne peut s'y faire aucun changement qu'il ne parvienne aussitôt à notre connaissance et que nous ne puissions apprendre par nos avant-postes. Tout cela autorise donc à dire :

Que le problème se présente ici d'une manière beaucoup plus limitée qu'en rase campagne, et se trouve par conséquent bien plus facile à résoudre.

3. Indépendamment du rapport spécial qui nous met en contact avec l'ennemi, on forme encore une ligne d'investissement qui est tout autrement établie qu'en plein champ.

L'ensemble de ces deux considérations donne à la question un caractère particulier. Nous allons examiner ces deux points plus en détail.

2° Rapport spécial avec l'ennemi.

4. Lorsqu'un investissement a lieu d'une manière rationnelle, les postes extérieurs ennemis sont bientôt rejetés dans la forteresse, et la garnison ne peut s'étendre qu'à quelque distance des glacis et en dedans de la portée du canon ; mais si, dans ce cas, ses postes sont peu considérables en nombre, ils le sont beaucoup en force, par les raisons suivantes :

1° Parce qu'ils connaissent parfaitement le terrain ;

2° Parce que leurs détachements, lorsqu'ils en font,

peuvent se tenir cachés tout près, dans les chemins couverts ;

3o Parce qu'ils ont dans les canons de la place, dans les corps de la garnison, dans les sorties, etc., un appui considérable qui ne peut leur manquer et qui est toujours tout prêt.

En un mot, les avant-postes d'une garnison sont toujours dans une situation à montrer beaucoup d'énergie ; tandis que ceux du corps d'investissement se trouvent disséminés sur tous les rayons du cercle, et ont par conséquent besoin de plus d'artifice pour montrer la même vigueur.

5. En outre, une différence très remarquable vient de ce que les avant-postes ont, en plein champ, à observer le terrain auprès de l'ennemi dans un rayon très étendu, tandis que devant une forteresse, leur observation se borne à celle-ci seulement.

6. En rase campagne, les avantages et désavantages sont exactement les mêmes des deux côtés. Devant une place forte, c'est autre chose : l'ennemi, constamment concentré, est libre de se porter où il veut, et avant que nous puissions parer ses coups, nous sommes en butte aux canons de 24 dont ses remparts sont armés. La forteresse a donc presque toujours l'initiative de l'attaque, à moins que la garnison ne se comporte par trop mollement. Cette initiative peut s'exercer surtout toutes les nuits ; elle peut donc fatiguer nos avant-postes d'une manière très désavantageuse. Par là, les rôles sont renversés ; l'investissement et l'attaque de la forteresse, portent naturellement le caractère de l'offensive, la défense de la place, celle de la dé-

fensive; tandis que, pour les avant-postes, c'est tout le contraire; du côté de la forteresse, c'est l'offensive; du côté de l'assiégeant, la défensive.

7. Au sujet des sorties, on peut poser ce principe : On ne fera point usage d'avant-postes contre une forteresse que l'on saura positivement ne devoir point faire de sorties; mais contre celle qui doit en faire beaucoup, le service de nos avant-postes deviendra successivement difficile.

Il convient d'examiner le but que l'ennemi se propose dans ses sorties, ou du moins le but le plus essentiel; c'est :

1° D'empêcher l'entier investissement de la place ou de le rompre, dans le cas où il aurait déjà lieu;

2° De ramasser des approvisionnements de toute espèce dans le pays environnant, et de les conduire dans la forteresse;

3° D'enlever des postes isolés ou de détruire des travaux de siége;

4° De donner la main à un corps chargé de faire lever le siége;

5° De se faire jour à travers l'ennemi.

Nos avant-postes pourront s'opposer d'une manière efficace à beaucoup de sorties ayant ces objets pour but, mais non à toutes, lors même que nous entourerions la place d'un cordon d'hommes se donnant pour ainsi dire la main; ce serait au contraire le moyen d'être partout très faible.

La possibilité de repousser toutes les sorties n'appartient donc qu'au gros des groupes.

8. Aucune sortie n'est aussi dangereuse pratiquement pour le corps d'investissement, qu'elle le paraît théoriquement, excepté celle dont le but est indiqué au n° 5°, où il s'agit pour la garnison entière, de sortir de la place pour ne plus y rentrer.

La garnison, dans les autres sorties, ressemble au lion enchaîné qui ne peut agir que dans le cercle qui lui est tracé par sa chaîne, ou en termes moins figurés, chaque forteresse a autour d'elle une sphère d'activité qui est d'autant plus étendue que les postes d'investissement sont plus éloignés des glacis. Une attaque vigoureuse contre chaque sortie dissipe le danger.

9. Mais il y a pour nous une circonstance plus fâcheuse qui se rattache à la sortie : c'est l'artillerie de la place ; c'est une réserve vigoureuse que nous devons craindre dans la poursuite, à moins que l'ennemi ne soit assez maladroit pour nous laisser entrer dans la place avec lui, ce dont on ne manque pas d'exemples. Mais la supériorité est toujours de notre côté, au moins dans le principe, ce qui est très important.

Dans tous les cas, il est évident que nous avons raison de mettre beaucoup d'énergie dans notre système d'avant-postes; ce qui n'est pas aussi nécessaire en rase campagne, où l'on voit qu'un glaive retient l'autre dans le fourreau. Ainsi, il faut tout mettre en jeu pour conserver le terrain d'investissement, et ne pas souffrir que l'ennemi s'y établisse.

10. On peut atteindre ce but des deux manières suivantes :

1° Ou l'on retire auprès du gros des troupes, comme en

rase campagne, et l'on attire par ce moyen l'ennemi en dehors du terrain des sorties pour tomber ensuite sur lui avec une force supérieure, ou pour couper ses communications avec la place ;

2° Ou bien on appuie fortement les postes isolés, on les fait résister avec toute la persévérance possible, en attirant à soi ses soutiens et le gros de ses troupes, et l'on dispute le terrain pied à pied.

On peut admettre que lorsque le combat, dans une sortie, reste indécis, le projet de l'ennemi aura déjà échoué à moitié.

3° Forme de la ligne d'investissement.

11. En rase campagne, les avant-postes se tiennent la plupart du temps sur une courbe rentrante, ou sur une ligne droite avec des flancs. C'est au centre de cette ligne ou en arrière que doit se trouver le point central du système.

Devant une forteresse, il en est tout autrement : la ligne d'investissement a une forme circulaire dont le centre est la forteresse ; si chaque poste se portait directement en arrière, on se trouverait tellement dispersé et en désordre qu'on ne pourrait jamais se rallier. On doit donc adopter d'autres dispositions. Pour raisonner d'après le général *Jomini*, la place se trouve en outre en possession de la ligne intérieure d'opération, ce qui ne veut dire autre chose, sinon qu'elle concentre tout ; nous devons donc

aussi chercher à nous concentrer ; cela est très bon dans le premier moment, et tant que la sortie n'est pas trop loin de la place ; mais si elle en est éloignée, avec de bonnes dispositions, nous sommes toujours prêts à l'investir, nous sommes favorisés dans ce mouvement par notre forme circulaire; mais l'avantage de cette forme sera nul dès que la la sortie se sera retirée sous la protection de ses canons.

De l'ensemble de ces considérations, il ressort évidemment les principes et les règles pour la conduite des avant-postes devant les forteresses.

B. Dispositions des avant-postes.

1° Dispositions générales.

12. Plus le cercle d'investissement est grand, plus le nombre de troupes doit naturellement être considérable ; il suit donc de là, qu'on doit, autant que possible, faire ses efforts pour rétrécir le cercle. Par là on obtiendra encore un autre avantage, celui d'une observation plus rigoureuse de la forteresse. Mais indépendamment de plusieurs circonstances dont l'investissement dépend, il est principalement soumis à la nature du terrain ; on devra donc procéder autrement qu'en rase campagne ; c'est-à-dire qu'il ne faudra pas placer les avant-postes de l'intérieur vers l'extérieur, mais dans le sens contraire. On doit donc

commencer par établir les vedettes et les sentinelles sur les points les plus rapprochés de la place ; placer ensuite leurs soutiens, et enfin choisir l'emplacement du gros des troupes.

On pourrait même dire que cet emplacement dépend plus des avant-postes que ceux-ci de lui ; car tout doit tendre à la plus vigoureuse résistance de la part des premiers. Si, par exemple, on pouvait admettre que la ligne des postes avancés peut suffire seule et sans les secours du gros des troupes, à investir la place, ce qui serait le cas, si la garnison était trop faible, pour faire des sorties, ces dernières troupes deviendraient inutiles.

13. L'investissement, qu'il soit rapproché ou éloigné, sera exécuté comme en rase campagne par des grand-gardes de cavalerie ou d'infanterie. Ainsi, ce qui a été dit précédemment sur les grand-gardes, pourra trouver son application ici, et les petites différences qui pourraient s'y rencontrer, à cause de leurs rapports avec l'ennemi qui ne sont pas tout à fait les mêmes, peuvent, la plupart du temps, être appréciées par le simple bon sens.

2° Bivouacs.

14. Les védettes et les sentinelles que les bivouacs fournissent, ne peuvent avoir, devant la forteresse, d'autre objet que d'observer ses débouchés et le terrain le plus rapproché. Ainsi, pendant qu'en rase campagne on ne leur prescrit que d'une manière générale la direction à obser-

ver, devant les places ils ont un rayon d'observation beaucoup plus circonscrit; c'est-à-dire qu'on ne porte leur attention que sur le petit nombre de points par où l'ennemi peut faire une sortie.

D'après cela, on ne devrait jamais laisser entre la forteresse et nous, des objets qui puissent couvrir les mouvements de l'ennemi. A la vérité, il est rare qu'il y en ait, car l'assiégé est encore plus intéressé que nous à les faire disparaître; mais s'il s'en trouve, il faut tâcher de les envelopper dans la ligne d'investissement ou de les occuper particulièrement. On comprend dans cette catégorie, les maisons, bâtisses quelconques, etc.

15. Il ne serait pas sage de chercher en général à déterminer indépendamment de la portée des canons et des fusils, la distance des postes isolés à la place; toutefois, rien n'est plus indéterminé que ce qu'on appelle la portée du canon. D'une forteresse placée sur une hauteur, un canon de 24 peut porter jusqu'à 4 à 5,000 pas, et assurément personne ne voudra placer des sentinelles aussi loin. Les védettes peuvent même être portées jusqu'à 700 pas de la place, sans être incommodées par les coups de fusils. Aucune troupe de garnison ne s'avisera jamais de tirer avec du canon sur un point isolé. Un commandant qui connaît le prix de ses munitions s'y opposera toujours.

Chacun comprendra aisément que les sentinelles doivent et peuvent se placer plus près de la place que les védettes. On peut même mettre celles-ci jusqu'en deçà de la portée du fusil, si toutefois le terrain le permet, c'est-à-dire, s'il y a quelque abri. Pour un homme à pied la chose est toujours plus facile à trouver que pour un homme à cheval. Il y a assez de raisons pour que les sentinelles profitent

de tous les petits accidents du terrain, et en tirent le parti le plus ingénieux. Mais si l'on ne peut faire autrement, on creuse pendant la nuit des enfoncements pour les y loger pendant le jour.

16. La nuit nous cause, devant les forteresses, une difficulté qu'on n'éprouve pas en rase campagne. Ici les avant-postes sont retirés pendant l'obscurité, surtout les sentinelles de l'infanterie. Devant une place, c'est tout le contraire; on se porte plus en avant, on y établit de nouveaux postes plus près de la place que la chaîne de jour, afin d'être en état de découvrir les mouvements de l'ennemi dès qu'il les entreprend.

17. L'éloignement des gardes du camp, celui de la ligne des postes et leurs points de station, ne peuvent être soumis à d'autres règles que celles qui sont en usage en campagne, puisque le *but* principal est le même. Cependant ici une position couverte est encore plus importante que dans le premier cas, non-seulement parce qu'on n'a pas l'ennemi tout près et en contact avec soi, mais encore parce que les sentinelles doivent toujours être en mesure de se rallier, attendu que leurs postes sont plus exposés. La plus grande partie des sentinelles devront se trouver sous le coup du canon le plus rapproché.

18. Les points de station des sentinelles doivent être changés, dans les siéges comme en campagne, pendant la nuit, avec cette différence que selon les règles, on les replie dans le dernier cas; tandis qu'on les porte en avant dans le premier.

3° Troupes de soutien.

19. Il est évident que ces troupes deviennent d'autant plus nécessaires, que les gardes des camps et les postes avancés sont poussés plus près de l'ennemi, surtout de nuit. Mais si pendant la nuit les gardes du camp d'infanterie se portent plus loin, on est dans l'usage de faire occuper leur place par des troupes de soutien. Les gardes d'infanterie sont portées en avant des gardes du camp de cavalerie, qui représentent ici les troupes de soutien.

4° Troupes principales.

20. Leur destination est d'appuyer les gardes avancées et leurs soutiens, et de résister, réunies avec elles, aux sorties de la garnison, jusqu'à ce que la plus grande partie des troupes d'investissement soit accourue à leur secours et refoulé l'ennemi dans la place.

Le choix des armes dépend aussi de la nature du terrain. Cependant une troupe entremêlée d'infanterie et de cavalerie, est ce qui convient. Si elle est considérable, on lui donne de l'artillerie légère, surtout si elle est regardée comme poste de soutien, et si elle occupe une position destinée à protéger l'opération.

On peut ensuite vouloir employer des canons pour flanquer la position.

21. On ne peut déterminer par la théorie la force de la troupe principale ; celle-ci dépend de celle que l'on suppose que la garnison emploiera dans sa sortie ; elle dépend aussi de la position du corps d'investissement ; s'il est bivouaqué ou s'il est en cantonnement, attendu que dans ce dernier cas, il sera plus long-temps à arriver au secours des postes avancés.

22. Le nombre des corps principaux de troupes se règle aussi d'après la circonférence de la forteresse, d'après le nombre des avenues qui y aboutissent, et d'après la configuration du terrain, comme par exemple, si la ligne d'investissement est coupée par un fleuve ou autre obstacle semblable.

Toutes les avenues doivent être occupées sans exception ; ce qui explique pourquoi des forteresses considérables, mais peu accessibles, exigent quelquefois des troupes moins considérables pour leur investissement, que des places plus petites, mais accessibles de tous côtés. Aussi les embranchements des routes sont des points favorables pour l'emplacement des troupes principales. Mais c'est surtout le terrain qui doit décider de toutes les dispositions à prendre.

23. Par la même raison, on ne peut donner aucun principe sur l'éloignement de la place, de la troupe principale. Cette distance ne devrait pas dépasser, en général, 1,500 à 1,800 pas, car autrement l'appui qu'elle doit donner aux postes avancés ne pourrait arriver aussi promptement qu'on doit le désirer. La chose essentielle est que plus l'en-

nemi rencontre promptement le gros de nos troupes, plus la résistance est vigoureuse.

5° Considérations éloignées.

24. Si nous résumons tout ce qui a été exposé jusqu'à présent, nous concluerons, comme conséquence, que les avant-postes en avant des forteresses, pris collectivement, forment un ensemble beaucoup plus serré qu'en campagne; mais que l'emplacement des troupes mêmes ne peut être soumis à aucune règle, qu'il dépend de la nature du terrain et de la spécialité de chaque arme.

La cavalerie, par exemple, doit être disposée de manière à pouvoir se mouvoir librement dans tous les sens.

En outre, il n'est pas même nécessaire qu'elle évite de se trouver en avant des défilés. Car chaque sortie se faisant dans une seule direction, elle conservera assez d'espace latéralement, pour se porter de côté et prendre l'ennemi en flanc et à dos; manœuvre qui est d'ailleurs dans sa nature.

L'infanterie, la plupart du temps, est placée tout près des routes et sur des points qui puissent permettre une très grande résistance, et par où l'ennemi est obligé de passer. En général, elle peut beaucoup plus hasarder devant les forteresses qu'en rase campagne; car l'ennemi a rarement assez de cavalerie pour lui faire un mauvais parti. Ainsi il est inouï qu'une troupe d'infanterie, après avoir été coupée par une sortie, ait mis bas les armes et se soit

rendue prisonnière; tandis qu'il est ordinaire, en pareil cas, de marcher la baïonnette en avant contre l'ennemi qui aurait réussi à couper un de nos détachements; ce qui, en rase campagne, ne peut pas toujours être mis en pratique.

L'artillerie doit se placer de manière qu'elle puisse battre avec efficacité l'avenue que la troupe doit observer, et, dans le cas où il y en aurait plusieurs, l'avenue principale. Autant l'artillerie à cheval est employée avec avantage aux avant-postes en rase campagne, autant et plus l'artillerie à pied sera utile aux avant-postes devant une forteresse; car ici l'objet qu'elle doit remplir est plus restreint et plus déterminé. Seulement, lorsque la place offrira un grand développement, on ne pourra guère se passer d'artillerie à cheval; mais, hors ce cas, on fera bien de la laisser au corps principal. Cette arme, d'un usage si précieux dans tant d'occasions différentes en rase campagne, ne doit être employée que dans ces occasions mêmes.

6° Retranchements.

25. L'emploi des retranchements devant une place forte peut être d'un avantage immense. On ne doit jamais dédaigner de fortifier les avant-postes.

Des retranchements construits convenablement sur des points militaires bien choisis, sont surtout utiles, lorsque le corps d'investissement est faible relativement à la garnison, ou que cette dernière est très entreprenante.

Dans toutes les circonstances, les retranchements ont le grand avantage d'augmenter la force des postes, et tout dépend de là. Ils protègent et appuient les troupes, pendant le jour, contre les attaques vigoureuses de l'ennemi ; et pendant la nuit, contre les surprises. Ils fournissent en outre l'avantage de tenir plus long-temps dans la position qu'on occupe, et de donner aux secours le temps d'arriver.

Cependant nous ne devons pas dissimuler les inconvénients qu'ils entraînent après eux ; ces inconvénients consistent principalement en ce qu'ils indiquent d'avance à l'ennemi les points qu'il doit chercher à éviter. C'est une sorte d'avertissement qui, dans tous les cas, facilite les dispositions de la garnison. En supposant qu'on tienne caché pendant quelque temps leur nombre et leur position, il les apprend à la première sortie, lors même qu'il serait possible de les rendre ambulants.

26. L'ingénieur préférera, dans ces considérations, les moyens de choisir ses emplacements de la manière la plus convenable ; mais avant tout, en les adaptant le mieux possible à la nature du terrain.

S'ils doivent principalement offrir des points d'appui défensifs pour les avant-postes, ils seront fermés (au moins par des palissades) et mis à l'abri d'une insulte ou d'une attaque de vive force. Personne ne sera assez maladroit pour les placer de manière à être détruits par les canons de la place, et cependant ils ne doivent pas avoir un profil tel, qu'ils soient à l'épreuve du boulet ; mais ils doivent être entourés d'obstacles de toute nature.

Il serait peut-être bon d'essayer si le système de lunettes du général Rogniat, modifié convenablement et approprié

à cet objet, ne pourrait pas être employé avec avantage sur une ligne d'investissement.

7° Conduite des avant-postes.

27. La conduite des avant-postes est à peu près la même qu'en campagne. Ainsi, il leur faut une vigilance extrêmement rigoureuse, et qui ne se ralentisse jamais, lors même que l'ennemi ne ferait aucune démonstration. Il peut rester neuf jours dans la plus complète inaction, et le dixième faire une sortie vigoureuse, telle qu'un torrent qui franchit ses digues et va tout inonder.

28. Les sentinelles et les vedettes ont à fixer leur attention sur des objets qui ne se présentent point en rase campagne, et qui par conséquent leur sont étrangers. On doit donc préalablement s'en procurer la connaissance. Leur ensemble est aussi plus restreint qu'en plein champ, et l'on doit pouvoir aussi donner des instructions plus déterminées. Ce qui n'est pas convenable dans ce dernier cas, ne peut l'être davantage devant une forteresse.

29. Les postes devront donc se procurer, de la manière la plus détaillée, la connaissance de tous les événements qui peuvent survenir; sans cela ils courent le risque, avec la meilleure volonté du monde, de ne faire aucune attention à des choses très essentielles, parce qu'ils ne les comprennent point. On entend par là tout ce qui se voit dans la

forteresse et tout ce qui s'y entend, certains signaux réguliers ou irréguliers, le bruit des tambours, le son des instruments à vent, les drapeaux élevés ou autres signaux semblables, etc.

30. Il est bon que les officiers visitent souvent les postes isolés, et qu'ils les interrogent. Quelquefois on apprend à force de questions des choses dont on est fort étonné, et qu'on n'aurait pas sues autrement, parce que les hommes qui composent ces postes n'en connaissent pas la signification. Il n'est pas possible de prévoir ici tout ce qui offre, devant une forteresse, de l'intérêt aux avant-postes d'investissement. Nous nous bornerons donc à rapporter quelques-unes des choses principales auxquelles on doit faire attention.

Il faut faire attention :

1° Aux hommes isolés qui se montrent à l'extérieur de la place, qu'ils soient armés ou non ;

2° Au bruit qui se fait dans l'intérieur ou bien aux signaux qui se montrent sur les remparts, sur les tours, sur les clochers; aux colonnes de fumées qui ne sont pas ordinaires, aux signes télégraphiques, etc. ;

3° Aux travaux exécutés à l'extérieur des chemins couverts ou ailleurs, qu'ils soient visibles, ou seulement qu'on ne fasse que les entendre; aux forts coups de marteaux, au craquement de corps qui se rompent, etc. ;

4° Aux embrasures qu'on ouvre ou que l'on construit, aux travaux de défilement, aux couronnements des parapets des batteries ou des autres ouvrages de fortifications, etc ;

5° Au silence profond qui régnerait dans les ouvrages

extérieurs, ce qui pourrait signifier qu'ils ont été abandonnés;

6° Aux changements qu'on peut faire à l'emplacement des sentinelles sur les remparts, ou à tout autre changement dans le service intérieur de la place, autant que cela peut être observé avec certitude;

7° Au service ordinaire de la forteresse, lorsque les postes sont relevés et les patrouilles en mouvement, si ces services se continuent régulièrement ou non;

8° Lorsque la garnison est composée de régiments qui ont différents uniformes, combien de temps les sold des mêmes régiments occupent les mêmes postes, etc.

Toutes ces choses et cent autres encore ne doivent pas être abandonnées à l'observation des postes isolés seulement, mais aussi à celle de l'officier; les connaissances de ce dernier, plus étendues, ainsi que sa plus grande intelligence lui en font un double devoir. Aucun officier d'avant-poste ne doit se trouver devant une forteresse sans lunette d'approche, quand ce ne serait qu'une lunette de Nuremberg, qu'on peut se procurer à peu de frais. Les sous-officiers employés à ce service ne doivent pas être pourvus de moins d'intelligence que les officiers.

31. Pendant la nuit, des patrouilles s'arrêtent, vont jusque sur les glacis épier les mouvements suspects qui ont lieu dans la place. Quand elles s'en retournent, et surtout dans toutes les occasions où elles rencontrent des sentinelles, le qui-vive doit se crier avec le moins de bruit possible, ce qui est ici beaucoup plus important qu'en rase campagne.

32. Les postes d'infanterie ne doivent jamais, dans au-

cun cas, tirer sur les sentinelles ennemies, lors même que leurs coups porteraient juste ; si les postes de la place font feu, ils ne doivent même pas leur répondre.

33. Si les sentinelles se trouvent placées très près de la forteresse, sur un terrain débarrassé d'obstacles et dans des trous creusés exprès, elles ne doivent être relevées que le soir et un peu avant la pointe du jour. Les gardes du camp sont relevées comme à l'ordinaire, avant l'aube du jour ; sur tout le reste, elles se conduisent comme en rase campagne.

34. Des patrouilles fréquentes et actives partent du corps principal et se dirigent vers les postes et les gardes avancées. Les hommes bivouaquent ou se tiennent dans des maisons convenablement placées pour prévenir les alarmes. La moitié de la cavalerie a ses chevaux sellés et bridés. Et pendant la nuit elle les a sellés tous. Au reste, tout cela, comme on sait fort bien, est prescrit par les réglements ; sauf que, en rase campagne, on doit éviter de faire trop de mouvement, car on ruinerait la troupe sans nécessité.

8° Dispositions.

35. Toutes les dispositions des parties isolées de l'investissement se règlent suivant le cas de la manière suivante :

Dans le cas d'une attaque de l'ennemi.

1° Les sentinelles ne se replieront que lorsqu'un ennemi supérieur les attaquera ; cependant elles ne se porteront jamais directement sur leurs troupes de soutien ou principales, mais latéralement ;

2° Les gardes du camp placées latéralement, et qui ne sont pas attaquées, surtout celles de cavalerie, se portent sur le flanc de l'ennemi, et sont remplacées par les troupes de soutien. Si la sortie se dirige droit devant elle, les soutiens se réunissent aux gardes du camp, et l'on en devient d'autant plus fort. Les postes de la ligne, qui ne sont pas attaqués, restent en position;

3° Si la sortie a lieu pendant la nuit, les détachements d'infanterie manœuvrent latéralement sans tirer, mais en se portant sur l'ennemi la baïonnette en avant;

4° Les officiers et soldats doivent bien connaître le terrain, et être préalablement instruits de ce qu'ils doivent faire et ne pas faire;

5° Pendant le jour, les détachements latéraux, à cause du feu de l'artillerie ennemie, se portent en avant, en ligne à intervalles ou ouverte;

6° L'infanterie de la troupe principale marche pendant le jour contre l'ennemi, avec une grande moitié de son monde. Le reste conserve sa position, surtout lorsqu'il se trouve dans un retranchement. Mais si cette troupe principale a pour mission la défense absolue de sa position, elle n'envoie en avant que les troupes nécessaires pour soutenir ou rallier celles qui sont engagées. Il en est de même la nuit. Dans tous les cas, la cavalerie se porte sur l'ennemi et l'attaque en flanc;

7° Dans une sortie sérieuse de la garnison, les troupes principales, placées latéralement et non attaquées, manœuvrent de la même manière que les gardes du camp; elles conservent néanmoins leur position avec une partie de leur monde, et elles doivent chercher par tous les moyens à conserver le terrain des avant-postes qui est atta-

qué, jusqu'à l'arrivée des renforts. Elles agissent pour cela de concert avec les autres troupes, avec lesquelles elles se sont préalablement entendues ;

8° Dans une entreprise très sérieuse de la garnison, il est dangereux que la troupe principale soit culbutée, car la ligne d'investissement peut être considérée alors comme rompue, attendu qu'il ne se trouve pas toujours en arrière de la première des détachements de l'armée qui forment cette ligne. Ce qui prouve la nécessité d'une vigoureuse résistance de la part des troupes principales ;

9° Lorsque la sortie est repoussée, et que la retraite de l'ennemi s'effectue sur la place, le danger pour lui et par conséquent l'avantage pour nous est le plus grand. C'est alors que la forme de la ligne d'investissement est des plus favorables, et l'on doit chercher à en tirer le plus d'avantages possibles. Mais si l'ennemi est sous la protection de ses canons, il ne nous reste qu'à le suivre des yeux.

Remarques.

36. Les règles que l'on vient de développer sont applicables au cas d'un blocus complet ; mais dans les simples investissements, les avant-postes n'ont d'autre but que d'observer, et non de disputer le terrain contre des attaques simples. D'ailleurs, ils sont ordinairement trop faibles pour cela, et ne peuvent compter sur un secours assez prompt, car le corps d'investissement se trouve encore dans une position concentrée.

Cependant, la conduite des avant-postes doit être la même ; mais ils se trouvent placés plus loin de la forteresse que dans le cas de blocus complet. Seulement ils s'en rapprochent pendant la nuit ; mais ils se contentent de

l'occupation de la principale avenue; ils sont vigilants et établissent un système bien combiné de patrouilles actives.

APPENDICE.

Il n'est pas hors de propos de dire ici deux mots sur l'histoire des troupes destinées à la petite guerre; mais je dois renoncer à épuiser un sujet aussi riche.

On a senti de très bonne heure le besoin d'avoir quelques troupes pour le service de la petite guerre.

L'origine des troupes légères remonte à celle de la guerre. Les vélites des Romains n'étaient autre chose que des troupes légères. Il en est de même des hommes armés à la légère que Jules César tira de ses légions pour opposer aux essaims de troupes africaines.

L'introduction des armes à feu nous amena de nouveaux systèmes en tout, par conséquent aussi pour les troupes légères.

Charles VII, en 1448, leur donna un premier élan par l'organisation de ses archers. Le contraste des troupes régulières et irrégulières se remarque déjà dès ce temps-là. Ces dernières furent appelées brigands, aventuriers. La corruption du langage fit de ces mots des noms avilissants. Cependant ces troupes étaient aussi honorables alors qu'elles le sont aujourd'hui et qu'elles le seront toujours (1).

Les batailles de Pavie (1525) et de Cerisoles (1544)

(1) La discipline n'existait pas alors dans les armées comme aujourd'hui; ces troupes d'ailleurs licenciées, à la paix, se livraient à toutes sortes de brigandages, et l'acception de ce mot n'a pas eu besoin de changer pour leur être appliquée.

(*Traducteur.*)

nous offrent les premiers exemples de tirailleurs appuyés par des troupes de soutien. La chose a d'abord existé, et les noms sont venus plus tard. On appelait les tirailleurs *enfants perdus* ou coureurs. Chez les Espagnols, on combattit de très bonne heure en ordre ouvert. Ils avaient appris cette manière de combattre des Maures ; elle prit naissance, comme on sait, chez les peuples bruts et barbares, et ne fut réduite en système que par les peuples civilisés.

Ce ne fut que sous Maximilien I et sous Charles V que l'on aperçut les premières traces d'une guerre de postes régulière.

Dans la guerre de 30 ans, des hommes sous des chefs séparés remplirent les fonctions de troupes légères : Gustave-Adolphe les réunit en détachements de 500 hommes. Ils se rendirent utiles et se distinguèrent particulièment au combat de Burgstall en 1630. On voit ici les premières traces des brigades d'avant-postes.

En 1674, le grand électeur introduisit les tireurs d'élite. Au surplus, ce qu'on appelle les *tireurs de carabine* (hakenschützen) étaient depuis long-temps en Allemagne ce que les archers étaient en France. On les nommait troupes légères. Mais ils n'en étaient pas dans toute la valeur du mot; car on leur donna, par exemple, en 1521, des doubles mousquets (doppelhaken) dont le projectile en plomb ne pesait pas moins de 4 loths (2 onces).

Les chasseurs, comme troupes légères, tirent leur origine du pays de Hesse. Le comte de l'empire (Wilhelm) créa le premier corps de chasseurs en 1631. Depuis long-temps, les Hessois mettent beaucoup d'importance dans le corps des chasseurs, et ils ont raison. En 1645, l'électeur de Bavière forma un régiment de chasseurs uniquement destiné au service d'avant-postes.

Il est généralement connu que les impériaux ont depuis long-temps, dans leurs pandours et Croates, d'excellentes troupes légères. Elles donnèrent beaucoup d'embarras aux Prussiens dans la guerre de sept ans, sans que leur nécessité fût moindre dans la grande guerre. On avait, il est vrai, déjà formé dans la guerre de Silésie quelques bataillons francs de 400 à 500 hommes qui rendirent aussi d'importants services; mais, en général, on ne goûta guère les troupes légères. Ce ne fut que bien tard qu'on créa quelques compagnies de chasseurs armées de carabines rayées. Ils se rendirent bientôt redoutables à l'ennemi, particulièrement à la bataille de Breslaw, en 1757, comme ils le sont encore aujourd'hui, et méritèrent d'être réunis en un régiment qui s'est constamment conduit d'une manière brillante.

Les Français furent les premiers à tenter l'essai d'un détachement composé d'armes différentes. En 1702, ils avaient déjà cinq compagnies franches, chacune de 500 hommes, moitié mousquetaires, moitié dragons. Un de leurs chefs les plus renommés était un certain *Delacroix*; il était maître dans l'art de dresser des embûches à l'ennemi. En 1730, ces détachements, chez les Français, s'étaient déjà augmentés au point de former cinq régiments, chacun de cinq compagnies d'infanterie légère et deux de dragons.

Les localités exercent ordinairement une grande influence sur la formation de certaines troupes. Les pays montagneux sont la patrie des *chasseurs de montagne* (chez les Français et les Espagnols, *fusiliers de montagne*). Ils se sont rendus célèbres non-seulement dans les Pyrénées, mais aussi dans les Alpes. Leur uniforme était particulier, et approprié à leur métier, comme aux localités.

Dankirchen en 1658. Les Français en firent autant avec quatre canons de campagne.

La chose fut bientôt mise sur un plan régulier. Près de *Heilbronn* en 1693, une hauteur qui se trouvait en avant, fut enlevée à la course par des dragons et trois canons. Les Français depuis long-temps appelèrent cette artillerie, *artillerie volante*. L'introduction des canons de 8 a dû couper *les ailes* à cette artillerie. J'ai cité dans mon histoire de l'artillerie, plusieurs exemples qui ont rapport à des dispositions semblables de bouches à feu.

1° Chez les Français on s'est occupé anciennement de l'organisation d'une artillerie particulière pour la guerre de montagne. Il en fut question en 1755, et elle a été réorganisée en 1793. Les amusettes de *Buckembourg* sont de ce genre, ainsi que l'artillerie turque du 17e siècle; l'histoire se tait sur les services qu'elle a pu rendre.

L'artillerie européenne actuelle est parfaitement organisée pour la petite guerre.

La haute instruction tactique qui règne aujourd'hui dans les armées, a rendu extrêmement inutile l'organisation d'une troupe spéciale pour les besoins de la petite guerre. Avec nos troupes légères telles qu'elles sont, si l'on n'y fait aucun changement et qu'on veuille bien se dispenser d'y mettre du pédantisme, on peut faire la petite guerre partout où on le voudra en Europe. Il y a bien quelques militaires qui veulent pour elles, une formation, une organisation particulière et des uniformes caractéristiques; mais comme nous avons nettement séparé leur service dans la petite guerre de celui qu'elles font dans les autres circonstances, il nous est fort indifférent qu'elles portent pour coiffure le bonnet à poil ou de peau de loup, ou une tête de mort sur le schakos et la schabraque.

AVIS DU DIRECTEUR

DU JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES.

L'article VARIÉTÉS, contenant une lettre à *M. le vice-amiral de* RIGNY, à la date de janvier 1834, placé à la fin du n° 83, mois de novembre 1839, ayant par erreur été inséré à ce journal sans qu'au préalable il ait été vu par le directeur, qui ne juge point convenable de l'y maintenir, MM. les abonnés sont priés de retirer la feuille comprenant cet article, et de la remplacer par la feuille suivante, contenant : 1° la Relation de la bataille d'Octrolenka ; 2° une Notice sur le service funèbre de M. l'amiral Truguet.

BATAILLE D'OCTROLENKA,

LIVRÉE LE 26 MAI 1831.

Extrait du manuscrit du dernier commandant en chef de l'armée polonaise, général RYBINSKI.

Après quelques semaines d'inaction, plusieurs marches et contre-marches dans différentes directions, entre *Siennica*, *Latouriz*, *Kaluszyn*, *Prague*, etc., on forme le projet de tomber à l'improviste sur les gardes russes.

Ce projet décida le général en chef à marcher sur *Sierock*, laissant vers *Kaluszyn* le général Uminski pour couvrir sa marche, qu'il voulait dérober au général Diebitsh, qui se trouvait avec son armée sur le *Vrostrzyn*. Après le passage de la *Narew* à *Sierock*, le général Lubienski fut détaché vers *Nur* sur la rive droite du *Boug*. Le général Gielgud reçut l'ordre de se porter du côté d'*Octrolenka*. Le général en chef, accompagné de deux divisions d'infanterie, des généraux Malachowski et Rybinski, plus un corps de cavalerie, marcha contre les gardes.

La division Rybinshi, marchant à l'avant-garde du corps, commandée par le général en chef, eut, le 16 mai, les combats à *Przytycza*, *Dlugosiodlo* et *Rudki*; le 17, à *Xienzopol* et *Nadbory*. Le général Skrzynecki s'arrêta le même jour, 17, à *Nadbory*, sur la petite rivière *Russ*, dont les bords sont très marécageux, et fit rétrograder les bataillons de la division Rybinski, qui déjà avait passé la rivière et était engagée près de *Jakacie*, village situé sur l'autre bord de la rivière. L'engagement était déjà sérieux; le bataillon des chasseurs de Podlasie, sous les ordres du colonel Kuszel, traversant des prairies très marécageuses, était arrivé près de ce village, et les deux autres bataillons de ligne, et deux pièces de canon, se trouvaient sur un terrain plus ferme. Les gardes russes, sous les ordres du grand-duc Michel, étaient rangées en bataille derrière *Jakacie*.

Le lendemain, 18, Rybinski s'informant près du général en chef du motif qui les faisait arrêter à *Nadbory*, celui-ci lui répondit : « Mon cher, Gielgud n'a pas battu « Sacken à Octrolenka, et d'un moment à l'autre il peut « nous attaquer. » Rybinski répondit : « Je crois que Sac- « ken est très heureux de s'en être tiré ainsi, et qu'il ne

« pense guère à nous inquiéter ; d'ailleurs, ne doit-on pas « se fier un peu à la fortune ? — Voyez-vous, reprit Skry-« necki, le passage de la digue sur une rivière entourée de « bords si marécageux coûtera au moins six mille hommes. « — Mais, reprit Rybinski, trois bataillons de ma division « étaient déjà passés de l'autre côté. » Et, sur l'avis qu'il émit de faire une attaque simultanée de Kleczkow, le général en chef mit fin à cet entretien en disant : « Je ne suis » pas entreprenant. »

Ainsi on a toujours vu même incertitude, même indécision chez ceux qui devaient être l'âme de l'armée et de la nation, au lieu de lui donner cette impulsion énergique qui seule pouvait lui assurer le triomphe. Fatalité déplorable, que le temps seul pourra peut-être expliquer.

Après quarante heures de halte à *Nadbory*, on se mit en route le 20, par *Suiadou* vers *Tykocin*, où étant arrivés nous trouvâmes la position occupée par deux bataillons de la garde russe, dont le reste était rangé en bataille de l'autre côté de la *Narew*. La ville fut prise d'emblée, mais il restait une tâche difficile à remplir. La route qui conduit de Tykocin en Lithuanie est une chaussée très étroite, traversant des marais, des prairies et des terrains fermes, sur laquelle plusieurs ponts sont élevés sur divers bras de la Narew, qui la coupent en plusieurs endroits. Les bataillons avec l'artillerie russe occupaient des positions si avantageuses dans les prairies, qu'ils entravaient la route dans une grande étendue, et rendaient par là le passage presque impossible. Toutes ces difficultés n'arrêtèrent pas la division Rybinski, qui, après avoir débusqué les Russes, poussa ses avant-postes jusque sur les terres de nos frères de Lithuanie. Parmi les chefs de corps qui se distinguèrent dans cette affaire, nous citerons le colonel Langermann

chargé du commandement d'une brigade, et le colonel Breanski, commandant du 1er régiment de chasseurs à pied, qui se firent remarquer par une rare intrépidité.

Cependant, le général en chef, ayant appris que le maréchal Diebitch, qui avait passé le Boug, poursuivait le général Liebienski, et qu'il ne tarderait pas selon toute apparence à marcher sur Octrolenka, donna l'ordre à l'armée polonaise de se retirer à marche forcée de *Tykocin* par *Zambrow*, pour tenir tête aux principales forces de l'ennemi.

Le résultat de l'expédition, au lieu d'anéantir les gardes russes, a été la bataille très meurtrière d'Octrolenka, livrée par les deux armées, le 26 mai.

Le 23 mai, le général Liebienski rejoignit l'armée à *Zambrow;* le 24, à *Czerwin*, l'armée était prête à accepter la bataille. Dans la nuit du 25, les deux divisions d'infanterie des généraux Malachowski et Rybinski se portèrent sur la rive droite de la *Narew*, avec un corps de cavalerie de réserve. Le général Liebienski qui depuis *Zambrow* formait l'arrière-garde avec sa cavalerie et la division d'infanterie du général Kaminski, reçut l'ordre de rester sur la rive gauche, près du village de *Zawy*, à quatre lieues d'Octrolenka.

Quand le général Rybienski eut fait passer la *Narew* à sa division, à une heure après minuit, il se rendit au quartier-général à Octrolenka (situé sur la rive gauche), près du général en chef, pour lui annoncer que sa division était en colonne serrée de l'autre côté de la rivière, et il le consulta sur la probabilité d'un engagement avec les Russes. « Ah! bah! lui répondit Skrynecki, il ne peut, dans au« cun cas, y avoir ici une bataille: faites camper commo« dément votre division, et faites-la reposer. »

Si telle était l'opinion du général Skrynecki, pourquoi laissait-il le général Lubienski à quatre lieues d'Octrolenka, en présence de toutes les forces du maréchal Diebitch ? Voulait-il éviter un engagement en sacrifiant Lubienski ? Et, dans cette hypothèse, n'était-il pas plus simple et surtout plus honorable de transmettre à celui-ci l'ordre de suivre pas à pas la division de Rybinski, et de brûler le pont après l'avoir passé.

Le 26 mai eut lieu la bataille à jamais mémorable d'Octrolenka. A dix heures, l'action s'engagea sur l'autre rive de la Narew. Le général Lubienski, contraint de céder aux forces réunies de Diebitch, ne tarda pas à opérer sa retraite sur la rive droite; les Russes, en attaquant de front en même temps, occupèrent la ville, où quelques bataillons avaient réussi à se faire jour. Le carnage devint alors affreux. Le général en chef et les parcs d'artillerie firent un mouvement vers *Pultusk;* de leur côté, les Russes qui, pour faciliter leur marche, étaient sans havresacs, poursuivaient et serraient de près Lubienski; en un clin d'œil, ils déployèrent une artillerie imposante et nombreuse, placée dans une position inexpugnable, sur la rive gauche, réunirent tous leurs efforts pour déboucher par le pont, et déployer leurs masses sur la rive opposée. Le général Rybinski, occupant le voisinage du pont, vit l'imminence du danger, car déjà dix mille Russes avaient passé ce pont. Il ploya sa division en colonne serrée et se porta en avant. La première brigade, aux ordres du colonel Langermann, est ramenée, après avoir perdu presque tous ses officiers supérieurs, au nombre desquels se trouvent le colonel Gaiewski, tué, et le colonel Breanski, grièvement blessé. Le général Malachowski s'avança alors avec sa division, se précipita sur les bataillons russes qu'il culbuta;

mais bientôt il est blessé, et voit avec douleur ses bataillons reculer.

En ce moment critique, 3,000 Russes enveloppent l'aile gauche du général Rybinski; la mêlée est terrible, chaque soldat lutte corps à corps, — rares exemples! — La mort moissonnait impitoyablement tous les rangs, lorsque le général Proudripeski, ayant rallié les bataillons de la division Malachowski, les pousse de nouveau sur les bataillons russes, se fait jour au travers des colonnes ennemies qui entourent Rybienski, et coupant leur retraite vers le pont, va les contraindre à déposer les armes; mais la cavalerie envoyée pour le soutenir ne fit aucun mouvement décisif pour l'appuyer, et tourna bride devant le front des bataillons ennemis. Ce moment fut des plus décisifs; on voyait chez les Russes une hésitation marquée, ils commençaient à mettre bas les armes; mais l'offensive se trouvant paralysée de notre part, nos efforts dûrent se borner à nous maintenir dans la position que les Russes nous disputaient.

Le plus fort du combat eut lieu vers le pont par lequel les Russes s'efforcèrent de faire déboucher leurs forces, sous la protection d'une nombreuse artillerie placée sur la rive gauche; passage que Skrzynecki leur disputait vivement. Rien ne peut couvrir Skrzynecki du blâme et de la responsabilité que lui impriment les fautes graves qu'il commit dans cette fatale journée! Il se mit, il est vrai, à la tête des bataillons qu'il menait à l'ennemi, mais ce n'est-là que la conduite d'un militaire. Comme général en chef, peut-on lui pardonner, quand la veille il donnait le plus déplorable exemple de son imprévoyance du grand événement qui allait avoir lieu!

Nous manquions d'artillerie; la deuxième et la dernière

batteries de la division Rybinski, sous les ordres du lieutenant-colonel Lapinski, les seules qui combattirent dans cette journée, reçurent l'ordre de se porter en avant à droite, près de la chaussée, pour répondre aux feux de plusieurs batteries russes placées sur la rive opposée. Il se trouvait déjà dans cette position de l'artillerie des autres divisions, qui, après avoir entamé l'action par un échange de quelques coups de canon, fit un mouvement en arrière et se dirigea vers Pultusk, avec la réserve d'artillerie, sans qu'aucun ordre vînt la ramener à son poste. C'est peut-être ce qui fit croire généralement que l'armée était en retraite, et qu'il ne s'agissait plus que d'un combat d'arrière-garde.

En ce moment, Rybinski s'approcha du général Prondzynski, chef d'état-major général, qui se tenait à droite de la batterie, et paraissait plongé dans une profonde méditation : « Tu médites, lui dit-il, sur l'instabilité des « choses humaines. Pourquoi aussi avez-vous engagé une « bataille? — Pourquoi, répliqua Prondzynski, ne culbutez-vous pas les Russes dans la Narew ?— Tu vois bier, « reprit Rybinski, qu'on n'improvise pas des combats pa-« reils. »

La lutte des bataillons polonais contre les bataillons russes, près du pont, dura jusqu'au soir avec un acharnement inouï. Nous manquions d'artillerie pour répondre à celle des Russes, qui nous fit éprouver des pertes considérables. Vers le soir, Skrzynecki envoya une batterie d'artillerie légère, à cheval, sous les ordres du colonel Bem, contre les colonnes d'infanterie russe; mais elle fut obligée de se retirer après avoir été mise dans un état déplorable par le feu des canons ennemis. A cette heure, la mêlée des bataillons devint moins générale, les tirailleurs continuèrent

leur feu, et la canonnade des Russes fut très nourrie jusqu'à dix heures. La division Rybinski resta en position, ayant derrière elle la cavalerie. Le colonel Langermann se tint près du pont dans une position d'où il ne pouvait être débusqué, après avoir eu soin de jeter des tirailleurs sur la gauche de notre ligne. Les bataillons de la division kaminski et Malachowski, dont .e premier fut tué et le second blessé dans cette journée, se formèrent derrière la rivière *Omulew*, après avoir perdu un grand nombre de leurs officiers.

Ainsi finit la bataille meurtrière d'Octrolenka, qui dura depuis dix heures du matin jusqu'à dix heures du soir, sans amener aucun résultat sérieux. Le peu d'étendue du champ de bataille ne permettant pas aux troupes de se développer, tout dut se borner à une attaque réciproque de bataillons contre bataillons. La perte fut énorme des deux côtés, et parmi les morts on eut à regretter plusieurs généraux, un grand nombre d'officiers de tous grades, parmi lesquels le général de cavalerie Kicky, homme plein d'honneur et d'avenir; il fut enlevé par un boulet.

A onze heures, le général en chef fit rassembler sur le champ de bataille les généraux; il s'y trouva Lubienski, Rybinski, Prondzynski, Skarzinski; il leur demanda le nombre de leurs troupes. S'adressant à Rybienski : « Com« bien, monsieur le général, avez-vous d'hommes sous les « armes? — Celui-ci répondit : Toute ma division est en « colonne, elle compte trois mille hommes.—Où sont les « autres généraux des divisions? — Tués ou blessés, lui « répondit-on. — Alors, s'écrie-t-il, j'attendrai à demain; « autrement, je perdrais Gielgud ; je veux une deuxième « bataille, je veux du tombeau pour l'armée (1).—Le gé-

(1) Ia chiez grobu dla woyvka.

« néral Lubienski répondit : il ne s'agit pas du tombeau « pour l'armée, elle en trouvera toujours l'occasion ; mais « il s'agit en ce moment du pays et de la direction à donner « à la guerre. — Skrzynecki de nouveau questionna Ry- « binski. — De combien votre division est-elle forte ? — « Trois mille hommes répondit-il.—Skrzynecki lui adressa « plusieurs fois cette question ; il parla ensuite du général Gielgud. — « Il lui est impossible de me rejoindre, « dit-il, il sera contraint de se rendre en Lithuanie ; il « n'arriverait pas à Plock ; Diebith le coupera. » Survint alors le général Dembinski qui, entendant les dernières paroles du général en chef : « C'est moi, dit-il, qui préviendrai Gielgud, et nous nous rendrons en Lithuanie. » La réunion dura encore quelque temps ; à la fin, Skrzynecki rompit le silence et dit : « Gielgud sera forcé de se rendre « en Lithuanie ; le général Dembinski lui en portera « l'ordre. »

La division Rybinski, restée seule avec sa cavalerie sur le champ de bataille, reçut, à minuit, l'ordre de se retirer audelà de la petite rivière *Omulew* par *Dronzewo*, et de se diriger ensuite vers Pultusk. Elle fut suivie dans cette marche par la brigade de cavalerie du colonel Turno, qui partit vers trois heures du matin. Bientôt le général Rybinski reçut l'ordre de former l'arrière-garde de l'armée avec sa division, qui venait de recevoir un renfort de quinze cents chevaux, sous les ordres du général Jagmin. De son côté Skrzynecki, laissant l'armée opérer sa retraite, se rendit à Varsovie.

La division se retira en bon ordre jusqu'à *Zegrze*. Dans sa marche, elle était obligée de s'arrêter souvent, pour ramasser les soldats blessés et égarés des autres divisions. Après avoir brûlé le pont à *Zegrze* sur la *Narew*, elle se

porta sur *Prague*, où toute l'armée fut réunie et réorganisée promptement, au moyen de nouvelles levées dont cette ville contenait les dépôts.

Jetons maintenant un coup d'œil sur la conduite du général en chef pendant cette bataille. Il était persuadé, on ne put s'imaginer pourquoi, qu'on n'en viendrait pas aux prises avec les Russes. Et cela est si vrai, qu'il quitta l'armée et ne revint que lorsque l'action était déjà engagée. Sans avoir une certitude, on ne peut rien affirmer. On ne se trompe pas volontairement, si ce n'est par pure ignorance. On ne peut expliquer davantage pourquoi les parcs d'artillerie, lorsqu'ils se dirigeaient sur *Pultusk,* ne furent pas rappelés.

Cette bataille, il est vrai, pouvait être évitée, à la condition que le général Lubienski eût effectué sa retraite pendant la nuit, en ayant soin de brûler le pont derrière lui. Mais Sckrzynecki la provoqua lui-même, et la rendit indispensable en laissant ce chef de corps à quatre lieues d'Oetrolenka, en présence de toutes les forces de Diebitch, tandis que Gielgud était à *Lomza.*

Quel était son but en entreprenant une marche contre les gardes russes, si ce n'était de les surprendre et de les battre s'il réussissait à dérober son mouvement au maréchal Diebitch ? Comment se fait-il alors, qu'étant parvenu à ne pas être aperçu de ce dernier, il n'ait pas écrasé les gardes dans les cantonnements où ils se trouvaient paisiblement, surtout alors qu'il était deux fois plus fort ? Et si ce n'était le but de les battre, tout autre but était répréhensible ? Mais non; au lieu de profiter de l'occasion qui se présentait si favorablement, il commit la faute impardonnable de passer quarante-huit heures à *Nadbory*, dans la plus complète inaction ? Là, il n'était nécessaire que d'un

peu d'énergie et plus de bonne volonté. Quel est l'objet de chaque mouvement offensif, si ce n'est de faire le plus grand mal à l'ennemi. La vraisemblance d'une réussite est la première condition. Le calcul des résultats pour un pareil mouvement offensif décide de l'entreprise. Voit-on tout cela dans l'exécution du général Skrzynecki, ni la réflexion mûre qui doit précéder sa décision.

La bataille d'Octrolenka mit à découvert que le général Skrzynecki n'avait jamais étudié pourquoi, où et comment on livre des batailles, ainsi que son ignorance dans les hautes combinaisons qui assurent les succès. En guerre, il est du premier devoir du général de fixer son attention sur toutes les circonstances, et les examiner sérieusement. Avant de livrer une bataille, il est indispensable d'apporter la prudence la plus réfléchie dans l'examen des choses et dans le calcul des probabilités. Là, il n'y a rien d'indifférent, ni d'inutile, quand il s'agit de décider du sort du pays et de la vie des soldats. Que des milliers de victimes tombent pour sauver la patrie, le général est déchargé de toute responsabilité, parce que ce sacrifice a été accompli pour éviter un malheur plus grand encore pour elle, sa ruine. Mais que le sang coule inutilement, ou par de faux calculs ou par impéritie et ignorance, oh, alors! est bien coupable celui qui l'a prodigué!

Skrzynecki, pour n'être pas témoin des conséquences fâcheuses qui pouvaient arriver, quitta l'armé ependant qu'elle opérait sa retraite, et alla annoncer à Varsovie le résultat de l'expédition contre les gardes russes. Il y fut reçu avec des marques d'affection par les délégués de la diète, qui le remercièrent en son nom. — Quelle parodie de ces deux mémorables époques :—Napoléon en 1812—et le sénat romain après la bataille de Cannes!

NOTICE

SUR LE SERVICE FUNÈBRE

DE

M. L'AMIRAL TRUGUET.

Samedi, 28 décembre, ont eu lieu, à l'église Saint-Philippe-du-Roule, les obsèques de M. l'amiral comte Truguet, pair de France, mort à l'âge de quatre-vingt-huit ans. Cette cérémonie a eu toute la solennité par laquelle il convenait d'honorer une des plus longues et des plus illustres carrières parcourues au service de l'État. Les honneurs dus à la dignité de maréchal de France ont été rendus au défunt. Plusieurs maréchaux de France et amiraux, et un grand nombre d'officiers-généraux et supérieurs s'étaient réunis à la maison mortuaire.

M. l'amiral Duperré, ministre de la marine, M. le maréchal Molitor, M. le duc Decazes et M. le vice-amiral Bergeret tenaient les coins du poêle.

Une double haie, formée par des détachements de la compagnie des sous-officiers vétérans et des 10e léger et 14e de ligne, entourait le char funèbre.

Immédiatement après venait la voiture du défunt, sa famille et une foule de personnes de distinction, parmi lesquelles on remarquait M. le président du conseil, des pairs, des députés, des membres du Conseil-d'État, du conseil d'amirauté, du corps diplomatique, des députations des cours et tribunaux et de MM. les juges de paix de Paris.

Une voiture du roi, dans laquelle se trouvaient les aides-de-camp et officiers d'ordonnance de Sa Majesté, venait immédiatement après. Elle était suivie d'un grand nombre de voitures de deuil. Des bataillons des 4e, 53e, 65e et 67e de ligne, des escadrons de chasseurs et de dragons marchaient après les voitures. Un escadron de garde municipale fermait le cortége.

A son arrivée à l'église, le corps a été placé sur un catafalque élevé au milieu de la nef. L'église était tendue entièrement de draperies noires, auxquelles étaient suspendus les écussons aux armes de l'illustre défunt. Une messe en musique a été exécutée.

Après la cérémonie religieuse, le cortége s'est dirigé vers le cimetière du Père Lachaise.

M. l'amiral Duperré a prononcé le discours suivant au milieu du plus profond silence, et avec une émotion visiblement partagée par les nombreux assistants :

« Au moment où la tombe va se fermer sur une de nos vieilles illustrations militaires et politiques, qu'il me soit permis, messieurs, d'acquitter non seulement pour moi, mais encore au nom du corps entier de la marine, j'oserai même dire au nom de la France qu'il a si bien servie, une dette sacrée envers celui que pendant tant d'années nous avons reconnu pour notre chef et notre modèle, et qui toujours donna l'exemple du dévoûment à la patrie; qu'il me soit permis, dis-je, de retracer ici les principales circonstances d'une si longue et si belle carrière.

« Laurent-Jean-François Truguet, ancien ministre de la marine, ancien ambassadeur, ayant plusieurs fois commandé les flottes de l'État, amiral et pair de France, était né le 10 janvier 1752, à Toulon. Fils d'un chef d'escadre, il entra dans la marine à une époque de paix et employa avec un grand succès ses premières années à naviguer et à cultiver les sciences nautiques. Huit campagnes consécutives en avaient déjà fait un officier distingué, quand éclata la guerre de 1778, guerre si fertile en événements, que Truguet fit sans désemparer, et qui ne fut pour lui en quelque sorte qu'une seule campagne de guerre de six ans, sous les ordres des amiraux d'Estaing, de Guichen, de Grasse et de Vaudreuil. Il reçut la croix de Saint-Louis pour avoir sauvé son général à l'assaut de Savanah, où il fut grièvement blessé.

« Le repos qui était le résultat de la paix de 1783 ne

« Après les Cent-Jours, le gouvernement ne crut pas devoir confier à d'autres mains que les siennes la conservation du port de Brest, menacé par les armées étrangères.

« Tant de services furent récompensés par la dignité de grand'croix de la Légion-d'honneur, le titre de comte et l'élévation à la pairie, qui eut lieu le 5 mai 1819. Enfin S. M. Louis-Philippe lui conféra la dignité d'amiral de France le 19 novembre 1831.

« Vous tous, messieurs, qui l'avez connu, c'est votre témoignage que j'invoque sur sa tombe, et vous savez aussi que les deux traits distinctifs de ce beau caractère furent, d'une part une exactitude rigoureuse à remplir ses devoirs, et de l'autre une douceur de mœurs, une égalité d'ame, une affabilité que tout le monde admirait et qui lui gagnait tous les cœurs. Il faisait le bonheur de tout ce qui l'entourait.

« L'amiral Truguet laisse une veuve qui honore par toutes les qualités de son sexe le nom que lui a légué son illustre époux, ainsi qu'un jeune fils qui sert déjà l'État dans la carrière diplomatique. Il y a peu de jours encore, l'amiral avait l'honneur de le présenter au roi comme l'héritier de son dévoûment, et je ne doute pas qu'il ne mérite aussi d'hériter de l'auguste bienveillance dont Sa Majesté honorait le père.

« La vie militaire, politique et privée du comte Truguet a été celle d'un homme de cœur, d'un homme de bien et d'un bon Français.

« Reçois, en nous séparant, digne et excellent homme, ce sincère hommage de celui qui savait apprécier toutes tes qualités d'homme d'État, et que tu voulais bien honorer de ton amitié. Adieu ! »

Pl.1

BATAILLE
DE
LIGNY,

Le 16 Juin 1815.

ec l'Indication des Positions

second moment de la Bataille,

3 heures à 7 heures du soir.



tou

JOURNAL
Des Sciences Militaires.

CONSIDÉRATIONS MILITAIRES
SUR LES MEMOIRES
DU
MARÉCHAL SUCHET,
SUIVIES DE LA CORRESPONDANCE
ENTRE LES MARÉCHAUX SOULT ET SUCHET;
PRÉSENTANT L'HISTORIQUE DES PLANS D'OPÉRATIONS PROPOSÉS PAR CHACUN D'EUX DEPUIS LA BATAILLE DE VITTORIA JUSQU'A LA CESSATION DES HOSTILITÉS, APRÈS LA DÉCHÉANCE DE L'EMPEREUR NAPOLÉON;

ET

CONSIDÉRATIONS MILITAIRES
SUR
LA BATAILLE DE TOULOUSE,
Suivies du rapport du maréchal Soult au ministre de la guerre et des ordres donnés aux généraux et chefs de corps; indiquant les dispositions faites avant et après la bataille.

NOUVELLE ÉDITION

Augmentée d'une cinquième partie ayant pour titre : *Correspondance entre un ingénieur militaire français et le duc de Wellington sur la bataille de Toulouse.*

PAR TH. CHOUMARA,
INGÉNIEUR MILITAIRE.

AVANT-PROPOS.

Une bataille sanglante, acharnée, qui dura depuis six heures du matin jusqu'à la nuit, fut livrée le 10 avril 1814, autour de la ville de Toulouse, entre une armée française com-

...ires pour
... présenter des
...ulouse, accom-
...médites et in-
...quel le terrain
...peut en quelque
...français parlent de
...distingué (1) en
...dans le Spectateur
...militaires reproduit la

...des torys anglais.
...un des fleurons de
...replacer sur son front
...lumineuse, ils ont
...et aux *pasquinades*;
...taille de Toulouse, d'y
...nis de leurs corps d'ar-
...mée entre le demi-suc-
...des autres de contem-
...pagnol et portugais qui ont
...toulousains, ils détournent
...eux pour leurs sensibles
...pour l'Espagne, le Portugal,
...siècles passés et présent
...à leur héros.

...-Denis.

mandée par le maréchal Soult et une armée anglo-espagnole *beaucoup plus nombreuse*, sous les ordres de lord Wellington !

Plusieurs écrivains, militaires ou non militaires, ont donné des relations de cette bataille ; mais, soit qu'ils eussent embrassé un cadre trop vaste pour bien saisir toutes les actions de guerre qu'ils décrivaient, soit qu'ils manquassent des connaissances nécessaires pour apprécier tous les éléments de cette action mémorable, dans laquelle les combinaisons de l'ingénieur militaire se trouvent réunies à celles du tacticien, ils ont envisagé cette belle question à contre-sens, et en ont tiré une conséquence erronée.

Après plus de vingt années écoulées, un homme habitué à méditer sur les grandes questions d'art militaire et de fortification, et à les réduire à leur plus simple expression, se trouve conduit par le sujet qu'il traite à rechercher quel poids le maréchal Suchet pouvait mettre dans la balance, s'il eût secondé son collègue, ainsi qu'il en avait été requis à plusieurs reprises ; cet homme examine avec attention les diverses relations publiées, il s'étonne de la manière dont les faits les plus importants ont été dénaturés ; il reconnaît que le point *capital*, noyé dans une foule de détails minutieux, est passé inaperçu sous leurs yeux, qu'aucun d'eux ne s'est formé une idée nette du terrain sur lequel l'action a eu lieu, ni de la valeur relative des différents points attaqués ; enfin, sur leurs plans incomplets et inexacts, ils ont omis de tracer la position principale, *celle dont la possession a décidé du sort de la journée !*

Dès lors, il sent la nécessité de rectifier les idées sur un point d'histoire et de science militaire aussi intéressant, et de restituer à sa patrie une victoire glorieuse dont ses propres écrivains l'ont dépouillée au profit de l'étranger.

Après avoir pris toutes les précautions nécessaires pour discerner la vérité de l'erreur, il se décide à présenter des considérations militaires sur la bataille de Toulouse, accompagnées de pièces justificatives authentiques, inédites et inconnues jusqu'alors; il y joint un plan sur lequel le terrain est représenté avec une telle fidélité, qu'on peut en quelque sorte le toucher. Les journaux militaires français parlent de cet ouvrage avec éloges, un officier général distingué (1) en donne une analyse détaillée et approbative, dans le Spectateur militaire; le Journal des sciences militaires reproduit la relation dans son entier.

Aussitôt, grande rumeur dans le camp des torys anglais. Ils voient avec un violent dépit tomber un des fleurons de la couronne leur idole; ne pouvant le replacer sur son front par une discussion franche, loyale et lumineuse, ils ont recours aux *divagations*, aux *falsifications* et aux *pasquinades*; au lieu de rester sur le champ de bataille de Toulouse, d'y suivre avec nous les divers mouvements de leurs corps d'armée, d'établir une comparaison raisonnée entre le demi-succès de l'un d'eux et les revers complets des autres, de contempler les torrents de sang anglais, espagnol et portugais qui ont abreuvé les sillons des champs toulousains, ils détournent les yeux de ce spectacle trop douloureux pour leurs sensibles cœurs; ils se mettent en voyage pour l'Espagne, le Portugal, la Belgique, et concluent que les siècles passés et présent n'ont rien produit de comparable à leur héros.

(1) Le géneral Juchereau de Saint-Denis.

Nous n'avons nulle envie de les suivre dans des excursions dont le but est évidemment de changer le terrain de la discussion; néanmoins, nous appellerons leur attention sur un fait propre à tempérer leur jactance, et à rectifier leurs idées à l'égard de la grande nation et de ses immortelles phalanges.

Dans les rapports ordinaires de la société, quand plusieurs individus se réunissent pour en attaquer un seul, cela s'appelle à juste titre, *lâcheté*, *bassesse*, *guet-à-pens*, *infamie !* Pense-t-on sérieusement qu'il en soit autrement quand il s'agit des nations, et que la coalition de l'Europe entière contre la France ait été moins lâche et moins infâme que celle de six ou huit individus qui se réuniraient contre un seul homme ?

Eh quoi ! nobles descendants des preux chevaliers de la table ronde, il vous faut deux cents millions de populations pour en attaquer une de trente millions ? vous vous proclamez le premier peuple du monde, et quand il s'agit de combattre vous êtes obligés d'acheter à prix d'or le sang des malheureux que leurs souverains vous vendent comme de vils troupeaux ! vous imitez les infâmes qui, ayant des injures personnelles à venger, payent des spadassins pour se défaire de leurs ennemis, au lieu de les attaquer loyalement corps à corps ! Sachez-le bien, cette conduite quand elle réussit, peut amener du profit ; mais de la gloire et de l'honneur, jamais !

Cessez donc de célébrer avec arrogance quelques succès obtenus à la fin de notre grande lutte, par suite de notre lassitude, de notre épuisement et de l'énorme différence du nombre ; car vous nous mettriez dans la nécessité de vous

rappeler la honte que vous avez recueillie de la plupart de vos expéditions pendant le cours de la révolution française; aux souvenirs des Arapiles, de Vittoria et de Waterloo, nous répondrions par vingt-cinq ans de victoires, auxquels *les éléments seuls ont eu le pouvoir de mettre un terme !* Sans parler de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland, de Wagram, de ces combats de géants qui avaient mis l'Europe à nos pieds et conduit une archiduchesse d'Autriche dans la couche du soldat-empereur, nous vous rappellerions :

Toulon, où vous étiez entrés par trahison, et d'où vous avez été chassés ignominieusement au moment où vous pensiez envahir la Provence ;

Quiberon, où, suivant l'énergique expression d'un de vos orateurs, l'honneur anglais a coulé par tous les pores, et que sous ce rapport on a eu raison d'éterniser par un monument dont tout le monde n'a pas senti la portée;

L'armée anglaise, commandée par le duc d'Yorck, le fils de votre roi, battue à Hondtschoot, levant le siége de Dunkerque, abandonnent son artillerie, battue à Turcoing, battue à Boxtel, battue à Bergen, battue à Castricum et capitulant honteusement à Alkmaar.

Nous vous rappellerions votre gigantesque et stupide expédition contre Anvers, paralysée par l'énergique enthousiasme de nos gardes nationales, malgré la lâcheté et la trahison qui vous avaient livré la place de Flessingue pendant

... nos armées étaient occupées devant Vienne et en Espagne;

Nous vous rappellerions l'armée anglaise commandée par le général Moore battue à Prièros, poursuivie l'épée dans les reins jusqu'à la Corogne, forcée de se rembarquer après avoir perdu artillerie, caissons, bagages, trésor, plus de dix mille de ses soldats et laissant ses chevaux mutilés sur le rivage.

Quant à votre héros lui-même, le duc de Wellington, combien d'échecs humiliants n'a-t-il pas éprouvés, malgré ce que la fortune, les circonstances et le concours des peuples insurgés ont fait pour lui? Si nous voulions anticiper sur le travail général que nous préparons sur l'ensemble de ses opérations,

Nous vous le montrerions, en juillet 1809, laissant plusieurs milliers de blessés anglais au pouvoir des Français, abandonnant et sacrifiant l'armée espagnole de Cuesta au pont de l'Arzobispo, après la bataille de Talavera, pour couvrir sa retraite précipitée en Portugal et à Badajos, au moment où il s'apprêtait à marcher triomphalement sur Madrid; un simple mouvement stratégique de l'armée du maréchal Soult suffit pour porter le désordre, la désorganisation et le découragement dans les rangs de ce prétendu vainqueur, qui se trouve paralysé et hors d'état de rien entreprendre pendant plus d'un an (1).

(1) Si l'on veut avoir une idée de l'état dans lequel se trouva l'armée anglaise après la bataille de Talavera, il faut lire l'*Histoire de la guerre de la péninsul*[illegible] *Londonderry*, lieute-

Nous vous le montrerions, en juillet et août 1810, spectateur immobile des siéges et prises de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida, n'osant se mesurer avec l'armée française, manquant aux promesses qu'il avait faites de secourir ces places, et se laissant chasser des positions qu'il avait prises pour les engager à prolonger leur résistance;

Nous vous montrerions, en mai 1811, la garnison française de cette même place d'Almeida, composée de 1,350 hommes seulement, faisant sauter les fortifications en présence de l'armée anglo-portugaise, lui passant sur le corps, rejoignant l'armée de Masséna, et faisant tourner complétement

nant-général anglais, que l'on n'accusera pas d'être favorable aux Français. Voici ce que l'on trouve à la page 23, tome II, de la traduction de son ouvrage:

« On nous avait représenté que le sentier qui aboutit d'Arzobispo « au passage de Mesa d'Ibor, sur la grande route d'Almaraz à Tru- « xillo, Merida et Badajos était impraticable pour l'artillerie. Nous « le trouvâmes effectivement très mauvais; mais nous réussîmes à y « traîner nos canons, et, après des efforts et des fatigues extraordi- « naires, nous arrivâmes le 5 à Toralida, bourg situé au milieu des « montagnes; nous y restâmes la nuit, et après nous être arrêtés la « journée du 6 à Mesa d'Ibor, nous atteignîmes Deleytosa le 7, où « l'armée fit une halte de deux jours: les troupes avaient d'autant plus « besoin de repos que, bien que les étapes eussent été petites, elles « avaient eu à surmonter une foule d'obstacles. En premier lieu, elles « étaient privées de pain depuis trois jours, et cette privation était « plus que suffisante pour les affaiblir; mais, outre les souffrances de

la bataille de Fuentes de Onoro à la confusion du duc de Wellington (1).

Nous vous le montrerions, en mai et juin 1811, entreprenant deux fois le siége de Badajos, deux fois chassé de devant cette place, après avoir éprouvé des pertes considérables dans des assauts infructueux, et renvoyé en Portugal par le maréchal Soult;

« la faim, elles eurent à parcourir une route inégale, coupée par « des précipices, et tracée au milieu d'un pays dévasté, qui n'offrait « pas même de quoi s'abriter. *Si la saison eût été contre nous, je « ne sais trop comment nous nous serions tirés de ce mauvais « pas;* et comme si la fortune eût essayé de lasser notre patience, « nous fûmes à peine arrivés à Delcytosa, que nous apprîmes les dé- « sastres de l'Autriche. On concevra aisément *qu'étant déjà ac- « cablés de souffrances et de revers,* des nouvelles si affligeantes « *vinssent aggraver notre fâcheuse position,* et que *la plupart « d'entre nous considérassent les affaires comme désespérées,* et « entrevissent qu'il fallait renoncer à tout espoir de résister avec suc- « cès à la puissance des Français. »

Que l'on juge d'après ce passage de ce qui fût arrivé à l'armée anglaise, si le roi Joseph n'avait pas commis l'énorme faute d'attaquer l'armée anglo-espagnole avant l'arrivée des cinquante mille hommes du maréchal Soult.

(1) Voici ce que dit le même général Londonderry à l'occasion de cette opération :

« Il était désolant pour nous de voir que Masséna pouvait, avec « quelque raison, donner une tout autre couleur à ses dernières opé- « rations, et que, loin d'avouer qu'il avait été vaincu, il pouvait s'at-

Nous vous le montrerions, après la bataille des Arapiles, s'avançant jusqu'à Burgos, entreprenant le siége en règle d'un simple château, se consumant pendant trente-trois jours en efforts inutiles, forcé de lever honteusement le siége après avoir perdu plus de deux mille hommes, abandonnant sa grosse artillerie, et perdant en outre quatre à cinq mille hommes dans sa retraite précipitée jusqu'en Portugal par suite des mouvements combinés du maréchal Soult et du général Souham.

Ainsi ce maréchal, qu'on pourrait à bon droit appeler *réparateur des fautes de ses collègues*, arrive toujours à point nommé pour arracher à lord Wellington les palmes qu'il avait cueillies ou s'apprêtait à cueillir, et termine la série de ses belles opérations par la bataille de Toulouse, où vingt-sept mille Français arrêtent plus de soixante mille Anglo-Espagnols pendant dix-sept jours, leur font éprouver des pertes effroyables, et ne quittent cette place que quand l'ennemi, n'osant plus combattre, cherche à les affamer.

Enfin, pour vous convaincre par un argument irrésistible que le soldat et l'officier français n'ont rien à envier au soldat et à l'officier anglais, nous vous montrerions la garnison

« tribuer la victoire. Il lui était facile de faire connaître à l'Europe « d'une manière spécieuse que ses manœuvres n'avaient eu d'autre « but que de tirer d'embarras la garnison d'Almeida ; et comme elle « s'était effectivement retirée, quels moyens avions-nous de le contre- « dire ? Il est inutile de s'arrêter plus long-temps sur cet événement; « mais je ne crains pas de dire que ceux qui en furent les témoins « n'oublieront jamais le désappointement qu'il produisit dans l'ar- « mée. »

(Histoire de la guerre de la péninsule, tome II, page 231.)

française de Berg-op-zoom, composée de 2,700 hommes, attaquée et surprise dans cette ville par l'armée du général Graham, se défendant d'abord vigoureusement, puis attaquant les envahisseurs, leur tuant, blessant ou faisant prisonniers plus de quatre mille hommes, prenant quatre mille fusils, quatre drapeaux parmi lesquels figurait le magnifique drapeau du 1er régiment des gardes, et restant maître de cette place que le général anglais avait promise pour bouquet au roi de Hollande le jour de sa fête (1) !

(1) Toulouse, Bayonne et Berg-op-zoom ont terminé la campagne de 1814 d'une manière si brillante, que nous pensons faire plaisir au lecteur en remettant sous ses yeux la dépêche du général Graham au ministre de la guerre ; la voici telle qu'elle se trouve dans le *Moniteur* du 27 mars 1814 :

Au quartier général, à Calmhoot, le 10 mars.

« Milord, *j'ai la douleur* d'annoncer à V. S. qu'une attaque sur « Berg-op-zoom, qui semblait d'abord promettre un plein succès, a « fini par échouer, et a occasionné une *grande perte* à la première « division et à la brigade du général Goore.

« Il est inutile de déduire les raisons qui m'ont déterminé à ten- « ter de prendre d'assaut une telle place, puisque la réussite de « deux colonnes qui se sont établies sur les remparts, avec une perte « très légère, doit justifier d'avoir couru ce risque pour atteindre un « but aussi important que la prise de cette forteresse.

« Les troupes employées ont été formées en quatre colonnes, ainsi « qu'il est désigné ci-dessous. Le n° 1, la colonne de gauche, a at- « taqué entre les portes d'Anvers et du port ; le n° 2 a attaqué la droite « de la nouvelle porte ; le n° 3 devait seulement détourner l'attention « de l'ennemi par une fausse attaque près la porte de Steinberg, et

L'impertinent article dans lequel le *Quarterly Review* a tenté d'immoler les militaires français, depuis le soldat jusqu'à l'empereur, sur l'autel du duc de Wellington, nous a mis dans la nécessité de citer un assez grand nombre de faits trop significatifs pour avoir besoin de commentaire. Loin de nous toutefois le pensée de contester ou de chercher à rabaisser la valeur du soldat anglais; nous l'avons vu d'assez près pour l'estimer, mais non pour le craindre; si une chose nous étonne, c'est que le peuple britannique permette

« être ensuite disponible suivant les circonstances; la colonne de « droite, n° 4, a attaqué l'entrée du port, où, à la basse marée, l'on « pouvait passer à gué : l'heure avait été fixée en conséquence à dix « heures et demie du soir, le 8 de ce mois.

« Le major-général Cooke a accompagné la colonne de gauche, le « major-général Skerret et le brigadier-général Goore étaient tous « les deux avec la colonne de droite; c'est la première qui a pénétré « dans le corps de place. Ces deux colonnes ont reçu l'ordre de lon- « ger les remparts de manière à former une jonction aussitôt qu'il se- « rait possible, et aller ensuite balayer le rempart et assister la co- « lonne du centre, ou forcer la porte d'Anvers.

« Une difficulté inattendue, au passage du fossé sur la glace, ayant « obligé le major-général Cooke de changer le point d'attaque, il « s'en est suivi un délai considérable, et cette colonne n'a gagné le « rempart qu'à onze heures.

« Dans l'intervalle, la déplorable mort du général Goore et du « lieutenant-colonel Georges Carleton, et la blessure dangereuse du « général Skerret, ayant privé la colonne de droite de leur habile di- « rection, elle se mit en désordre et essuya une grande perte en tués, « blessés et prisonniers.

« La colonne du centre ayant été forcée de rétrograder avec une « grande perte par le feu violent de la place (le lieutenant-colonel

que de si braves gens, ses défenseurs et ses enfants, soient encore flétris par des punitions corporelles; l'armée anglaise est digne de n'avoir, comme l'armée française, d'autres mobiles que la gloire, l'honneur et la patrie. Il ne faut pas que l'on puisse dire, ou penser, que le courage des soldats d'un peuple libre est puisé dans le rhum ou dans la crainte des coups de fouet.

. . . . .

« Morrice, son commandant, et le lieutenant-colonel Elphinston, « commandant le 33e régiment étant tous les deux blessés), elle se « reforma sous les ordres du major Muttleburg, fit un demi-tour et « rejoignit le général Cooke, laissant l'aile gauche du 55e pour em- « mener les blessés du glacis. Mais les gardes avaient considérable- « ment souffert pendant la nuit par le feu meurtrier dirigé des « maisons sur leur position, et par la perte du détachement du 1er « régiment des gardes qui, ayant été envoyé pour essayer de soutenir « le lieutenant-colonel Carleton, et s'assurer de la porte d'An- « vers, *fut pris après la plus glorieuse résistance*, qui coûta la « vie à un grand nombre de braves officiers.

« Au point du jour, l'ennemi ayant tourné les canons de la place, « fit feu sur les troupes qui étaient sur le rempart à découvert, et la « réserve de la 4e colonne (les royaux écossais) se retira de la porte « du port, suivie du 33e. Le premier régiment se trouvant sous un « feu croisé de la place et de la redoute du fort, *mit bas les armes* « peu après.

« Alors le général Cooke, désespérant du succès, dirigea la re- « traite des gardes, qui se fit dans le plus grand ordre, protégée par « le reste du 69e régiment et de l'aile droite du 55e (corps qui re- « poussa plusieurs fois l'ennemi à la baïonnette), sous la direction « immédiate du major-général. *Le général se trouva ensuite dans « l'impossibilité de retirer ces faibles bataillons*, et après s'être

Nous ne voulons point ranimer une rivalité puérile entre deux grandes nations assez riches en faits glorieux pour n'avoir rien à s'envier l'une à l'autre; nous désirons sincèrement, dans l'intérêt de l'humanité et de la liberté des peuples, que ces deux nations soient long-temps unies, quoique, à vrai dire, cela nous paraisse difficile, quand d'un côté

« ainsi dévoué, avec les vrais sentiments d'un bon soldat, *il se ren-*
« *dit pour sauver la vie aux braves gens qui lui restaient.*

« Je voudrais bien rendre justice aux grands efforts et à la valeur « éminente de tous les officiers qui ont eu des occasions de se dis- « tinguer; mais je n'ai pu encore recueillir assez d'informations.

« Le général Cooke me mande qu'il est satisfait de la conduite de « tous les soldats et officiers employés sous lui, faisant une men- « tion particulière du colonel lord Proby, des lieutenants-colonels « Cooke, commandant des gardes; de Goldstream-Merces, du 3e des « gardes; des majors Muttleburg et Iloq, comme méritant les plus « grands éloges. Il regrette avec tout le corps, la perte grave que le « service a faite par la mort de deux officiers très distingués, le lieu- « tenant-colonel Cliston, commandant le 1er régiment des gardes, et « le lieutenant-colonel James Macdonald du même régiment : ces « *deux officiers ont été tués, avec beaucoup d'autres*, à la porte « d'Anvers, et se sont tous comportés avec la plus grande intrépi- « dité. *Le lieutenant-colonel Jones, avec le reste du détachement,* « *a été obligé de se rendre.*

« Votre Seigneurie croira aisément que, malgré qu'il soit impos- « sible de ne pas être sensible à notre mauvais succès dans cette at- « taque, je ne puis songer à présent qu'au profond chagrin que me « cause la perte d'un si grand nombre de mes braves camarades.

« *J'ai l'honneur, etc.* »

on ne veut point d'égaux et de l'autre point de maîtres. Une alliance anglo-française ne peut durer qu'autant qu'elle serait basée sur une réciprocité parfaite, sur la loyauté et la franchise ; est-il possible d'en venir là ? Oui, si le gouvernement anglais connaît bien ses intérêts ; car deux campagnes, l'une sur la mer Noire, l'autre sur la Baltique, peuvent faire reculer la Russie jusqu'aux premiers temps de Charles XII et de Pierre-le-Grand, rétablir l'équilibre européen et mettre les possessions anglaises de l'Inde en sûreté pour long-temps.

Mais, pour arriver à ce but, il faut se hâter ; ce qui est impossible à l'Angleterre seule, est encore facile en ce moment avec le concours de la France : dans quelques années, il sera trop tard ; et si une alliance franco-russe permettait à la Russie de s'emparer de Constantinople le terme de l'influence anglaise serait arrivé.

La puissance de la France n'est point aussi précaire : ce qu'elle a fait pendant vingt-cinq ans, elle peut le faire encore ; si de nouvelles coalitions se formaient contre elle, il lui serait facile de mettre sur pied quatorze armées plus fortes que celles qui ont fait triompher la république ; sa grande voix annonçant la liberté des peuples trouverait des échos

Qu'en pense le *Quarterly-Review?* Sont-ils des lâches ou des maladroits, ceux qui ont tué ou pris les quatre colonnes qui devaient les prendre, avec les trois généraux et tous les officiers supérieurs ou autres qui les guidaient? Si les vaincus prisonniers méritent des grands éloges, que dire des officiers et soldats qui, quoique surpris et en nombre bien inférieur, les ont forcés à mettre bas les armes !

Nous lui recommandons d'ailleurs la lecture de la relation du colonel Legrand.

retentissants, et bientôt le roi des Français serait le plus ancien des rois de l'Europe !

Nous n'ignorons pas que les souvenirs de l'occupation de Paris en 1814 et 1815 sont, pour les étrangers, un sujet d'espérance et de menace, et, pour quelques Français, un sujet de crainte. Ces espérances et ces craintes sont également chimériques ; les circonstances ont absolument changé et ne peuvent plus se reproduire ; on sera convaincu de cette vérité, si l'on fait attention qu'en 1814 la France était tellement épuisée d'hommes et d'argent, qu'il lui fut impossible de trouver *trente mille* conscrits pour renforcer ses armées d'Espagne mutilées par les nombreux détachements qu'elles avaient envoyés vers l'intérieur; et que ces armées, sans solde depuis vingt mois, n'avaient plus que des états-majors démontés, dont les officiers ne pouvaient satisfaire aux besoins du service.

Aujourd'hui, il n'en serait plus ainsi: depuis 1815, près de deux millions de conscrits sont passés dans les rangs; *douze cent mille* d'entre eux seraient susceptibles d'entrer en ligne dans l'espace de quelques mois. En cas de guerre, leur oreille ne serait pas sourde à la voix de la patrie, et nous verrions reparaître l'élan des beaux jours de la révolution. L'armée active, les anciens soldats et les gardes nationales présenteraient au besoin un rempart hérissé de trois millions de baïonnettes, qui ne laisserait à la France d'autre danger que celui de déborder une autre fois sur une trop grande étendue de pays.

Toutefois, nous devons nous tenir en mesure contre les éventualités les plus défavorables ; il suffit pour cela de faire de Paris un point inattaquable. Quatre mois de travaux, une dépense effective de dix millions peuvent conduire

à ce résultat, ainsi que nous en donnerons bientôt la preuve (1).

Cette digression n'est point étrangère à notre sujet; ce sont nos considérations militaires qui ont donné lieu à la boutade du *Quarterly Review* et des autres journaux anglais; la réponse à leurs articles devait naturellement trouver place dans la 2e édition de cet ouvrage.

Le *Quarterly Review* et l'*United Service Journal*, en cherchant à nous réfuter, ont donné, à leur manière, des relations de la bataille de Toulouse, à peu près calquées sur le rapport du duc de Wellington; la meilleure manière de leur répondre était l'examen de ce rapport : c'est ce que nous avons fait avec soin. Ce travail mettra nos lecteurs en état de juger jusqu'à quel point un général anglais peut dénaturer les faits pour les faire cadrer à ses vues et dissimuler une défaite; ils comprendront l'intérêt qu'offrira un travail semblable à l'égard des autres rapports du noble duc.

Cette nouvelle édition des *Considérations militaires* contient cinq parties, au lieu de quatre que contenait la première. La cinquième partie a pour titre : *Correspondance entre un ingénieur militaire français et le duc de Wellington, sur la bataille de Toulouse*, et se compose de deux lettres.

La première est entièrement consacrée à l'examen du rapport; les diverses citations que nous y avons jointes pour

(1) Dans ces dix millions de dépense, nous ne comprenons pas l'acquisition des terrains nécessaires; parce que ces terrains, loin de perdre de leurs valeurs, en acquérant une beaucoup plus grande, ce sera de l'argent avantageusement placé.

rectifier les faits en formeront une relation complète de la bataille, peut-être la plus intéressante qui ait été publiée jusqu'à ce jour.

La deuxième est consacrée à la refutation des assertions du Quarterly Review et de l'United Service, sur les forces respectives des armées belligérantes, la nature et la valeur relative des diverses parties du champ de bataille, etc. On verra avec étonnement que chacune de ces assertions est une *contre-vérité*, et l'on se demandera si de semblables articles sortent véritablement de la plume d'écrivains auxquels on a fait l'honneur de les appeler des *penseurs !*

Toutefois, nous devons le reconnaître, quand l'amour-propre britannique n'est pas en jeu, les écrivains anglais sont complétement d'accord avec nous; ils n'élèvent pas une seule objection contre la partie des Considérations militaires relative à la conduite du maréchal Suchet; la correspondance de lord Wellington prouve qu'il supposait que le duc d'Albuféra lierait ses opérations avec celles du maréchal Soult. C'était dans cette persuasion qu'il retirait des forces de la Catalogne pour se renforcer, tandis que l'armée des Pyrénées occidentales restait abandonnée de celles d'Aragon et de Catalogne.

Est-il question de savoir si le maréchal Soult a bien ou mal fait de ne pas attaquer le corps anglais de dix-huit mille hommes, qui resta isolé pendant trois jours à la rive droite de la Garonne, par suite de la rupture du pont? ils adoptent et copient servilement les raisonnements à l'aide desquels nous avons réfuté l'opinion du général Vaudoncourt et celle du colonel Kock qui ont prétendu que l'inertie de l'armée française dans cette occasion avait été une faute.

Un M. d'Aldéguier, bourgeois de son métier, s'étant avisé de faire une parodie de la relation de M. Lapène, j'ai fait voir dans une note que cette rapsodie est un tissu d'*inexactitudes* et de *naïvetés* prouvant que l'auteur est étranger aux plus simples notions de l'art militaire ! On ne conteste pas les niaiseries de cet auteur ; mais il a écrit que lord Wellington avait été vainqueur à Toulouse, dès lors on le cite comme autorité avec autant d'assurance que si c'était un Turenne ou un Napoléon.

Après le renversement de l'empire, le gouvernement des Bourbons, rétabli par les baïonnettes étrangères, croyait à la nécessité d'amortir l'esprit national et militaire en France. Des hommes, indignes du nom français, guidés par un vil intérêt, accueillaient nos ennemis avec acclamation ; des écrivains sans pudeur prostituaient leur plume vénale, et cherchaient à flétrir les lauriers teints du sang de nos braves. Sous l'influence de ces honteuses passions, lord Wellington fut proclamé vainqueur de Toulouse, par quelques folliculaires de la restauration, au moment même où des monceaux de cadavres anglais, espagnols et portugais protestaient éloquemment contre cette qualification ; ces feuilles dégoûtantes deviennent aussi des autorités pour les écrivains du Quarterly et de l'United ! Nous les plaignons sincèrement d'être obligés de recourir à de tels appuis, et nous concevons la pudeur des auteurs qui n'ont pas osé apposer leurs signatures à des œuvres qui reposent sur une base aussi ignoble.

C'est un fait caractéristique que ce défaut de signature au bas des différents articles dans lesquels on a cherché à nous réfuter ; il n'y a pourtant rien que d'honorable à revendiquer une victoire pour son pays, quand la prétention que l'on fait valoir est fondée ; il n'y a rien que d'honorable à

démontrer qu'un général n'a pas sacrifié les intérêts de sa patrie a de funestes rivalités, quand cela est vrai.

Ce n'est donc pas le but que les écrivains anglais et l'ancien officier de l'armée d'Aragon, auteur de la lettre à M. Choumara sur ses Considérations militaires, se proposaient d'atteindre qui les a empêchés de se faire connaître; c'est la manière dont leur tâche a été remplie; ils ont compris que ce but n'avait pas été atteint; étant restés au-dessous de la tâche qu'ils avaient entreprise, ils ont gardé prudemment l'anonyme pour ménager leur amour-propre.

Il n'en a point été ainsi des personnes qui ont lu avec attention nos considérations militaires; le général Juchereau de Saint-Denis n'a point hésité à mettre son nom à l'analyse approbative qu'il en a faite dans le *Spectateur militaire*, en signalant cet ouvrage comme le fruit de la réflexion et le produit de la conscience. Cette approbation nous a paru d'autant plus flatteuse que nous ne connaissons point ce général, et que nous n'avions jamais reçu aucune preuve de sympathie de la part des collaborateurs du Spectateur militaire.

Le *National* a aussi donné un article fort remarquable sur les Considérations militaires, dans son n° du 21 septembre 1838. Nous sommes trop bien traité dans cet article pour en faire l'éloge: nous le mettons sous les yeux de nos lecteurs.

Pendant long-temps, l'invention de la machine à vapeur a été attribuée au marquis de Worcester; en 1828, notre illustre Arago, considérant cette invention comme une propriété nationale, l'a revendiquée. Il a prouvé clairement qu'elle était d'origine française; son ouvrage a été reçu avec acclamation; la presse périodique l'a popularisé, et le nom

de Papin est désormais inséparable de cette admirable découverte.

Une victoire remportée par notre armée, au moment où la France, épuisée d'hommes et d'argent par vingt-cinq ans de guerres, était inondée par un million d'ennemis, est aussi une propriété nationale que nous avons cru devoir revendiquer, avec d'autant plus de raison qu'elle indique, comme nous l'avons dit plus haut, ce que la France pourrait faire aujourd'hui que ses richesses et sa population se sont renouvelées et que deux millions de ses enfants sont passés dans les rangs.

Je ne sais si le mémoire de M. Arago a porté en Angleterre la même conviction que dans les autres parties du globe; je ne sais si les Considérations militaires ont fait des conversions chez nos voisins d'outre-Manche : ce serait un triomphe trop grand pour que nous osions l'espérer; il nous suffit de savoir que nombre d'officiers français et étrangers ont changé d'opinion, à ce sujet, depuis l'apparition de notre ouvrage et du plan dont il est accompagné, pour que nous nous félicitions de l'avoir écrit.

CORRESPONDANCE

ENTRE

UN INGÉNIEUR MILITAIRE FRANÇAIS

ET LE

DUC DE WELLINGTON

SUR

LA BATAILLE DE TOULOUSE.

1re LETTRE.

EXAMEN CRITIQUE DU RAPPORT DU DUC DE WELLINGTON

MILORD,

A la suite de votre rapport au comte Bathurst, sur la bataille de Toulouse, publié dans le onzième volume de votre correspondance, on trouve la note suivante :

« Les officiers français ont beaucoup écrit sur cette bataille, aussi « bien que sur d'autres, pour prouver qu'elles ne furent point des vic- « toires anglaises; et, tout récemment, M. Choumara s'est efforcé le « plus ingénieusement (*most ingeniously*) (1) de prouver que la ba- « taille de Toulouse était une victoire française! Nous n'avons pas « voulu cependant attacher trop d'importance à ces écrits, dans le « cours de cet ouvrage, parce qu'il n'entre point dans son esprit de « faire des *commentaires sujets à controverse*, ou d'entrer dans des « *arguments sujets à conjectures (no notice, however, has been « taken of these writings in this work, as it would be inconsistent « with its object to make* comments of a controversial character, *or « to enter into* conjectural argument).»

Si les Considérations militaires eussent été plus faciles à réfuter, s'il eût été possible de vous proclamer *consciencieusement* vainqueur de Toulouse, l'auteur de la note n'eût certainement pas hésité à développer les raisons sur lesquelles il fondait cette opinion; mais il a vu que, s'il s'engageait dans cette discussion, il serait forcé d'imiter les enfants perdus anonymes du Quarterly Review; qu'à l'exemple de

(1) Ne connaissant point la langue anglaise, il m'a fallu recourir à un interprète. *Ingeniously* peut se traduire par les mots *ingénieusement, spirituellement, franchement, ingénuement;* j'adopte le premier, non parce qu'il est le plus flatteur pour moi, mais parce que je crois qu'il exprime la pensée de l'auteur de la note; j'ai trop bonne opinion de M. le colonel Gurwood pour lui supposer l'idée de chercher des *ingénus* parmi les anciens élèves de l'École polytechnique, âgés de cinquante ans et plus, qui prenaient, il y a vingt-neuf ans, les places de Cuidad-Rodrigo et d'Almeida, en présence de l'armée anglo-portugaise, commandée par le duc de Wellington.

ces écrivains sans pudeur, en cherchant à flétrir les lauriers teints du sang des braves, il lui faudrait entasser les mensonges calculés sur les erreurs produites par l'ignorance : dès lors, il a jugé prudent de s'abstenir, en admettant toutefois que la question était susceptible de controverse, aveu assez remarquable dans un ouvrage de cette nature.

Comment, en effet, un auteur qui se respecte oserait-il vous attribuer la victoire à Toulouse, lorsque vous-même, qui avez prodigué ce mot pour tant d'actions insignifiantes, n'avez pas eu le courage de l'employer avec le ministre de la guerre, dans le compte rendu de cette bataille de treize heures, la plus sanglante que vous eussiez livrée, après laquelle vous avez été contraint de rester en présence de cette petite armée qui vous attendait à portée de pistolet, pour recommencer le lendemain, sur le même terrain d'où vous aviez vainement tenté de la déloger en sacrifiant l'élite de vos troupes !

Quoique vous n'ayez adressé votre rapport au comte Bathurst que le 12 avril, après avoir respiré l'encens brûlé sur votre autel par quelques misérables qui venaient embrasser vos bottes, cette ovation n'a pu dissiper la mélancolie dont il est empreint, ni vous faire oublier la triste nécessité dans laquelle vous vous trouviez de dissimuler les faits les plus importants, pour ne pas mettre en évidence la grandeur de l'échec que vous veniez d'éprouver.

Après la bataille de Vittoria, vous écriviez au comte Bathurst :

« Je suis charmé d'informer votre seigneurie que l'armée alliée, « sous mon commandement, a remporté une victoire complète, ayant « chassé l'ennemi de toutes ses positions, lui ayant pris cent cin-

« quante et une pièces de canon, quatre cent quinze caissons de muni-
« tions, tous ses bagages, vivres, bestiaux, trésor, etc., et un nombre
« considérable de prisonniers. »

Après celle de Toulouse, vous écriviez au même ministre :

« J'ai le plaisir d'annoncer à votre seigneurie que j'ai fait ce matin
« mon entrée dans cette ville, l'ennemi l'ayant évacuée la nuit précé-
« dente, et se retirant par la route de Carcassone. »

Quelle différence immense entre ces deux débuts ! que de pompe dans le premier, que de simplicité dans le second ! Ne semblerait-il pas qu'on ne s'est point battu à Toulouse ? Plus de victoire, plus d'ennemi chassé de toutes ses positions, plus de prise de canons, caissons, munitions, bagages, vivres, bestiaux, trésor, prisonniers, etc. On voit que tous les mouvements de l'armée française ont été libres ; que c'est volontairement qu'elle a évacué la ville, tranquillement, sans être inquiétée ! Cependant cette armée, si ferme et si calme, ne comptait qu'une faible partie des mêmes hommes qui avaient combattu à Vittoria ; au lieu de s'être découragés dans une pénible retraite, leur force morale s'était retrempée dans les combats qu'ils avaient livrés chaque jour à leurs nombreux ennemis !

En comparant les dispositions faites pas le roi Joseph à Vittoria avec celles du maréchal Soult à Toulouse ; en récapitulant les pertes que vous avez éprouvées, les chances que vous avez courues, les positions que vous avez occupées avant, pendant et après ces deux batailles, combien de réflexions ont dû vous assiéger, combien a dû vous paraître grand le poids qu'un seul homme avait apporté dans la balance des forces des deux armées !

Les Considérations militaires ont fait consigner dans votre correspondance que la victoire de Toulouse est susceptible de controverse; c'est un premier pas vers la vérité, dont je dois m'applaudir; mais cela ne suffit pas. Cette belle question d'art et d'histoire militaire ne doit pas rester problématique; il faut qu'elle soit éclaircie de manière qu'il ne puisse rester aucun doute dans les esprits : pour arriver à ce résultat, examinons les documents que vous-même avez fournis; faisons cet examen avec l'esprit de justice, d'impartialité et d'indépendance qui doit animer l'historien militaire, étranger aux combinaisons politiques ou personnelles qui décident trop souvent les généraux en chef à dénaturer les faits, pour agir sur l'esprit du soldat et sur les résolutions des cabinets alliés ou ennemis.

A la lecture de votre dépêche du 12 avril adressée au comte Bathurst, une première chose me frappe : vous présentez comme prévu et ordonné par vous le mouvement du corps du général Beresford contre la redoute Sypière, mouvement auquel vous êtes cependant complétement étranger, si l'on en juge par l'ordre d'attaque donné par vous le 9 au soir à St.-Jory.

Vous dites dans votre dépêche :

« Par suite du plan d'attaque que j'avais arrêté, le maréchal Beresford devait remonter la rive gauche de l'Ers pour *tourner la droite* de l'ennemi *(to turn the enemy's right)*. »

Dans l'ordre du 9 avril, on trouve au contraire :

« La 4e et la 6e divisions britanniques, sous les ordres du maréchal Beresford, *doivent agir contre la droite* de la position de l'en-

« nemi *(are to act against the right, of the enemy's position).* »

Le dictionnaire, et les Anglais qui entendent leur langue, disent formellement que *to act* et *to turn*, non-seulement ne sont pas synonymes, mais offrent un sens très différent ; en cela, l'ensemble de l'ordre du 9 est parfaitement d'accord avec eux.

Cet ordre dit en effet :

« Le général Freyre est informé que la division légère anglaise sera « placée sur sa droite; une brigade de cavalerie joindra sa gauche avec « la droite de la 6e division britannique. »

Il est clair, d'après ce passage, que vous ne vouliez point laisser de lacune dans votre ordre de bataille ; vous vouliez, et vous aviez raison de le vouloir, que vos différents corps d'armée pussent se secourir et s'appuyer mutuellement : or, la brigade de cavalerie n'était pas même suffisante pour garnir l'intervalle qui se trouvait entre le mamelon de la Pujade, où était la gauche du général Freyre, et le corps du maréchal Beresford, faisant face à la redoute des Augustins : c'était donc contre cette redoute qui était à la droite de l'armée française et non contre la redoute Sypière qui était à l'extrême droite qu'il devait agir pour ne pas se trouver dans la nécessité de laisser un vide de plus de *deux mille mètres* entre son corps et celui du général Freyre, ce qui les exposait à être tournés, l'un par sa gauche, l'autre par sa droite. Vous ordonnez à lord Beresford d'agir contre la droite, et non de tourner la droite. Vous ordonnez aux deux divisions de marcher par leur gauche, à partir de Croix-Daurade, pour arriver à hauteur de la gauche de la brigade de cavalerie *qui doit les unir à la gauche des Espagnols*, afin

qu'elles soient le plus loin possible de l'artillerie du plateau, pendant la marche de flanc qu'elles ont à exécuter pour arriver en face des ouvrages qu'elles doivent attaquer. Ainsi ; le maréchal Beresford, en faisant sa première démonstration contre la redoute des Augustins, obéissait ponctuellement à votre ordre. Le général Freyre, commençant l'attaque des retranchements du nord du même plateau, en même temps que le maréchal Beresford se portait coutre la redoute des Augustins, se conformait exactement à cet ordre, et ne précipitait point son opération, ainsi que le prétend le Quarterly Review.

Le général Beresford, au contraire, renonçant à l'attaque qu'il avait commencée contre la redoute des Augustins, se dirigeant contre l'extrême droite, laissant une lacune de plus de deux mille mètres entre lui et le général Freyre, agissait directement contre l'ordre qui lui prescrivait *de lier sa droite avec la gauche de la brigade de cavalerie qui couvrait le flanc gauche des Espagnols.*

Une nouvelle preuve que vous n'aviez nulle envie de faire déborder par votre infanterie l'extrême droite de l'armée française, que vous restiez, au contraire, débordé par elle, se déduit de la partie de l'ordre relative à la brigade de hussards de sir Stappleton Cotton qui *devait coopérer avec les 4e et 6e divisions, et mettre un soin particulier à couvrir le flanc gauche de la 4e division, quand elle se mettrait en mouvement pour l'attaque.* C'était évidemment contre les troupes qui pourraient être lancées du plateau de Sypière que la brigade de hussards devait se tenir prête à agir : la redoute Sypière devait donc rester en dehors de l'attaque des 4e et 6e divisions.

Indépendamment des raisons qui précèdent, il en est une

qui seule suffirait pour lever tous les doutes. Vous dites dans votre rapport :

« L'ennemi cependant repoussa la droite de la ligne du général « Freyre, qui tournait son flanc gauche *(the enemy however repul-* « *sed the movement of the right of general Freyre's line round* « *their left flank).* »

Dans ce peu de mots, milord, se trouve développé votre plan d'attaque ; vous avez dit, ou dû dire :

Le coude formé par le canal au pont Matabiau est la partie faible de la ligne de bataille de l'armée française ; c'est contre ce point que doivent être dirigés les plus grands efforts ; pour que cette attaque réussisse, il faut enlever en même temps les retranchements du nord du Calvinet, en les faisant attaquer de front et par leur flanc gauche : si cette double attaque réussit, le nord du canal sera enfilé ; les troupes qui défendent le pont des Minimes et le pont Jumeau seront forcées de se retirer et de livrer passage aux divisions Picton et Alten, si elle ne parviennent pas à le franchir d'elles-mêmes. La partie *Est* du canal sera également enfilée ; le faubourg Guillemerie pris à revers, le canal servira de parallèle contre la ville et contre le faubourg Saint-Étienne. Il deviendra alors facile de couper la communication avec la route de Carcassonne ; les débris de l'armée française seront forcés de se renfermer dans la ville, et quelques jours après la faim me les livrera.

Je l'ai déjà dit, dans les *Considérations militaires*, ce plan d'attaque était parfaitement raisonné ; il neutralisait les troupes qui gardaient l'extrême droite de l'armée française : pour être admiré, il ne lui a manqué que la réussite, qui aurait eu lieu, si vous eussiez rencontré un système de défense

moins bien combiné. Mais supposer que vous avez eu la folle idée de tourner en même temps le plateau du Calvinet par ses deux flancs, et d'espacer vos deux corps d'armée à trois quarts de lieue l'un de l'autre, c'est faire injure au bon sens et à la haute intelligence qui vous distinguent.

Il résulte de ce qui précède, que les victoires et conquêtes ont eu raison d'avancer que le succès obtenu par le maréchal Beresford à Sypière fût inespéré pour vous, et que le *Quarterly Review* a eu tort d'attribuer ce succès à vos grandes combinaisons. Il est cependant excusable cette fois, puisque vous lui aviez donné l'exemple; sans doute parce que vous avez trouvé moins d'inconvénients à prendre sur votre compte une mauvaise combinaison *qui avait réussi*, que d'avouer qu'un de vos lieutenants avait mis sa volonté à la place de la vôtre, et que l'armée anglaise n'avait échappé que par le plus grand des hasards à un désastre complet.

Cette première erreur, volontaire de votre part, en a entraîné beaucoup d'autres; son premier effet a été de jeter une grande confusion dans la partie de votre rapport qui concerne les opérations des généraux Freyre et Beresford: elle est à peu près inintelligible, et le sens qu'elle présente est contraire aux faits. Vous dites, par exemple :

« Le maréchal Beresford passa l'Ers, et, formant son corps en trois colonnes, au village de Croix-Daurade, la 4e division en tête, s'em« para aussitôt de Mont-Blauc; il remonta ensuite l'Ers dans le même « ordre, malgré la difficulté du terrain, en suivant une direction pa« rallèle à la position fortifiée de l'ennemi; et aussitôt qu'il fut ar« rivé au point où cette position se trouvait tournée, il forma ses li« gnes et se mit en marche pour l'attaque (*and as soon as he rea« ched the point at which he turned it, he formed his lines and « moved to the attack*) Pendant ce temps, le général Freyre se

« portait le long de la rive gauche de l'Ers, en avant de Croix-Dau-
« rade, où il forma son corps sur deux lignes avec une réserve sur
« une hauteur qui était en face de la gauche de l'ennemi ; l'artillerie
« portugaise fut placée sur cette hauteur, ayant en arrière et en ré-
« serve la brigade de cavalerie du général Ponsomby. »

Il semblerait, d'après ce passage, que le maréchal Beresford avait tourné la droite de la position de l'armée française et commencé son attaque contre la redoute Sypière avant que le général Freyre eût attaqué les retranchements du nord du Calvinet : or, c'est précisément le contraire qui a eu lieu.

Quand le général Freyre commença son attaque, la 4e division, formant la tête du corps de Beresford, n'était qu'à la hauteur de la redoute des Augustins. Là, conformément à l'ordre du 9, *il se liait*, *à l'aide de la brigade de cavalerie*, *avec la gauche du général Freyre*. Votre ligne de bataille était continue et s'étendait depuis l'embouchure du canal jusqu'à hauteur des ouvrages du centre du plateau. L'extrême gauche de l'armée anglo-espagnole était formée par la brigade de hussards *qui couvrait le flanc gauche de la 4e division.* Tel était l'état des choses quand le maréchal Beresford fit sa démonstration contre la redoute des Augustins ; mais, accueilli par une vive fusillade des tirailleurs placés en avant, et par le canon des ouvrages, il vit que cette attaque lui serait fatale ; au lieu de la pousser à fond, comme les Espagnols, il continua sa marche de flanc, abandonnant le général Freyre à lui-même, se dirigea vers la redoute Sypière contre laquelle il ne put agir que long-temps après la déroute du corps espagnol.

La confusion qui règne dans votre rapport tient donc à ce

que vous avez, avec intention, oublié la démonstration faite par lord Beresford contre la redoute des Augustins, *conformément à l'ordre de la veille*, pour vous attribuer le mouvement de ce général *qui était en opposition formelle avec cet ordre*.

Après être entré dans le détail circonstancié de l'échec éprouvé par les Espagnols, vous ajoutez :

« Cependant le maréchal Beresford, avec la 4e division sous les « ordres du lieutenant-général Cole et la 6e sous les ordres du général « Clinton, *attaquait* et *emportait* les hauteurs sur la droite de l'en- « nemi, ainsi que la redoute qui couvrait et protégeait ce flanc; les « troupes s'y établirent sur la même hauteur, en face de l'ennemi qui « avait encore en sa possession *quatre* redoutes (*four redoubts*), ses « retranchements et des maisons fortifiées. »

Ce petit nombre de lignes présente encore de graves erreurs. Nous venons de voir, en effet, que, pendant la déroute du corps du général Freyre, le maréchal Beresford faisait une démonstration contre la redoute des Augustins; par conséquent, il *n'attaquait* ni ne *prenait* les hauteurs de la droite, ni la redoute Sypière, dont il était à deux mille mètres de distance; nous avons vu qu'après avoir renoncé à son attaque contre la redoute des Augustins, ses divisions avaient continué leur marche de flanc sous le feu meurtrier de l'artillerie du plateau et de la mousqueterie des tirailleurs français placés en avant . ce n'est donc que longtemps après la défaite des Espagnols que la redoute Sypière fut abandonnée par ses défenseurs, et tomba au pouvoir des Anglais

Ce ne sont point *quatre* mais *six* redoutes qui restaient à l'armée française sur le plateau, après la perte de celles de Sypière. Certes, milord, armé comme vous l'étiez de la fameuse lunette célébrée dans le *Narré* du gascon d'Aldeguier, les redoutes Saccarin et Bataille, qui formaient le réduit du camp retranché, n'ont point échappé à votre vue perçante; pour les passer sous silence, vous avez eu de puissantes raisons : *vous n'avez pu les prendre !* ainsi qu'on le verra tout à l'heure.

Le maréchal Beresford arriva cependant à l'extrême droite; et, là, au lieu d'une perte qui paraissait inévitable, le hasard, son courage et son sang-froid, lui procurèrent un succès réel et important, qui pouvait compromettre la sûreté de l'armée tout entière, s'il n'eût pas été arrêté. Voyons comme vous racontez la suite de cet événement :

« Le mauvais état des routes avait engagé le maréchal Beresford à « laisser son artillerie au village de Mont-Blanc; il se passa du temps « avant qu'elle ne pût lui être amenée et avant que le général Freyre, « après avoir rallié son corps, pût renouveler l'attaque. Aussitôt qu'ils « furent prêts, le maréchal continua son mouvement le long de la crête « du plateau, et enleva, avec la brigade Pack de la 6ᵉ division, les « deux principales redoutes et les maisons fortifiées du centre de la « ligne ennemie. L'ennemi fit des efforts désespérés pour reprendre « ces redoutes, mais il fut repoussé avec une perte considérable. La « 6ᵉ division continua son mouvement le long de la crête, tandis que « les Espagnols exécutaient un mouvement correspondant sur le front « d'attaque; l'ennemi fut chassé des deux redoutes qui lui restaient à « la gauche, et nous devînmes maîtres de toute la ligne des hauteurs.

« Nous n'obtînmes pas ces avantages sans des pertes cruelles (*we « did not gain this avantage however without severe loss*), sur- « tout dans la brave 6ᵉ division. Le lieutenant-colonel Coglan, du 61

« fut tué à l'attaque des hauteurs : c'était un officier de grand mérite « et d'avenir ; le major-général Pack fut blessé, mais ne quitta pas « le champ de bataille ; le colonel Douglas, du 8e portugais, eut une « jambe emportée, et je crains d'être privé pour long-temps de ses « utiles services ; les 36e, 42e, 79e et 61e régiments firent des pertes « très considérables (*lost considerable numbers*), et se distinguè- « rent particulièrement pendant toute la durée de l'action. »

Cette partie du rapport est comme celles qui la précédent ! Si l'on ne peut applaudir à son exactitude, on est forcé, milord, d'admirer votre laconisme, et l'adresse avec laquelle vous éludez la difficulté, en passant sous silence les faits les plus importants de la journée. Ayant à marcher sur des charbons ardents, vous avez essayé de les franchir d'un saut ! Conséquent dans votre manière de raisonner, vous avez d'abord fait abstraction des redoutes Saccarin et Bataille ; d'un trait de plume, vous les avez biffées du champ de bataille, quoique l'armée française eût travaillé à les élever et à les perfectionner depuis le 25 mars jusqu'au 4 avril, avant que l'on eût songé à remuer une pelletée de terre sur les autres parties du plateau, pour former les ébauches d'ouvrages qui vous ont coûté si cher ; il était tout naturel que vous fissiez aussi abstraction des attaques infructueuses dirigées contre ces redoutes, et des échecs que le vainqueur de Sypière avait éprouvés toutes les fois qu'il avait voulu s'en approcher.

Votre silence, à cet égard, est trop significatif pour que je puisse l'imiter. Je vais donc suppléer à vos omissions en faisant connaître l'emploi du temps de la division Cole (4e), depuis l'occupation de la redoute Sypière jusqu'à la fin de la journée, c'est-à-dire depuis midi jusqu'à sept heures du soir.

Voici ce que l'on trouve à ce sujet aux pages 121 et 122 de la relation du général Vaudoncourt :

« Le général Taupin, cherchant à rallier ses troupes au pied de la « redoute, fut blessé à mort; alors le général Dauture, se voyant « abandonné avec une poignée d'hommes devant deux divisions en- « nemies, évacua la redoute Sypière; les Anglais poussèrent devant « eux la division Taupin vers le faubourg St.-Étienne, et le duc « de Dalmatie se vit forcé d'appeler la division d'Armagnac, pendant « que la brigade Rouget errait encore dans les rues de Toulouse. Le « général d'Armagnac, qui voyait que le général Freyre, ayant re- « formé ses troupes sur le mamelon de la Payade, se préparait à une « nouvelle attaque, sentit la nécessité de laisser dans sa position l'ad- « judant-général Leseur avec les deux bataillons du 51e et du 75e. « Il prit avec lui la brigade Menne, composée des six bataillons des « 118e et 120e, et se porta rapidement à travers champs vers la mai- « son Saccarin. Les tirailleurs ennemis approchaient déjà de l'em- « branchement du chemin de Caraman et de Lescar : la division Cole « les suivait. Quarante grenadiers du 120e, qui étaient en tête de « colonne, se jetèrent au pas de course au-devant de l'ennemi et l'ar- « rêtèrent; le 47e, qui soutenait la retraite de la division Taupin, se « rallia; le duc de Dalmatie s'avança à la tête du 55e qui était resté « en réserve; la brigade Menne arriva et entra en ligne; l'ennemi, « attaqué par ces troupes, fut ramené jusque sur le plateau.

« Le maréchal Beresford y rallia les divisions Cole et Clinton, et « les y arrêta quelque temps pour attendre son artillerie; la brigade « Vivian avait débouché en même temps du pont de Montaudran et « s'était avancée jusque près du pont des Demoiselles; mais, vive- « ment maltraitée par l'artillerie et par le feu des tirailleurs, elle s'é- « ait retirée au pied des hauteurs, sur la route de Montaudran. »

Vous le voyez, milord, le maréchal Beresford, après la

prise de la redoute Sypière, n'imita point l'Éternel après la création du monde : *il ne se reposa point ;* il reconnut qu'il lui restait encore quelque chose à faire ; il vit les deux redoutes *que vous avez supprimées ;* il marcha contre elles. Profitant de son premier avantage, il pensait n'avoir plus qu'à se montrer pour descendre sur les faubourgs Guillemerie et Saint-Étienne, franchir le canal, tourner l'extrême droite de l'armée française et lui couper la retraite ; mais il fut arrêté au milieu de sa course. Attaqué vigoureusement et repoussé à son tour, ainsi que la brigade de cavalerie placée à Montaudran, il fut forcé de renoncer à la perspective de la brillante victoire qui devait lui livrer toute l'armée française : c'est là que le maréchal Soult, réparant la faute du général Taupin, vint en personne, à la tête d'un régiment, lui barrer le passage et lui dire : *Tu n'iras pas plus loin !* Lord Beresford, renvoyé sur le mamelon de Sypière, si pompeusement décoré du titre de *mont* par le *Quarterly Review*, fut forcé, *bien malgré lui*, de s'y reposer en attendant l'arrivée de l'artillerie et des *réserves.*

Ainsi, milord, le succès de lord Beresford fut immédiatement suivi d'un revers ! Vous avez fait connaître le premier et dissimulé le second ! Vous n'avez pas établi la balance entre la *dépense* et la *recette !*

Après la réunion de votre artillerie et de vos réserves sur le plateau de Sypière, les opérations recommencèrent sur toute la ligne, depuis le pont des Demoiselles jusqu'à l'embouchure du canal, et même au faubourg Saint-Cyprien : vous ne parlez cependant que des faits et gestes de la division Clinton (6e). Comme je l'ai déjà remarqué, vous ne dites plus un mot des opérations de la division Cole (4e). Il faut encore ici, milord, suppléer à votre défaut de mémoire,

bien étonnant 48 heures après l'action ! Voici donc ce qu'on trouve dans le Précis du chef-d'escadron d'artillerie Lapène, témoin et acteur sur ce point :

« La réunion des troupes (anglaises) sur le plateau de Sypière et « l'arrivée de l'artillerie deviennent pour sir Williams Beresford le « signal de se remettre en mouvement ; il arme sur-le-champ la re-« doute, et *divise ses forces en deux colonnes :* la première se pro-« longe sur le plateau, et marche à l'attaque des Augustins et du Co-« lombier ; la deuxième est destinée à continuer ses opérations contre « notre flanc droit, et, par un mouvement oblique par sa gauche, à « descendre rapidement sur le pont des Demoiselles.

« Les nouvelles tentatives des coalisés sur le pont des Demoiselles, « ou plutôt contre toute la partie supérieure du canal, lorsque ce ma-« réchal (Beresford) eut organisé ses colonnes, deviennent plus sérieu-« ses. L'ennemi dispose ses masses et prélude à son attaque par une « vive canonnade de toute son artillerie qu'il fait soutenir par une « nuée de tirailleurs. L'artillerie française s'engage fortement à son « tour ; elle se compose d'abord du canon du pont des Demoiselles « et des pièces établies à droite de la maison Saccarin. Les six bou-« ches à feu de la division Maransin, arrivées en toute hâte de St.-Cy-« prien, entrent pareillement en ligne et prennent position en avant « de Cambon ; la brigade Rouget (même division) se porte aussi, « vers midi, par ordre du général en chef, en avant de Guillemerie, « placée sur la même ligne que son artillerie, elle doit seconder la « garnison de la tête du pont des Demoiselles et les régiments de la « division Taupin, chargés aussi de la défense de toute cette partie su-« périeure du canal.

« L'artillerie française engagée dans l'intervalle depuis Saccarin jus-« qu'au pont, contre les batteries ennemies, gardait un avantage sou-« tenu, et, balayant le terrain compris entre la route de Lavaur et le

« chemin neuf de Montaudran, avait forcé les coalisés à suspendre « leur marche. Cette canonnade, devenue très vive des deux côtés, se « prolonge assez avant dans la soirée; mais à quatre heures notre ca« non prend le dessus et force l'artillerie anglaise au silence; les tenta« tives des coalisés, pour se précipiter de l'embranchement des routes « de Lavaur et de Caraman sur Guillemerie, sont repoussées avec le « même avantage. Les approches de ce faubourg continuent d'être « défendues par le 75e; le reste de la brigade Leseur (division d'Ar« magnac), victorieuse des Espagnols, venait aussi d'être réunie « sur ce nouveau terrain par son général divisionnaire... La divi« sion Taupin, dont le général Travot avait pris le commandement, « chargée, enfin, de couvrir les habitations de Guillemerie, occu« pait fortement la butte et les retranchements à l'entour de la « maison de Cambon; elle se maintenait avec le même avantage dans « plusieurs fermes crénelées en avant du faubourg, sur la route pa« vée de Montaudran. La bonne contenance des troupes de cette « division durant cette demi-journée, prouvait au demeurant que le « revers essuyé le matin à la Sypière n'avait rien enlevé à la troupe « de son intrépidité accoutumée. »

On voit, par cette citation, combien les opérations de la droite de l'armée française étaient plus importantes que celles du plateau du Calvinet, puisque si les redoutes Saccarin et Bataille eussent été forcées, cette armée eût été coupée de sa ligne d'opération et obligée de se renfermer dans Toulouse, ou de passer sur le corps des Anglo-Espagnols pour se faire jour; aussi le général en chef, qui sentait toute la valeur de ce point, avait-il pris ses précautions pour qu'il ne fût pas forcé, en réunissant sous les ordres du général Clausel, le plus habiles de ses lieutenants-généraux :

1° La division Taupin, qui se retrouvait sur le terrain qu'elle occupait avant l'action;

2° La division d'Armagnac, retirée du nord du Calvinet;

3° La brigade Rouget, retirée du faubourg Saint-Cyprien;

4° Une brigade de la division de réserve, qui formait l'extrême droite de l'armée, et qui, pendant l'action, n'a pas changé de position;

5° L'artillerie des divisions Taupin et Maransin, indépendamment des quatre pièces qui armaient la tête du pont des Demoiselles.

C'est aussi, milord, parce que vous compreniez très bien, qu'après *l'événement inattendu* de Sypière, la victoire se déciderait sur ce point, que vous aviez réuni toute votre artillerie et vos réserves pour frapper un coup décisif, à cette attaque de droite, que vous dirigiez en personne.

Cependant, ce champ de bataille sur lequel les deux généraux en chef se trouvaient, où trente pièces de canon ont tonné pendant une demi-journée, où plus de vingt mille hommes ont combattu jusqu'à la nuit, sans que vous ayez pu gagner un pouce de ce terrain si précieux pour vous, votre rapport le considère comme n'ayant pas existé! En bonne conscience, milord, cette abstraction est trop forte, même dans une relation anglaise! Le maréchal Soult, qui n'avait pas les mêmes raisons que vous pour se taire sur cette action, dit, dans son rapport au ministre de la guerre :

« M. le lieutenant-général Clausel, qui commanda la droite pendant la journée, se maintint sur le plateau en avant de Cambon et de Labourdette, couvrant l'embranchement des routes de Caraman et de Verfeil, et s'appuyant aux ouvrages du pont de Montaudran (des Demoiselles), qui étaient défendus par une brigade

« de la division de réserve aux ordres du général Travot. La nuit « fit cesser le combat. »

Maintenant, milord, répondez en conscience : les trois divisions commandées par le lieutenant-général Clausel, et les seize pièces de canon qui étaient avec elles, se sont-elles amusées pendant une demi-journée à tirer sur des fantômes? Croirons-nous, d'après votre silence, que ce général, changeant tout à coup de nature, se soit transformé en Don Quichotte, et battu pendant six heures contre des moulins à vent, quand, à deux pas de lui, la division Harispe avait à lutter contre des forces doubles de celles qu'elle pouvait leur opposer? S'il en était ainsi, milord, nous serions revenus au temps des miracles ou aux temps mythologiques ; il faudrait que Mars ou saint Georges fussent descendus du ciel ou de l'Olympe pour aveugler nos soldats et leurs chefs ; cependant le nombre immense de cadavres qui entouraient les points qu'ils ont défendus prouve qu'ils y voyaient assez clair !

Les deux omissions *capitales* que je viens de signaler dans le passage cité plus haut, ne sont pas les seules qu'il renferme.

Vous avez, dites-vous, été charmé de la promptitude avec laquelle les Espagnols s'étaient ralliés, aussitôt que la division légère était venue à leur secours ; mais vous vous gardez bien de dire que ce corps espagnol, encouragé par le succès de Beresford à Sypière, avait tenté *une seconde attaque* contre les retranchements du nord du Calvinet, que cette deuxième attaque avait été repoussée comme la première; vous ne dites pas que, ralliés une deuxième fois, ils sont re-

venus une troisième fois à la charge, pendant que la 6e division britannique attaquait les deux redoutes des Augustins et du Colombier, et qu'une troisième fois ils ont été mis en déroute.

Vous passez donc sous silence deux nouveaux échecs des plus graves, qui ont occasionné des pertes immenses dans ce malheureux corps espagnol, que vous aviez placé sur le point le plus dangereux!

Voici, milord, comme ces faits, oubliés par vous, sont rapportés dans l'ouvrage du général Vaudoncourt :

« Pendant que ces événements (la première tentative de Beresford « contre les redoutes Saccarin et Bataille) se passaient à notre droite, « le général Feyre avait tenté une seconde attaque sur les retranche- « ments du Calvinet. Les Espagnols, encore arrêtés au bord du chemin « creux de Périolles, furent une seconde fois mis en déroute et forcés « de se retirer avec une grande perte. (Tome III, page 122.)

« Pendant que le maréchal Beresford emportait les redoutes du « centre, le général Freyre faisait une troisième tentative sur celles « du Calvinet. Ayant tourné le chemin creux de Périolles, les Espa- « gnols, le régiment de Cantabria en tête, arrivèrent jusqu'au pied « des retranchements ; là ils furent accueillis par un feu si terrible, « qu'ils furent de nouveau rompus et mis en désordre ; le régiment « de Cantabria, surtout, souffrit beaucoup. » (Idem, pag. 125.)

« Cependant le combat continuait toujours au Calvinet où nos « troupes tenaient encore les redoutes ; quoique le duc de Dalmatie « en eût fait retirer l'artillerie, la division Villatte s'y défendit long- « temps contre la division Clinton et contre les Espagnols qui ar- « rivèrent également par le côté de l'Ers. » (Idem, p. 126.)

Les mêmes faits sont racontés par M. Lapène en ces termes :

« Cependant le général Freyre, jaloux de réparer par quelques « succès les pertes désastreuses déjà éprouvées dans la quatrième « armée espagnole, était enfin parvenu à rallier sa troupe sur le ma- « melon de la Puyade, toujours protégé par l'artillerie portugaise. « Ce général dirige une deuxième fois ses Espagnols contre la « grande redoute et les ouvrages inférieurs, défendus par des déta- « chements de la division Villatte; l'attaque est vigoureuse et con- « duite avec ensemble; mais le canon des retranchements servi avec « adresse et promptitude, secondé par des feux de mousqueterie, « où nos soldats font preuve de calme et de précision, arrête « les Espagnols et les éloigne ensuite avec une grande perte. La fu- « neste résolution de ces étrangers, ou plutôt une opiniâtreté intem- « pestive, les entraîne à tenter de nouveau la fortune. Jusque-là si « contraire, le sort est inexorable, et, après une troisième défaite, les « débris de cette quatrième armée espagnole sont mis hors d'état de « renouveler d'inutiles et déplorables tentatives; le régiment de « Cantabria, sous les ordres du colonel Sicilio (1), se maintint « seul dans le vieux chemin de Périoles, caché par l'escarpement « des lignes avancées. Obligé, bientôt après, sur l'ordre des chefs, « d'abandonner cet abri, ce régiment essuie encore durant sa retraite « les feux meurtriers des ouvrages supérieurs. » (Lapène, p. 88.)

Vous le voyez, milord, je n'invente pas, je copie. Ce n'est point *deux*, mais *quatre* fois que les Espagnols sont revenus à la charge; ce n'est pas *une*, mais *trois* fois qu'ils ont été mis en déroute, ou repoussés, en éprouvant des pertes effroyables; leur fermeté et leur constance dans cette occasion a pu être égalée, mais non surpassée par les troupes anglaises.

(1) Lisez Léon de Sicilia.

Passons maintenant aux opérations des corps commandés par les lieutenants-généraux Hill et Picton. Voici comme vous les racontez :

« Tandis que ceci se passait à la gauche de l'armée, le général « Hill chassait l'ennemi des ouvrages extérieurs du faubourg situé à « gauche de la Garonne, et le forçait à chercher un abri derrière les « vieux murs.

« Le lieutenant-général sir Thomas Picton à la tête de la troisième « division, forçait également l'ennemi à rentrer dans la tête de pont du « canal la plus rapprochée de la Garonne; *tous nos efforts pour « l'emporter furent inutiles : il s'ensuivit quelques pertes pour « nos troupes.* Le major-général Brisbanne y fut blessé, mais pas « assez grièvement pour me priver long-temps de ses utiles services, « et le lieutenant-colonel Forbes, du 45e, officier du plus grand mé- « rite, y trouva la mort. »

Vous avez encore ici, Milord, le mérite de la brièveté, avez-vous celui de l'exactitude et de l'exposé complet des faits? C'est ce que nous allons examiner.

J'ai déjà fait remarquer, dans les Considérations militaires, que les retranchements avancés du faubourg Saint-Cyprien avaient été établis pour le cas où l'armée anglo-espagnole essayerait de forcer le passage de la Garonne à Toulouse même. Dans ce cas toute l'armée française eût été appelée à leur défense, et aurait pu les bien garnir; mais du moment que vous eûtes effectué le passage au-dessous de Toulouse et que la plupart de vos forces furent passées à la rive droite, l'armée française dut suivre ce mouvement, et ne laisser à la rive gauche que les troupes strictement nécessaires à la con-

servation de l'enceinte du faubourg qui couvrait le pont et permettait de se porter à volonté sur les deux rives : aussi le maréchal Soult ne laissa-t-il dans le faubourg Saint-Cyprien que la 5e division, composée seulement de 3,011 hommes; encore le général Maransin reçut l'ordre de tenir la brigade Rouget prête à passer à la rive droite. Il ne resta donc que 1,640 hommes pour défendre le faubourg; dès lors, il eût été absurde de vouloir conserver les retranchements préparés pour l'armée entière : le peu de troupes qu'on y montra avait uniquement pour but de retarder l'arrivée des troupes anglo-espagnoles devant l'enceinte du faubourg; lord Hill n'a donc pas eu de peine à *chasser* quelques hommes qui avaient ordre de ne défendre à outrance que l'enceinte du faubourg, et qui devaient se retirer devant des forces supérieures, comme la brigade Saint-Pol avait reçu l'ordre de se replier à l'approche des Espagnols. Mais est-ce là tout ce qu'a fait et devait faire lord Hill? N'a-t-il pas essayé d'enlever le faubourg? N'a-t-il pas échoué dans cette entreprise? Voilà, milord, ce qu'il était important de faire connaître, et ce que vous vous êtes bien gardé de dire.

En se reportant à votre ordre du 9, pour l'attaque du lendemain, on voit que :

« Le général Hill doit attaquer au point du jour, et prendre les « dispositions nécessaires pour menacer le faubourg de Toulouse, sur « la rive gauche de la rivière, *ainsi que les circonstances l'exige-* « *ront* (as circumstances admit of), de façon à attirer l'attention et « *une partie des forces de l'ennemi de ce côté*; il sera à même « de voir le commencement et le progrès des opérations et voudra « bien régler les siennes en conséquence. »

Lord Hill ayant pour mission spéciale d'attirer une partie des forces françaises sur ce point, dut attaquer le faubourg avec vigueur aussitôt qu'il reconnut qu'on en retirait des troupes ; c'est ce qu'il a fait ; mais il a échoué dans son entreprise, ainsi que le prouve le passage suivant extrait du général Vaudoncourt (tom. 3, page 123).

« A la gauche de la Garonne, toute l'enceinte extérieure ayant été « évacuée par nos troupes, le général Hill fit avancer les siennes « contre l'enceinte intérieure ; ne pouvant pas, à cause du feu de flanc « de nos pièces placées à la rive droite, former ses colonnes d'atta« que sur la route d'Auch, il essaya d'emporter la porte de Muret ; « les Anglo-Espagnols *y employèrent jusqu'au soir les plus grands « efforts sans aucun succès.* »

Ainsi, milord, le but que vous vous étiez proposé en plaçant 16,500 hommes à la rive gauche de la Garonne, fut complétement manqué ; vous n'avez attiré que faiblement l'attention du maréchal Soult sur ce point ; il ne vous a opposé que 1,640 hommes, et cependant le faubourg, non-seulement menacé, mais attaqué vigoureusement par le corps du général Hill, n'a pas été enlevé, malgré le petit nombre de ses défenseurs.

Vous avez donc encore ici dissimulé un échec d'autant plus cruel, qu'il a été éprouvé par un corps de 16,500 hommes, qui s'est trouvé paralysé par une force dix fois moins considérable.

Tout en avouant que vos efforts pour enlever la tête du pont Jumeau ont été inutiles, vous cherchez, milord, à voi-

ler les désastres que vous avez éprouvés sur ce point, en disant que le général Picton força les Français à rentrer dans cette tête de pont, c'est recourir à une pauvre ressource ; il est clair qu'en faisant établir cette tête de pont, on a eu l'intention de s'en servir pour se défendre à couvert, et non de rester en avant découvert pour se faire tuer bêtement, sans but et sans utilité, par vos tirailleurs ; mais, milord, vous ne vous êtes pas aperçu que, par là, vous mettiez en évidence l'impuissance du général Alten, qui n'a pu parvenir à faire rentrer dans la tête du pont des Minimes, les troupes françaises qui occupaient le couvent du même nom, à trois cents mètres en avant du pont.

Vous parlez de *quelques pertes* éprouvées par la division Picton ; il faut mettre le lecteur en état de juger ce que signifie le mot *quelques*, sous votre plume, quand il s'agit des pertes éprouvées par l'armée anglaise ; entrons pour cela dans quelques détails sur les diverses tentatives faites par ce général.

Voici ce qui se trouve dans l'ouvrage du général Vaudoncourt à l'occasion de la première :

« La division Picton, s'étant formée dans la plaine sur le chemin « de Latour, ramena nos avant-postes à la gauche du canal, jusque « vers l'écluse du Béarnais. Environ vers sept heures, le général « Picton ayant ployé une de ses brigades en deux colonnes d'attaque, « la fit déboucher sur la tête du pont que défendaient un bataillon « du 36e et un du 69e. Les Anglais arrivèrent au pas de course et « avec beaucoup d'audace, jusqu'au pied des palissades, où ils se « trouvèrent à l'abri de notre feu, tandis que nos troupes étaient « incommodées par celui des tirailleurs qui garnissaient les arbres « du canal. Alors le général Berlier résolut de faire employer à ses « troupes la seule arme dont on pût se promettre du succès ; ce fut

« de se servir des pierres qui avaient été préparées à cet effet « pour lapider les Anglais au pied des palissades. Ce moyen eut le « succès qu'on pouvait en attendre; l'ennemi, écrasé par une pluie « de pierres qui lui blessa ou tua bien du monde (1), fut obligé de « reculer, et la mitraille de notre artillerie qui le reprit alors, le « força à chercher un asyle dans le petit bois de Granagues. Trois « attaques pareilles et successives n'eurent d'autre effet que de faire « perdre plus de trois cents hommes au général Picton ! »

(Vaudoncourt, t. III, p. 114 et 115.)

M. Lapène donne à peu près les mêmes détails, encore plus circonstanciés ; enfin, dans le rapport du maréchal Soult au ministre de la guerre, on trouve le passage suivant :

« Au troisième pont, l'ennemi voulut brusquer l'attaque, mais il « fut repoussé avec une perte énorme ; un régiment anglais *fort de « neuf cents hommes fut réduit à cent cinquante, son colonel « pris*; les officiers et les soldats qui n'avaient pas le temps de char- « ger, blessèrent beaucoup d'ennemis à coups de pierres. »

Vous voyez, milord, que vos *quelques pertes* reçoivent une autre épithète sous une autre plume, et les détails des trois assauts repoussés prouvent que vous êtes d'une certaine force sur l'emploi des *diminutifs !* Cependant, ce n'est pas tout; le soir, la division Picton voulut tenter de nouveau le sort des armes; voici comme M. Lapène rend compte de cette dernière tentative:

(1) Ces pierres étaient les pavés provenant du pavage du pont.

« Les Espagnols trouvent des imitateurs à l'embouchure du canal; le « lieutenant-général Picton aperçoit les troupes de sa nation couronner « le plateau de Sypière; il peut supposer l'armée française découragée, « et le moment lui paraît propice pour renouveler ses tentatives contre « la double tête de l'embouchure. Aux premières démonstrations de « l'ennemi, le général Berlier fait part de sa position au général Dar- « ricau, alors au pont des Minimes, et réclame du renfort; mais « ayant bientôt reçu l'avis par le colonel Hugo, chef d'état-major de « la division, que nul secours ne peut être envoyé, Berlier s'était « sur-le-champ préparé à soutenir l'assaut.

« Les Anglais débouchent vers deux heures de l'après-midi du « bosquet Raimond, et comme le matin, s'élancent avec la plus « grande détermination contre les palissades de la tête du pont, « tandis que d'autres troupes cherchent à pénétrer par des coupures « latérales ménagées pour la retraite des avant-postes français. Les « coalisés sont arrêtés dans cette audacieuse manœuvre par le feu de « nos tirailleurs qui, descendus dans le fossé, se trouvent abrités par « les palissades. L'artillerie de l'ouvrage profite de cette conjoncture; « combinant ses décharges à mitraille avec celles de l'infanterie du « poste, elle repousse l'ennemi des glacis, et complète un instant « après sa déroute.

« Le général Berlier est mis hors de combat dans ce glorieux enga- « gement et quitte le champ de bataille; l'ouvrage avec l'extrême « gauche de la ligne sur la rive droite de la Garonne passe alors « aux ordres du général Fririon. L'ennemi qui avait laissé les glacis « et les environs des retranchements couverts de ses morts et de ses « blessés, demande à six heures du soir une suspension d'armes d'une « heure pour les enlever. Ce délai lui est accordé; il trouve même « des aides dans les propres défenseurs des ouvrages, et nos soldats se « prêtent avec empressement à cet acte généreux. »

Je finirai ce qui concerne la division Picton en citant un

fait qui donnera une idée de l'horrible boucherie des troupes anglaises, qui eut lieu sur ce point ; je le trouve dans l'ouvrage d'Auguste Carrel intitulé : Précis historique de la guerre d'Espagne et de Portugal (page 218).

« Le lendemain de la bataille, dit-il, je fus détaché avec mon « bataillon au pont qui se trouve à l'embouchure du canal. Sans être « taxé d'exagération, je puis assurer que dans un espace de dix toises « carrées on comptait plus deux cent soixante cadavres, tous anglais « ou écossais. J'eus occasion de m'entretenir avec un gentleman envoyé « pour faire enterrer les morts; il parlait un peu français; quoique « ennemis, nous causâmes familièrement; entre militaires, la con- « fiance s'établit bientôt. En nous voyant tranquillement assis au « pied d'un arbre, partager un déjeuner frugal et boire dans le « même verre, jamais on se fût douté que la veille nous étions « ennemis acharnés. Je lui demandai ce qu'il pensait de la bataille. « Elle est terrible ! me répondit-il avec le flegme anglais ; lord Wel- « lington a toute notre confiance ; mais encore une journée comme « celle-ci.....—Oui, répondis-je avec la vivacité d'un officier de « voltigeurs, encore une journée comme celle-là, et lord Wellington « retournera en Angleterre, comme Pyrrhus retourna en Épire. »

Si l'on pense que la veille, de six à sept heures du soir, il y avait déjà eu un enlèvement de morts et de blessés anglais sur ce point, *avec la permission des Français*, on jugera que les pertes de la division Picton furent *énormes* et proportionnelles au courage qu'elle avait déployé, courage encore plus malheureux que celui des Espagnols !

Du reste, les citations qui précèdent parlent trop éloquemment pour que je veuille les affaiblir par des commentaires.

Pour terminer le tableau de vos omissions, il me reste, milord, à jeter un coup d'œil sur les opérations de la division légère aux ordres du général Alten.

D'après votre ordre du 9, inséré dans le *Quarterly Review* et dans l'*United Service Journal*, elle devait

« Étendre son front d'attaque depuis la route de Montauban « jusqu'à la droite des Espagnols; comme la division Picton, elle « devait *menacer la ligne du canal* principalement aux ponts et « barrages et à tous autres points où la forme du terrain, ou autres « circonstances favorables, pourraient favoriser l'attaque. »

D'après cela, il est évident que, même en considérant les opérations de ce général comme une fausse attaque, il entrait dans ses instructions de repousser les Français dans l'intérieur de la tête du pont des Minimes, et de les *chasser* du couvent, qui, comme je l'ai déjà dit, était à trois cents mètres, au moins, en avant du canal; le général Alten l'a tenté à plusieurs reprises, et cependant, milord, vous n'en dites pas un mot; voici ce qu'en dit le général Vaudoncourt:

« A peu près en même temps (sept heures du matin), la division « Alten et la brigade de cavalerie allemande se déployaient dans la « plaine à droite de la route de Montauban; la brigade de droite « s'engagea bientôt avec le 31e léger qui défendait le couvent des « Minimes et les maisons vis-à-vis. » (T. III, p. 115.)

Après la prise de la redoute Sypière :

« Au couvent des Minimes, l'ennemi parvint, après de grands « efforts, à s'emparer des maisons qui sont en face, sur le chemin de

« Launaguet ; mais il ne put parvenir à en déboucher, et le combat « se soutint pendant toute la journée sur ce point et au pont qui est « arrière, sans que le général Alten fît une tentative sérieuse. »

Je le répète, la tâche imposée au général Alten, même en la considérant comme fausse attaque, n'a point été remplie ; tant que le couvent des Minimes restait au pouvoir de l'armée française, la division Picton était sérieusement compromise, exposée à être coupée, ou du moins prise en flanc et rejetée sur le pont, si la cavalerie dont disposait le maréchal Soult eût été plus nombreuse.

Nous avons parcouru successivement les diverses parties de votre rapport, apprécié les succès et les revers éprouvés par vos différents corps d'armée, nous avons trouvé que les premiers sont rares, les derniers très nombreux et très graves. Voyons sous quel aspect vous en présentez les conséquences. Vous dites :

« L'armée ainsi établie sur trois côtés de la ville, je détachai aussitôt la cavalerie légère, pour couper les communications de l'en« nemi par le seul chemin praticable aux voitures qui lui restait, en « attendant que j'eusse pris mes dispositions pour établir l'armée « entre le canal et la Garonne. »

L'armée établie sur les trois côtés de la ville, cela est bien vague, milord, car enfin, vous étiez aussi établi sur les trois côtés de la ville avant la bataille, et même beaucoup plus sûrement qu'après ; alors vous aviez *dix* à *douze mille* hommes de plus, vos troupes étaient dans des positions moins

exposées aux retours offensifs, personne ne songeait à vous disputer la rive droite de l'Ers, ni à quitter le Calvinet et le canal pour aller vous chercher dans la plaine entre l'Ers et la basse Garonne où votre nombreuse cavalerie aurait eu trop d'avantage.

Croyez-vous, en effet, que la division Picton, refoulée quatre fois sur son terrain et réduite d'un bon tiers, fût mieux établie avant qu'après la bataille?

Croyez-vous que la division Alten, qui n'avait pu faire rentrer les Français dans leur tête de pont, ni forcer le 31e léger à quitter le couvent des Minimes, fût mieux établie après qu'avant la bataille?

Pensez-vous qu'après les pertes énormes qu'ils avaient éprouvées, les corps des généraux Freyre et Beresford étaient bien établis en présence de la position solide occupée par le général Clausel sur le plateau en avant de Guillemerie, d'où cinq divisions pouvaient à chaque instant déboucher pour les attaquer brusquement et les culbuter dans l'Ers?

Pensez-vous enfin que le général Hill, resté avec à peu près quinze mille hommes à la rive gauche de la Garonne, fût bien établi dans une position contre laquelle toute l'armée française pouvait faire irruption par la tête du pont de Saint-Cyprien, si elle eût jugé convenable d'exécuter un mouvement général pour faire sa jonction avec le maréchal Suchet, par l'Arriège, et marcher de nouveau contre vous, ou de se reporter en avant, et vous ramener sur Bayonne?

Mais laissons toutes ces questions qui pourraient vous paraître importunes; apprécions les conséquences de cet établissement, *en lui supposant la force et la stabilité qui lui manquaient!*

Tout le parti que vous en avez tiré a été de détacher votre

cavalerie légère, pour couper les communications de l'armée française avec la route du Languedoc, en attendant que vous eussiez pris vos dispositions pour *établir* l'armée entre le canal et la Garonne.

Ainsi, milord, après *dix-sept* jours de station devant Toulouse, vous en étiez encore, comme le premier jour, à la recherche des moyens de former cet établissement. Quant aux expédients auxquels vous comptiez avoir recours, c'est votre secret, vous ne le dites pas au ministre de la guerre; il paraît toutefois que ce n'était pas une seconde bataille, puisque vous ne l'avez pas livrée le 11, malgré la belle occasion qu'on vous offrait, et que vous préfériez faire voyager votre cavalerie, pour couper les communications. Or, cette manœuvre vous pouviez la faire avant comme après la bataille, car votre supériorité en cavalerie était telle qu'un détachement plus fort que toute la cavalerie de l'armée française ne vous affaiblissait pas sensiblement.

Si votre but était seulement de fourrager, d'affamer le camp et la ville pour forcer le maréchal Soult à quitter sa position et à se retirer sur Carcassonne, la bataille était inutile; il suffisait d'assurer la position du général Hill sur la rive gauche, par des retranchements élevés en face de ceux du faubourg Saint-Cyprien; d'élever également des retranchements entre L'Ers et la Garonne, depuis Blagnac jusqu'au pont de Croix-Dorade, pour mettre les généraux Picton, Alten et Freyre à l'abri de toute attaque; enfin, de retrancher, pour plus de sûreté, quelques-uns des contreforts placés à la rive droite de l'Ers, et de les faire occuper par le corps de Beresford.

Alors vous deveniez maître du pont de Montaudran sans coup férir, sans courir aucun danger, sans éprouver aucune

perte ; votre cavalerie pouvait fourrager à son aise dans l'espace compris entre l'Ers et la Garonne, au-dessus de Toulouse. La communication avec le Languedoc eût été coupée ; l'armée française, privée de ses approvisionnements journaliers, eût été forcée de quitter Toulouse plusieurs jours plus tôt qu'elle ne l'a fait ; quelques coups de pioche vous auraient donc évité la perte de *dix* à *douze* mille hommes ! Mais tel n'était point votre but ; vous aviez une armée nombreuse, pleine de confiance dans son chef ; l'armée française, mutilée par les nombreux détachements qu'elle avait envoyés sur France, moitié moins nombreuse que la vôtre, avait été obligée de céder le terrain pied à pied ; vous la supposiez découragée, d'autant plus qu'elle était travaillée par les agents et les partisans des Bourbons qui étaient nombreux à Toulouse ; vous ne doutiez pas qu'une bataille ne fût pour vous l'occasion d'un triomphe éclatant ; vous la vouliez pour finir la campagne par un coup de tonnerre : la bataille a eu lieu ; c'est sur vous que la foudre est tombée ; vous n'avez été que blessé, mais Darmagnac à la place de Taupin vous étiez écrasé !

Quoi qu'il en soit, ce n'était point de la cavalerie seule qu'il fallait lancer sur la route de Carcassonne ; il fallait avec elle un corps d'infanterie assez fort pour disputer le passage ; vous n'avez pas plus osé envoyer ce corps d'infanterie *après* qu'*avant* la bataille. A quoi vous a-t-elle donc servi ? Je l'ai dit déjà : elle vous a servi à perdre *dix ou douze mille* hommes, l'élite de votre armée, pour laisser à l'armée française sa ligne d'opération que vous vouliez lui enlever, et la faculté de se retirer quand et comme il lui conviendrait.

Ce n'est point ainsi, milord, que vous avez agi à Vittoria ;

vous n'avez pas craint de couper la retraite à l'armée du roi Joseph, en plaçant votre infanterie à cheval, sur la route de Vittoria à Bayonne. Pourquoi cette différence? C'est qu'à Vittoria tous vos corps d'armée avaient gagné du terrain, sur tous les points, tandis qu'à Toulouse vous avez été arrêté sur tous les points après quelques pas; le peu que vous avez obtenu au prix de tant de sang n'a servi qu'à vous mieux faire apprécier les dispositions défensives de votre adversaire, à vous montrer les obstacles qui vous restaient à vaincre; ce qui est arrivé au général Picton vous a appris que les ouvrages qui couvraient le canal n'étaient pas de simples ébauches comme ceux du Calvinet! Enfin, milord, vous avez senti que si vous étiez assez imprudent pour faire un détachement d'infanterie, pour couper la route de Carcassonne, vous seriez immanquablement chassé de la partie du plateau qui vous avait coûté si cher, et que, faible sur tous les points, vous seriez battu en détail sur tous les points.

Lorsque le général en chef de l'armée française vit que vous refusiez la bataille qu'il vous offrait le 11, quand il vit que vous vouliez faire après la bataille du 10 ce que vous auriez dû faire avant, quand il vit que vous appeliez à votre secours les ressources de la fortification en attendant l'arrivée de la troisième armée que vous aviez appelée (1), quand il vit en un mot que vous vouliez l'affamer au lieu de combattre, ne voulant point changer de rôle et quitter le

(1) Voyez la 2e lettre.

système d'une défensive vigoureuse, à l'aide duquel il vous faisait éprouver des pertes triples ou quadruples des siennes, contre un système offensif qui deviendrait indispensable pour passer sur le corps de quelques-unes de vos divisions, il mit en pratique le précepte si sage de ne point faire ce que l'ennemi désire : il vous donna un nouveau rendez-vous à Carcassonne, en se retirant tranquillement au pas de la plus douce promenade, faisant deux lieues par jour, et toujours prêt à pelotter en attendant partie !

Ce n'est donc point la crainte de vos armes, qui l'a décidé à quitter Toulouse ; il y est resté assez long-temps après la première bataille pour vous prouver qu'il n'en craignait point une seconde. Si elle n'a pas eu lieu, c'est que vous ne l'avez pas voulu ; malgré votre désir de priver cette armée de sa communication, vous n'avez pas osé tenter ce qu'il était nécessaire de faire pour obtenir ce résultat. Ainsi, milord, quand vous avez voulu vous établir entre le canal et la Garonne par la force des armes, vous avez échoué ; quand vous avez voulu couper la communication entre l'armée du maréchal Soult et celle du maréchal Suchet, vous avez également échoué, vous êtes forcé de le reconnaître ; car, immédiatement après avoir annoncé au ministre de la guerre que vous aviez détaché votre cavalerie légère pour obtenir ce résultat, vous êtes forcé d'ajouter :

« L'ennemi cependant a opéré sa retraite la nuit dernière, lais-
« sant en notre pouvoir les généraux Harispe, Baurot, St-Hilaire et
« seize cents prisonniers. Une pièce de canon fut prise sur le champ
« de bataille ; d'autres, ainsi que de grands approvisionnements de
« toute espèce, furent pris dans la ville. »

Encore ici, milord, vous êtes dans la cruelle nécessité d'avoir recours aux *réticences* pour faire croire à une espèce de résultat ; vous oubliez de dire que les généraux Harispe, Baurot et Saint-Hilaire avaient reçu des blessures tellement graves qu'ils ne pouvaient supporter le transport ; vous oubliez de dire que les hommes restés dans Toulouse étaient des malades et des blessés également intransportables ! Et c'est vous, milord, général en chef, familiarisé avec le style militaire, qui êtes réduit à qualifier des blessés et des malades estropiés ou mourants du titre de prisonniers. Que ne considérez-vous aussi les morts comme des prisonniers ; le nombre sera augmenté, et vous pourrez peut-être en compter deux mille ! Vous n'aviez pas songé à cette idée ; elle pourra vous servir par la suite, si pareille circonstance se reproduit ; je vous la recommande ! En attendant, milord, nous considérerons cette phrase comme un aveu formel que vous n'avez pas fait un seul prisonnier valide, ni sur le champ de bataille, ni dans Toulouse.

Vous annoncez *une* pièce de canon prise sur le champ de bataille ; c'est précisément *cent cinquante* de moins qu'à Vittoria ; mais vous omettez encore une circonstance : cette pièce était démontée, tous les chevaux avaient été tués, les autres pièces avaient été évacuées à bras par les canonniers et soldats qui défendaient les redoutes ! Treize heures de combat acharné, *dix* à *douze mille* hommes tués ou blessés de votre côté pour un *canon démonté*, c'est bien des hommes pour une livre de bronze ! en cas de guerre avec vous, nous ferons volontiers cet échange !

Vous ajoutez : « *et d'autres*, ainsi que de grands approvi-

sionnements furent pris dans la ville. » Cela est bien vague, et prouve qu'il y a bien peu de chose ; autrement, vous eussiez pris la peine de préciser ; la lettre du maréchal Soult au ministre de la guerre nous fournit le moyen de remplir cette lacune; après avoir annoncé qu'il avait laissé à Toulouse non *seize cents*, mais *neuf cents malades ou blessés intransportables*, il ajoute :

« J'ai dû aussi laisser à Toulouse trois pièces de 24, une pièce de « 16, deux mortiers et deux obusiers de huit pouces, *appartenant* « *à l'école*, que l'on n'a pas eu le temps d'évacuer, *ces bouches à* « *feu ont été inutilisées*; d'ailleurs, les armes, munitions et tout ce « qui était susceptible de transport a été emporté. »

Ainsi, milord, pas une pièce appartenant à l'armée n'est restée à Toulouse ; loin d'en avoir perdu, on a complété toutes les batteries à huit pièces, tandis qu'avant elles n'étaient que de six ; et l'on a formé une batterie pour la division de réserve qui n'en avait pas. Les pièces appartenant à l'école ont été inutilisées, ce qui prouve que l'on n'était nullement pressé ; cette circonstance valait certainement la peine d'être signalée.

Au reste, la meilleure réponse qu'on puisse faire à cette partie de votre rapport, se trouve dans l'ordre du 11 avril ; quoiqu'il soit déjà à la page 260 des *Considérations Militaires*, je le reproduis ici en entier, car il n'est point susceptible d'analyse, tant il est serré, concis et exempt de tout hors d'œuvre.

ORDRE.

Toulouse, 11 avril 1814.

« Le général commandant l'artillerie fera réparer les pertes que « les batteries des divisions ont éprouvées en personnel et en maté- « riel. Il portera à *huit* bouches à feu la batterie de chaque division, « et il formera une batterie pour la division de réserve, en disposant « à cet effet de l'artillerie de campagne qui était attachée à la place; « mais ces bouches à feu d'augmentation ne joindront leur batterie « qu'en cas de mouvement. Il donnera ses ordres pour que les ca- « nonniers et les soldats du train soient armés avec des fusils.

« Dans le jour, il fera charger sur des voitures les armes qui res- « teront, ainsi que toutes les munitions confectionnées et le plomb; « il fera en sorte d'emporter beaucoup de poudre.

« Il se disposera à détruire au premier ordre les munitions et le « salpêtre qui ne pourront être emportés, et à mettre hors de service « l'artillerie de siége que l'on pourrait laisser.

« Le personnel de la division et de l'école sera réuni à l'armée; il « servira à compléter les divisions. Ce qui n'y sera pas nécessaire « sera employé au parc.

« L'artillerie qui ne sera point employée aux batteries des divi- « sions formera une batterie de réserve et restera au parc; les pièces « de douze et l'obusier à longue portée en feront partie.

« Il sera sur-le-champ donné ordre aux divisions de faire l'appel « et de dresser, à l'instant même, l'état des pertes de toute nature « qu'hier elles ont éprouvées. Les remplacements pour les emplois « d'officiers vacants pourront être présentés dans le jour.

« Tous les blessés et malades en état de marcher joindront, dans le « jour, leurs régiments respectifs ; on fera prendre des armes à ceux « qui pourront en porter, quoiqu'ils ne puissent en faire usage. Il « sera donné des ordres pour qu'il soit remis aux régiments du linge « à pansement, de la charpie et des médicaments pour soigner les « blessés, même pendant les marches.

« Toute la troupe sera complétée pour quatre jours de pain et de « légumes. Il sera fait une double distribution de vin ou d'eau-de- « vie. MM. les généraux veilleront à ce que la troupe mange bien, « et que ce soir elle soit disposée à se mettre en marche, *si l'ordre « en est donné*. A cet effet, ils tiendront les corps très réunis, et ne « permettront pas que personne s'absente, même pour entrer en ville, « sous quelque prétexte que ce soit. Ils feront compléter les muni- « tions a soixante coups par homme, et la cavalerie à trente.

« L'ordonnateur en chef fera dresser, pendant le jour, l'état nomi- « natif des militaires de tous grades malades, qui ne peuvent être « évacués, ni marcher à la suite de l'armée, afin qu'en cas de dé- « part ils soient laissés aux soins des autorités de la ville.

« L'ordonnateur en chef est autorisé à disposer d'une partie des « farines qu'on devra laisser, pour payer aux établissements publics « ce qui leur est dû. Il pourra aussi disposer à cet effet des denrées « qui resteront.

« Le général Tirlet est aussi autorisé à disposer des bois et ferre- « ments qu'on serait dans le cas de laisser à l'arsenal, pour payer « les dettes de la direction d'artillerie. Toutes les voitures qu'il y a en

« ville, soit roulières, soit bouvières, seront mises en réquisition « pour le service de l'armée; dans l'après-midi, elles devront être « réunies sur une des places de la ville, pour qu'il en soit disposé, « soit en faveur de l'artillerie, soit en faveur de l'administration, « suivant les besoins de ces deux services.

« Le colonel commandant le génie fera choix des meilleurs outils, « pour compléter la réserve du génie et armer les compagnies de « sapeurs et de mineurs. Il sera disposé du surplus pour en faire « prendre à tous les régiments de l'armée, de manière que, dans « chaque corps, il y ait au moins une vingtaine de bonnes pelles, « pioches, ou pics à roc.

« Le général Tirlet fera aussi compléter l'approvisionnement en « outils de toutes les voitures d'artillerie. L'ordonnateur en chef en « fera aussi prendre aux voitures de l'administration.

« Signé : duc DE DALMATIE. »

Quand on a présenté des assertions vagues comme celles qui terminent votre rapport, il est douloureux de trouver une réfutation aussi nette, faite à l'avance ; il est douloureux de trouver la preuve que *canons*, *fusils*, *munitions*, *outils*, *vivres*, *approvisionnements de toute espèce* ont été emportés ou distribués en paiement aux habitants; que vous est-il donc resté? rien que vous puissiez utiliser, si ce n'est quelques sacs de farine pour faire vivre votre armée pendant un jour ou deux.

Cet ordre est dignement complété par l'ordre de départ du même jour, qui se trouve à la page 262 des Considérations militaires. Il semble que ces deux ordres aient été rédigés comme modèles de toutes les dispositions à faire dans une

retraite. L'auteur d'un ouvrage de tactique, assis tranquillement dans sa bibliothèque, entouré de tous les livres écrits sur ce sujet, ne ferait rien de plus clair, de plus concis et de complet. J'en recommande la lecture attentive à tous les militaires qui veulent connaître les secrets du métier.

Il me reste à jeter un coup d'œil sur l'état des pertes de l'armée anglo-espagnole, qui se trouve à la fin de votre rapport.

D'après cet état, le nombre des Anglais tués dans cette bataille ne serait que de 312 ! Il suffit d'opposer un seul fait à cette assertion pour en démontrer *l'inexactitude.*

Carrel affirme, pour l'avoir vu, qu'au pont Jumeau on comptait plus de *deux cent soixante cadavres*, *tous anglais ou écossais*, dans un espace de dix toises carrées, d'où l'on peut conclure que la division Picton seule a eu plus de morts que vous n'en comptez pour tous les corps anglais qui ont pris part à la bataille; car cette division a aussi été engagée à l'écluse du Béarnais et aux écluses de l'embouchure. Il n'est pas probable qu'on n'ait fait qu'une seule fosse.

Cependant, milord, vous reconnaissez que la 6e division (Clinton) est celle qui a le plus souffert; que les 36e, 42e, 79e et 61e régiments perdirent beaucoup de monde (*lost considerable numbers*); vous reconnaissez que la 4e division (Cole), quoique moins engagée que la 6e, a été exposée à *un feu meurtrier*, *pendant sa marche de flanc tout le long de la position française* et qu'elle a aussi éprouvé de grandes pertes; si l'on ajoute celles de la division légère (Alten) au couvent des Minimes, et celle de la 2e division au faubourg Saint-Cyprien, on reconnaîtra qu'il faut au moins tripler le nombre

des morts et blessés portés sur votre état, pour approcher de la vérité (1).

On peut appliquer des observations semblables aux pertes éprouvées par les Espagnols, pour lesquelles vous ne portez que 205 morts! *Dix* à *douze mille* hommes se portant en masse contre des retranchements, parcourant à découvert un espace d'environ *mille* mètres sous un feu des plus violents d'artillerie à boulet et à mitraille et de mousqueterie, partant des retranchements du plateau, de la tête du pont de Matabiau et des remparts de la ville; ces colonnes assaillies sur leurs flancs par les troupes sorties de la tête du pont et par celles de la division de réserve du général d'Armagnac; ces attaques et ces déroutes se répétant trois fois pour n'avoir que 205 hommes tués, cela serait vraiment miracu-

(1) Voici cet état tel qu'il est dans la correspondance :

	Officiers.	Sous-Officiers.	Soldats.	Perte totale, offic. et soldats.	Anglais.	Espagnols.	Portugais.	Chevaux.
Tués	31	21	543	595	312	205	78	62
Blessés	248	123	3675	4046	1795	1722	529	59
Manquans	3	0	15	18				2
				4659				

leux ! Malheureusement, milord, de notre temps on ne croit plus aux miracles !

Il est donc de la dernière évidence que l'état mis sous les yeux du public est bien au-dessous des pertes réelles éprouvées par votre armée ; cela est fâcheux ; il eût été très intéressant de savoir au juste combien il peut en coûter pour *manquer* une position comme celle de Toulouse ; c'est un des éléments les plus nécessaires à l'instruction des militaires ; combien d'entreprises hasardeuses ont été tentées parce qu'on ne s'est pas rendu un compte exact des difficultés à surmonter. Vous-même, milord, eussiez certainement adopté l'espèce de blocus que j'ai indiqué plus haut, si vous eussiez prévu que les efforts de la division Picton se briseraient quatre fois contre la tête du pont Jumeau ; que la division Cole se briserait également contre les têtes des ponts de Guillemerie et des Demoiselles, et que vous seriez contraint d'attendre le bon plaisir de l'armée française pour entrer dans Toulouse (1).

(1) M. le lieutenant-colonel Gurwood, cherchant à réfuter une note du général Vaudoncourt relative à l'état des pertes de l'armée anglo-espagnole, entre dans des détails sur le mode adopté dans l'armée anglaise pour former ces états. Ce moyen ressemble à peu près à ceux employés dans toutes les armées européennes ; personne ne doute que vous avez connu le nombre exact des tués, blessés et prisonniers de votre armée à Toulouse ; j'admets volontiers aussi que vous avez transmis cet état complet au ministre de la guerre ; mais ce ministre ne l'a-t-il pas modifié? La raison d'état ne l'a-t-elle pas emporté sur la vérité?

RÉSUMÉ ET CONCLUSION

DE LA PREMIÈRE LETTRE.

De l'examen consciencieux que je viens de faire il résulte, milord, que, pour persuader au ministre de la guerre, au peuple anglais et aux puissances étrangères que vous aviez été vainqueur à Toulouse, vous avez été obligé, dans votre rapport, de tronquer les faits ou de les dénaturer complétement :

Voilà la question. Personne n'ignore que, dans nombre de circonstances, et presque toujours, les gouvernements affaiblissent considérablement leurs pertes et augmentent celles de leurs adversaires ; cela a surtout lieu en Angleterre, où la difficulté de remplacer les hommes est plus grande que partout ailleurs. Comment avouer une perte de *dix à douze* mille hommes, quand on ne peut présenter pour trophée qu'un canon *démonté* et *embourbé*, et quand on n'a pas forcé la ligne ennemie, quand on est réduit à rester en sa présence à portée de pistolet sans oser l'attaquer de nouveau. La chute est trop forte pour le vainqueur de Vittoria.

Il paraîtrait, au reste, qu'il y a deux états différents, l'un pour le public, l'autre pour le cabinet. On trouve dans l'Histoire des Français par campagnes, par *Mortonval* et le général *Bauvais*, 1814 et 1815, la note suivante ;

1° Vous vous êtes attribué le mouvement du maréchal Beresford contre l'extrême droite de l'armée française, quoiqu'il fût en opposition formelle avec l'ordre pour l'attaque donné le 9, d'après lequel, *le corps commandé par ce maré-*

« Cette bataille coûta plus de trois mille hommes à l'armée « française, les ennemis en perdirent *dix-huit mille*, de l'aveu de « Wellington. »

« Voir sa dépêche dans l'*Annuel Register* 1814; elle contredit « l'état signé par l'adjudant-général E. Pakenham, et joint au rap- « port officiel; celui-ci ne portait le total des pertes de l'armée de « Wellington qu'au nombre de *quatre mille quatre cent vingt-* « *huit* hommes, dont *deux mille quatre cent vingt-quatre* An- « glais seulement. »

Je n'ai pu vérifier le fait avancé par MM. Mortonval et Beauvais, qui est problablement fondé; mais je puis donner un renseignement qui cadre assez bien avec cette note :

Lorsque la bataille de Toulouse eut lieu, j'étais retenu comme prisonnier à Santiago : j'avais eu occasion de faire connaissance avec plusieurs officiers espagnols du génie et de la marine, professeurs à l'école des Cadets; ils reçurent, ainsi que beaucoup d'habitants, un grand nombre de lettres qui répandirent la consternation dans la ville! toutes s'accordaient à dire que la perte des alliés avait été effroyable; toutes l'estimaient à *dix-huit mille* hommes; toutes vous accusaient, milord, d'avoir sacrifié les Espagnols et de les avoir envoyés à la *carniceria* (boucherie).

chal devait lier sa droite avec la gauche de la brigade de cavalerie placée à la gauche des Espagnols; ce qui le portait en face de la redoute des Augustins, et non en face de la redoute Sypière, qui en était à près de deux mille mètres, et devait par conséquent rester en dehors des opérations de ce corps d'armée.

2° Immédiatement après la prise de possession de la redoute Sypière, le maréchal Beresford se porta contre les redoutes Saccarin et Bataille, en même temps que la cavalerie partie de Montaudran s'avançait contre le pont des Demoiselles; les tirailleurs, suivis de près par la 4ᵉ division (Cole) étaient déjà parvenus à l'embranchement des routes de Caraman et de Verfeil, lorsque le maréchal Soult, à la tête du 55ᵉ, après avoir rallié la division Taupin et appelé une brigade de la division Darmagnac, attaqua les Anglais et les rejeta avec perte jusque sur le plateau de Sypière, où ils furent obligés de rester en attendant l'artillerie et les réserves. Vous ne dites pas un mot de cette attaque du maréchal Beresford et de l'échec qui s'en est suivi !

3° Après avoir réuni votre artillerie et vos réserves sur le plateau de Sypière, vous avez partagé ces troupes en deux colonnes, l'une destinée à agir contre la partie supérieure

Il y avait une grande irritation contre vous dans les lettres venant de l'armée et dans la population ; on doutait que les deux armées pussent continuer long-temps à agir de concert ; Toulouse avait renouvelé les souvenirs de Saint-Sébastien !

du canal, depuis le pont des Demoiselles jusqu'aux redoutes Saccarin et Bataille; l'autre destinée à l'attaque des redoutes des Augustins et du Colombier : la première a complétement échoué dans toutes ses tentatives; elle n'a pu gagner un pouce de terrain sur ce point, le plus important de la *ligne de bataille*, puisque, s'il eût été forcé, l'armée française eût été coupée de sa ligne d'opération. Vous avez gardé le silence sur toutes les opérations qui ont eu lieu pendant une demi-journée sur ce terrain, où les deux généraux en chef étaient en personne, où 30 pièces de canon et *vingt mille* hommes ont constamment combattu, et où l'armée française a eu constamment l'avantage !

4° Non-seulement vous avez dissimulé les combats livrés pour la possession des redoutes Saccarrin et Bataille; vous avez caché l'existence même de ces deux redoutes, les plus importantes de celles établies sur le Calvinet, puisqu'elles servaient de réduit à ce camp retranché, et flanquaient toute la partie *Est* du canal, qu'elles avaient été perfectionnées avec le plus grand soin depuis le 25 mars jusqu'au jour de la bataille, tandis que les redoutes avancées de Sypière, des Augustins et de la Pujade n'avaient été commencées que le 4 avril, et n'auraient pas existé si vous n'eussiez pas perdu un temps précieux; si vous eussiez attaqué à la fin de mars, ou dans les premiers jours d'avril, comme cela était probable et facile, en un mot si vous n'eussiez jeté un pont au-dessus de Toulouse et fait voyager le corps du général Hill.

5° Vous avez passé sous silence *deux* des *trois* déroutes éprouvées par le corps espagnol aux ordres du lieutenant général Freyre, savoir : celle qui eut lieu pendant que le ma-

réchal Beresford marchait sur le faubourg Guillemerie, et celle qui eut lieu pendant l'attaque des Augustins et du Colombier par la 6e division.

6° Vous avez dissimulé les tentatives faites par le lieutenant-général Hill pour forcer le faubourg Saint-Cyprien, notamment l'attaque dirigée contre le bastion de Muret et contre les Blockaus du centre, tentatives qui ont complétement échoué.

7° Vous n'avez qu'effleuré les opérations de la division Picton, qui, de *fausse*, s'était transformée en attaque véritable, du moment qu'elle fut secondée par l'artillerie du corps du général Hill, placée à la gauche de la Garonne. Forcé d'avouer que ses tentatives pour forcer le passage du canal, au pont Jumeau, avaient été infructueuses, vous n'avez pas fait connaître qu'elle était revenue quatre fois à l'assaut, et que quatre fois elle avait été repoussée; vous vous êtes borné à dire qu'elle avait éprouvé *quelques pertes*, tandis qu'il est démontré que ces *pertes ont été énormes*.

8° Vous avez passé sous silence les tentatives infructueuses faites par la division légère aux ordres du général Alten pour s'emparer de l'importante position du couvent des Minimes, qui flanquait le nord du canal, conservait à l'armée française la faculté des retours offensifs, et menaçait en flanc la division Picton.

9° Vous avez considérablement diminué l'état de vos pertes, au point de ne porter le nombre des Anglais tués qu'à 312, tandis qu'il est prouvé que la division Picton seule en a eu

un nombre au moins égal et que les pertes de cette division ne forment pas le tiers de celles éprouvées par les troupes anglaises qui ont combattu à la rive droite. La même observation s'applique aux tués et blessés des troupes espagnoles aux ordres du général Freyre (1)

(1) Vous direz sans doute, milord, qu'un rapport fait par un général en chef, au milieu des soins qu'exigent les préparatifs des opérations ultérieures, ne peut présenter tous les détails d'une relation circonstanciée, faite après coup, dans le silence du cabinet, avec tous les documents sous les yeux; cela est vrai: le général en chef doit se borner à saisir les traits principaux; mais le laconisme a des bornes, il ne doit pas aller jusqu'à dénaturer les faits; or, c'est ce qui a eu lieu quand vous avez fait abstraction de tout ce qui s'était passé à la droite de l'armée française après l'évacuation de la redoute Sypière. Le maréchal Soult ne s'est pas non plus appesanti sur les détails; il n'a pas détaillé le nombre des échecs des généraux Freyre, Picton et Cole; mais il n'a eu garde d'oublier les opérations des trois divisions qu'il avait placées sous les ordres du lieutenant-général Clausel, et qui ont tenu tête à l'extrême gauche de l'armée anglo-espagnole.

Il y a du reste cette différence remarquable, entre les deux rapports, que tous les détails négligés dans celui du maréchal Soult sont favorables à l'armée française, qu'il ne pouvait que gagner à les faire connaître; tandis que tous ceux que vous avez supprimés sont contraires à l'armée anglo-espagnole, et que vous ne pouviez les faire connaître sans mettre en évidence les échecs que vous aviez éprouvés.

Maintenant, Milord, je le demande à tout homme impartial, je le demande à vous-même : un général vainqueur dans une bataille, est-il obligé de recourir à de semblables moyens pour mettre sa victoire en évidence? un général vainqueur, *qui a pris l'initiative de l'attaque*, est-il obligé de demander à son ennemi la *permission* de retirer ses morts et ses blessés à la fin de l'action? est-il obligé de faire le lendemain la même prière à cet ennemi, *resté sur le même terrain* et conservant son action sur le terrain environnant.

Si vous eussiez été vainqueur à Toulouse, si même vous eussiez cru à la possibilité de le devenir le lendemain à l'aide d'une nouvelle bataille, n'auriez-vous pas mieux aimé attendre vingt-quatre heures pour faire enterrer les morts que

Il y a une autre différence, c'est que le rapport du maréchal Soult a été écrit le 11, au moment où il faisait toutes ses dispositions de défense en cas d'attaque, et donnait des ordres pour les préparatifs de départ *dans le cas où vous n'attaqueriez pas*; tandis que vous, milord, vous avez attendu au 12, et qu'il vous aurait probablement été difficile d'écrire le 11, car vous auriez été obligé de dire : « J'ai le déplaisir de vous annoncer qu'après « une bataille de treize heures dans laquelle j'ai essuyé des pertes « effroyables, je n'ai pu forcer la position de l'ennemi qui reste en « ma présence à portée de pistolet, m'offrant une seconde bataille « que je ne veux pas accepter, attendu que les obstacles contre « lesquels nous avons échoué hier seront encore plus grands « maintenant que l'ennemi a concentré toutes ses forces pour la défense de ses têtes de pont. »

de vous soumettre à cette demande. Enfin, si vous eussiez pensé que le maréchal Soult quitterait Toulouse; s'il y avait eu dans sa position quelque chose d'assez critique pour commander impérieusement sa retraite dans les vingt-quatre heures, n'auriez-vous pas pris vos dispositions pour l'arrêter à Baziége, et n'auriez-vous pas attendu son départ pour compter les victimes de cette sanglante journée.

J'ai l'honneur d'être, etc.

TH. CHOUMARA.

Paris, le 23 novembre 1839.

A monsieur le directeur du journal des Sciences militaires.

Monsieur,

D'après l'avant-propos du Mémoire sur la fortification de M. Camp, inséré dans le n° d'octobre dernier, du journal des Sciences militaires, il semblerait que j'avais connaissance de la traduction de ce Mémoire, lorsque je lui ai écrit la lettre dont il cite un passage; c'est une petite erreur que je ne puis cependant laisser accréditer.

Monsieur Camp, que je n'avais pas l'honneur de connaître, m'adressa, le 30 mai 1838, son Mémoire en langue néerlandaise avec une lettre en français; il me disait dans cette lettre, « *qu'il avait adopté le principe d'isoler les escarpes: mais* « *de les terrasser quelquefois, en portant les parapets, tantôt* « *en arrière, tantôt en avant.* »

Cette manière d'envisager la question rentrant évidemment dans le principe relatif à l'indépendance des parapets et des escarpes, développé dans mes Mémoires, je ne pouvais qu'applaudir à l'application qu'on se proposait d'en faire.

Ne connaissant point la langue néerlandaise, je n'avais pu lire le Mémoire de M. Camp, ni juger la manière dont il en-

tendait mettre ce principe en action, autrement que par son plan. Je ne voulus ni approuver, ni blamer son travail sur cette seule donnée, mais je lui promis de lui faire connaître mon avis motivé, *quand la traduction française me serait parvenue.*

M. Camp m'adressa, le 19 juillet 1838, une nouvelle lettre dans laquelle il me disait :

« *Vous m'avez promis de m'entretenir sur ces détails, quand le texte français vous serait adressé, le manuscrit vous parviendra incessamment.* »

Quelque temps après M. Molière, banquier à Paris, m'adressa en effet la traduction, manuscrite, *des deux premiers chapitres* ; quant à la traduction des deux autres, je ne l'ai jamais reçues.

Ainsi, monsieur, je n'ai pu exprimer *ni approbation, ni blâme*, sur le Mémoire de M. Camp; j'attends pour l'apprécier, dans son ensemble et dans ses détails, que la publication en français soit terminée. J'aime à croire, qu'alors, je trouverai assez à louer, pour pouvoir dire franchement mon avis sur les dispositions qui ne me paraîtraient pas aussi heureuses.

Veuillez, je vous prie, placer cette lettre en tête de la suite du Mémoire de M. Camp.

J'ai l'honneur d'être, avec une parfaite considération, Monsieur, votre très humble serviteur,

TH. CHOUMARA.

MÉMOIRE

SUR LA

FORTIFICATION;

CONTENANT L'INDICATION ET LE DÉVELOPPEMENT
DE MOYENS EFFICACES DE DÉFENSE;

PAR W. F. CAMP,

CAPITAINE DU GÉNIE DU ROYAUME DES PAYS-BAS.

(*Suite*).

CHAPITRE II.

Application à l'enceinte du corps de place; avantages qui en résultent pour la défense.

Nous venons de reconnaître que le principe de défense que nous voudrions faire revivre n'est point contraire aux bases de la fortification admises aujourd'hui; nous avons démontré dans le chapitre précédent que le système des murs isolés

établit plus complétement l'indépendance des parapets et des escarpes. Nous examinerons maintenant si ce système peut être réellement plus fécond dans son application.

Souvenons-nous d'abord en quoi les dispositions défensives doivent satisfaire, pour qu'elles puissent balancer les avantages de l'attaque; et alors l'on pourra plus aisément examiner et juger ce que nous proposons. Premièrement il s'agira non-seulement de se garantir contre toute surprise, mais tâcher de parvenir à ce but par des moyens qui permettront à l'assiégé de fixer toute son attention sur les fronts attaqués, afin qu'en conséquence il puisse surveiller les fronts non attaqués avec une force peu nombreuse; en second lieu, non-seulement rendre difficile l'établissement des batteries de brèche et des contre-batteries, par une heureuse disposition des ouvrages, mais empêcher par tous les moyens praticables l'ouverture des brèches, pour rendre l'action des batteries moins destructive : il faudra en outre, et autant que possible, disposer les moyens de défense, de telle sorte que l'assiégeant soit contraint à renouveler plusieurs fois ses attaques en brèche; disputer, même sans les retranchements ordinaires, à l'assiégeant le chemin de la victoire, lors même que les brèches seront praticables, et cela en rendant impossible l'occupation des ouvertures de brèche; prendre enfin l'offensive, et par conséquent forcer l'ennemi à la retraite, vu qu'il renoncera à faire de trop grands sacrifices, pour une victoire peut-être douteuse.

Pour obtenir des résultats si favorables à la défense, il sera, en troisième lieu, évidemment nécessaire d'entraver les approches de l'ennemi par une supériorité de feux inextingui-

bles, d'où résultera pour lui de grandes pertes tant en hommes qu'en matériel; *quatrièmement,* de se couvrir suffisamment contre les feux courbes, le tir à ricochet, les feux directs d'artillerie et la mousqueterie, c'est-à-dire d'arrêter par des masses en terre les projectiles dans leur marche, ou de les obliger à passer par-dessus les points que l'on peut protéger ou défendre; d'avoir outre cela à sa disposition des abris à l'épreuve pour les magasins de toute espèce, le matériel et le personnel.

Relativement à la disposition des ouvrages, il faudra, en cinquième lieu, priver l'assiégeant, autant que possible, des emplacements qui lui sont le plus favorables; l'envelopper au sortir de ses parallèles, au lieu d'être enveloppé; l'inquiéter sans cesse par des sorties bien dirigées, et l'expulser de ses logements étroits, environnés de tous côtés, au moyen d'une communication convenable et d'une défense réciproque des ouvrages; tourmenter l'ennemi en multipliant ou en augmentant les obstacles, qui deviennent plus difficiles à mesure qu'il avance, et le décourager complétement par des feux continuels, sortant des embuscades qui s'élèvent pour ainsi dire du sein de la terre, qui sont difficiles à approcher et plus difficiles encore à détruire. Il faudra de plus inquiéter sans cesse l'assiégeant, particulièrement l'artillerie destinée à ouvrir les brèches et à protéger les approches, par des feux de flanc et des feux de front bien couverts; enfin produire un effet meurtrier, par un feu de mousqueterie multiplié et bien couvert, sur les embrasures des batteries de l'attaque; ôter à l'ennemi l'avantage d'arriver sans le moindre danger dans la direction des capitales; enfin faire en sorte que l'enceinte non-seulement se défende elle-même, mais qu'elle protége les dehors autant que possible.

Les plus grandes difficultés qu'on a rencontrées en modifiant les défauts du système bastionné résultaient, comme nous le dit Choumara, de ce qu'on se soumettait sans nécessité à la règle : qu'il faut donner aux parapets et aux escarpes une même direction, ce qui est contraire au principe relatif à l'indépendance des masses couvrantes et des escarpes, c'est-à-dire que, selon Montalembert (1), les parapets peuvent être portés en arrière, et par conséquent, d'après les idées de Choumara et de Merkes (2), qu'une escarpe en ligne droite peut être surmontée par un parapet brisé ou courbe; ce principe à la vérité tend à aplanir ces difficultés.

En développant nos idées, nous examinerons comment ou par quels moyens le savant ingénieur Choumara a remédié à ses défauts, et à quel point la plupart de ses projets doivent

(1)..... Il s'agit d'isoler des remparts les revêtemens des faces et des flancs des bastions et ceux des demi-lunes, de former l'escarpe de ces remparts en terre; d'abaisser les revêtements, de prolonger leurs contreforts et de les faire servir de pieds droits à des voûtes qui couvriront des batteries ; on obtiendra alors des casemates, ouvertes du côté intérieur et non sujettes à l'inconvénient de la fumée. (Voyez les œuvres de M. de Montalembert, ou bien l'Architecture des forteresses, de M. Mandar, p. 603-604.)

(2) Voyez les excellents *Mémoires* de M. Th. Choumara, et l'ouvrage de M. Merkes, ayant pour titre *Inleiding tot de Vertingbourkunde.* Bruxelles, 1825.

être considérés comme satisfaisants ou susceptibles de modifications heureuses. Les améliorations qu'il propose ne sont pas exclusivement basées sur le principe que nous venons d'exposer, mais elles résultent également de la considération ingénieuse des fortifications permanentes sous le point de vue suivant, en effet très remarquable : qu'on doit distinguer ici deux parties principales, qui, tant à l'égard de leur but que relativement à leur nature, diffèrent de beaucoup entre elles. La première, c'est la partie *invariable* de la fortification permanente, presque exclusivement destinée à empêcher les attaques de vive force; elle comprend les escarpes et les contrescarpes dont la construction demande beaucoup de temps et de dépenses : cette partie n'est pas de nature à subir, durant un siége, des changements ou des modifications sérieuses.

Si les escarpes et les contrescarpes n'avaient d'autre but que d'empêcher les attaques de vive force, il ne serait pas nécessaire de construire les contrescarpes en maçonnerie, parce que simplement avec des escarpes maçonnées et d'une hauteur convenable l'on parviendrait aisément à empêcher les attaques de cette espèce; dans ce cas, il suffirait de former les contrescarpes sous l'inclinaison naturelle des terres, ou de revêtir ces masses par des ouvrages en fascinage ou en bois, avec des talus extérieurs verticaux. De telles constructions mettraient peut-être les escarpes mêmes à l'abri de l'escalade. Lorsqu'il s'agit de constructions nouvelles, on pourra donner aux fossés une largeur suffisante, afin d'y établir des masses couvrantes (N. N', pl. I), pour conserver les escarpes; en ce cas, on ne devra jamais, à notre avis, se résoudre à construire les contrescarpes en

maçonnerie, non-seulement par économie, mais dans l'intérêt de la défense. En effet, l'assiégé veut-il profiter autant que possible de sa position enveloppante, durant la dernière période du siége, il faut qu'il soit libre dans ses mouvements et dans ses sorties, que les contrescarpes en pente douce protègent puissamment, comme nous en avons cité des exemples frappants dans le chapitre précédent. Est-on, au contraire, assujetti à des fossés moins larges, il faut bien revêtir les contrescarpes, comme un mal nécessaire, parce que l'on gagnera dans ce cas l'emplacement des talus en terre, pour élargir les fossés, afin de pouvoir construire, même dans les fossés d'une largeur ordinaire, les masses couvrantes dont nous avons parlé. Mais, dans cette circonstance, les contrescarpes en ouvrages de fascinage, avec des talus verticaux, en remplaçant les maçonneries, ne cesseront pas d'être fort avantageuses, surtout dans des contrées comme les Pays-Bas, où le bois de fascinage est en abondance; avec moins que les intérêts des capitaux que les maçonneries auraient exigées pour leur construction, on pourra renouveler ces ouvrages en fascinage tous les cinq ans, et jouir en outre de l'avantage de n'avoir point d'entretien pour ces ouvrages, entre ces périodes de renouvellement, c'est-à-dire si les bords de ces fossés ne sont pas tourmentés par un mouvement impétueux des ondes, comme c'est souvent le cas, tandis que l'entretien de ces maçonneries exige des dépenses considérables et toujours croissantes.

La deuxième partie principale de la fortification permanente embrasse les masses couvrantes, destinées à garantir l'assiégé des feux éloignés, et d'entraver les approches de l'assiégeant. Ces travaux comprennent ordinairement des

ouvrages en terres, en fascinages et en charpentes brutes, qui s'exécutent en peu de temps, soit durant la mise en état de défense, soit pendant le siége même, si toutefois les dispositions préliminaires sont heureuses; c'est donc la partie *variable* de la fortification permanente, propre à être modifiée selon les circonstances, qui doit, comme Choumara l'explique, suivre les phases de l'attaque. Personne certainement ne doutera de la fécondité de ces dispositions, dont l'influence salutaire est aussi grande sur la défense qu'elle l'est sur les dépenses de la fortification en général. Nous reconnaissons en elle la tendance d'ajouter au front d'attaque et aux ouvrages collatéraux qui le protègent une force extraordinaire, une force qui, en balançant les moyens d'attaque, ne se borne pas au front d'attaque seul, mais encore à toute la partie de l'enceinte exposée aux boulets ennemis. Nous avons tâché de réunir les avantages de cet excellent principe (1) avec ceux des murs isolés, accompagnées d'autres dispositions (pl. I), pas moins heureuses pour la défense, nous osons l'espérer.

Avant d'en indiquer l'application, il sera nécessaire de passer à quelques considérations générales, relativement aux murs de revêtement et aux brèches.

Le but principal des murailles peut être considéré sous

(1) Dans les projets de Landsberg, ce célèbre ingénieur a de même adopté d'exécuter, après que la place sera cernée, une grande partie des travaux de défense, nommément les lunettes

deux points de vue: en premier lieu comme obstacle permanent, afin d'empêcher en général l'escalade, les surprises et les attaques de vive force ; en second lieu, dans une application plus limitée, comme objet d'une résistance formidable, c'est-à-dire comme un moyen d'empêcher l'ennemi de pouvoir se loger sans faire des sacrifices fort considérables sur des points déjà très dangereux, ou de se procurer un passage, s'il est possible, à force d'un feu d'artillerie très vif, tiré à de petites distances.

Les murs terrassés ou chargés de terre, comme on les rencontre partout, ne satisfont en aucune manière à ces conditions; ils ont les inconvénients suivants : 1° de ne pré-

devant ses demi-lunes et les redoutes placées dans leurs intervalles. Quoique Landsberg ait traité différents sujets de la fortification, il est vrai très judicieusement, il ne fut certainement pas si heureux dans ses dispositions à l'égard de *l'exécution* des ouvrages susdits; en effet, il est clair qu'il sera possible d'apporter quelque modification aux masses couvrantes de la partie insultée de l'enceinte, après que la place sera cernée, et même après l'ouverture de la tranchée; mais faire exécuter, sous le feu de l'ennemi, un système de lunettes et de redoutes, ce serait, à la vérité, trop exiger de la défense, parce que l'exécution de ces ouvrages, en les disposant sur les capitales, comme l'auteur le propose, serait très préjudiciable à l'assiégé, vu qu'elle masquerait en grande partie les feux directs de la place, destinés à entraver les approches de l'assiégeant.

senter à l'ennemi qu'*une* face qui soit pour lui un obstacle; 2° d'avoir le grand désavantage de faciliter les efforts de l'assiégeant pour faire brèche, vu que ces murailles doivent succomber, par la poussée des terres, aussitôt que l'effet du tir aura assez diminué leurs dimensions et leur stabilité, d'ailleurs en entraînant dans leur chute une partie du parapet, par laquelle la brèche devient plus tôt praticable; 3° de ne pouvoir, des parapets dont ces murs sont chargés, assez tourmenter, par des feux de front, les cheminements dans le fossé ou bien les batteries de brèche, souvent enfoncées dans les masses couvrantes, afin de battre les murailles assez bas pour rendre les brèches praticables, et 4° de soustraire aux enfilades, par un profil si peu favorable des ouvrages, une partie des logements que l'assiégeant doit établir sur les brèches, quand l'assiégé peut lui opposer des retranchements. Nous expliquerons plus amplement ce que nous venons d'énoncer.

Relativement au premier inconvénient, que *les murs terrassés ne présentent qu'une face qui soit pour l'assiégeant un obstacle*, nous pouvons remarquer que l'ennemi, lorsqu'il s'agit de surprises ou d'attaques de vive force, n'aura qu'à escalader le côté extérieur du revêtement terrassé, se déployer à gauche et à droite le long de la crête et franchir le parapet pour atteindre son but. La muraille a donc fini de jouer son rôle dans cette circonstance. Il en est bien autrement de la muraille isolée, dont la crête, construite en dos d'âne (*Voy.* les profils pl. I), ne présente à l'ennemi aucune surface pour s'y tenir; et, loin qu'il puisse se déployer ici facilement de tous côtés, ou franchir la crête du parapet sur un grand front, c'est au contraire un précipice qui l'attend à l'intérieur de la muraille, dans lequel il doit descendre de la

pointe du rocher artificiel qu'il occupe. S'il arrivait que cette escalade d'un côté et cette descente de l'autre côté de l'escarpe détachée pût échapper à la vigilance de la garnison, l'assaillant serait encore bien loin de pouvoir entrer dans la place, puisqu'en bas de ces murailles il rencontrerait de nouveaux obstacles jusque-là soustraits à sa vue. Là aussi il ne pourra pas se développer, par la raison qu'on aura eu soin que les terre-pleins en bas de l'intérieur des murailles ne soient pas plus continus que ne le sont les corridors de Choumara ou les vieux chemins des rondes.

Dans cette situation, l'assaillant, du moment qu'il sera découvert, se trouvera coupé dans sa retraite, et sera perdu : il n'en peut être autrement. Il est aussi du plus haut intérêt de pouvoir empêcher les attaques de vive force, même sur les fronts non attaqués, en employant pour cela peu d'hommes, afin qu'on puisse fixer toute son attention et employer toutes ses forces contre la partie insultée par l'ennemi. Les murs isolés satisferont le mieux à ces conditions, parce qu'ils rendent l'approche du parapet du corps de place plus difficile et plus dangereuse, et la communication de l'ennemi avec les dehors beaucoup moins sûre. Nous considérerons ci-après les avantages que ces murailles présentent aussi pour la défense contre les attaques régulières.

La poussée des terres accélère si puissamment l'écroulement des revêtements, elle protége par là si efficacement l'action des batteries de brèche, que nous ne pouvons nous abstenir de l'expliquer plus clairement. Les murs de revêtement, tels qu'ils sont terrassés actuellement, non-seulement succombent très promptement par le feu de l'ennemi, mais leur chute occasione en même temps celle de la plus grande partie du parapet qui couvre l'assiégé. Ne doit-on pas s'é-

tonner d'une part qu'on ne soit parvenu à reconnaître ces défauts des murs terrassés qu'après des siècles entiers, et d'un autre côté n'est-il pas incompréhensible qu'on ait négligé jusqu'à présent l'application des moyens indiqués pour y remédier. Choumara a pourtant avec énergie expliqué les inconvénients qui résultent de la chute du parapet, et adopté comme principe en fortification de porter les parapets en arrière. Cependant les dispositions qu'il propose à cet égard n'ont pour résultat que de conserver les parapets intacts; elles n'excluent point le terrassement des murailles, et ne les préservent donc pas de la poussée des terres, qui agit tout à l'avantage de l'assiégeant. Elles n'empêchent pas non plus que la chute de la muraille n'entraîne les terres formant ses corridors ou chemins des rondes, par laquelle la brèche sera plus tôt praticable. Ces dispositions n'ont d'ailleurs ni l'avantage d'être parfaitement à couvert, comme derrière les escarpes isolées, ni d'offrir comme celles-ci, avec leurs contreforts voûtés, un grand nombre d'endroits peu dispendieux et à l'épreuve de la bombe, dont l'excellent usage peut devenir très fatal à l'assiégeant (1). Les grands avantages des murs isolés se feront encore mieux sentir en considérant plus en détail l'action des batteries de brèche contre eux. Il est facile de comprendre que l'effet de ces batteries contre les

(1) Le salut des places dépend principalement du grand nombre de feux couverts qu'elles peuvent opposer à l'attaque (Montalembert). Landsberg, Iturm, Glosser, Rosard, Herbert, de Rotberg, et plusieurs autres avant Montalembert, comme Reveroni, Carnot, Merkes, etc., après lui, partagent plus ou moins cette opinion.

murs isolés diffère beaucoup de celui contre les murs ordinaires, qui est tout-à-fait d'une autre nature. Si les maçonneries dont il s'agit sont en bon état, et que par conséquent leurs fondements soient inébranlables, les boulets, au moyen de la force terrible avec laquelle ils sont lancés de la batterie de brèche, parviendront seulement à traverser la muraille; car les projectiles ne peuvent former dans les murs isolés que plusieurs trouées de formes différentes (1). Mais

(1) L'action des batteries de brèche sur les maçonneries, tant pour les coups ordinaires qu'au tir en salve, ne paraît se faire sentir, selon les expériences faites à Metz en 1834, que de 0 m., 50 à 0 m., 70 dans le rayon des trouées formé par le projectile; quant au tir sur les murs isolés avec des contreforts voûtés, on ne peut, par conséquent, se figurer que l'effet des vibrations occasioné par la simultanéité des chocs causera des chutes considérables en même temps. Nous lisons dans le rapport de ces expériences très intéressantes, dont la traduction nous occupe en ce moment, et à laquelle nous ajouterons des annotations, pag. 47, ce qui suit : « Quant au tir en salve, également recommandé par Vauban et par Bousmard, nous ferons observer que l'effet des vibrations susceptibles de disjoindre la maçonnerie, et dont par conséquent l'amplitude surpasse les allongements que permet l'élasticité des matériaux ne s'étend guère au-delà de 0 m. 50 à 0 m. 70 de part et d'autre, et qu'il n'y a par conséquent que peu de chose à attendre de celles qui seraient dues à la simultanéité des chocs exercés à 5 ou 6 mètres les uns des autres. »

ces ouvertures, lors même qu'elles auraient une hauteur et une étendue considérables, ne causeront pas la chute des parties collatérales, et cela, parce que l'adhésion parfaite qui existe dans les maçonneries bien faites n'en fait qu'un seul corps. Ces parties conserveront d'ailleurs une liaison entre elles assez grande pour supporter, outre leur propre poids, encore de grandes charges (1). Il ne suffira donc pas de di-

Il serait sans doute d'une grande utilité de déterminer, par de nouvelles expériences, l'influence des batteries de brèche sur des murs isolés de différentes maçonneries.

(1) Ce n'est donc pas une nécessité de construire les murs de revêtement par des voûtes les unes sur les autres, comme cela a lieu quelquefois, dans la supposition que cette méthode de construction est avantageuse pour empêcher les brèches. Mais il nous semble au contraire que cette construction a de grands inconvénients, principalement pour les murs terrassés, parce que ces maçonneries ont besoin d'une grande liaison dans les premières périodes de pétrification, afin de résister convenablement à la poussée des terres.

Il est aisé de concevoir que les murailles entièrement composées de voûtes n'ont, pour ainsi dire, point de liaison ; celles-là sont plus propres à soutenir des poids verticaux. (*Voyez* notre nouvelle liaison dans les grosses maçonneries et nos expériences sur la force d'adhésion des mortiers de construction dans notre 1er et 2me supplément pour les sciences naturelles et d'architecture.) Cette construction, il est vrai, serait donc moins nuisible aux murs isolés ; cependant une bonne liaison, avec des assises

minuer assez la stabilité des maçonneries pour que la poussée des terres l'emporte sur elle et occasione leur chute; non, il faut percer le mur isolé dans toute son épaisseur et pratiquer des ouvertures qui obligeront l'assiégeant d'enfoncer profondément ses batteries de brèche; mais ces ouvertures basses se fermeront, pour ainsi dire, sans cesse, parce que les débris des maçonneries déplacées, au lieu de remplir le fossé, tomberont au contraire du côté où les masses comprimées rencontreront la moindre résistance; c'est donc derrière la muraille que ces débris formeront un nouvel obstacle. Cependant les défenses redoutables qu'on a pu organiser derrière ces rochers artificiels seront encore intactes, quand même l'assiégeant parviendrait à se faire un passage, que l'assiégé sera en état de barricader sans cesse, et de recevoir l'assiégeant par un feu rasant de mitraille, par des coups plongeants, en un mot, par une multitude de feux, s'il risque de passer par le défilé étroit qu'il n'a pu se créer qu'avec les plus grands sacrifices, comme nous l'expliquerons plus loin.

Aussitôt qu'une batterie de brèche peut commencer à jouer, il est hors de doute qu'elle fera une brèche ou une ouverture quelconque; mais les bonnes dispositions de défense doivent tendre au but de rendre l'*établissement* de ces batteries presque impossible, au moins très difficile et chèrement payé.

C'est donc ici principalement qu'on doit chercher une

horizontales, mérite aussi, dans ce cas et toujours, la préférence, parce que cela favorise l'uniformité dans la pression primitive sur toute la superficie des fondements.

ressource salutaire, non pas en élargissant de quelques pouces les murailles exposées à l'action des batteries de brèche (1), mais en recourant aux murs isolés qui, avec peu de frais, peuvent remplir cet objet, comme nous allons le démontrer.

Nous avons déjà fait remarquer que les revêtements terrassés ont généralement l'inconvénient qu'on ne peut combattre suffisamment, par des feux de front rasants, les approches de l'assiégeant, durant le passage du fossé, ni ses batteries de brèche enfoncées. Un tel état de chose est certainement de la plus haute gravité; il appelle certainement toute notre attention.

Choumara fait observer avec raison (*Voy.* ses Mémoires, pag. 56), que, dans les ouvrages d'un profil ordinaire, on peut faire brèche dans toutes les parties des escarpes, au moyen de batteries établies sur la crête du chemin couvert. Les dispositions particulières qu'il donne aux fossés, c'est-à-dire à ses fossés à glacis intérieur ou avec traverses, qui

(1) M. Mandar, après avoir parlé des moyens à employer contre l'ouverture des brèches, fait observer ce qui suit : « ... Ces moyens sont efficaces sans doute; mais les meilleurs de tous seraient ceux qui rendraient impossible, ou au moins très difficultueux, *l'établissement même de la batterie de brèche;* on retarderait l'exécution de cette batterie soit en refusant à l'ennemi l'espace indispensable pour la placer, soit en le privant de la terre dont il a besoin pour faire promptement son épaulement, soit en *l'obligeant à former un grand déblai pour l'établir...*, etc. »

enveloppent et protégent les escarpes, sont sans doute propres à atteindre le but important d'obliger l'assiégeant d'établir ces batteries sur les hauteurs du fossé, où il sera évidemment très exposé aux feux de flanc et aux grenades à mains, plus qu'il ne le serait sur la crête du chemin couvert ou dans son terre-plein, et où il devra en outre enfoncer ses batteries, afin de pouvoir battre les escarpes assez bas pour obtenir une brèche praticable. Tout ceci est sans doute à merveille; mais certainement l'honorable auteur ne nous en voudra pas pour une seule observation, savoir : que, dans l'état actuel de la fortification, on peut, il est vrai, mettre les escarpes en brèche des seules batteries établies sur la crête du chemin couvert ou dans son terre-plein ; mais ne perdons pas de vue que, dans ce cas, l'*établissement* des batteries, enfoncées ou non, ne peut avoir lieu que sous des feux de front bien conservés et par conséquent fort destructeurs, tandis que, grandement dans l'avantage de l'assiégeant, les batteries dans les traverses du fossé, par Choumara, ne sont, une fois enfoncées, exposées à aucun feu d'artillerie, et cela, par le peu de distance de ces traverses au parapet et la hauteur de ce dernier. De manière que le prolongement de la plongée de l'embrasure ne rencontre que la partie supérieure du glacis ou de la traverse du fossé du corps de place, d'où naîtront des angles morts, vu que l'assiégeant, en s'enfonçant dans ces masses, peut se soustraire à tous les feux de flanc et de front, inconvénient auquel on ne saurait remédier que par des feux bas ou des feux rasants. Si les traverses et les glacis intérieurs de Choumara doivent apporter le grand avantage qu'on a droit d'en attendre, il faut aussi que l'assiégé puisse disposer, sur tous les points d'attaque de l'enceinte, des feux bas et rasants, afin d'entraver l'établissement et l'action des batteries, que l'assiégeant doit enfoncer dans

les masses couvrantes, circonstance que nous venons d'apprécier à sa juste valeur.

Par la même raison, l'assiégeant peut échapper, dans les fortifications ordinaires, à tous les feux de front, aussitôt qu'il se sera approché assez de l'escarpe pour effectuer le passage du fossé, qu'il aura les plus basses-lignes de feux au-dessus de lui. Or, nous osons le répéter, dans la fortification en général, il faut considérer comme première nécessité d'empêcher, autant que possible, par de rasantes défenses de front, les approches de l'ennemi et l'établissement des batteries, surtout celles que l'assiégeant se voit obligé d'enfoncer pour battre assez bas les escarpes. Il est évident que ces opérations de l'assiégeant rencontreront quelques obstacles par des feux courbes ou par des feux d'enfilade; mais ces feux ne sauraient les *empêcher;* pour cela, s'il est possible et selon les circonstances, il nous faut absolument des feux de front rasants, tirés à petites distances. L'escarpe isolée nous en fournira les moyens d'une manière excellente et peu dispendieuse. On peut casemater cette escarpe en unissant les contreforts par des voûtes à l'épreuve et en ménageant dans son épaisseur des embrasures pour les feux directs et les feux courbes. Contre le parement intérieur de cette escarpe casematée, on peut, selon l'espace qu'on désire obtenir, appuyer de simples troncs d'arbres ou des casemates en charpente, construites d'avance, comme les magasins à poudre (*Voy.* les profils suivants *mn* et *s't'u'* etc., pl. I), et couvrir le tout avec des terres, en le construisant de manière qu'en conservant à l'intérieur les ouvertures nécessaires pour laisser un libre passage à la fumée, l'on soit parfaitement à l'abri de la bombe, des feux directs, du tir à ricochet, etc.; par ce moyen, on sera à même de développer une force formidable sur le front ou sur les

points attaqués par l'ennemi, sans toutefois exiger des dépenses *considérables*.

Les escarpes isolées, en comportant de si heureuses applications, fourniront encore d'autres avantages non moins importants que ceux que nous venons d'indiquer. Ils permettront, par exemple, de diminuer la hauteur des escarpes, généralement adoptée, pour le cas de fossés secs, à 10 mètres, avec 1 à 1 m. 50 d'épaisseur au sommet. Alors cette escarpe isolée offrira, aussi relativement aux surprises, aux attaques brusques, etc., encore plus d'avantages qu'une escarpe de 10 mètres surmontée d'un parapet ordinaire.

En diminuant ainsi la hauteur de l'escarpe, et en portant le parapet autant en arrière pour isoler complètement la muraille, on obtiendra des résultats dont l'influence sera des plus avantageuses pour la défense.

Par cette disposition, les angles morts seront mieux évités lorsque les feux de flanc cesseront, en diminuant considérablement l'espace dans lequel l'assiégeant ne sera plus inquiété des feux de front, chose, à la vérité, de la plus grande importance, relativement à l'établissement des batteries de brèche et le passage du fossé.

Une hauteur moins considérable permet, par cela même, une diminution dans l'épaisseur du revêtement; mais l'escarpe non chargée, étant entièrement délivrée de la poussée des terres, est en général susceptible de recevoir de moindres dimensions; non-seulement on pourra économiser, à cet égard, sur quelques parties d'un front, mais en général on sera en état de poser avec ces murs isolés, avec bien moins de frais, les fondements d'une défense opiniâtre et effective; car, éviter cette poussée des terres c'est déjà beaucoup gagner soit pour la stabilité des maçonneries, soit pour la défense.

Les escarpes isolées, proposées par Montalembert et Car-

not, mises en avant par du Four (1), telles que nous voudrions qu'elles fussent modifiées et adoptées (*Voy.* pl. I) comme principe en fortification, ont certainement des avantages plus grands que notre expérience ne nous permet d'estimer ou d'apprécier à leur juste valeur; chercher au reste ces avantages dans les petites circonstances, ce serait nous conduire aux recherches minuticuses, que nous voulons tâcher d'éviter.

(1) M. du Four nous fournit, dans son ouvrage « *De la fortification permanente,* » *Paris*, 1822, une idée des murs isolés. Cet ingénieur habile les considère, avec raison, comme des restes de l'antiquité, et nous fait voir leur utilité comme retranchement continu derrière les ouvrages modernes. Il examine ensuite, en général, le pour et le contre des escarpes détachées.

Malgré que les conclusions de l'auteur ne soient pas entièrement en faveur de ces espèces de murailles, nous croyons cependant pouvoir conclure de ses propres réflexions que M. du Four au contraire a plaidé la cause des escarpes isolées ou détachées avec succès et avantage, quoique les conséquences qu'il en tire ensuite et l'analyse des défauts qu'il y trouve ne soient pas fort judicieuses. Comme nous attachons beaucoup de prix aux idées de M. du Four sur le sujet important qui nous occupe, et comme nous souhaitons que chacun de nos lecteurs puisse juger de la justesse de nos réflexions, nous rapporterons les observations de cet ingénieur distingué sur les escarpes détachées, telles qu'on les trouve dans sa *Fortification permanente*, p. 92, *Art.* 7.

« Il est un moyen économique de pourvoir une place d'une

La grande utilité de feux rasants inextinguibles, principalement des feux de front, pour rendre difficile et quelquefois impossible l'établissement des batteries de brèche, ne paraît donc plus exiger aucune démonstration, non plus que l'assertion que les feux de flanc ne sauraient affaiblir l'action de ces batteries aussitôt qu'elles sont bien enfoncées soit

» double enceinte; Montalembert et après lui le général Carnot » l'ont employé dans les systèmes qu'ils ont proposés : ce moyen, » imaginé par les Espagnols, consiste à séparer l'escarpe des » terres qu'elle est ordinairement destinée à soutenir.

» Il résulte de cette disposition plusieurs avantages : 1° La » muraille, pouvant être crénelée à deux étages, donne pour le » fossé une défense immédiate et très efficace ; en même temps » que les niches ou arceaux pratiqués dans son épaisseur, en » manière de galerie, en diminuent le volume et apportent de » l'économie. 2° On peut, à la faveur du chemin des rondes de » quatre mètres de largeur, qui existe entre le mur et les terres, » exercer la vigilance la plus active, et s'en servir même pour » attaquer l'ennemi, lorsqu'après avoir renversé la muraille, » il se dispose à donner l'assaut. On peut ainsi tomber en colonne » sur ses deux flancs et lui disputer le terrain, s'il n'a pas pris » les mesures nécessaires pour parer le coup. Certes, ces mou» vements hardis, de la part de celui qui se défend, sont bien » faits pour inspirer à l'assaillant une grande défiance dans ses » propres forces, et à jeter dans ses rangs l'hésitation et la » crainte, précurseurs des défaites. 3° La chute de l'escarpe » n'entraîne point celle du parapet, et l'assiégé, malgré la brèche, » se trouve toujours à couvert. 4° La muraille, n'ayant que » deux ou trois mètres d'épaisseur, apportera une très grande

dans le chemin couvert ou dans son terre-plein, soit dans les traverses à la Choumara, parce que pour cela, il nous faut, outre les feux courbes, des feux de front directs. Or, l'assiégé aura toujours l'avantage d'opposer à l'assiégeant un plus grand nombre de pièces, bien mieux couvertes que les siennes, de sorte qu'il anéantira successivement ses travaux, et

» économie dans les constructions, sans que l'ennemi trouve » beaucoup plus de facilité à la renverser que si elle était plus » épaisse et soutenait le parapet : il lui faudra toujours construire » des batteries de brèche sous le feu de la place, et amener son » canon pour parvenir à son but. 5° Enfin, il résulte de cette » disposition des facultés d'exécution qui la rendront recom- » mandable dans les moments de crise.

» On peut en effet exécuter d'abord les parapets en terre, » afin de pourvoir au plus pressé et se mettre à l'abri d'une » attaque de vive force. L'escarpe revêtue pourra se faire par la » suite, et cela, sans qu'il y ait eu lieu à de faux mouvements de » terre, comme il arriverait à notre fortification moderne en la » plaçant dans les mêmes circonstances.

» L'escarpe détachée, au moyen de laquelle le corps de place » reste intact après l'ouverture de la brèche, et présente à l'en- » nemi une seconde enceinte à forcer, n'est pas cependant sans » inconvénients : 1o Elle exige que la garnison soit nombreuse » et aguerrie, pour repousser corps à corps les colonnes enne- » mies qui donnent l'assaut. Celles-ci, pouvant gravir partout » le talus extérieur du parapet, ne manqueront pas de tourner » les angles d'épaule après avoir repoussé les petites colonnes » que l'assiégé envoie contre elles par le chemin des rondes ; » elles escaladeront le bastion de tous les côtés à la fois, pour

cela, par le moyen si simple d'isoler les escarpes en portant les parapets en arrière. Montalembert, Carnot, Merkes et

» envelopper les défenseurs et tourner leurs derniers retranche-
» ments. Ce dernier accident arrivera sans doute si l'escarpe de
» la courtine est détachée comme celle des bastions, à moins
» que le retranchement intérieur ne soit une muraille ou troisième
» enceinte continue, complètement détachée du rempart de la
» place, comme Carnot l'a fait dans son système à retours
» offensifs. 2° Les talus prennent beaucoup de place : il faut
» agrandir les dimensions du front bastionné et relargir les
» fossés par le haut; d'où résulte, pour les parties extérieures de
» la fortification, une dilatation nuisible à la défense; car on
» ne peut les agrandir sans préjudicier à l'effet des armes en
» usage, dont la portée a servi de mesure aux premiers ingé-
» nieurs pour fixer les proportions des différents systèmes
» connus.

» Les inconvénients signalés suffisent pour faire rejeter l'es-
» carpe détachée, malgré tous les avantages qu'elle semble
» offrir; je n'en ai fait mention que pour faire connaître l'idée,
» et parce qu'il est certains réduits à fossés morts où l'on peut
» utilement l'employer faute de mieux. Elle joue absolument
» le même rôle que la palanque dans les ouvrages de campagne,
» qui n'est employée que pour la défense des fossés morts, et
» pour présenter à l'attaquant un obstacle capable de l'arrêter
» dans une attaque de vive force. Si ce moyen est bon dans les
» ouvrages de guerre, il peut l'être aussi pour les réduits inté-
» rieurs de la fortification permanente, que quelquefois on n'est
» pas maître de construire suivant les règles, et auxquels on
» est forcé de donner des fossés sans défense de flanc. »

tant d'autres qui les ont précédés (1) ont considéré les feux rasants casematés comme indispensables, pour faire tête à l'assiégeant. Les dépenses énormes qu'exige cependant l'application générale d'un système de casemates s'opposent à son exécution. C'est avec raison que Mandar dit que les moyens d'amélioration ne doivent pas être plus coûteux, ni exiger plus de moyens de défense.

Nous croyons que l'escarpe détachée à contreforts voûtés et crénelés, telle que nous la proposons (pl. I.), peut rendre exécutables les excellentes idées de ces grands ingénieurs.

Les avantages que M. du Four attribue aux escarpes détachées ne constituent qu'une partie de ce qu'elles promettent véritablement, et pourtant on avouera que les inconvénients qu'il y attache sont bien trop faibles pour pouvoir contre-peser ces avantages, quand même il se pourrait que les défauts dont cet ingénieur a fait l'analyse existassent réellement, ou qu'on ne puisse les éviter par une heureuse application de nos principes.

Nous sommes persuadé que M. du Four n'aurait pas fait des allégations si peu judicieuses, contre l'utilité des murs isolés, s'il avait pu connaître les *Considérations* de M. Th. Choumara; car ce que nous puisons dans ses inappréciables Mémoires, relativement à l'indépendance des parapets et des escarpes, des chemins des rondes, des corridors, l'élargissement des fossés, l'agrandissement des côtés extérieurs des polygones à fortifier, etc., etc., est, à la vérité, plus que suffisant pour combattre ces prétendus défauts.

(1) Voyez la note.

Cette construction produira, d'ailleurs d'une manière peu dispendieuse, une supériorité étonnante de feux inextinguibles dans toutes les directions, comme elle fournira, durant tout le siége, un nombre considérable de lieux, faciles à blinder, qui peuvent même servir sur les fronts non attaqués, de logements à l'épreuve aux habitants, et contribueront ainsi à une défense tranquille et efficace à la fois (1).

Lorsque la place sera cernée, ses habitants eux-mêmes devront prendre le soin d'exécuter ces blindages, travail auquel ils devront peut-être leur vie et la sûreté de leurs biens.

La muraille isolée a en outre la propriété inappréciable de pouvoir servir aussi bien de contre-escarpe que d'escarpe quand on passera de la défense extérieure à la défense intérieure (*Voy.* les dispositions F., pl. I) ; de prolonger ainsi considérablement la défense, ou peut-être même de faire lever le siége, en offrant, dans le premier cas, à l'assiégé souvent une occasion favorable de se faire jour à travers les ennemis. Une telle destination de la muraille, comme obstacle, parapet, traverse, comme barrière et point d'appui inébranlable pour des embuscades des plus redoutables, comme objet de se couvrir en général, une telle destination, disons-nous, est véritablement dans un parfait rapport avec les

(1) En parlant des productions ingénieuses de M. de Montalembert, Mandar ajoute, page 615 : « On doit joindre à tous ces avantages celui que procureraient ces casemates pour la sûreté de la garnison, des habitants et de leurs effets : *ce sont enfin les murailles des anciens, appropriées à la nature des armes en usage maintenant, et mises en opposition à la violence comme à la rapidité des attaques...* »

dépenses que réclament les fortifications permanentes; elle rendra non-seulement à la défense son ancienne splendeur, mais elle tend à lui assurer une supériorité non équivoque.

Le principe relativement à l'escarpe détachée avec des contreforts voûtés, loin cependant d'être nouveau, dérive des temps bien reculés: il est d'origine romaine (environ 58 ans avant l'ère vulgaire). On en trouve une preuve évidente dans la construction d'un vieux château romain, bâti sur une éminence qui domine la ville de Leyde, Pays-Bas; (1) ce point est en effet fortifié par une muraille de forme circulaire avec des contreforts voûtés et crénelés, comme la figure 4, pl. II, en représente une coupe suivant sa profondeur. Ces restes de l'antiquité, dans le centre d'une ville populeuse, sont un monument très remarquable pour l'his-

(1) Le savant Mandar s'exprime, dans son *Architecture des forteresses*, pag. 412, à l'égard de la défense de Leyde, par ces mots: « Il est vrai que les généreux compatriotes des braves défenseurs de *Leyde* inondèrent eux-mêmes leur territoire en 1574, pour porter du secours à leurs amis, en même temps qu'ils submergeaient les assiégeans; mais une pareille situation se rencontre rarement, et *plus rarement encore trouve-t-on l'exemple d'un semblable patriotisme!* »

Ces mots font honneur à son impartialité, d'autant plus qu'on apprend si rarement de la bouche d'un étranger ce qui a rapport à la gloire du Néerlandais. Il n'en est pas ainsi dans les ouvrages publiés récemment sur les guerres des Français en Allemagne, en Russie, en Pologne et en Espagne, dans lesquels on ne fait aucune mention des troupes hollandaises. Entre autres, dans l'ouvrage de M. A. Hugo, *la France militaire*, on considère les

toire de la fortification : aussi nous souhaitons sincèrement que, malgré les ravages du temps, il se soutienne encore bien des années, pour continuer à nous montrer les idées ingénieuses des anciens, et nous soit d'ailleurs un encouragement à chercher dans la connaissance du passé la plus grande sagesse, afin de pouvoir se rendre, conduit par elle, le plus généralement utile.

soldats hollandais comme des troupes françaises, quoiqu'ils ne fussent certainement pas incorporés dans les régiments français en 1807-1810.

Les *Documents historiques et réflexions sur le gouvernement de la Hollande* contiennent les rapports des faits d'armes de l'armée hollandaise dans lesdites guerres.

Relativement à la guerre d'Allemagne, le rapport au ministre de la guerre porte ce qui suit : « L'armée hollandaise se distin- » gua dans cette campagne ; les cuirassiers et l'artillerie légère » principalement méritèrent les éloges du général Grouchy et des » autres généraux français qui les commandèrent momentané- » ment. L'armée hollandaise se couvrit de gloire dans la bataille » de Friedland (voyez les *Documents*, etc.) Nous lisons plus » loin : Au siége de Colberg, l'infanterie hollandaise rivalisa de » valeur avec l'armée française..... Les troupes sont animées du » meilleur esprit, et elles ne demandent qu'à trouver l'occasion » de se distinguer et de se sacrifier, s'il le faut, pour l'honneur » des armes.... Dans la campagne de cette année l'armée hollan- » daise fut chargée du siége de Colberg et de la guerre contre » les Suédois. Elle était sous les ordres du maréchal français » Mortier lorsque, le 16 avril, ce maréchal attaqua les Sué- » dois, les battit, pénétra dans Anclam, et poussa ses avant

Grandeur d'un front.

Relativement à la disposition des ouvrages, il est de première nécessité qu'ils se protégent réciproquement et que chaque ouvrage se défende soi-même. Nous en tirons cette conséquence : premièrement que les parties qui se protégent mutuellement ne doivent pas être trop éloignées les unes

» postes au-delà de la Piène... Le corps d'armée hollandaise » eut la plus grande part à ces combats, et se conduisit de la manière la plus glorieuse. Ce furent les Hollandais qui obligèrent » l'armée suédoise, en Poméranie, à la suspension d'armes qui » fut signée le 18 du même mois ».

Ce n'était pas seulement dans les champs d'Allemagne et de la Pologne que les troupes hollandaises se couvraient de gloire, mais aussi dans la guerre d'Espagne, elles se montraient dignes de leurs ancêtres. Une brigade hollandaise, sous le commandement du général Chassé, entrait en Espagne le 25 octobre de l'an 1808, et fut immédiatement mise sous les ordres du maréchal français Lefebvre. Aussitôt que le général eut rassemblé les trois divisions, il marcha à la rencontre de l'armée espagnole, sous le commandement du général La Romana, la repoussa des montagnes de Durango et fit alors son entrée à *Bilbao*. Cette position bien forte fut emportée par les Hollandais à la baïonnette, avec *un sang-froid et une intrépidité sans exemple*. Ce fut à cette occasion que les Français donnèrent au général hollandais Chassé le glorieux surnom de *général de la baïonnette*. Le rapport officiel de ce combat porte le passage suivant : « On avait

des autres, et qu'en second lieu, il faut que chaque ouvrage ait une capacité convenable, pour que cette propre défense ou défense séparée puissent s'effectuer convenablement. La distance réciproque des ouvrages, comme les particularités de la défense doivent donc être subordonnées aux propriétés des armes défensives et à la manière dont on en fait usage; tandis que les lignes de feu des ouvrages destinés à se dé-

» repris l'offensive. Le maréchal Lefebvre battit les troupes de » La Romana et entra à Bilbao. La brigade hollandaise, qui » venait d'entrer en Espagne le 21 octobre, eut part à cette af- » faire et se couvrit de gloire. Elle attaqua les Espagnols sur les » montagnes de Durango, emporta de vive force les positions » ennemies, et rien ne put résister à son choc. »

Le combat livré le 17 mars 1809, près de Messa d'Ibor, par le général français Laval, fut, avec tant d'autres valeureux faits d'armes, une nouvelle occasion pour la brigade hollandaise de se distinguer. Voici ce qu'on en cite dans les *Documents historiques* : « Le marquis de la Romana, qui avait été défait à Epinosa, » reparut en Galicie avec des forces imposantes, et défia les Fran- » çais. Dans la bataille du 17 mars, la brigade hollandaise se » couvrit de gloire : elle quitta son camp de Talaveyra de la » Reyna le 15 mars, passa le Tage, et le lendemain elle arriva » à Paraleda de Gardin. Le 17 elle rencontra l'ennemi près de » Bonnal, et le chassa de sa position. L'ennemi s'étant retiré » dans les rochers, la division du général Laval l'attaqua ; la » brigade hollandaise était en réserve; les Hollandais se for- » mèrent en carré, soutinrent l'attaque de la division sous un » feu très-vif de mousqueterie et de mitraille, et s'avancèrent » l'arme au bras contre les retranchements; cette *manœuvre au-*

fendre doivent former des angles droits, s'il est possible. Il est clair que cette règle, relativement à la direction des lignes de feu, n'est assujettie à rien qui soit fixe, parce que d'une petite déviation ne peut résulter aucun inconvénient pour la défense, par la raison qu'on peut toujours dans ce

» *dacieuse mit l'ennemi en fuite* et DÉCIDA *la victoire*..... Le 27 » mars Sébastiani défit complétement les Espagnols près de Giu» dad-Reale, et les dispersa au-delà de la Sierra-Morena. Dans » cette bataille, les *hussards hollandais* chargèrent l'infanterie » espagnole *avec une rare intrépidité* et avec le plus grand suc» cès..... Je me vois obligé de rendre compte à V. M. de la » conduite brillante des hussards. Leur conduite, aux affaires » qui viennent d'avoir lieu le 7 de ce mois à Giudad-Reale et le » 28 à Santa-Cruz, *les immortalise*..... Le 11 août, le roi Joseph » remporte une brillante victoire près d'Almonaced. Les Hol» landais s'y couvrirent de gloire. »

A l'occasion de la descente des Anglais sur les côtes de la Hollande en 1809, le sénat français fit justice à la gloire des troupes hollandaises obtenue en Allemagne, en Espagne et dans la province de la Zélande, par ces mots remarquables adressés à Napoléon. « La nation hollandaise, dont le territoire est attaqué, » lève avec fierté ses antiques bannières qui rappellent tant de » hauts faits des valeureux Bataves. »

Nous pourrions rapporter encore d'autres récits de glorieux faits d'armes et de témoignages honorables manifestés par les généraux français les plus célèbres à la gloire des soldats hollandais; mais il nous semble en avoir assez dit pour faire comprendre qu'il n'y a point de générosité de la part de l'écrivain qui, en rendant compte de ces campagnes à jamais mémorables, a pu passer sous silence le nom de *Néerlandais !*

cas, soit qu'il s'agisse de la mousqueterie ou bien du feu d'artillerie, donner au projectile la direction qui lui convient.

Combattre son ennemi avec les mêmes armes fut toujours une maxime adoptée et suivie. Dans la défense telle que nous l'entendons, on ne doit aucunement perdre de vue ce principe. L'assiégeant ne pouvant atteindre son but que par les feux d'artillerie, il est évident que ce sera dans ces feux que l'assiégé doit chercher sa plus grande force. Or, la victoire est à celui qui fait le meilleur emploi de cette arme. Par cet avantage des armes nous entendons une plus grande perfection dans l'usage, la conservation et la multiplication des bouches à feu. La mitraille devra donc remplacer autant que possible la mousqueterie, tandis que l'assiégé doit opposer aux faibles constructions de l'assiégeant, qu'il ne peut établir que sous le feu de la place, des abris à l'épreuve, en plus grand nombre et disposés pour tous les feux possibles.

Pagan, aussi habile général qu'excellent ingénieur, le célèbre Pagan fit l'expérience dans une vingtaine de siéges, que le feu de mousqueterie a peu d'utilité dans la défense. Specle, Landsberg et d'autres hommes de même mérite basèrent la défense exclusivement sur la multiplication et la conservation des feux d'artillerie. A peine est-il croyable que Cormontaingne et ses disciples aient cherché le salut de la défense dans la mousqueterie et jugent ce moyen de défense préférable à celui du canon! (1). Qu'on ne s'étonne donc plus de la marche rétrograde d'une science lorsque de

(1) Voyez page 4 de la première partie des *OEuvres posthumes* de M. de Cormontaingne, sur laquelle nous lisons que « *Le*

telles doctrines sont proclamées et professées jusque dans les écoles militaires!

La distance réciproque des ouvrages ne doit donc pas être réglée d'après la portée du fusil, mais d'après celle du canon. Ceci adopté comme principe en fortification, nous en concluons qu'on peut augmenter considérablement la grandeur d'un front ou celle du côté extérieur du polygone à fortifier, et la porter jusqu'à 5 à 600 mètres, par quoi les bastions et les dehors recevront plus d'espace intérieur et seront disposés d'avance à une résistance opiniâtre. Choumara a très bien résolu cette question dans ses Mémoires; il a prouvé qu'on pourrait encore fixer la grandeur d'un front à 500 mètres, quand même la longueur de la ligne de défense serait réglée d'après la portée du fusil, puisque les ricochets de cette arme gêneront l'assiégeant plus que le tir du but en blanc. Nous devons observer en outre que la longueur de la ligne de défense, ou la distance des flancs jusqu'aux saillants des ouvrages collatéraux, n'augmente pas

» *fusil de rempart porte de* 130 *à* 140 *toises de but en blanc*; » ainsi la ligne de défense d'un front ne doit pas excéder cette » portée sans une nécessité indispensable. Les officiers du génie » sont convenus de la fixer de 120 à 130 toises, autant qu'il » est possible, et quand il s'agit d'une défense toute de mous- » queterie, *toujours préférable à celle du canon*, elle n'est » même regardée comme bien fournie que *jusqu'à* 70 *ou* 80 » *toises de son objet!* »

Voyez aussi les réflexions de M. Th. Choumara contre le principe adopté par M. de Cormontaingne, dans ses *Mémoires sur la fortification*, pag. 124 et suivantes.

proportionnellement avec l'agrandissement des fronts, puisqu'en diminuant, des fronts bastionnés, la longueur des courtines, comme on en est généralement d'avis, les flancs rapprocheront davantage le saillant du bastion.

Dans le tracé de Cormontaingne, par exemple, la longueur du front est de 360 mètres, la longueur de la ligne de défense sera alors de 280 mètres, par conséquent dans le rapport de 9 à 7 (1); tandis que d'un front de 500 mètres, avec des courtines moins grandes, pl. I, le rapport du côté extérieur du polygone et de la ligne de défense ne sera environ que de 9 à 6. On obtiendra donc un espace suffisant dans l'intérieur des bastions pour les retrancher convenablement, non-seulement par l'agrandissement des côtés extérieurs des polygones à fortifier, mais aussi en diminuant la longueur des courtines; et quoique nous ne trouvions aucune difficulté de porter la grandeur d'un front jusqu'à 600 ou 650 mètres, nous croyons cependant qu'en supposant le vrai au juste milieu, on obtiendra de meilleurs résultats avec des fronts de 450 à 500 mètres; au reste, dans cette question, on ne doit pas perdre de vue que, même avec des fronts ordinaires de 360 mètres, l'espace dans l'intérieur des bastions augmentera déjà considérablement en diminuant, autant que possible, la longueur des courtines, de manière que l'on sera à même d'y construire toutes sortes de retranchements.

(1) Voyez les OEuvres posthumes de M. de Cormontaingne, Ire partie, pag. 4.

Grandeur relative des parties d'un front.

On n'a pu s'accorder, durant des siècles entiers, sur la grandeur relative des faces, des flancs et des courtines du front bastionné; les débats sur cette question avaient l'apparence de ne jamais pouvoir se terminer. Dans les derniers temps cependant, malgré la froide indifférence de la multitude, on a adopté aussi à cet égard des principes qui ne sont nullement contraires au bon sens, et qui s'accordent en conséquence avec la nature et le but des moyens de défense. Notre projet ne permet pas d'entrer à ce sujet dans des particularités superflues, en renvoyant le lecteur aux Mémoires de l'ingénieur Choumara, qui a traité cette matière avec beaucoup de jugement.

L'inconvénient fut toujours qu'en diminuant la longueur des faces des bastions, il s'ensuivait que l'espace intérieure des bastions se rétrécissait proportionnellement; parce que des faces de peu d'étendue et des courtines fort longues étaient considérées comme très avantageuses pour la défense, quoique, d'un autre côté, on reconnaissait de même l'avantage de bastions spacieux (1) et l'utilité d'avoir de grands

(1) Voyez *les OEuvres* de M. de Cormontaingne, Ire partie, pag. 4, où l'on trouve ce qui suit : « *A l'égard des côtés, la » face du bastion en est la partie la plus faible.... Ainsi les*

flancs; mais, quoique, par l'agrandissement des flancs, on obtenait, d'après les idées de ces temps, exclusivement l'avantage des longues courtines, il s'ensuivait toujours que les bastions devenaient moins grands, à mesure que les courtines ou les flancs augmentaient en longueur, de sorte que le problème d'obtenir de grands flancs avec de grands bastions, sans toutefois augmenter la grandeur du front, resta irrésolu. La prolongation simple, mais énergique, des flancs au-dessous de leur intersection avec la ligne de défense, sert parfaitement à atteindre ce but.

Choumara prolonge donc le flanc au-delà de la ligne de défense, de manière que la dernière embrasure du flanc découvre encore de la contre-batterie l'embrasure la plus rapprochée du saillant de la gorge de la contregarde du bastion. Cette manière d'agrandir les flancs a été proposée en 1795, par le capitaine d'artillerie N. P. Camp, dans trois projets différents, *d'améliorer le corps de place*. Ces flancs sont brisés, de manière que la partie au-delà de la ligne de défense, ayant une longueur de 45 mètres environ, est courbée et concave vers le côté de la courtine, afin d'agrandir ainsi les gorges des bastions et se garantir davantage contre le tir à ricochet. Les courtines du capitaine Camp, qui, à cette époque, devaient être grandes comme nous venons de l'indiquer, sont pourtant brisées au milieu en forme de redan, de

» *courtines doivent être longues....* et pag. 5 : *Il faut enfin que* » *les bastions soient grands, etc.* »

M. de Cormontaingne a donc voulu de *longues courtines*, *de grands bastions* et *de grands flancs* (de ces temps) pour des petits fronts !!!

sorte que chaque courtine a ses deux flancs, qui donnent, avec les parties prolongees des flancs du bastion, un feu direct très formidable sur les capitales des bastions, mieux fourni que par les faces mêmes, et nous donnerions bien certainement la préférence à ces courtines longues et brisées, si cela pouvait se faire sans compromettre l'espace nécessaire dans l'intérieur des bastions, et sans augmenter trop considérablement la longueur de la ligne de défense, en donnant plus d'étendue au côté extérieur du polygone. Dans ces trois moyens d'amélioration du corps de place, les flancs et les courtines du bastion sont en outre couverts par une tenaille à flancs, qui doit servir à la défense du fossé; or, ces trois projets ne diffèrent que dans les détails de leur disposition. Quoique la grandeur du front soit fixée à 400 mètres, les bastions sont cependant trop petits. Une de ces tenailles a presque la même forme que celle des bastions de Choumara.

Nous supposons que cette description a pu suffire pour donner une idée de ces ingénieuses combinaisons et faire voir qu'elles s'accordent avec les idées nouvelles et les systèmes de l'école moderne de l'ingénieur (1). Le parapet de la partie du flanc prolongée au-delà de la ligne de défense a,

(1) M. Camp, alors capitaine d'artillerie, actuellement général major en retraite, est le père de l'auteur de ce Mémoire. Celui-ci, dès ses plus jeunes ans, guidé par ce respectable père, cultivait la science des jugements. Le capitaine Camp servait en 1747, comme ingénieur extraordinaire au siége de *Bergen-Op-Zoom*. La modestie bien connue de l'homme si cher à l'auteur défend à celui-ci de s'étendre sur les connaissances, les actions et

dans le système modifié par Choumara, une longueur de 25 mètres. Nous avons donné à cette partie du flanc une étendue d'environ 66 mètres (*Voy.* pl. I.), afin d'obtenir, soutenu par la traverse casematée G de la contre-garde P, aussi du corps de place, même après la perte de la demi-lune et de son retranchement, une grande supériorité de feux sur

la vie de ce respectable vieillard, qui voudra bien pardonner non au fils, mais à l'écrivain, d'expliquer en peu de mots ce qui a servi de base aux méthodes de fortification dont il fait ici l'exposé.

Les observations qui y sont rapportées furent faites durant la défense de l'Ecluse (Flandre des provinces unies d'alors), assiégée par le général Moreau en 1794; des boulets ennemis en ont indiqué les principaux traits. Pendant le siége, le capitaine Camp dirigeait nuit et jour le feu de l'artillerie; et après une défense opiniâtre de quatre semaines avec de très-faibles moyens, il fut fait prisonnier de guerre. Ce fut en France, durant sa captivité, qu'il résuma ses idées sur l'amélioration du corps de place. Revenu dans sa patrie, il refusa les plus belles propositions de la part de la république batave, et préféra rester fidèle à ses opinions particulières, en demeurant étranger aux événements.

Cependant ses projets d'amélioration, communiqués seulement à quelques amis, ne furent jamais publiés. Moi-même, je n'en ai eu connaissance que depuis peu d'années. L'éloignement de la carrière militaire, l'aversion qu'il avait prise pour les affaires, enfin cette simplicité heureuse, par laquelle trop souvent l'homme le plus doué de connaissances est à peine remarqué, tout cela fut cause que ces projets restèrent ensevelis dans l'oubli.

les capitales des bastions (*Voy*. les lignes de feu I-II, pl. I); d'enfiler en outre le chemin couvert du bastion et de défendre la traverse et le glacis intérieur du bastion, comme le fossé de la contregarde du bastion; à cette défense, le second retranchement *C* prendra part. Nous reviendrons sur la disposition particulière de ce retranchement comme sur celle des dehors.

L'escarpe des flancs et des faces est isolée et ses contreforts sont unis par des voûtes à l'épreuve de la bombe; la muraille des faces est en grande partie percée d'embrasures à l'usage du canon; dans l'autre partie on a pratiqué des ouvertures pour obtenir des feux courbes; l'escarpe des flancs, excepté les angles d'épaules, est disposée entièrement de manière à produire une supériorité de feux courbes, d'ailleurs fort bien couverts. Avec des feux semblables, des retranchements *C* et *D* du bastion attaqué, on pourra jeter une masse étonnante de projectiles sur les capitales, dans les contregardes et dans l'intérieur du saillant du bastion, lorsque l'assiégeant s'y est logé : on obtiendra ainsi un ensemble de feux difficile à éteindre et telle qu'on n'en a jamais pu produire, une supériorité contre laquelle l'assiégeant ne saura, pour ainsi dire, rien entreprendre. Le plan et les profils suivant *m n*, *x y z* et *q r s*, pl. I, de même que la description du plan, font du reste connaître nos idées, de quelle manière on peut obtenir à volonté sur le front attaqué de triples feux.

Nous proposons de casemater la courtine K, en la disposant de manière à pouvoir s'en servir pour la défense extérieure et intérieure; en outre la destiner pour être utilisée comme casernes, corps de gardes, magasins de toutes espèces, tous à l'épreuve de la bombe. Cette disposition a aussi pour objet de prévenir la continuité du terre-plein bas

en arrière des escarpes isolées des faces et des flancs de bastion, afin que la muraille détachée du retranchement D puisse former une troisième enceinte. Cependant il n'est pas d'une nécessité absolue de casemater la courtine de cette manière; on peut en effet isoler quelques murailles à volonté, comme celles du deuxième et troisième retranchement, que nous examinerons plus tard, puis joindre ces murs de courtine aux murailles D du troisième retranchement; de sorte qu'ils pourront être également utilisés pour la défense extérieure et intérieure, et établir d'importantes économies. Il sera toujours utile d'avoir sur quelques fronts de ces courtines casematées ou courtines doubles, surtout si les galeries défensives *h* ne s'y trouvent pas en assez grand nombre pour servir de bâtiment à l'épreuve.

Les casemates en charpente I, dans les saillants, et les épaules du front attaqué doivent être placées contre les voûtes des contre-forts, et le tout couvert de terre.

Nous avons cru pouvoir établir une grande économie à l'égard de ces maçonneries; savoir : en ne donnant pas trop de profondeur aux contre-forts, parce qu'on peut construire et placer ces casemates pendant la mise en état de défense, comme cela a lieu dans les magasins à poudre en charpente, etc.; on obtiendra alors la profondeur nécessaire pour les casemates, par leur construction mixte, étant composées partie en maçonnerie et partie en charpente. On trouvera des terres pour couvrir ces casemates par l'enlèvement des talus des coupures et de ceux des fossés des retranchements; ces talus, en temps de paix, sous leur inclinaison naturelle, seront formés de fascinage, et ne recevront ainsi que peu d'inclinaison; la partie de la masse couvrante des casemates, appuyée contre l'escarpe, doit être composée de

fascinage, afin que l'ensemble reste intact, lors même qu'une partie de la muraille viendrait à s'écrouler.

Nous avons adopté en général comme principe de ne faire usage dans ces casemates que de canons placés sur des affûts de vaisseau, de manière que la manœuvre s'y exécute promptement, comme à bord des vaisseaux de guerre, par quoi on sera plus maître du recul, et on n'aura besoin que peu de profondeur pour ces casemates, bien moins qu'en faisant usage des affûts ordinaires. L'affût de vaisseau a encore d'autres avantages, savoir : que son emploi fait diminuer la distance que les pièces ont entre elles, et accélère de beaucoup la manœuvre.

Si l'on veut faire usage d'un deuxième étage (*Voyez* le plan et la ligne marquée, profil suivant *m*, *n*), il faut ménager, dans l'intérieur de la masse couvrante, de distance en distance, des ouvertures, élevées avec du fascinage, afin de laisser un libre passage à la fumée (*Voyez* bastion A, pl. I).

Dispositions des parapets en terre.

Le plan de la planche I des dispositions de défense fait supposer que l'attaque a lieu contre un bastion et contre les dehors collatéraux, comme le point le plus avantageux pour l'assiégeant. Le bastion A est, par conséquent, considéré comme le bastion menacé, tandis que le demi-bastion à gauche E indique les dispositions particulières des demi-bastions collatéraux. Il est évident que les dispositions particulières à l'égard des demi-bastions, quoique appartenant

au front d'attaque, doivent cependant différer en quelque manière de celles du bastion attaqué, et à raison du rôle que les différentes parties doivent jouer.

Nous avons déjà parlé de la partie *variable* des ouvrages permanents, qui doit suivre les phases de l'attaque.

A ces travaux appartiennent principalement : 1° celui de dresser les casemates en charpente emmagasinées ou préparées d'avance ; 2° de revêtir en bois de fascinage les talus des coupures qui doivent servir de fossés pour les retranchements, et qui ont en temps de paix leur inclinaison naturelle ; 3° d'établir des traverses casematées, destinées à arrêter les projectiles ou de les faire passer au-dessus des points que l'on veut protéger, etc.

Ces ouvrages, à exécuter après l'ouverture de la tranchée, se rapportent particulièrement au corps de la place, ou généralement à ces parties qui peuvent subir, par rapport au temps et aux moyens, d'utiles modifications. A l'égard des ouvrages avancés, nous nous expliquerons plus tard, et pour ce qui concerne l'enceinte, nous adopterons en principe, que les parapets ou les masses en terre de toute l'enceinte obtiendront *d'abord* la disposition telle qu'elle doit être lorsque le bastion sera attaqué ; de sorte qu'on n'aura, à cet égard, que peu de chose à changer après l'ouverture de la tranchée, et relativement à la défense intérieure, l'on pourra, durant le siége, avec plus de facilité et plus de sûreté, exécuter les changements nécessaires dans la disposition des masses, sur tel front qui sera jugé particulièrement propre à cette dernière période de la défense, et la plus éloignée du front d'attaque. Il sera de même quelquefois possible d'organiser avant l'ouverture de la tranchée, sur tel ou tel point de l'enceinte, qui ne peut être attaqué qu'avec un

grand désavantage, des dispositions préparatoires pour cette défense intérieure. Choumara a adopté à cet égard un principe tout à fait opposé au nôtre, puisqu'il désire que tous les bastions soient d'abord disposés pour la défense intérieure, de manière qu'après l'ouverture de la tranchée, le bastion attaqué devra être transformé en défense extérieure.

Cet honorable auteur mérite sans doute une bien grande confiance, par suite de ses connaissances étendues, surtout lorsqu'il s'agit de juger de ce qu'on peut exécuter sous le feu de l'ennemi ; aussi ne mettons-nous pas en doute la possibilité d'organiser, après l'ouverture de la tranchée, ce qu'il juge nécessaire ou exécutable ; mais nous ne saurions reconnaître la nécessité d'opérer ces changements dans la disposition des masses couvrantes, justement sur la partie attaquée de l'enceinte ; ce n'est donc pas sans de mûres réflexions que nous nous attachons au principe développé ci-dessus.

En suivant l'opinion de Choumara, nous avons donné aux faces des bastions la disposition indiquée *a, b, c, d.* Pour différentes raisons, nous avons toutefois hasardé d'y apporter quelques modifications : en premier lieu, sur la considération que généralement on dirige, ce nous semble, avec trop de légèreté tous les moyens de défense contre l'attaque apparente du saillant du bastion ; c'est ainsi que Choumara a établi son premier retranchement au-devant des angles d'épaules, sans même que ce retranchement soit défendu par un second retranchement *permanent.* Cette disposition fait supposer sans doute qu'il ne faut pas même songer à faire brèche dans les épaules du bastion ; et pourtant, selon nous, rien n'est plus vraisemblable qu'avec une telle disposition des retranchements, on ne puisse ouvrir une brèche près l'angle d'épaule, et forcer en même temps

ce point avec le saillant du bastion; toutefois, nous admettons que l'assiégeant ne choisira pas de préférence un point dont la prise lui coûterait plus qu'un autre; néanmoins, aussi bien qu'il est, en général, d'urgente nécessité de conserver l'équilibre entre les principales parties de l'enceinte, il n'est certainement pas nécessaire que cet équilibre existe de même à l'égard de la défense de epaules et du saillant du bastion. La disposition particulière des faces et des flancs comme celle des défenses que l'on peut organiser dans l'espace intérieur du bastion ne peuvent donc pas se rapporter exclusivement à l'attaque du saillant, mais elles doivent être au contraire telles que, relativement au corps de place, les épaules et le saillant du bastion se protégent réciproquement, et que ces points essentiels de l'enceinte soient défendus en outre par un même retranchement. Certes, il n'y a point de doute que, sans retrancher les bastions, et avec des dehors bien disposés, l'attaque sur le saillant du bastion ne soit plus avantageuse pour l'assiégeant que celle près des angles d'épaule; mais elle ne serait pas favorable au point qu'il puisse persister à attaquer le saillant, lorsque l'assiégé, en négligeant entièrement la défense des épaules du bastion, aura dirigé toutes ses forces contre le saillant du bastion; comme, par exemple, Choumara le propose, en portant son retranchement permanent au-devant des angles d'épaule, et ne défendant le tout que par un deuxième retranchement passager; de sorte que, lorsqu'une attaque sur les épaules du bastion a pu réussir, ce premier retranchement sera pris à dos, et le second, moyennant quelque intré pidité, enlevé dans le même temps. Et nous le demandons, ouvrir une brèche sur ces points, est-ce une opération tellement difficile qu'on puisse négliger les moyens de la prévenir? C'est ce que nous allons examiner.

Pour l'établissement des batteries de brèche contre le bastion, il faut être maître des ouvrages extérieurs qui les couvrent, ainsi que des gorges de demi-lunes collatérales et de celle de la contre-garde du bastion attaqué (*Voyez les Mémoires de Choumara*, page 322 et pl. III de l'atlas). Soit que l'ouverture de la brèche dût être formée près de l'épaule ou bien au saillant du bastion, l'assiégeant sera obligé de se loger sur la traverse du fossé et d'enfoncer ses batteries pour battre l'escarpe assez bas, ou, ce qui revient au même, pour former une brèche praticable. Pour s'opposer à cette opération sur l'un ou l'autre point, l'assiégé n'aura à sa disposition que les mêmes feux du flanc opposé, avec cette différence pourtant que le *saillant* du bastion sera en outre défendu par un feu terrible que produira le premier retranchement à de petites distances ; les épaules sont entièrement privées de ces moyens de défense. Pour ce qui regarde les feux de front, ils n'auront dans les deux cas que le même effet. L'assiégeant rencontrera en revanche plus de difficultés dans les cheminements vers la traverse ou glacis intérieur du fossé ; mais, puisqu'il est maître de la demi-lune, la descente du fossé ne trouvera aucun obstacle et d'autant moins que le feu des deux pièces dans la traverse casematée, à l'angle d'épaule du flanc collatéral, qui défendent exclusivement la partie extérieure de la traverse du fossé (*Voyez* pl. III des *Mémoires de Choumara*), sera bientôt éteint non-seulement par l'action de la contre-batterie sur la contre-garde du bastion attaqué, mais aussi par celle de la batterie que l'assiégeant peut établir le long de la gorge de la demi-lune ; ce n'est qu'après cela que la descente peut avoir lieu sans être grandement inquiété.

La batterie de brèche établie le long de la gorge de la demi-lune peut, aussi bien que celle construite au saillant

du bastion, faire écrouler une partie de l'escarpe à la hauteur d'environ 3 mètres 5 cent., et cela pendant l'action des contre-batteries dont nous venons de parler ; la batterie qui doit s'enfoncer dans la traverse du fossé, vis-à-vis de l'épaule du bastion, peut être établie à moindre profondeur que celle près du saillant, si, ainsi que Choumara l'a proposé, un parapet se trouvait appuyé contre l'escarpe des épaules du bastion attaqué, ce qui ferait naturellement relever le fond du fossé sur ces points.

Par rapport à l'action de la batterie de brèche établie le long de la gorge de la demi-lune, nous devons faire observer en outre que l'ouverture de la brèche près des angles d'épaules ne peut s'effectuer en partie que par des feux obliques ; cependant la plus grande obliquité n'aura lieu que sous un angle d'environ 66°, que fait le plan de la ligne de feu avec l'escarpe ; et puisque les expériences faites à *Metz* ont appris qu'on peut encore mettre une muraille en brèche sous des angles de 30° avec la charge de moitié, et de 45° avec la charge du poids du boulet, il s'ensuit que l'attaque sur les épaules du bastion n'éprouvera aussi de ce côté aucune difficulté, et que l'emplacement des batteries de brèche, en général, sera moins limité que suivant les bases admises jusqu'ici. Notre intention n'étant nullement de nous occuper de petits détails, nous terminerons cet examen, nous flattant cependant d'avoir démontré clairement, que, aussi à l'égard de la défense des épaules et du saillant, on ne doit négliger en aucune manière l'équilibre, si nécessaire entre les différentes parties de l'enceinte, soit par rapport aux dispositions particulières du corps de place, soit à l'égard du retranchement principal du bastion, et qu'avec la disposition particulière adoptée par Choumara relativement à son premier retranchement, on ne doit attendre de la part de l'assié-

geant qu'une fausse attaque contre le saillan et une attaque réelle contre les épaules du bastion pour prendre son premier retranchement à dos, de manière qu'on le peut considérer, pour le moins, comme inutile, si l'on ne tient compte des choses essentielles qui se rapportent à sa construction.

On voit, d'après ce qui précède, que nous avons brisé les parapets des faces et des flancs de manière que les épaules et les saillants des bastions se défendent réciproquement, et que ces parties à leur tour soient vues et protégées par les retranchements du bastion (*Voyez* bastion A, pl. I); et à l'égard des petits bastions aux saillants, on a suivi le tracé ordinaire d'une enceinte bastionnée. Par cette disposition les épaules *e* sont retirées plus en arrière, de sorte que le terre-plein et le parapet au saillant du bastion sont mieux vus par les petits flancs *b*, *c*, tandis que les petites faces *e, f* reçoivent en même temps une direction plus avantageuse pour défendre la demi-lune, sa contre-garde, le chemin couvert et les glacis (*Voyez* les lignes de feu I-IV des ouvrages, pl. I; et pour bien comprendre ce que nous avançons, la pl. III des *Mémoires de Choumara*). Par ces dispositions, les angles d'épaule *e* auront moins d'ouverture, et les flancs *d e*, une position excellente, puisqu'ils flanquent non-seulement le retranchement et la gorge de la demi-lune, défendent avec les grands flancs du bastion, le fossé, en agissant avec eux contre les contre-batteries; mais ils protégent aussi par des feux de revers les parapets des faces des bastions collatéraux, et cela, par leur position avancée et l'isolement des escarpes en général. Les lignes de feu I-III du flanc *b c* du demi-bastion collatéral E indiquent ces avantages : le petit flanc *d e* du bastion insulté défend de la même manière les épaules de ce bastion.

A cause du grand rôle que doivent jouer les faces ainsi brisées au saillant, il est de la plus haute importance de couvrir cette partie par une casemate en charpente; les terres avec lesquelles elle sera couverte serviront pour la mettre à l'épreuve de la bombe, en même temps que cette masse formera une traverse capitale, à laquelle on donnera la hauteur nécessaire pour arrêter les boulets ennemis, ou les faire passer par-dessus les points que l'on veut protéger. Les traverses G remplaceront, avec beaucoup d'avantage, les traverses ordinaires disposées en grand nombre sur les remparts (*Voyez* les excellentes observations sur les inconvénients des traverses ordinaires dans les *Mémoires de Choumara*).

Ces hautes masses en terre ne demanderont cependant pas de grands emplacements, parce qu'on doit les revêtir en fascinage, de manière que leurs talus puissent être très escarpés (1). Ce petit bastion *d*, *e*, *f*, *e*, *d*, n'est, par conséquent, autre chose qu'une grande et haute *bonnette*, casematée d'après les idées de Rotberg et de Carnot : le premier l'a employé dans le saillant du retranchement de ses couvre-faces contre le tir à ricochet, tandis que les flancs de sa bonnette défendent le retranchement et donnent des feux de revers sur les cavaliers. — Carnot a placé sa bonnette dans le saillant du bastion; elle est pourvue, comme la nôtre, de flancs pour prendre des revers sur les brèches des ouvrages collatéraux. Nous préférons cette disposition des traverses

(1) Voyez, à l'égard des constructions en charpente sur les remparts, *l'Architecture des forteresses*, de M. Mandar, pag. 468-470.

casematées à celle de Choumara, parce que nos traverses n'interrompront en aucune manière la communication et conserveront un plus grand nombre de pièces qui doivent être considérées, sur cette partie de l'enceinte, comme plus avantageuses que des feux courbes et de mousqueterie; elles ne priveront donc aucune partie des parapets de la défense du canon.

Les traverses casematées ou batteries blindées G ont la même construction que les casemates en charpente dont nous avons parlé; elles donnent, du côté de l'intérieur, un libre passage à la fumée, et procurent de ce côté un grand nombre de magasins pour toutes sortes de munitions. Le profil *p'*, *q'*, *r'*, pl. I, en donne une idée. L'on peut faire descendre ses casemates là où on le juge convenable, jusqu'à 1m 50 à 1m 80 dans le rempart, par quoi on obtiendra un étage spacieux *w* qui, séparé en différentes parties, pourra servir de logements, de magasins, etc., et même, dans les premiers moments, d'infirmerie pour les blessés.

Au moyen de panneaux et d'escaliers en bois, on entretient la communication avec l'étage supérieur, comme cela a lieu à bord des vaisseaux de guerre.

Dans ces traverses casematées ou batteries blindées, on peut faire usage, avec le plus grand succès, de l'affût de vaisseau et de sa manœuvre avec palans, etc., comme nous l'avons recommandé également pour les casemates partie en charpente derrière nos escarpes détachées. Ainsi disposées, elles peuvent être considérées comme des casernes défensives; elles peuvent, comme elles, recevoir des troupes, surtout l'artillerie, nécessaires pour la défense, et être ainsi d'une fort grande utilité, si l'on considère surtout les difficultés que rencontrent sans cesse le transport des munitions et le relèvement des troupes, par la grande quantité de projec-

tiles, qui peut rendre le passage de l'espace intérieur du bastion attaqué tellement dangereux que l'on est obligé de faire trois ou quatre transports de munitions à la fois pour s'assurer qu'un seul transport arrivera à la batterie qui en a besoin. Le siége d'Anvers, en 1832, en fournit, entre autres, un exemple.

Les courtines *c*, *d* des faces brisées ne sont point parallèles aux escarpes, mais approchent de la position rectangulaire avec les prolongements des faces des demi-lunes; Choumara l'a observé également. Durant la première période de la défense, on doit avoir soin de couvrir les galeries *h* et les coupures ou fossés *H* par des assises de poutres soutenues par des piliers, de la manière dont Mandar l'explique (1); on pourra se servir alors de toute la longueur des parapets *c*, *d* pour la défense des ouvrages extérieurs, et empêcher en même temps que l'assiégeant n'inquiète, par des feux directs, le terre-plein à l'intérieur du saillant du bastion, ce qui arriverait certainement si l'on conservait la coupure entièrement pendant cette période de la défense, comme cela peut se faire également dans le tracé de Choumara, par la coupure de son premier retranchement lorsque l'assiégeant sera maître de la demi-lune; mais on peut y remédier par les moyens que nous venons d'indiquer.

Avant d'abandonner le saillant du bastion, il faut renverser ce rempart et parapet du moment, et achever les coupures.

Les petites faces *a*, *b*, bastion A, sont parallèles aux

(1) Mandar. *Architecture des forteresses*, pag. 492—493.

escarpes ; les épaules *b* ne sont donc pas retirées comme celles *e*, afin d'agrandir les flancs *b c* pour la défense de la brèche au saillant du bastion.

Les pièces, pour cette défense, sont aussi couvertes par une traverse casematée ou batterie blindée G.

Les lignes de feu des petits flancs *d e*, qui flanquent l'emplacement des batteries de brèche contre les épaules des bastions voisins, n'empêchent aucunement l'établissement d'une défense de flanc *g* pour défendre, en cas de besoin, le terre-plein derrière l'escarpe au saillant par un triple feu de flanc (*Voyez* le profil suivant *i*, *k*, *l*). Nous avons prolongé les flancs *b c* en arrière de leur intersection avec la courtine *c d*, pour qu'ils puissent défendre l'intérieur du bastion.

Pour ce qui regarde les flancs du bastion attaqué, nous avons déjà parlé de leur longueur ; quant à la direction du flanc, elle est à peu près perpendiculaire sur la ligne de défense et parallèle à l'escarpe. Ces pièces, dont la conservation est d'une haute importance, sont, par cette raison, protégées par une traverse casematée. La partie du flanc vis-à-vis de la courtine, qui forme l'ensemble du deuxième retranchement *C*, est portée environ 5 mètres plus en arrière de l'escarpe que celle aux épaules, de sorte que les épaules du bastion reçoivent une défense vigoureuse du troisième retranchement D. Ces grands flancs ne sont pas seulement prolongés en arrière de leur intersection avec la ligne de défense, mais comme les petits flancs *b c*, encore au-delà de la courtine K, afin d'empêcher toute tentative de pénétrer de ce côté.

Les parties *n'* et *o'* des courtines K peuvent être isolées à volonté, afin de pouvoir isoler les bastions eux-mêmes ; pour cette raison, elles ne sont pas voûtées, mais seulement couvertes avec des poutres, sur lesquelles on portera ensuite

le parapet et le rempart : on peut disposer cette assise de manière que cette partie du parapet et du rempart de la courtine puisse disparaître en très peu de temps en ôtant les piliers qui soutiennent en partie les poutres, ou par quelque autre moyen de destruction.

La communication du rempart de la courtine avec celui du troisième retranchement est assurée par des ponts roulants.

Demi-bastions collatéraux.

Nous avons déjà fait remarquer que les dispositions des ouvrages en terre du bastion attaqué doivent différer en quelque manière de celles des demi-bastions collatéraux ; cette vérité est bien facile à démontrer, puisque ces dispositions dépendent de la destination des ouvrages, qui, évidemment, n'est pas la même pour le bastion attaqué et les bastions collatéraux. Par exemple, à l'égard de la face brisée *a*, *b*, *c*, *d*, *e*, *f* du demi-bastion collatéral E, la disposition des masses doit être telle qu'elle puisse produire un maximum de feux de flanc et de feux de revers sur les points insultés du côté opposé : une disposition qui, par conséquent, comprend d'elle-même la défense du saillant vers les épaules, et sur laquelle on ne saurait d'ailleurs assez fixer son attention, parce que l'assiégeant, étant maître de la demi-lune, pourrait bien diriger une batterie contre l'épaule du bastion voisin, s'il avait des raisons de supposer que l'assiégé se serait

occupé presque exclusivement du prétendu bastion d'attaque. C'est pour cela que nous avons porté l'épaule *e* de la petite face *e*, *f* un peu en arrière, pour assurer au flanc *b*, *c* (*Voyez* le demi-bastion E), un champ de tir plus étendu sur le fossé, sur les contre-batteries et sur le bastion attaqué. Or, aussitôt qu'on aura la certitude que l'assiégeant n'a aucune intention d'attaque réelle contre les saillants des bastions collatéraux, l'assiégé peut prolonger les flancs *b*, *c* à peu près jusqu'à l'escarpe (*Voyez* pl I, bastion E), et à partir du point d'intersection jusqu'au saillant, les parapets des faces reposeront, à la manière ordinaire, sur le revêtement : ainsi, loin de rejeter totalement le terrassement des escarpes, nous démontrons, au contraire, les dispositions heureuses qui peuvent résulter, en certaines circonstances, de l'emploi mixte des murailles. Que l'on considère, en effet, avec quelque attention, la masse étonnante de feux de flanc et de feux de revers, que produiront les flancs prolongés *b*, *c*, du bastion attaqué et des demi-bastions collatéraux ; les faces *o*, *p* du deuxième retranchement et les grands flancs de ces demi-bastions ; les flancs des tenailles ; le deuxième retranchement du bastion insulté et les galeries *h* (*Voyez*, entre autres, les lignes de feu I-II et I-III) ; non-seulement pour inquiéter l'approche des assiégeants, protéger le corps de la place, battre les brèches, mais aussi, et ce qui est de beaucoup d'importance, pour enfiler les branches du deuxième retranchement *C*, et défendre, par des feux de revers, le saillant de ce retranchement, même après la perte du saillant et des épaules du bastion. Il faut attribuer des résultats aussi grands à ce que nous avons porté les parapets tantôt en arrière et tantôt en avant, à des coupures bien établies, comme celles dans les flancs des bastions ; enfin, à la forme *tenaillée* des retranchements avec des fronts *bastionnés*.

Retranchements dans les bastions.

Pour rendre à la défense son ancienne réputation, sans toutefois augmenter les dépenses, c'est-à-dire, sélon les circonstances, faire lever le siége ou bien prolonger la défense jusqu'à la fin d'une campagne ou d'une guerre, il faut, avant tout, que la partie attaquée puisse être défendue pied à pied, avec acharnement, particulièrement le corps de place, parce que c'est là la pierre d'achopement dans une défense bien ordonnée : c'est ici que, pour l'assiégé, les plus grands sacrifices, une rare bravoure, doivent égaler une persévérance inébranlable et l'abnégation de soi-même la plus parfaite. Les ouvrages extérieurs n'ont, pour ainsi dire, d'autre destination que celle d'arrêter l'ennemi pendant un certain temps, l'affaiblir, le décourager pour que les défenseurs puissent se préparer à un combat opiniâtre, à un développement de forces étonnantes bien supérieures à celles que l'assiégeant peut lui opposer. Oui, les ouvrages extérieurs ne serviront qu'à donner une idée à l'assaillant des difficultés presque insurmontables qui l'attendent, d'après les grands efforts, les pertes et les sacrifices que lui a coûté jusqu'ici sa victoire. Veut-on atteindre un but si grand, si élevé, il faut que l'espace intérieur des bastions soit, pour ainsi dire, coupé et fortifié à chaque pas, et pourvu de retranchements permanents, destinés à disputer à l'assiégeant la possession du moindre coin de terre, et disposés de manière

à seconder efficacement la défense extérieure et à favoriser, autant que possible, la défense intérieure. Mais tout ceci ne suffira pas pour légitimer la perspective d'une défense aussi glorieuse qu'heureuse; non sans doute, car les moyens de défense doivent encore être de nature à protéger la vie des habitants en leur offrant d'ailleurs l'occasion de concourir à la défense, sans toutefois les exposer à des dangers que seulement le militaire réclame et qui ne conviennent qu'à lui (1). La galerie *h* des bastions est destinée à favoriser efficacement la défense du saillant et les épaules, tandis qu'elle défendra, de droite et de gauche, le terre-plein en arrière des escarpes; d'un autre côté, elle est susceptible d'une disposition par laquelle l'on inquiétera l'ennemi, logé dans le saillant du bastion ou le long de la gorge de la contre-garde P, avec une supériorité étonnante de feux courbes.

Cette galerie formera escarpe et contre-escarpe en même temps; si l'assiégeant dirige ses attaques contre le saillant, ce seront alors les épaules qui formeront avec elle un premier retranchement; est-ce, au contraire, l'épaule ou bien

(1) .... Il faudra moins de troupes réglées pour défendre une forteresse casematée que pour en défendre une qui n'a pas cet avantage, puisque les *habitants pourront devenir très utiles à la défense sans courir des dangers auxquels il est peu convenable de les exposer!* Quelle ressource en effet ne tirerait-on pas d'une ville populeuse, et dont les citoyens, enhardis par la sécurité que leur offriraient des abris casematés, partageraient à l'envi les fatigues de la garnison, et la suppléeraient très souvent. (Mandar, *Architecture des forteresses*, p. 430.)

les deux épaules du bastion que l'ennemi insulte, ce sera avec le saillant que les deux galeries établiront le premier retranchement : dans ce cas, il faut prolonger les petits flancs *d*, *e* en arrière de leur intersection avec la courtine *c*, *d*, comme nous l'avons indiqué à l'égard des petits flancs *b*, *c*, des angles d'épaules.

Cependant il n'est pas à présumer que l'assiégeant attaquera seulement les épaules, puisque, dans ce cas, il serait pris de front et par les deux flancs du saillant du bastion, et du premier et deuxième retranchement, et cela sur un front très étendu. Il serait donc obligé de forcer premièrement le saillant, et puis les épaules, ou bien d'attaquer, par l'établissement et l'action simultanée de trois batteries de brèche, ces trois points en même temps, ce qui, quoique étant très difficile et demandant d'énormes sacrifices, serait toujours plus avantageux pour lui que d'attaquer premièrement le saillant, et ensuite, d'un logement d'ailleurs très étroit et protégé de tous côtés par des feux directs, des feux d'enfilades et des feux courbes, les galeries et les ouvrages qu'elles couvrent.

Nous n'avons pas indiqué sur le plan les fraises au dessus des contre-escarpes des coupures, et l'emplacement des palissades, qui contribueront à obliger l'assiégeant de faire brèche aux galeries, si extérieurement de l'escarpe, il n'attaque que le saillant du bastion : le lecteur aura bien la bonté de suppléer à ce qui, à cet égard, appartient à une défense énergique.

Nous adoptons également comme principe et complément de notre système la mesure de démolir toutes les positions ou hauteurs dominantes, les abris casematés et même de raser les parapets autant que possible, avant d'abandonner les ouvrages. Nos casemates en charpente en arrière

des escarpes et les traverses casematées ou batteries blindées seront bientôt anéanties par quelques coups de canon ou en les faisant sauter par des fongasses : les premières fermeront, par leur écroulement, les ouvertures de brèche, et présenteront ainsi un nouvel obstacle à l'assiégeant. Les galeries *h* peuvent remplacer les bâtiments militaires (*Voy.* le profil suivant *i*, *k*, *l*); elles serviront, en temps de paix comme en temps de guerre, de magasins, de casernes, etc., et durant le siége, sur les fronts attaqués, d'hôpitaux, logements pour les troupes et les habitants (1). A cet effet, il faut couvrir ces galeries, pendant la paix, de toits ordinaires; et, lorsqu'on mettra la place en état de défense, on n'aura qu'à ôter ces toits (2), en faisant reposer sur les deux murailles qui composent la galerie deux assises de poutres, et en couvrant le tout avec de la terre. Chaque bastion aura ainsi ses propres magasins, casernes, casemates, hôpitaux, etc., à l'épreuve de la bombe; cette circonstance facilitera et simplifiera de beaucoup le service durant la défense, chose très essentielle à la vérité.

Le tracé des retranchements *c* et *d* est bien tenaillé, puisque nous avons jugé cette disposition la plus propre à remplir toutes les conditions d'une excellente défense extérieure et intérieure; en effet, de quelque côté qu'on

(1) Voir, à ce sujet, l'*Essai sur les véritables principes de la défense des Places*, br. in-8°.; chez Corréard, directeur du Journal des Sciences militaires, éditeur d'ouvrages militaires. (Note de l'éditeur.)

(2) En les couvrant en *bitumes*, il n'y aura pas de *toits* à ôter. (Note de l'éditeur.)

dirige l'attaque du bastion, partout et alternativement il se trouve des saillants et rentrants bien prononcés, afin d'obtenir des flanquements convenables. Devant aussi servir d'escarpe pour la défense intérieure, les murs isolés de ces retranchements n'ont point de contreforts, et sont pourvus d'embrasures construites de manière qu'on puisse en faire usage des deux côtés (*Voy.* le profil suivant *q*, *r*, *s*). Ces murailles, qui serviront pour ainsi dire d'escarpe et de contrescarpe, n'ont qu'une hauteur peu élevée, parce que, à leur égard, il ne s'agira jamais d'une attaque de vive force, ni de surprises; quant à leur épaisseur, il faut seulement qu'elle soit suffisante pour obliger l'assiégeant d'établir des batteries de brèche afin d'y pratiquer des ouvertures.

La forme tenaillée pour les retranchements et la défense intérieure est aussi très avantageuse, par sa disposition enveloppante, en concourant puissamment à la défense des ouvrages extérieurs, comme nous l'avons observé ci-dessus à l'égard des branches saillantes *o p* : les escarpes isolées des autres branches du deuxième retranchement fourniront une masse considérable de feux courbes sur les saillants, sur les contregardes et sur la capitale du bastion.

L'action de tous ces feux sur les approches de l'assiégeant et sur ses logements, sortant d'embuscades, surpasse pour ainsi dire toute description.

Nous espérons que le plan, les profils, les côtes et la description, pl. I, présentera assez clairement nos idées à l'égard des retranchements. *Flanquer*, *couvrir* et *démolir* ! voilà notre système et nos principes en fortifications ; sans cela, il n'y a lieu de penser à aucune défense opiniâtre et de longue durée.

Défense intérieure.

Les principes de défense intérieure ne sont pas admis seulement de nos jours : des ingénieurs distingués, comme Speckle, Rimpler, Coehoorn, Landsberg, de Rotberg, Sturm, Montalembert et autres, ont reconnu la grande utilité de cette défense; mais presque tous ces ingénieurs l'ont appliquée seulement dans les gorges des bastions, souvent au préjudice de la défense des bastions.

Sturm emploie à cet effet ses doubles escarpes; Choumara dispose les gorges de ses bastions en front bastionné, dont la courtine casematée est destinée aussi bien pour la défense extérieure que pour la défense intérieure. Dans cette destination ingénieuse de la courtine se trouve le germe de l'idée d'utiliser toute l'étendue de l'escarpe des retranchements pour la défense extérieure et intérieure, sans néanmoins créer quelque chose pour la défense intérieure, dont on puisse faire un excellent usage pour la défense extérieure (*Voy.* pl. I).

Nous avons déjà développé les avantages de la forme tenaillée pour les retranchements des bastions et pour la défense intérieure. La planche I, N' et O' indique comment on peut isoler les bastions. Cependant, nous pensons qu'on ne doit pas se borner simplement à la défense avec des bastions isolés ou détachés, mais qu'il est bien préférable de passer à une défense intérieure par front, tenaillée et bastionnée, et que l'on peut d'ailleurs faire un excellent usage

des ouvrages extérieurs qui, selon les circonstances, étant aussi disposés pour la défense extérieure, défendront les bastions attaqués intérieurement; de sorte que l'assiégé, bien loin de s'enfermer, trouvera, au contraire, souvent l'occasion de se faire jour à travers les ennemis, ou bien de se maintenir encore après une défense de très longue durée; et cela en se reposant sur ses propres forces, ou en attendant du secours du dehors, ou en communiquant avec ses alliés. Quelquefois même l'assiégeant, quoiqu'il ait pénétré dans la place, peut être vivement inquiété par les habitants, lorsque ceux-ci sont compatriotes des défenseurs; et il se trouvera alors entre deux feux, et souvent exposé aux massacres d'une grande population, enhardie par la défense et inspirée ou excitée par amour de la patrie ou de la bonne cause. Que l'on se représente en effet toutes les pertes, tous les sacrifices de l'assiégeant, lors même qu'il a pu réussir à pénétrer dans la place. Lorsqu'on réfléchit qu'il sera obligé d'ouvrir encore après tout cela deux ou trois brèches pour s'emparer seulement d'un des bastions du front, organisé pour la défense intérieure, et que l'on juge ensuite si nos inductions sur ce point sont exagérées en aucune façon.

Les dispositions F font connaître nos idées à ce sujet, et comment on peut faire concourir les différents ouvrages à la défense intérieure (*Voy.* aussi le tracé du demi-front *a' b' c' d' e'* et le profil *k' l' m'*). Les embrasures près de *y'* doivent être disposées de manière à pouvoir s'en servir des deux côtés de la muraille, comme de celles des escarpes des retranchements du bastion (1). Le changement des parapets,

(1) A l'égard des embrasures, nous en avons indiqué principalement l'emplacement, non pas la forme; elles doivent avoir

pour passer de la défense extérieure à la défense intérieure, s'exécutera aussi facilement, parce que les masses en terre sont disposées en temps de paix, et des deux côtés de l'escarpe, sous leur inclinaison naturelle; la masse du troisième retranchement D doit être aplanie et former glacis; il ne s'agit que de transporter les parapets des branches du deuxième retranchement C le long de leur contrescarpe, pour former la première enceinte de la défense intérieure; l'on obtiendra les terres pour la deuxième enceinte en élargissant les coupures dans les faces des bastions, et en abaissant son terre-plein intérieur.

Nous avons parlé déjà plusieurs fois des difficultés que l'assiégeant doit rencontrer sans cesse dans l'*établissement* des batteries de brèche. On déduira facilement des dispositions des ouvrages planche I le grand nombre des brèches que l'assiégeant devra ouvrir, sous des chances de plus en plus défavorables; or, nous ne jugeons pas nécessaire de donner au lecteur un journal improvisé de la défense et de l'attaque, afin de pouvoir le comparer à d'autres prévisions de cette nature. Il se pourrait que quelques zélés disciples de Cormontaigne voulussent, dans ce cas, se prononcer avec quelque exactitude sur la durée probable du siége; pour nous, nous déclarons franchement ne pouvoir exprimer les ans, les mois et les jours de la durée d'une défense bien entendue.

la moindre largeur possible; en temps de paix et en grande partie durant la défense, ces embrasures doivent rester fermées par des murs de séparation de $0^m, 25$ à $0^m, 50$ d'épaisseur. Ce n'est qu'à mesure qu'on en aura besoin pour la défense, que l'on ouvrira les créneaux.

Du reste, notre objet ici est de rétablir l'équilibre entre l'attaque et la défense, et même de rendre la défense supérieure à l'attaque. Il ne s'agit donc pour nous d'aucun calcul fondé sur la prévision d'une perte complète. Mais nous voulons au contraire qu'il ne soit plus dit que : PLACE ASSIÉGÉE *est place prise.*

Tenailles.

Empêcher l'assiégeant de faire de la demi-lune une brèche praticable dans l'escarpe de la courtine, ou d'ouvrir de la crête du chemin couvert du saillant du bastion une brèche dans les flancs opposés; assurer la communication avec les dehors et obtenir des lieux de rassemblement pour faire des sorties, tel fut le but principal que l'on a voulu atteindre avec les tenailles, lors de leur application dans le dix-septième siècle. Ces masses couvrantes furent presque toujours considérées comme des moyens passifs de défense, parce que l'utilité de la tenaille, comme moyen actif, fut bien insignifiante en se bornant à quelques coups de fusil. Pour y remédier, Vauban y fit ajouter de petits flancs, qu'il désapprouva cependant plus tard.

Dans son *Mémoire sur la fortification permanente et passagère*, page 19 (1), Cormontaigne rejette totalement les

(1) M. de Vauban construisit en quelques endroits les tenailles avec de petits flancs, comme à *Huningue*, *Maubeuge*, *Menin*,

tenailles à flanc, à cause des prétendus inconvénients qu'il leur attribue ; on aurait, à la vérité, mieux fait de faire disparaître ces défauts par de sages corrections. Ces améliorations furent réservées pour l'avenir.

Nous avons déjà consacré quelques lignes à traiter de ces ouvrages. Choumara a préservé les flancs de ses tenailles des feux d'enfilade, en les disposant de manière que leur prolongement n'est point arrêté par la demi-lune ; des traverses protègent en outre ces flancs des feux de revers des places d'armes rentrantes du chemin couvert. Cependant il est évident que l'assiégeant, maître de la demi-lune, peut épier et quelquefois empêcher les mouvements de l'assiégé dans les flancs des tenailles, par leur moindre hauteur ; et, puisque ce sont précisément les flancs desquels on doit attendre un grand service, il est très essentiel de les casemater entièrement ou en partie, pour autant qu'ils ont vue sur l'attaque. La moindre hauteur de la masse couvrante, pour mettre ces casemates à l'épreuve de la bombe, sera la plus avantageuse, afin de masquer les feux des courtines le moins possible.

La plupart des ingénieurs ont revêtu le front et les côtés

etc., dans l'intention de rapprocher le feu du flanc vers le saillant du chemin couvert, ou vers le passage du fossé, et d'avoir un double feu sur ces points. Mais ces petits flancs de tenailles sont enfilés du rempart de la demi-lune, et vus de revers du logement de l'ennemi sur les places d'armes rentrantes du chemin couvert.... Il suit de là que c'est avec *beaucoup de raison* que M. de Vauban, après avoir essayé diverses corrections à ses tenailles à flancs, a fini par les rejeter totalement.

des tenailles en maçonnerie. En effet, si ces ouvrages ne doivent pas remplir le simple rôle de masses couvrantes, mais au contraire empêcher le passage du fossé, il est indispensable de les protéger contre toute attaque de vive force, afin que l'action du feu se passe sans trop déranger les défenseurs. Nous fermons, par conséquent, pl. I, notre tenaille au front, c'est-à-dire du côté de la demi-lune, par une muraille isolée avec des contre-forts voûtés, disposée en forme de redan ; on obtiendra alors un triple feu pour la défense de la partie basse du fossé ; tandis que les casemates obtenues par des moyens si simples, par l'espace voûté des contre-forts et des troncs d'arbres inclinés (*Voyez* le profil x, y, z), et les casemates de la courtine produiront un nombre formidable de feux courbes, principalement sur la demi-lune. L'espace intérieur de la tenaille permet en outre d'y pratiquer un glacis pour la défendre. Le plan de la planche I ne présente aucun moyen de couvrir la partie rentrante de l'escarpe isolée de la tenaille contre les contre-batteries établies le long de la gorge de la contregarde du bastion ; nous supposons cependant qu'on pourrait obtenir, par exemple, une masse couvrante pour deux pièces, par des gabions ou des sacs à terre, que l'on ne remplirait et placerait que lorsque ces batteries seront presque achevées, et qu'on ôterait, si l'assiégeant parvenait à ouvrir la brèche et à effectuer le passage du fossé.

Nous ne pouvons donc partager entièrement l'opinion de l'honorable Choumara à l'égard de la disposition du front de la tenaille ; parce que sa tenaille est tout à fait ouverte du côté de l'ennemi, et qu'en outre, le milieu de la gorge de la demi-lune forme, il est vrai, une rampe très commode pour la défense, mais également une descente trop facile pour l'assiégeant ; de sorte que ce dernier, maître de la

demi-lune, peut effectuer à volonté et en tout temps des sorties, sans avoir précisément l'intention de s'y établir ; il s'ensuit qu'on ne saurait attendre de cette disposition une action efficace des feux de flanc de cet ouvrage.

Nous le répétons, si les tenailles n'avaient d'autre destination que de former simplement des masses couvrantes, comme par exemple les traverses et glacis intérieurs couvrent les escarpes des faces, alors il n'y aurait pas grand inconvénient à tenir les tenailles ouvertes pour l'assiégeant; mais dans le cas contraire, c'est-à-dire si la tenaille doit être un ouvrage disposé à en défendre un autre, il sera nécessaire de la fermer extérieurement.

S'il est nécessaire de conserver l'équilibre entre les différentes parties de l'enceinte, comme nous l'avons déjà observé à l'égard des saillants et les épaules du bastion, il n'y a certainement pas lieu de négliger cet équilibre par rapport à la courtine et la tenaille qui la couvre, dont les flancs peuvent d'ailleurs être considérés comme des flancs bas du bastion, pour ce qui concerne leur action.

Il est évident que cet équilibre serait tout à fait rompu, en accumulant presque tous les moyens de défense en faveur du saillant du bastion, et faisant trop peu pour les épaules et la courtine, vis-à-vis desquelles l'ennemi occupe cependant des points aussi importants que le sont les demi-lunes, autant pour l'assiégeant que pour l'assiégé. Le grand but que Choumara a parfaitement atteint, celui de *favoriser les retours offensifs*, en tenant entièrement ouverts le front de la tenaille et la gorge de la demi-lune, ne légitime pas cependant les moyens qu'il a indiqués : ces moyens et cette protection des retours offensifs ont aussi, par la nature de la chose, leurs limites.

Fossé du corps de place, traverse et son glacis.

Depuis long-temps l'on a cherché les moyens de couvrir les faces des bastions, comme le font les tenailles à l'égard des courtines et des flancs, et de fermer en même temps convenablement les trouées des fossés des demi-lunes (1). Personne, certainement, ne fut à cet égard, dans le choix des moyens, aussi heureux que Choumara; parce que son glacis dans le fossé du corps de place, dont la crête reçoit une hauteur pour couvrir suffisamment l'escarpe, ferme en même temps les trouées du fossé de la demi-lune d'une manière fort convenable.

L'application qu'il a faite de ses idées (Voyez les pl. II et III des *Mémoires* de Choumara) ne nous paraît cependant

(1) On a proposé de couvrir le corps de la place et les dehors, par des couvrefaces, dont le terreplein serait tenu très étroit, etc..... Il serait donc plus convenable de donner à ces couvrefaces une largeur suffisante pour résister long-temps à ce moyen de destruction (les bombes, pour former des fougasses) et pour y *attirer une batterie* dont on disputerait l'établissement avec avantage, en forçant l'assiégeant à l'exécuter dans les masses qu'il abaisserait au moyen des mines : on *déboucherait alors les embrasures situées vis-à-vis cette batterie*, etc. (Mandar, *Architecture des forteresses*, p. 504.)

pas aussi parfaite que possible. Si, en premier lieu, la masse couvrante est composée d'un glacis, dont par conséquent toute la surface supérieure s'incline vers l'horizon, l'assiégeant, dans ce cas, pourra raser une partie de la crête de ce glacis et battre ensuite l'escarpe plus bas. Bien que cet inconvénient ne soit point grave, parce que l'assiégeant sera néanmoins obligé d'établir ses batteries de brèche sur cette masse couvrante afin d'obtenir une brèche praticable, il est cependant toujours préférable de l'éviter.

Si, en second lieu, on donne à la masse couvrante la forme d'une traverse revêtue des deux côtés par des maçonneries, ayant ainsi quelque rapport avec l'ancien couvreface, le but de couvrir sera plus parfaitement atteint, parce que le plan supérieur de la traverse ne doit pas être plus incliné qu'il ne le faut pour que l'assiégeant soit vu du parapet, sur toute la superficie de la traverse, de sorte que cette masse offre à sa crête plus de résistance que le simple glacis intérieur, dont la pente ne peut être moindre que la plongée des embrasures du parapet, c'est-à-dire d'un sixième. D'un autre côté, il est évident que de simples traverses donneront des angles morts par rapport aux feux de front, et une espace non enfilée aussitôt que les deux pièces aux épaules des bastions, dont nous avons parlé, seront démontées; tandis qu'en outre les feux du flanc plus éloigné du saillant de l'épaule ne peuvent prendre aucune part à la défense de la partie du fossé au-delà de la traverse. Aussi avons-nous tâché de remédier à ce qui manque à cet égard aux vues ingénieuses de Choumara, en combinant ses principes de telle sorte que la masse couvrante se compose de deux parties distinctes, dont la partie intérieure est une traverse N, d'une épaisseur moyenne de dix mètres, et la partie extérieure N' un glacis. Par ce moyen, le fossé est vu sur toute son éten-

due par des feux de front et par un grand nombre de feux de flanc, comme la partie intérieure de la masse couvrante, formant traverse, empêchera de raser la crête de cette éminence du fossé du corps de place. La largeur M du fossé dépend de la hauteur du parapet et de son emplacement à l'égard de l'escarpe; elle doit être telle que l'on puisse battre du parapet la traverse le plus bas possible, pour s'opposer de plus en plus à la descente des batteries de brèche. Il est évident que l'on atteindra ce but plus parfaitement avec des parapets retirés convenablement en arrière qu'avec des escarpes terrassées, en supposant la hauteur du parapet la même.

Les profils suivants, *m n* et *k' l' m'*, éclairciront ce que nous venons d'exposer : les lignes ponctuées représentent les lignes de feux de front et celle de la batterie de brèche enfoncée. Elles font voir que l'assiégeant, quoique pouvant se soustraire à tous les feux de flanc, lorsqu'il s'enfonce dans les masses couvrantes, sera néanmoins atteint, par suite de semblables dispositions, d'un double feu. Un des grands avantages que procurent nos casemates en charpente derrière les contre-forts voûtés, est celui que l'assiégeant n'aura jamais la certitude du lieu où elles sont établies, parce qu'elles ne doivent être placées qne durant le siége : c'est aussi un avantage dont les casemates permanentes ne jouissent pas, sauf lorsqu'on les construit sur toute l'étendue de l'enceinte, à quoi bien certainement on ne procédera jamais, particulièrement eu égard aux dépenses énormes que cela exigerait. Si les casemates ordinaires permanentes ne sont d'ailleurs établies que sur quelques points d'un front, alors l'équilibre si nécessaire sera encore rompu, et l'assiégeant établira sur d'autres points ses batteries de brèche, quand même il devrait d'abord lui en coûter davantage;

car, une fois enfoncé ou descendu, il continuera ses travaux avec d'autant plus de succès, sans être inquiété ni de feux de front, ni de feux de flanc.

Le talus intérieur des glacis-traverses peut se former d'après l'inclinaison naturelle des terres, ou bien être revêtu en fascinage, en plaçant la longueur des fascines dans le sens de la profondeur de la masse couvrante, et la tête de la fascine extérieurement, de manière que ce talus devient très escarpé.

Un revêtement en fascinage est certainement des plus avantageux, car on doit considérer que l'assiégeant aura besoin des matériaux qui composent la partie intérieure de la masse couvrante pour faire descendre ses batteries de brèche. Si cette masse est de la terre, alors le talus intérieur de la traverse servira de talus extérieur de la batterie; est-ce au contraire de la maçonnerie, ce qui est en outre beaucoup plus coûteux? dans ce cas, la muraille protégera l'assiégeant, en s'enfonçant contre les feux de front; ainsi, cette espèce de revêtement pour le talus intérieur de la traverse aurait les mêmes inconvénients que les murs de contrescarpe en général, vu que l'assiégeant serait libre dans ses mouvements, pour autant que l'assiégé n'abatterait pas lui-même ces murailles, ce qui remplirait d'ailleurs une partie du fossé, et compromettrait en quelque manière le but réel de la masse couvrante; sans cela, l'assiégeant ouvrirait, après l'établissement de la batterie de brèche, des embrasures dans la muraille, d'abord à main-d'œuvre jusqu'à la profondeur de 0 m. 30 à 0 m., 40, et le reste avec son artillerie. Mais si ces matériaux sont seulement en partie composés de fascinage, l'assiégeant rencontrera de suite de grandes difficultés dans ses excavations; tandis que, d'un autre côté, les boulets de l'assiégé occasionneront, à de si

petites distances, tant de dommages à ses travaux, que l'établissement de la batterie de brèche ne pourra s'effectuer sans de grands sacrifices. Et même on peut considérer que l'assiégé opposera à l'assiégeant une force de feux bien conservés et tellement supérieurs que l'établissement des batteries de brèche deviendra impossible, surtout en songeant combien de fois cette opération doit se répéter, avant que l'assaillant arrive à son but.

Dans le talus intérieur de la traverse en glacis, il faut pratiquer les rampes nécessaires, pour obtenir une communication facile et sûre.

Devant le milieu de la tenaille, la masse couvrante est de fait le glacis, dont la pente est en général d'un sixième. Relativement à la disposition de ce glacis intérieur, nous avons suivi les principes de Bousmard, en rectifiant toutefois son tracé ; ces principes consistent principalement dans l'emplacement de ses demi-lunes au-delà du chemin couvert. L'assiégeant sera, par ce dispositif, vu de tous côtés sur ces éminences du fossé du corps de place. Pour cela, nous n'avons point fait de coupure en avant de la tenaille; cependant l'on pourra s'approcher, même à couvert, de la demi-lune, en pratiquant au-dessous de ce glacis une galerie en charpente, fermée à volonté par des portes ou par des sacs à terre, selon les circonstances.

FIN DU CHAPITRE II.

Nota. Nous regrettons que le cadre de notre recueil et l'abondance des matières ne nous permettent pas d'insérer

en entier les chap. III et IV qui terminent l'intéressant mémoire de M. le capitaine Camp. Voici le sommaire de ces deux chapitres :

CHAPITRE III.

Application aux ouvrages extérieurs.—Action de la défense que l'on peut en déduire.—Contre-garde du bastion. —Demi-lunes.—Chemin couvert à glacis.

CHAPITRE IV.

Application aux fossés remplis d'eau de même qu'aux tracés des anciennes forteresses.—Tracés des ouvrages existants.—Notes.

RÉPONSE

A L'AUTEUR DE L'OUVRAGE INTITULÉ :

DU PROJET DE FORTIFIER PARIS,

OU

EXAMEN D'UN SYSTÈME GÉNÉRAL DE DÉFENSE.

PAR LE GÉNÉRAL **ROGNIAT**.

Monsieur le colonel,

Je vous demande pardon d'avoir tardé si long-temps à répondre à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 31 août dernier, en l'accompagnant d'un exemplaire de votre ouvrage intitulé : *Du projet de fortifier Paris, etc.* Mon absence de Paris, où la lettre et l'ouvrage étaient restés, est mon excuse ; et depuis mon retour, quelques affaires pressées avaient pris mon temps. Ce n'est que ces jours derniers que j'ai pu lire votre opuscule avec toute l'attention que méritent les hautes questions que vous y traitez.

J'y ai vu qu'en examinant la question principale, *doit-on fortifier Paris?* après vous être déclaré pour la négative, quelque système qu'on adopte, l'enceinte continue ou les forts détachés, vous me faites l'honneur d'invoquer ma faible autorité à l'appui de votre opinion. Permettez-moi de vous faire remarquer que vous donnez un sens trop absolu et trop étendu au passage que vous citez. J'ai dit effectivement dans mes Considérations sur l'art de la guerre : « Quant aux capitales, les habitudes, les besoins, « la manière d'être de leurs nombreux habitants, incapa- « bles de supporter les privations qu'entraine la guerre, « mettent ordinairement un obstacle invincible à leur dé- « fense. »

Lorsque j'écrivais ces lignes en 1816, on proposait déjà d'enceindre Paris d'un rempart bastionné, sans ouvrages avancés, et de convertir cette capitale en une vaste place forte. C'est contre cette idée que j'ai protesté, et qu'après de mûres réflexions, je proteste encore. Il ne s'agissait alors nullement de camps permanents à élever autour de Paris, le seul genre de fortifications, à mon sens, qui lui convienne.

Après cette explication d'un passage où je m'étais mal expliqué, puisque vous m'avez mal entendu, permettez-moi d'entrer avec vous dans les entrailles de la grande question que vous agitez, *Paris doit-il être fortifié?* Vous verrez que des motifs qui m'engagent à me déclarer pour l'affirmative, il est facile de conclure le système qu'il est convenable d'adopter.

D'abord, commençons par examiner l'importance militaire de Paris, car il n'y a que la grandeur du but qui puisse justifier la grandeur de la dépense. On sait que la conquête

d'un pays est dans la conquête de ses villes. Cela est si vrai qu'un pays barbare, dénué de villes, ne peut pas être conquis; lorsque les Romains, ce peuple conquérant, furent parvenus jusque sur le Rhin et sur le Danube, ce fut le terme de leurs conquêtes ; car au-delà de ces fleuves ils ne trouvèrent plus que des barbares sans villes; leurs fréquentes expéditions chez ces barbares ne leur procurèrent aucun établissement solide. Les villes deviennent donc naturellement le but, ou suivant le langage de la stratégie, *l'objectif* des opérations de l'agresseur. Plus elles sont riches et populeuses, plus elles tentent sa cupidité; plus leur occupation lui assure de ressources, et plus aussi leur perte diminue les ressources des défenseurs. Paris, ville immense dont la population est six fois plus considérable, et les richesses vingt fois plus grandes peut-être que celles d'aucune autre ville de France, deviendra donc, sous ce premier rapport, l'objectif des opérations de l'ennemi. Mais ce n'est là qu'une partie de son importance; elle est de plus le siége du gouvernement, et, sous ce second rapport, sa perte deviendrait bien plus funeste encore. Le gouvernement, obligé de fuir de la capitale, pourrait-il prendre racine ailleurs ? J'en doute. Qui ne connaît notre centralisation administrative et les habitudes qu'elle a fait naître ? Tout vient à Paris, tout émane de la capitale ; les moindres affaires s'y décident, et les autorités provinciales ne sont rien, ne peuvent rien. Cette centralisation a sans doute ses avantages, mais à côté se trouve un grave inconvénient, celui de rendre tout gouvernement à peu près impossible après la chute de Paris. Qui de nous ne se rappelle que, même sous le règne énergique de Napoléon, le gouvernement provisoire qu'il avait établi en son absence de la capitale fut réduit à l'impuissance, et se trouva à peu près

dissous le jour même où il fut obligé d'abandonner Paris pour se réfugier à Blois.

L'on a vu, il est vrai, d'autres états se défendre encore après la perte de leur capitale; mais diverses circonstances donnaient à ces capitales moins d'importance; ainsi le siége du congrès américain, Washington, peut encore tomber entre les mains des Anglais sans que les Américains s'en alarment beaucoup, attendu que ce n'est qu'une petite ville dépourvue de population, et que l'administration de l'Union américaine est partout ailleurs qu'à Washington; elle est dans la capitale de chaque état. Ainsi, nous avons vu, dans le cours des guerres dernières, le gouvernement autrichien, expulsé deux fois de sa capitale, survivre à son exil, parce que la puissance autrichienne ne se forme pas comme la France, d'un seul état régi par les mêmes lois; c'est un faisceau d'états qui ont chacun leur administration sur laquelle le gouvernement central n'a que bien peu d'action. Ainsi, durant les guerres de l'empire, les Espagnols purent perdre impunément leur capitale, parce que Madrid, ville peu riche, peu populeuse, fut remplacée avantageusement comme siége du gouvernement par l'opulente Cadix, dont les approches sont fort difficiles, dont le siége est presque impossible, dont le port leur assurait les secours de leurs alliés et les communications avec la vaste étendue des côtes de la Péninsule. Mais aucune de ces circonstances ne vient diminuer l'importance de Paris; les malheureuses campagnes de 1814 et de 1815 nous ont appris que la France, blessée au cœur par la chute de sa capitale, n'a que bien peu de chances de se relever.

Vous ne niez point l'importance de défendre notre capitale; mais, au lieu d'avoir recours à des fortifications rapprochées, vous espérez pouvoir y réussir d'une manière

certaine par des camps éloignés. Vous proposez à cet effet d'employer l'argent que coûteraient les fortifications de Paris à élever autour de quelques-unes de nos grandes places, les mieux situées sous les rapports stratégiques, quatre ou cinq forts avancés, formant un vaste camp retranché dont la place serait le réduit et le magasin. « Alors, « dites-vous, notre frontière ouverte ne serait plus exposée « à être envahie subitement faute de moyens matériels de « résistance. Les corps d'armée s'y trouveraient retranchés « sous des places, qui, en cas d'attaque, leur permettraient « de résister avec avantage; leur permettraient également « de manœuvrer sur les flancs de l'ennemi, et peut-être, « dans cette position, sans jamais se porter sur son front, « de le combattre avantageusement. Dans tous les cas, res« tant ainsi sur la défensive, il tiendrait évidemment l'en« nemi en échec, puisque, si celui-ci passait outre, il aurait « immédiatement notre armée sur ses derrières; ce à quoi « il ne s'exposerait certainement pas. Il serait donc ainsi « contraint à faire une guerre méthodique, une guerre de « siége. Tel est l'important résultat d'un bon système de « guerre; tel est l'objet que doit se proposer l'art dé« fensif. »

Vous citez à ce sujet les passages de mes Considérations où j'ai développé cette idée, passages qu'il est inutile de reproduire ici, puisqu'on les trouve ailleurs. Effectivement, j'ai été le premier à proposer ce système en 1816, et à le produire au grand jour de la discussion publique. Cette idée parut heureuse à plusieurs militaires distingués; es étrangers l'ont goûtée, et deux puissances militaires du premier ordre, l'Autriche et la Prusse, paraissent en faire l'application à la défense de leur pays. En France, on a été plus réservé, et jusqu'à présent l'importante ville de Lyon

est le seul point stratégique où l'on en ait fait l'essai. L'on s'en étonnera peu si l'on considère que la Prusse et l'Autriche, ne possédant qu'un petit nombre de places, dispersées au loin et sans liaisons défensives, opéraient, pour ainsi dire, sur une table rase ; tandis que la France a une multitude de places grandes et petites, liées entre elles par des lignes défensives, barrières long-temps respectées, auxquelles l'imposante autorité du nom de Vauban vient encore ajouter du prestige. Il est naturel qu'on hésite à abandonner un système qui existe, qui s'est montré suffisant dans les anciennes guerres, pour des idées nouvelles, qui, quelque favorable que leur soit le raisonnement, manquent cependant de la sanction de l'expérience. Il est naturel même qu'on entretienne ces lignes de places en attendant qu'elles soient remplacées par quelque chose de mieux ; gardons-nous de nous priver d'une cuirasse, fût-elle imparfaite, avant de nous en être procuré une meilleure.

L'objection la plus spécieuse qu'on ait faite aux camps retranchés, c'est la difficulté d'y faire vivre l'armée. Mais remarquons que l'armée qui s'y réfugie ne peut y être privée de tous secours que par la fermeture de toutes les routes, ce qui est difficile en pays ouvert, sur des rivières navigables, au concours d'un grand nombre de routes, les seuls points stratégiques qui conviennent aux places à camps retranchés. Si l'ennemi envoie des partis battre ces routes, la défense fera escorter ses convois ; s'il se partage et se fractionne pour défendre chaque route, il s'affaiblit de tous côtés sur le vaste pourtour d'un immense circuit, contre une armée qui en occupe le centre, et il s'expose par conséquent à se faire battre en détail. Admettons toutefois que l'armée défensive soit assez mal habile et assez pusillanime pour se laisser bloquer au milieu de ses forts ;

contre cette éventualité il reste la ressource d'approvisionner les camps pour toute une campagne. Ne faut-il pas toujours que ses approvisionnements soient assurés pour plusieurs mois, quelles que soient ses manœuvres ? Eh bien ! ses approvisionnements seront réunis en magasin au commencement de la campagne dans les seuls camps retranchés. Certes ! qu'elle en trouve pour six mois, comme le conseille la prudence, et l'on pourra être tranquille sur son sort ; gagner six mois, c'est gagner la campagne, c'est se ménager mille chances d'être débloquée au sein de son propre pays, lorsque d'ailleurs rien ne gêne ses manœuvres à l'effet d'y contribuer elle-même.

Vous voyez que j'abonde dans votre sens en faveur des camps retranchés autour des places. Toutefois, je ne partage pas votre confiance dans ce système jusqu'à oser négliger de fortifier la capitale. Je crois même qu'il ne peut obtenir toute sa valeur que des fortifications de Paris. En effet, admettons qu'il soit établi comme vous le voulez; admettons que les généraux le comprennent bien et sachent s'en servir à propos ; admettons de plus qu'il ait réellement toute l'efficacité que vous et moi nous en espérons pour retenir l'ennemi loin de la capitale, par la facilité qu'il donne à l'armée défensive de se porter sur ses flancs et ses derrières; qui empêchera l'armée aggressive, tout en restant avec ses principales forces devant l'armée défensive afin de paralyser ses mouvements, d'envoyer un fort détachement menacer la capitale ? Et si elle n'est pas fortifiée, comment empêcher ce détachement d'y pénétrer ? On se hâtera, je le crois, de réunir sous Paris au corps d'observation laissé devant le détachement ennemi, toutes les troupes de nouvelle levée ; on fera un appel à la garde nationale de la capitale, qui y répondra de son mieux,

je n'en doute pas; mais le corps d'observation sera nécessairement peu nombreux, pour ne pas affaiblir l'armée des frontières; mais les troupes de la garde nationale, excellentes pour la défense d'une enceinte, n'ont ni la discipline, ni la consistance nécessaires pour triompher en rase campagne. Serait-il prudent de livrer le sort de Paris, le siége du gouvernement, le grand dépôt des richesses publiques et privées, au hasard d'un combat livré avec des troupes très inférieures en tactique, fussent-elles supérieures en nombre?

Concluons de ces observations que, dans votre système de défense, nous ne pouvons avoir la certitude, et c'est la certitude qu'il nous faut et non pas des probabilités, d'empêcher un détachement de l'ennemi de pénétrer dans Paris qu'en enveloppant cette capitale d'une enceinte capable de résister à un coup de main.

Une simple enceinte empêchera bien l'ennemi d'entrer, mais cela ne suffit pas; il faut de plus rassurer le gouvernement et empêcher le blocus; il faut en outre éloigner ses batteries incendiaires des principaux édifices et des riches quartiers de la capitale, ce qu'on n'obtiendra que d'un bon système de forts détachés en avant de l'enceinte, système dont j'aurai à parler plus tard. Il fallait jadis le lourd attirail des mortiers et des bombes pour brûler une ville; plus tard, les obusiers, que leur légèreté permit de comprendre dans l'artillerie de campagne, multiplièrent les moyens d'incendie; de nos jours, l'invention des fusées incendiaires est venue ajouter une nouvelle énergie à ces terribles fléaux. Les fusées ont l'avantage sur les bombes d'atteindre plus loin, puisqu'elles volent parfois jusqu'à 3,400 et même 4,000 mètres, de mettre le feu plus sûrement, et surtout de substituer aux lourdes batteries de mortiers, des appareils qui se posent facilement. Si nous ne tenons point

l'ennemi éloigné de l'enceinte, qui l'empêchera de dresser de nombreux chevalets en quelques heures à la faveur des maisons extérieures, et de lancer en une seule nuit, jusqu'au cœur de la cité, plusieurs milliers de fusées, pour faire éclater presque au même moment une multitude d'incendies d'autant plus redoutables que l'attaque, pouvant être inopinée, ne laisserait pas le temps de prendre les précautions ordinaires pour les éteindre. Se figure-t-on l'effroi, le désordre, la consternation de cette opulente et populeuse cité! et la position critique des gardes nationaux répartis sur l'enceinte, l'ennemi en face, et par derrière l'incendie qui dévore leurs maisons, leur fortune, leur famille! Ne demandons pas aux hommes plus qu'ils ne peuvent donner. J'ai vu, en 1809, une capitale, la ville de Vienne, se rendre à la lueur de trois incendies qui venaient d'éclater sous le feu d'une trentaine d'obusiers que l'empereur Napoléon avait fait mettre en batterie à la faveur des maisons des faubourgs; et cela, malgré une excellente enceinte de siége, et au moment où le prince Charles accourait à son secours par la rive gauche du Danube.

Ainsi, pour se livrer, sur les flancs et les derrières de l'ennemi, à des manœuvres dont on conçoit la possibilité et l'efficacité à l'appui des places à camp retranché, il est nécessaire que le général en chef ait l'esprit en repos sur le sort de la capitale; et il ne l'aura qu'autant qu'il la verra, non-seulement entourée immédiatement d'une enceinte, mais encore couverte à une assez grande distance par des ouvrages avancés.

Le système, établi par Vauban et maintenu jusqu'à présent, de lignes frontières soutenues par des places multipliées, ne dispense pas davantage de fortifier Paris en ayant égard aux progrès de la stratégie. Ce système appelle et favorise la défense de front plus que la défense

de flanc; car celle-ci, privée de l'appui et du refuge des camps retranchés, deviendrait aventureuse et périlleuse. L'armée défensive, tournée elle-même et séparée de la capitale, ne trouvant qu'un appui insuffisant sous le canon des places frontières, jouerait gros jeu. Le défaut qu'on peut reprocher au système actuellement existant, c'est justement de ne point favoriser suffisamment les manœuvres de flanc, ordinairement plus efficaces que les manœuvres de front.

Celles-ci sont les plus naturelles, les plus faciles, les moins dangereuses; mais elles ont l'inconvénient d'être moins décisives et d'abandonner les provinces frontières à la discrétion du vainqueur. Dans ces sortes de manœuvres, le rôle du général en chef est aisé et ne le compromet guère; il prend position perpendiculairement à la route d'invasion de l'ennemi, qu'il cherche à arrêter à chaque défilé, à chaque passage de rivière, en se couvrant des obstacles naturels et artificiels du terrain; il l'oblige à perdre du temps pour se déployer, pour tourner les positions inexpugnables de front; ensuite, il évite la bataille en se repliant de nuit pour aller prendre une position rétrograde. Ces manœuvres de retraites successives lui permettent de gagner du temps et de recevoir directement des renforts qui s'organisent bien plus facilement et plus en grand au sein d'une opulente capitale, sous les yeux du gouvernement, que partout ailleurs. D'ailleurs, si, à la faveur des fautes de l'ennemi et à l'appui d'une bonne position, il se détermine à livrer bataille, sa défaite ne compromet pas l'existence même de son armée, qui reste toujours libre de continuer son mouvement rétrograde sur la capitale. Enfin, perdant toujours du terrain, le voilà arrivé, de retraites en retraites, aux portes de Paris.

Si la capitale n'est pas fortifiée, l'armée, sans appui, se trouve aussi faible qu'auparavant. Comment la défendre? essayera-t-on une guerre de maisons? Mais ce genre de guerre, excellent pour une ville incombustible comme Saragosse, est impossible pour une ville combustible comme Paris. L'ennemi, à coups d'obus, de bombes, de fusées, ou la torche à la main, y met le feu; l'incendie, gagnant de proche en proche, dévore les maisons et en chasse les défenseurs. Nul doute que l'armée, n'y trouvant aucuns moyens préparés pour la mettre en état de résister à des forces supérieures, ne fût obligée de l'abandonner à l'ennemi pour continuer sa retraite.

Il est donc nécessaire de fortifier Paris dans la défensive de front comme dans la défensive de flanc; mais une simple enceinte, déjà insuffisante dans la défensive de flanc, est encore plus insuffisante dans la défensive de front, fût-elle en état de soutenir un siége, et voici pourquoi : l'armée aurait le choix de s'y renfermer ou de l'abandonner, en y laissant seulement une garnison. Dans le premier cas, voilà les troupes, déjà découragées par une longue retraite, en contact avec une immense population, ayant, quoi qu'on fasse, une foule de mécontents. Comment éviter que leurs menées clandestines n'aient une influence funeste sur des soldats intimidés et humiliés par de longs revers, sur des recrues arrachées violemment à leur famille! L'armée est emprisonnée dans une enceinte continue; prétend-elle y rester sans en sortir? à quoi servira-t-elle? pourquoi y rassembler tant de troupes pour les réduire au rôle passif d'une simple garnison? veut-elle en sortir pour tenter quelques coups de main, quelques manœuvres, quelques actions de vigueur contre l'assiégeant; elle se voit réduite à

défiler en longues et minces colonnes, par les portes de la ville, sous les feux croisés des batteries de l'assiégeant; car il est bien évident que celui-ci s'avancera et se portera jusqu'aux confins des zones de servitude à la faveur des faubourgs, villages et maisons de l'extérieur, qui, les eût-on brûlés, présenteraient toutefois des couverts suffisants sous leurs ruines. Comment se déployer et se ranger en bataille sous ces feux rapprochés? Étrange conduite que celle d'une armée qui se soumettrait à tant de hasards, de périls et de travaux pour sortir d'une place, après s'y être renfermée volontairement! et si elle n'en sort pas, comment empêchera t-elle le blocus, qui, précédé de la fuite du gouvernement, suivi de la ruine des édifices sous les feux des batteries incendiaires, de la disette et de la famine dans une ville d'un million d'habitants, amènerait promptement la reddition de la place et de l'armée. Je rappellerai à ce sujet que les armées qui se sont renfermées, de gré ou de force, dans une place forte, sont rarement sorties de cette souricière sans mettre bas les armes. C'est ainsi que le général espagnol Blake, renfermé dans Valence avec une armée de trente mille hommes, par une habile manœuvre du maréchal Suchet, tenta vainement de sortir de l'enceinte pour se faire jour et s'échapper; il se vit réduit à se rendre avec la place.

Dans le second cas, la garnison laissée pour la défense de la place au moment où l'armée se retire se trouverait dans une position bien critique. Le blocus de la capitale serait d'autant plus facile que l'assiégeant n'aurait plus affaire qu'à une simple garnison, et Paris, une fois bloqué, me paraît bien près de se rendre. Remarquons, en effet, qu'on y aurait un million de bouches à nourrir journellement, et des bouches très peu faites aux privations inévi-

tables de l'état de siége ; remarquons aussi que le gouvernement ne peut se laisser renfermer dans la place ; ce serait sa mort , puisqu'il s'y trouverait privé de toute communication avec le reste de la France , dans le moment le plus critique ; remarquons de plus que les batteries incendiaires feraient converger leurs feux de tous les points de l'horizon jusqu'au cœur de cette malheureuse cité. Ainsi, dans le même moment, privation des aisances de la vie, stupeur générale causée par la fuite du gouvernement, et des incendies éclatant de toutes parts. Certes! le parti des mécontents, grossi de jour en jour au milieu des malheurs publics, aurait beau jeu pour ouvrir les portes à l'ennemi. Je ne vois pas, quant à moi , comment une garnison noyée au milieu d'une population immense de mécontents, et une garde nationale , divisée , chancelante, accablée de privations par la cessation du travail, et bientôt affamée, pourraient faire une longue résistance.

Au reste, admettons, contre toute vraisemblance, que la place de Paris soutienne vingt à trente jours de blocus et de siége ; de bonne foi, peut-on espérer que, dans ce laps de temps, une armée assez affaiblie et assez désorganisée pour se voir obligée d'abandonner la capitale et de se réfugier derrière la Loire, privée du secours de la moitié de la France envahie par l'ennemi , se rétablisse et s'augmente assez promptement pour reprendre l'offensive et venir débloquer la place de Paris?

L'insuffisance d'une simple enceinte, quelque consistance qu'on lui donne, étant bien démontrée pour soutenir l'armée défensive, lui permettre de s'exercer, de manœuvrer et d'empêcher le blocus, et pour protéger la ville contre les batteries incendiaires , examinons si nous n'obtien-

drons pas tous ces avantages importants en la faisant précéder d'une vaste ceinture de forts avancés.

Sans entrer dans des détails techniques qui seraient déplacés ici, je me bornerai à rappeler ce que tout le monde connait. On sait que de la Marne à la Seine, ce côté probable de l'arrivée des colonnes ennemies, règne une superbe position de quatre lieues d'étendue entre Nogent et Saint-Denis. La clé de cette position est le beau plateau de Nogent à Romainville et Pantin, dont il faudrait occuper les contreforts par cinq forts assez consistants pour résister aux attaques de vive force d'une armée, assez grands pour renfermer les établissements voûtés à l'épreuve, nécessaires à une défense isolée, savoir : le 1er au-dessus de Nogent, le 2e sur la gauche de Fontenay, le 3e au-dessus de Rosny, le 4e en avant de Romainville, et le 5e au-dessus de Pantin. On ferait de Saint-Denis une place forte ; le milieu de la plaine entre Saint-Denis et Pantin serait protégé par un fort en avant d'Aubervilliers. Le canal de Saint-Denis, qui se joint à celui de l'Ourcq, ferme le plaine en arrière. De Saint-Denis au pont de Sèvres, la Seine couvre les approches de Paris sur quatre lieues d'étendue ; il suffirait d'éclairer et de défendre son cours par quatre fortins élevés sur la rive droite.

Sur la rive gauche de la Seine, on occuperait les hauteurs de Meudon par un bon et grand fort qui deviendrait la clé de cette position. De là, jusques aux hauteurs d'Ivry, cinq forts placés presque en ligne droite suffiraient pour assurer de ce côté la défense éloignée. Le dernier, celui au-dessus d'Ivry, se lierait à Charenton, dont on ferait un petite place. L'isthme de Saint-Maur, formé par une grande sinuosité de la Marne, serait occupé par un bon fort qui terminerait notre cordon défensif.

Ce cordon, formé de 17 forts et de deux petites places, est fermé par des lignes continues sur les trois cinquièmes de son pourtour, savoir : la Marne, de Charenton à l'isthme de Saint-Maur, et de l'isthme à Nogent ; le canal de Pantin à Saint-Denis, qu'on renforcerait au besoin de quelques ouvrages de campagne pour défendre ses écluses transformées en barrage; enfin la basse Seine, de Saint-Denis au pont de Sèvres. Les lignes continues donnent sans doute plus de sécurité à la défense, mais elles ont le grand inconvénient de gêner singulièrement les manœuvres d'attaque et les retours offensifs. On concilierait les intérêts de la défense et ceux de l'attaque en fortifiant, au moment du besoin, par des ouvrages de campagne, le plateau en avant de Saint-Denis, les hauteurs du Mont-Valérien et de Saint-Cloud au-delà de la Seine, ainsi que le pont de Sèvres et les têtes de pont de Charenton.

En avançant ces forts autant que je l'indique, on obtient l'avantage de les sortir de ce réseau de maisons qui obstruent les avenues de la capitale, de tenir les batteries incendiaires entièrement hors de portée de la ville, et surtout, ce qui est l'essentiel, de rendre à peu près impossible le blocus de Paris.

Mais ce dernier avantage, certainement le plus grand de tous, est-il bien assuré? Que les incrédules jettent les yeux sur une carte des environs de Paris ; ils y verront que l'ennemi ne parviendrait à occuper en forces toutes les routes qui rayonnent sur notre vaste camp retranché, et par conséquent à le bloquer, qu'en étendant et en disséminant son armée sur un circuit de 23 lieues de pourtour. Je me sers de cette expression, *occuper en forces toutes les routes*, pour faire comprendre qu'on ne peut regarder Paris comme bloqué si l'assiégeant se borne à in-

tercepter momentanément quelques-unes de ces routes par des détachements de cavalerie, et à battre de ses partis la campagne environnante ; car l'armée défensive saurait bien assurer ses convois contre ces troupes légères par des escortes suffisantes. Je veux que l'assiégeant soit parvenu à réunir sous Paris trois cent mille combattants ; une armée de trois cent mille hommes, rangée à l'ordinaire sur deux lignes, soutenues par des réserves, occupe un front de six lieues environ. Mais il s'agit de l'étirer et de la disperser sur un front de 23 lieues. Il ne lui resterait plus même la consistance d'une seule ligne fractionnée en une multitude de petits postes par la nécessité de garder une immense circonférence : elle serait partout d'une extrême faiblesse. De plus, ses quartiers, séparés par trois rivières, la Basse-Seine, la Haute-Seine et la Marne, isolés par de mauvais chemins, puisque les environs de la capitale manquent de routes transversales, se réuniraient bien lentement.

Cependant, l'armée défensive, campée au milieu de ce cercle immense, libre de ses mouvements à l'appui de ses forts, maîtresse de choisir son point d'attaque et d'y réunir toutes ses forces, aurait peu de peine à rompre cette toile d'araignée. Laissant les recrues à la garde des forts, et la garde nationale à celle de l'enceinte de la ville, dérobant ses mouvements à la faveur des ombres de la nuit, le général en chef réunit toutes ses forces actives sur le champ de bataille de son choix. Ses colonnes d'attaque s'ébranlent au point du jour, au milieu du tapage de l'artillerie de tous les forts et du tiraillement des têtes de colonnes qu'il fait déboucher sur les points les plus opposés, afin de masquer l'attaque véritable. Il ne lui faut pas deux heures pour renverser tout ce cordon de postes sans consistance qu'il a devant lui,

nul doute qu'il ne les ait enlevés avant que le général ennemi, attaqué inopinément sur un point et menacé sur tous les autres, ait pu seulement découvrir l'attaque réelle, et faire parvenir ses ordres; d'ailleurs, considérez l'éloignement de ses troupes de secours; quelques-unes auraient douze lieues à faire. Une tentative de blocus serait, à mon sens, une témérité impardonnable qui entraînerait un prompt châtiment.

Que si l'on objecte qu'il n'est pas absolument impossible que le blocus ne réussisse à la faveur, d'une part, de la désorganisation complète de l'armée défensive, de l'impéritie et de la pusillanimité de ses généraux ; de l'autre, de l'immense supériorité du nombre, du génie des généraux ennemis, je répondrai franchement qu'en supposant tout d'un côté et rien de l'autre, la défense n'est pas possible ; il ne reste plus qu'à courber la tête. Tout ce que la fortification peut faire, c'est de rétablir l'équilibre entre le faible et le fort, mais à une condition, c'est que le faible veuille et sache se défendre. Je crois pouvoir accepter cette condition au nom des Français.

En empêchant le blocus, il est évident que nous avons gain de cause. L'ennemi, en présence d'un camp inexpugnable, ne peut plus rien entreprendre de sérieux. Tout ce qu'il peut faire, c'est d'envoyer des partis ravager la rive gauche de la Marne, celle de la Seine. Mais des ravages ne sont pas des conquêtes ; ils finissent même par tourner contre celui qui les commet, en irritant, en exaspérant la population, en la soulevant, en la forçant de recourir aux armes ; et elle y courra avec d'autant plus d'empressement, qu'elle se sentira un appui comme Paris, qui lui fournira des officiers, des armes, des munitions.

Cependant, notre armée, à l'abri de ses camps, loin du contact des mécontents, se réorganise, se rétablit, se refait, renouvelle son matériel, exerce dans les forts les nombreuses recrues accourues à la défense de la capitale, en grossit ses rangs, et achève leur éducation en face de l'ennemi. Elle manœuvre et s'exerce sous les yeux de ses généraux et du gouvernement ; elle s'endurcit aux travaux de campagne, en élevant des retranchements pour mieux assurer ses postes entre les forts, et en construisant les têtes de pont et les redoutes avancées, destinées à favoriser l'offensive. Enfin, l'on gagne du temps ; et le temps, ce précieux auxiliaire du faible, amène à sa suite mille chances diverses d'un changement de fortune et d'un meilleur avenir.

Il n'échappera pas à votre attention que dans ce genre de défense, la ville de Paris n'aura nullement à souffrir ; elle s'apercevra à peine qu'elle est attaquée, et le gouvernement, restant à son poste au sein de la capitale, conservera son influence morale et sa liberté d'action.

Disons maintenant un mot de l'enceinte. Tout le monde sait que, pour soutenir un siége, il faut une enceinte terrassée, bastionnée, précédée d'un large fossé, dont les murs de revêtement soient dérobés aux coups de l'assiégeant par un glacis à pentes douces. L'assiette de ces ouvrages, non compris les demi-lunes, exige une zone de terrain de plus de 250 mètres de large. Il faut que cette enceinte puisse découvrir et battre tout le terrain en avant d'elle jusqu'à bonne portée des armes, ce qui oblige à l'application stricte de la loi sur les servitudes des places de guerre. Heureusement que dans notre système nous pouvons épargner aux habitants de la capitale cette gêne ruineuse, et au gouvernement, une partie de cette dépense.

Paris n'étant plus exposé à être assiégé, on peut se borner à une simple enceinte de sûreté, destinée uniquement à assurer la sécurité des habitants contre les partis ennemis qui, réussissant à se faire jour entre les forts, voudraient tenter de pénétrer en ville. Un mur d'enceinte, de huit à dix mètres de haut, flanqué de quelques petits bastions ou porte-flancs, et précédé d'une zone découverte de 40 à 50 mètres de large, à partir du pied du mur, suffirait à ce rôle.

Il me reste à répondre à vos objections contre les forts, et permettez-moi de citer celui de vos passages qui me semble les résumer toutes. « L'armée ennemie, dites-vous, « pourrait toujours se porter en force sur des points « quelconques de cette longue ligne de forts, sans que « l'armée défensive puisse s'y trouver promptement en « masse, puisse manœuvrer avec toute la liberté d'action « nécessaire pour repousser les efforts d'un ennemi entre- « prenant, qui sans cela, attaquant vigoureusement à la « fois deux forts adjacents, pourrait les réduire promp- « tement ; ou franchissant en même temps de vive force « l'intervalle entre ces deux forts, pourrait se porter ra- « pidement sur la place, battre immédiatement son fai- « ble mur d'enceinte, qui bientôt céderait sous quelques « volées de canon, ou à une seule fusée de brèche, ce qui, « avec une centaine de fusées incendiaires, lancées simul- « tanément sur la ville, pourrait l'amener promptement « à se rendre à discrétion. »

Personne n'ignore que la fortification permanente, et c'est là son objet, fournit les moyens de mettre une petite place, un simple fort en état de résister aux attaques de vive force d'une armée entière, que cette armée soit de

300,000 hommes comme de 30,000; car au-delà d'un certain nombre, l'agglomération d'hommes sur un point resserré est une cause de gêne et de confusion plus qu'un auxiliaire. Si donc les officiers du génie savent judicieusement employer les ressources de leur art autour de Paris comme ils le font sur la frontière, ce qu'on doit supposer jusqu'à preuve contraire, les forts qu'ils auront construits ne céderont point à l'attaque la plus vive, même en l'absence de l'armée défensive. L'ennemi, qu'il en attaque un seul ou plusieurs, sera obligé nécessairement d'ouvrir la tranchée et de se livrer aux travaux successifs d'un siége régulier jusqu'à l'établissement de la batterie de brèche sur la crête du chemin couvert, travaux qui exigeront certainement plusieurs jours. Ainsi, ils ne seront point réduits promptement, comme vous le craignez, et l'armée aura tout le temps nécessaire d'arriver à leur secours.

La seule question à examiner, suivant moi, c'est de savoir si l'armée défensive, bien plus faible que l'ennemi, pourra réussir à empêcher la chute de forts assiégés régulièrement. Si on considère combien elle aurait d'avantages sur l'assiégeant en multipliant ses batteries à droite et à gauche du fort, derrière des épaulements de campagne, et en prolongeant son front par des tranchées d'où elle dirigerait des lignes de contre-approche, pour enfiler les tranchées de l'assiégeant, en prodiguant les sorties, en élevant des réduits intérieurs d'où elle vomirait une grêle de projectiles creux sur la brèche, on conviendra que son succès ne peut guère paraitre douteux. C'est déjà une opération bien difficile et bien hasardeuse que celle d'assiéger une place ou un fort dont l'investissement n'est pas complet; quant à un fort soutenu immédiatement par une

armée non bloquée et libre de ses mouvements, je ne sache pas qu'on ait jamais osé en entreprendre le siége. Dès que l'armée de secours réussit à débloquer une place assiégée, le siége est levé. Au reste, l'armée défensive eût-elle le malheur de perdre un fort ou deux par surprise ou autrement, rien ne serait encore désespéré, et des ouvrages de campagne, élevés rapidement en arrière, pourraient remédier en partie à cette perte.

J'arrive à votre seconde hypothèse, celle où l'ennemi franchirait de vive force l'intervalle entre deux forts, pour se porter rapidement sur l'enceinte et l'ouvrir. Si cette opération s'exécute en petit, elle est insignifiante. Qu'un parti ennemi, réussissant à se glisser entre deux forts, parvienne jusqu'au mur d'enceinte pour tâcher de l'ouvrir à l'aide de fougasses, ou même avec quelques pièces de campagne, mon avis serait de le laisser faire, et s'il ne parvenait pas à faire brèche, mon avis serait qu'on lui ouvrît la porte voisine ; car s'il se hasardait à pénétrer en ville, ce ne serait pas Paris qui serait pris, ce serait cet imprudent détachement. Une ville défendue par 60,000 hommes de garde nationale à l'intérieur, et par une armée nombreuse à l'extérieur, n'est pas tenue de se clore hermétiquement comme un fortin de 500 hommes de garnison.

Cette opération ne doit donc être considérée qu'en grand, l'ennemi tentant de pénétrer de vive force entre plusieurs forts avec des colonnes nombreuses. Sur la rive droite, la première menacée par l'ennemi, le succès de ce genre d'attaque ne paraît nullement à redouter. Dans notre système, la plaine de Saint-Denis est parfaitement battue à gauche par la place de Saint-Denis, à droite par

les forts de Romainville et de Pantin, qui prennent de beaux revers, au centre, par le fort d'Aubervilliers, et elle est fermée en arrière par une ligne continue, le canal de Saint-Denis, qui forme un large fossé rempli de deux mètres d'eau, dont les écluses transformées en barrages seraient défendues par de bonnes têtes de digue. L'ennemi couperait sans doute le canal de l'Ourcq; peu importe! On ne manquerait point d'eau; d'abord le bassin de la Villette en fournirait, et lorsqu'il serait épuisé, il serait facile d'en élever de la Seine dans le premier bief, et ensuite de bief en bief jusqu'au plus élevé, par une judicieuse application de la force des machines locomotives fournies par les chemins de fer.

Le plateau de Romainville est la clé de la position de la rive droite. Les forts, qui, dans notre système, en occupent les contreforts, sont rapprochés, et dominent très bien le terrain en avant. Les colonnes ennemies seraient démolies à coups de canon sous les feux croisés de ces forts. Ce qui arriverait de leurs débris jusque sur ce plateau, se heurterait contre le château de Vincennes, le réduit de toute cette position, ensuite prêterait le flanc gauche à la place de Charenton, et viendrait expirer enfin devant les murs de l'enceinte. Il est inutile de répéter que nous supposons toujours des troupes de campagne manœuvrant, combattant à l'appui des forts, et donnant de l'activité et de la vie à toute cette défensive.

Il est évident que cette attaque est impossible de la place de Charenton au fort de l'isthme de Saint-Maur, et de ce fort à Nogent, ainsi que de la place de Saint-Denis au pont de Sèvres. Rien de plus rassurant que ces lignes continues soutenues par des forts et deux petites places, qui ferment les trois cinquièmes du pourtour de ce vaste camp

retranché. L'ennemi ne peut attaquer la rive gauche de Meudon à Ivry, avec la masse de ses forces, sans découvrir la rive droite, et par conséquent sa ligne d'opération ; ce qui fait présumer que, s'il hasarde une attaque de ce côté, il n'y emploiera qu'une partie de ses troupes. Si, cependant, les six forts destinés à garantir cette ligne droite ne rassuraient pas complétement les généraux de l'armée défensive, il leur serait toujours facile d'y ajouter des ouvrages de campagne intermédiaires. Les bras ne manqueront pas à la porte de la capitale, ni le temps, puisque la rive gauche ne peut être attaquée de prime abord. L'essentiel est d'assurer et d'écrire sur le terrain les saillants de cette défense par la construction de forts permanents ; les accessoires en ouvrages de campagne viendraient ensuite renforcer ces premières dispositions suivant la nécessité du moment.

Ce système de défense suppose l'emploi de troupes de campagne disponibles sous Paris. Qu'on ne s'inquiète pas de cette exigence, même dans le cas d'une défensive de flanc ; on en aura nécessairement, l'armée principale se laissât-elle séparer de la capitale à la suite de ses manœuvres de flanc ; d'abord, le corps d'observation qu'il faut bien laisser de toute nécessité, devant toute armée qui pénètre dans l'intérieur, ensuite les jeunes troupes encadrées dans les dépôts des corps ; organisation que les immenses ressources de la capitale permet d'improviser dans son sein plus promptement qu'ailleurs, tandis que la garde nationale de Paris et de ses environs se chargerait de la garde des forts et de l'enceinte. L'armée active serait sans doute peu nombreuse ; mais l'ennemi, obligé de laisser la masse de ses forces pour contenir notre armée et l'empêcher de manœuvrer sur ses flancs, ne pourrait envoyer qu'un déta-

chement sur Paris ; les armées étant peu nombreuses de part et d'autre, on se trouverait à deux de jeu.

Fortifier Paris par un système de fortifications éloignées, ce ne serait point *attirer immédiatement sur cette belle cité, sur ce brillant foyer de la civilisation, toutes les forces et tous les moyens destructeurs de l'ennemi*, comme vous le craignez. Les fortifications des villes n'attirent pas plus les armées que les portes fermées n'attirent les voleurs. Que la capitale soit fortifiée seulement de manière à faire quelque résistance, l'ennemi hésitera naturellement à la prendre pour but d'invasion, *pour son objectif*, parce qu'il verra une résistance à surmonter qui lui ferait au moins perdre des hommes et du temps, si elle ne faisait échouer son entreprise ; dans le cas contraire, il n'hésiterait pas, puisqu'il ne s'agirait que d'arriver pour s'en emparer. Que la capitale soit fortifiée de manière à résister indéfiniment, et je crois qu'on peut y parvenir, il est certain que l'ennemi ne la prendra plus pour son objectif ; car il y aurait de la démence à venir se heurter contre un écueil qu'on sait d'avance ne pas pouvoir surmonter. Il sera donc obligé, par le fait même de l'existence de ces fortifications, de se borner à l'attaque d'une province frontière, et la capitale cessera d'être exposée à recevoir sa visite. Bien plus, comme les nations craignent de se surcharger des dépenses énormes qu'entraînent les guerres modernes, si elles ne peuvent se bercer de l'espoir d'obtenir de leurs sacrifices de grands et prompts avantages, elles reculeraient devant la perspective d'une guerre de siége longue et insignifiante sur les frontières, ce qui éloignerait de plus en plus les chances de guerre. La France, n'en doutons pas, désire le maintien de la paix ; or, pour maintenir la paix, le meilleur moyen est de paraître fort ; et pour paraître fort,

il faut frapper les yeux des étrangers du spectacle imposant d'une capitale inexpugnable.

En résumé, je pense, d'après ce qui précède, que Paris doit être fortifié, dans le double intérêt de la défensive de front et de la défensive de flanc, par une enceinte de sûreté, précédée au loin d'une ceinture de forts avancés, formant de tous côtés un vaste camp retranché ; mais qu'il est inutile de convertir cette capitale en une immense place forte par une enceinte de siége.

Je finirais ici une lettre déjà bien longue, si je n'étais obligé de combattre une objection qu'on me fera sans doute. Ce Paris, que vous êtes si soucieux de fortifier, dira-t-on, ne l'a cependant pas été à des époques bien plus belliqueuses que la nôtre ; sous l'empereur Napoléon, qui, durant quinze ans,combattit presque sans interruption l'Europe entière ; sous Louis XIV, qui ne reculait devant aucun des travaux, quelque grands qu'ils fussent, utiles à la splendeur de son règne et à la stabilité de son royaume.

A l'égard de l'empereur Napoléon, ma réponse sera fort courte. Je dirai seulement que ce grand conquérant, lorsqu'il portait les frontières de son empire sur la Vistule en fortifiant Thorn et Dantzig ; lorsqu'il touchait Cadix d'une main , et saisissait Moscou de l'autre, paraissait très excusable d'oublier de fortifier sa capitale. Et cependant, les événements ne tardèrent pas à le faire amèrement repentir de cet oubli.

A l'égard de Louis XIV, je répondrai que ce monarque ne fit point fortifier sa capitale, par l'excellente raison qu'elle n'était point menacée , grâce à la guerre lente et méthodique, à la guerre de siége, qui, sous son règne, éternisait les opérations des plus grandes armées sur les

frontières. Elle ne fut point menacée, quoi qu'on en ait dit, même à l'époque de ses plus grands revers, lorsque le prince Eugène et Marlborough attaquèrent nos frontières du Nord avec leurs deux armées réunies, très supérieures, surtout dans la campagne de 1709, à l'armée française. Que firent-ils de deux grandes victoires, Audenarde et Malplaquet, et de quatre campagnes d'un bonheur constant, contre un royaume épuisé d'hommes et d'argent, et désolé par la famine! Ils prirent sept places grandes et petites, et un village retranché, savoir : Lille, Tournay, Mons, Douai, Béthune, Aire, Bouchain, et le village retranché de Saint-Venant. On voit, en suivant la disposition de ces places sur la carte, que les généraux ennemis n'avaient nullement l'intention qu'on leur prête, de s'ouvrir une trouée pour marcher sur la capitale; car après avoir pris Mons, pourquoi se détourner pour aller prendre Aire à vingt-cinq lieues sur leur droite? Singulier chemin pour arriver à Paris! N'est-il pas évident que leur seul but était de prendre des places, en choisissant celles qui leur paraissaient les moins bien couvertes par l'armée défensive?

Certes! je ne prétends point blâmer deux grands généraux que leurs contemporains ont unanimement admirés. C'est sans doute tout ce qu'ils pouvaient faire suivant les principes de la stratégie de l'époque, principes fondés sur la faible organisation des armées. Le plus grand artiste ne peut agir que d'après les instruments mis à sa disposition. Je veux seulement faire remarquer que cette stratégie était commode pour mettre hors de cause une capitale ; il suffisait de multiplier les places sur les frontières. Suivant l'expression du temps, qu'on me pardonnera de rappeler

malgré sa trivialité, *c'étaient des os qu'on donnait à ronger à l'ennemi.*

Convenons que la stratégie du siècle présent, cette stratégie à laquelle un grand conquérant a imprimé le sceau de son génie, est plus dangereuse, plus audacieuse, plus entreprenante, plus féconde en grands résultats. Aussi vit-on, dans la campagne de 1814, deux généraux ennemis, Blücher et Schwartzemberg, dont la célébrité est loin d'égaler celle de Marlborough et d'Eugène, enhardis par d'illustres exemples, oser faire circuler leurs longues colonnes entre nos places du Rhin, de l'Alsace, de la Franche-Comté, de la Lorraine, tourner ces forteresses et les abandonner sur leurs derrières.

Il est vrai qu'il existait entre les armées envahissantes et l'armée défensive une disproportion de forces qu'on rencontre rarement entre les armées belligérantes. Toutefois, il est juste de mettre en balance du côté des Français, le prestige de l'immense réputation militaire de l'empereur Napoléon, et les ressources inépuisables de son génie. Ce génie opéra des prodiges : l'armée de Silésie fut dispersée comme par enchantement, grâce à une habile manœuvre de flanc; les têtes des colonnes de Schwartzemberg furent renversées et refoulées jusqu'à Chaumont. Toutefois, les deux généraux ennemis, étourdis un moment de ces coups de massue, ne tardèrent pas à reprendre courage, et sans s'inquiéter des forteresses, qu'ils laissaient pour la seconde fois sur leurs derrières, ils coururent de nouveau sur Paris, et ils atteignirent en une seule campagne, la capitale de France, le but et le prix de leurs opérations.

D'où proviennent ces nouveaux principes d'une stratégie plus hardie? Comment se sont-ils introduits? je n'ignore pas que l'esprit, le caractère, le g[illegible] généraux a une

grande influence sur la conduite des armées. Toutefois, l'exemple seul d'un grand capitaine ne fait pas règle pour les généraux ordinaires. Quant à moi, je vois les progrès de la stratégie, dans ceux de la *composition*, de la *tactique* et de l'*organisation* des armées ; et par conséquent ceux-là seront aussi durables que ceux-ci. L'emploi d'un meilleur instrument, même dans des mains communes, permet une œuvre plus parfaite. Si nous comparons une armée de cent mille hommes, de formation ancienne, avec sa composition de soldats vagabonds, sa tactique imparfaite, sa mauvaise infanterie, incapable de soutenir le choc de la cavalerie en rase campagne, sa lourde artillerie mal attelée, ses lentes et timides marches en colonnes par arme sans mélange ; et une armée de cent mille hommes de formation récente, avec sa composition de l'élite de notre jeunesse, une tactique éprouvée, une infanterie manœuvrière, aussi ferme que mobile, une artillerie excellente, en état de suivre les mouvements des deux autres armes, sa formation en divisions, et surtout son organisation en corps d'armée, création admirable des guerres dernières, qui permet aux plus grandes armées de marcher, de manœuvrer et de se battre avec la même facilité que les petites armées ; si, dis-je, nous comparons ces deux armées, nous apercevrons aisément qu'un général, qui ne tirerait pas plus de parti de l'instrument moderne que de l'instrument ancien pour la conduite et les résultats des grandes opérations, serait le plus maladroit des hommes ; et il serait d'autant plus maladroit, que les nombreuses routes que l'industrie a ouvertes et ouvre tous les jours, sur la surface de l'Europe, lui permettent aujourd'hui de franchir les obstacles des frontières, de tourner les forteresses et de faire circuler les colonnes envahissantes, avec bien plus

de facilité et de rapidité, qu'à une époque où les routes étaient fort rares, fort mauvaises, et aboutissaient toutes à des places fortes.

Remarquons enfin, que les guerres de la révolution ont introduit l'habitude funeste, mais commode, de se passer de magasins de subsistance ; habitude qui, non-seulement, permet des mouvements plus rapides sur un plus grand théâtre, mais en fait, en quelque sorte une obligation. Lorsqu'on rassemble deux cent mille combattants sur un même point dépourvu de magasins, il faut bien que ces masses d'hommes et de chevaux avancent ou reculent, sous peine de mourir de faim.

Je termine enfin cette trop longue lettre, en vous priant, Monsieur, de me permettre de la faire imprimer, puisqu'elle est une réponse à un ouvrage imprimé. J'ai d'abord pris la plume pour rectifier le sens d'un passage de mes écrits ; ensuite j'ai été insensiblement entraîné à traiter l'une des plus belles questions militaires qui existe, celle des fortifications de Paris. Elle est digne de fixer les méditations des esprits les plus éclairés, les plus étendus, ne fût-ce que sous les rapports théoriques ; et malheureusement ce n'est que sous ces derniers rapports que j'ai pu la traiter, car je ne vis pas assez étranger aux affaires et aux préoccupations du moment, ainsi qu'à la direction générale des esprits, pour espérer que ma faible voix puisse obtenir l'application immédiate des projets de fortifications autour de la capitale, les plus utiles et les mieux conçus, ne donnassent-ils lieu à aucune objection. Mais un jour viendra, où à ce calme à l'extérieur dans lequel nous nous endormons, succédera la tempête. Alors la multitude, aussi alarmée des dangers présents qu'elle est insouciante

des dangers à venir, réclamera bruyamment des fortifications sous Paris, comme elle l'a fait au début des guerres de la révolution. Heureux, si dans ce moment de presse nous trouvons le temps et l'argent nécessaires à l'exécution des grands travaux qu'elles exigent!

Paris, le 15 décembre 1839.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE VINGT-HUITIÈME VOLUME.

N° 82.

PLANCHES.

Nota. Les planches du mémoire de M. le capitaine Camp seront gravées sur une seule feuille grand-aigle qui sera jointe au nº de décembre prochain.

N 83.

PLANCHES.

Pl. I. Plan de la bataille de Ligny.

ERRATA.

Page 237, lig. 23; *lisez : provehunt*, au lieu de provehnut.

N° 84.

CHAPITRE II.

PLANCHES.

Fin de la table.

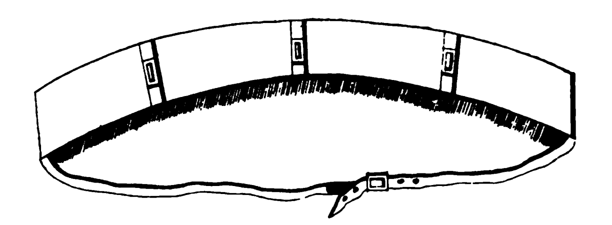
ANNONCES.

En vente chez Anselin et Gauthier-Laguionie,
Rue Dauphine, 36.

VINGT-SIX MOIS A BOUGIE, ou Collection des mémoires sur sa conquête, son occupation avenir. Notice historique, morale, politique et militaire sur les Kabayles, par Edouard Lapène, lieutenant-colonel d'artillerie, auteur des Événements militaires devant Toulouse en 1812, etc., l'un des précédents commandants supérieurs a Bougie, 1 vol. in-8°.

ESSAIS EN FAVEUR DE L'ARMÉE, par Joachim Ambert, auteur

Porte-manteau besace, ou porte-manteau arqué ou demi-circulaire.



des Esquisses historiques des différents corps qui composent l'armée française. 1 vol. in-8°.

En vente au bureau Géographique,

Rue du Petit-Bourbon-St-Sulpice, 9 (*F. S.-G*).

NOUVELLE CARTE PHYSIQUE ET POLITIQUE DU THÉATRE DE LA GUERRE EN ORIENT, comprenant : la Turquie d'Europe et d'Asie, l'Egypte, la Syrie, l'Arabie, la mer Noire et Méditerrannée, la Grèce et Archipel, etc., etc. Avec le tableau statistique des forces militaires et navales, pour l'intelligence parfaite de la lutte actuelle et des événemens qui intéressent les puissances européennes. Carte spéciale et complète, publiée d'après Lapie, Brué, Balbi, les ingénieurs de la marine, les ambassades et les derniers documents officiels et authentiques. Grande feuille; format colombier, coloriée. — Prix : 4 fr., et 6 fr., collée sur toile.

—

L'administration a reconnu le mérite des *Manuels des Poids et Mesures de M. Tarbé*. Le *conseil royal* et le *ministre de l'instruction publique ont approuvé* le Manuel pour l'usage des écoles normales. Le *ministre de la marine*, *l'administration générale des contributions indirectes*, les *directeurs des douanes*, etc., etc., en ont fait prendre un grand nombre d'exemplaires. La *Société d'Encouragement* a décidé qu'ils seraient *donnés en prix aux ouvriers*.

La nouvelle édition du *Manuel complet des Poids et Mesures*, qui coûte 3 fr., paraît avec *l'approbation du ministre du commerce qui en a fait prendre* 500 *exemplaires*. Le tableau dont le prix est de 75 c., ainsi que le petit Manuel qui ne coûte que 25 c., obtiennent un succès populaire; nous sommes heureux de recommander de pareils ouvrages, à l'instant où le système métrique va être rendu obligatoire en 1840.

Poids et Mesures par M. Tarbé.

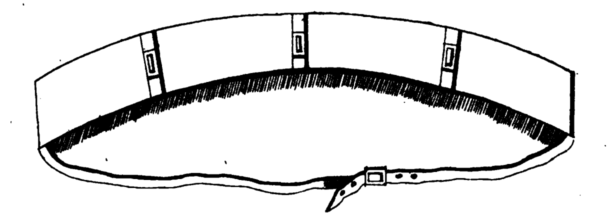
MANUEL COMPLET DES POIDS ET MESURES, des monnaies, du calcul décimal et de la vérification, ouvrage *approuvé* par la *Société d'encouragement*, le *conseil royal de l'université*, *le ministre du commerce*, etc., par M. TARBÉ. Un gros vol. in-18 de 480 pages. Prix. . . . . 3 »

PETIT MANUEL DES POIDS ET MESURES, à l'usage des ouvriers et des écoles, par M. TARBÉ. In 18 de 72 pages. Prix. » 25

TABLEAU SYNOPTIQUE DU SYSTÈME MÉTRIQUE DES POIDS ET MESURES obligatoire à partir du 1er janvier 1840, par M. TARBÉ, une feuille in-plano. Prix. . . . . 75 »

De nouvelles éditions de tous ces ouvrages viennent de paraître chez ROBET, éditeur des SUITES A BUFFON, du COURS D'AGRICULTURE DU 19e SIÈCLE, de la COLLECTION DE MANUELS, etc., etc., rue Hautefeuille, n° 10 *bis*.

Porte-manteau besace, ou porte-manteau arqué ou demi-circulaire.





V
Z
J6
Se
V.
18

Stanford University Libraries
Stanford, California

Return this book on or before date due.

